



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



37401 1







—



[REDACTED]

[REDACTED]

Mauid, François & J. B. H. :

*ou*  
**VARIÉTÉS**  
**LITTÉRAIRES,**

*o u*

*RECUEIL de Pieces tant origi-  
nales que traduites, concernant la  
Philosophie, la Littérature &  
les Arts.*

---

**TOME PREMIER.**

---



**A PARIS,**

**Chez LACOMBE, Libraire, Quai de  
Conti.**

---

117 M. DCC. LXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
**393784A**

A. T. R. LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS

R 1928 L

NOV 20 1928  
NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY





## AVERTISSEMENT

*DU LIBRAIRE.*

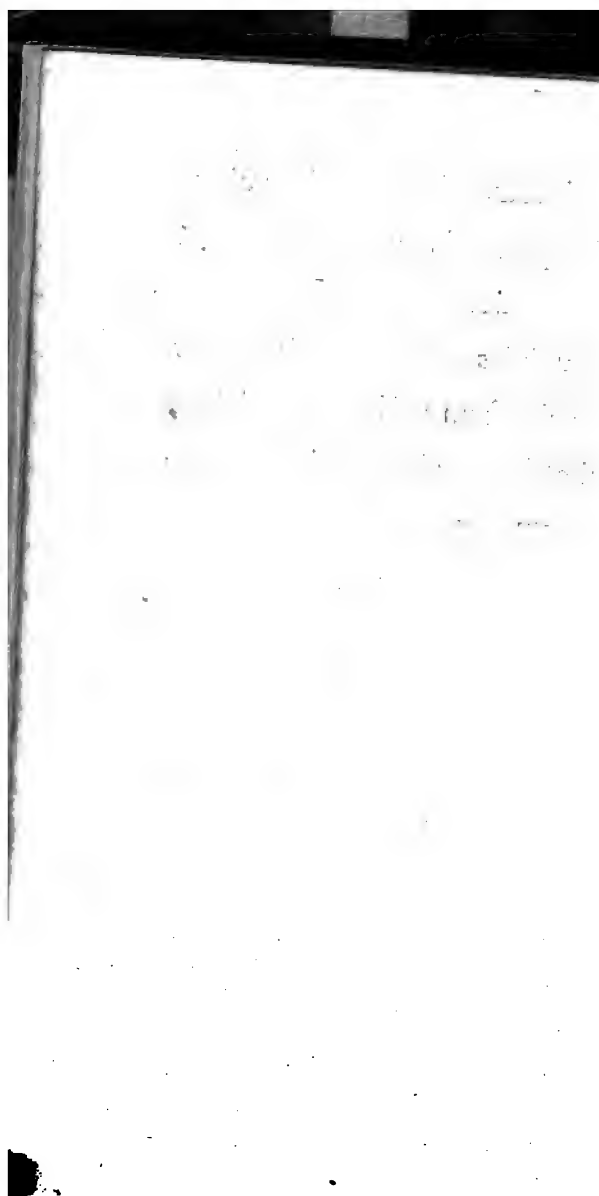
**O**N desiroit de voir rassemblés dans un recueil plusieurs excellens morceaux de poésie, de littérature, d'arts & de sciences, épars & confondus dans le Journal Etranger & dans la Gazette Littéraire. C'est ce qu'on a exécuté dans ces *Variétés*. Elles présentent un choix de piéces françoises, & beaucoup d'autres de différens genres, traduites la plupart des auteurs étrangers les

*Tom. I.*

a

plus célèbres. Deux hommes de  
lettres , très - connus par leur  
amitié , par leur goût , & par  
rapport de leurs connoissances  
qui ont fait cette collection ,  
sont attachés à faire distinguer  
le génie , la touche & la manière  
en quelque sorte des nations  
émules qui se disputent les prix  
de la littérature & des sciences.  
Le lecteur pourra comparer  
juger , ou plutôt sentir par ces  
bien de moyens différens le gé-  
nie se manifeste. On trouve  
dans ce choix des pièces nou-  
velles, qui n'ont pas encore d

**imprimées. Celles qui avoient  
déjà paru dans les Journaux  
cités ci-dessus, ont toutes été  
retouchées, & corrigées avec  
soin. C'est un mélange agréable,  
qui offre tour à tour l'instruction  
& l'amusement.**



---

# T A B L E

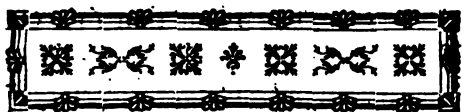
Des différentes Pièces contenues dans ce Volume.

<i>DISCOURS sur les Langues.</i>	1
<i>Essai historique sur l'origine &amp; les progrès du théâtre anglois.</i>	26
<i>Lettre sur les œuvres &amp; la vie de Chiabrera , Poète lyrique , Italien.</i>	62
<i>Histoire naturelle de la Langoste ou Sauterelle d'Espagne , écrite en espagnol , par M. Guill. Bowles , Anglois.</i>	74
<i>Le Couvent. Elégie trad. de l'ang.</i>	96
<i>L'amour mal récompensé. Idylle.</i>	102
<i>Discours sur le Mariage , d'après un Philosophe de Mugello.</i>	111
<i>Ode à la Fortune.</i>	133
<i>Réflex. sur les sources &amp; les rapports des Beaux-Arts &amp; des Belles-Lettres.</i>	139
<i>Essai sur la politique de l'ancienne Jurisprudence Romaine , d'après M. Aurelio di Gennaro , célèbre Jurisconsulte Napolitain.</i>	183
<i>Lettre sur un Ouvrage Italien , intitulé Il Teatro alla moda , le Théâtre à la mode.</i>	192
<i>Fragments de Poésies écrites dans la Langue Erse ou Celtique , traduites de</i>	

<i>l'original en anglois , &amp; de l'anglois en françois , avec des Observations sur ces Poésies.</i>	227
<i>De l'usage des Bains froids chez les An- ciens ; traduit de l'italien.</i>	305
<i>Lettre adressée à M. de Voltaire , par M. Murphy, Comédien Anglois , auteur d'une tragédie de l'Orphelin de la Chine.</i>	327
<i>Mémoires sur la vie de G. F. Handel.</i>	361
<i>Dissertation sur le baiser.</i>	375
<i>Réflexions sur l'état actuel de la Poésie Italienne.</i>	390
<i>Observations sur la correspondance litté- raire de Milord Bolingbroke , ses ou- vrages politiques , &amp;c.</i>	397
<i>Vie de Pontanus , d'après celle qu'a écrite en latin le P. Robert de Sarno , de la cong. de l'Oratoire de Naples.</i>	423
<i>Traduction d'une Lettre de M. le Comte Algarotti sur les connoissances mili- taires de Virgile.</i>	447
<i>Mirza , histoire orientale.</i>	459
<i>Mémoire sur les Danses Chinoises , tra- duit du Chinois.</i>	472
<i>Mém. sur les coutumes &amp; usages des cinq Nations Iroquoises du Canada.</i>	503

Fin de Table.





# VARIÉTÉS *LITTÉRAIRES,*

Recueil de pièces, tant originales  
que traduites, concernant la  
Philosophie, la Littérature &  
les Arts.



*DISCOURS sur les Langues.*

DEUX cens ans ne se sont pas encore écoulés depuis que les sçavans de l'Europe, dédaignant leur siècle & leur langue, ne s'occupoient que de l'antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le seul qui fût digne & même capable de répandre & leurs

A

Ouvrages & leur réputation (1). On sentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'esprit humain de subordonner l'objet aux moyens & la pensée à la mémoire. On dut être sur-tout frappé de l'impossibilité qu'il y a de faire passer son ame, sa physiologie dans la langue d'un peuple dont les mœurs n'existent plus. On mit à pénétrer & à étendre les ressources de sa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit presque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui seuls il est donné de renverser & d'établir, osèrent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle ; & les sciences, les lettres & les arts, dont les seuls alphabets de la Grèce & de Rome avoient été jusqu'alors dépositaires, se présentèrent sous toutes les formes.

---

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La langue italienne avoit atteint sa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'histoire, ni à l'éloquence, ni à la philosophie. *Pétrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en servir eux-mêmes, lorsqu'ils avoient voulu traiter des matières importantes & relevées.

des différens idiomes de l'Europe. Dès lors le génie, l'esprit & le caractère des peuples passèrent dans leurs écrits, dont la connoissance devint, par-là même, l'objet le plus digne de l'attention des philosophes & des gens de lettres.

Il n'est pas douteux que la langue la plus propre à faire connoître ces ouvrages ne soit la langue françoise. Ce que la latine obtint des conquêtes de ce peuple immortel, qui moins jaloux de subjuguier les hommes que de commander à l'esprit humain, mit ses loix dans le cœur & son langage dans la bouche de toutes les nations de la terre, la langue françoise semble l'avoir obtenu du consentement universel de l'Europe. Ainsi avant qu'*Alexandre* eût porté la langue grecque dans les vastes contrées que lui fit parcourir son ambition, on la vit se répandre dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais pénétré; ainsi des Princes barbares, qui détestoient & les mœurs & la liberté de la Grèce, s'empresrent d'apprendre son langage, & se plurent à le parler. Plût au ciel, qu'en

succédant au bonheur des langues grecque & latine , la nôtre eût les mêmes avantages & les mêmes ressources !

Il n'est pas possible de connoître la langue grecque , & d'y réfléchir , sans partager l'enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous ceux qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute ; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles & le plus heureusement organisés qui aient jamais existé. On diroit que la nature à laquelle il semble qu'ils tenoient de plus près , s'étoit offerte à eux par ses côtés les plus riches ; qu'avant d'avoir rien nommé , ils avoient parcouru l'universalité des choses & saisi les rapports , les différences , l'enchaînement , en un mot , toutes les propriétés des êtres ; tant cette langue est l'image fidelle de l'action des objets sur les sens , & de l'action de l'ame sur elle-même. Des mots , qui par le mélange heureux de leurs élémens , forment ou plutôt deviennent des tableaux ; qui s'étendent , se nuancent & se ra-

*sur les Langues.*

misent conformément à la nature des sensations ou des idées dont ils sont, je ne dis pas l'instrument, mais la plus vive image; qui, de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher, de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majestueux, plus sonores; qui, par la transposition à laquelle ils se prêtent, tantôt procedent comme la raison tranquille, tantôt s'élancent, se troublent & se défordonnent comme les passions; des systêmes entiers renfermés, si j'ose m'exprimer ainsi, dans leur sein (1); des combinaisons variées à l'infini, d'où résulte une harmonie enchanteresse, mais (2) dont la partie la plus sensible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés sont connues & toujours heureusement employées; une infinité de formules, qui, semblables à ces plantes spontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels

---

(1) Voyez le *Cratyle* de *Platon*.

(2) Les accens.

elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du discours : tel est le caractère de cette langue, qui, pour me servir de l'expression de *Lasçaris*, est aux sciences & aux arts ce que la lumière est aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention que par la nature même.

La plupart de ces propriétés se retracerent dans la langue latine, qui dut à la grecque la plus grande partie de ses mots, & sur-tout l'art de les ordonner. Mais ces mots, en passant aux Latins, subirent les altérations que dut nécessairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des deux peuples. Les élémens en furent transposés ou corrompus ; les inflexions en devinrent plus dures, & les terminaisons plus sourdes & plus traînantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la langue latine l'abondance, la hardiesse & la mélodie du langage des Grecs ; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de son style où se réfléchissent encore



l'éclat & la majesté de la République Romaine. Cette langue, après avoir atteint toute sa perfection sous Auguste, dégénéra insensiblement avec l'ame du peuple qui la parloit; la translation du siege de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des barbares en acheverent la décadence. L'édifice de la langue tomba, & entraîna dans sa chute & les sciences & les lettres & les arts & les mœurs & les loix dont elle étoit dépositaire. Forcés de recourir à ses ruines, les descendans des maîtres du monde y recueillirent le peu de mots dont pouvoient avoir besoin des hommes avilis par l'ignorance & par la servitude. Ces mots furent pris comme au hasard, sans choix & sans réflexion; l'énergie en fut rétrécie & même souvent dénaturée: il étoit impossible que des esclaves ignorans pénétraissent & faussent le sens qu'y avoient attaché des ames instruites & libres. Enfin cette analogie précieuse qu'on voit régner dans les langues grecque & latine, & qui répond si fidèlement à la chaîne des connoissances humaines, fut déchirée & mise

en pieces. De-là l'indigence, la foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous appercevons encore dans les langues qui se sont formées de la latine.

Des trois idiomes (1) dont elle fut la source commune, l'italien arriva le plutôt à la perfection. Vers le commencement du dixieme siecle, les principales villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en républiques populaires; cette partie de l'Europe se vit en proie à des dissensions intestines qui lui furent encore plus funestes que le fer des barbares. Cependant la langue d'un peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dut nécessairement s'animer & s'étendre. La langue provençale, la première dont l'urbanité fit usage depuis l'extinction de la langue romaine, lui fournit de nouvelles richesses, lesquel-

---

(1) Je ne parle point de la langue provençale, qui fut l'ainée des langues romances, & à laquelle toutes les autres sont redevables du mécanisme & des procédés de leur versification.

les s'accrurent encore par le séjour que les Florentins firent en France, lorsqu'après la déroute de *Monte-aperti*, ils se virent forcés de venir y chercher un asyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ses besoins & ses passions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de sa patrie. *Le Dante* écrivit ce poème célèbre, dont les endroits sublimes n'ont été égaux par aucun poète Italien : mais son style trop figuré, souvent même sauvage, modelé sur le style des prophètes, dit *Gravina*, bien plus que sur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de sa nation ; le Dante fut universellement admiré & n'eut point d'imitateurs. *Pétrarque* fut plus heureux : ce grand homme, de qui un sçavant Italien a dit qu'il sembloit n'avoir choisi & arrangé ses mots que d'après le consentement universel de l'Italie, déploya dans ses sonnets & ses odes toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont sa langue étoit susceptible ; il en fixa la poésie lyrique dont il fut le créateur & le modèle. *Bocace*, presque dans le

même tems , fit & régla pour jamais la destinée de la prose. Heureuse la langue italienne , si à l'exemple du Dante , ces grands écrivains l'avoient appliquée à des sujets plus nobles , plus relevés , plus dignes de leur génie !

Lorsque les Grecs à qui il étoit réservé d'éclairer deux fois l'Europe , vinrent , après la prise de Constantinople , se réfugier en Italie , les lettres que Pétrarque avoit osé ranimer , mais dont la lumière encore trop foible n'avoit pu percer les ombres de la barbarie , les lettres reprirent tout-à-coup leur ancienne splendeur. L'Italie produisit à la fois une foule de sçavans hommes , qui , non contents de s'être mis à portée de connoître les modèles qu'on venoit de leur proposer , osèrent se mesurer avec eux. Mais l'Italien se passionna tellement pour les langues anciennes , qu'il parut oublier & vouloir en quelque sorte abandonner la sienne propre. On alla même jusqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la grecque ou la latine. Les

stances admirables du sçavant *Politien* ne détruisirent point cette opinion : ses vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'esprit , qui , par complaisance ou par politique , avoit bien voulu se prêter un moment à l'ignorance du peuple. *Le Bembe* abolit pour jamais un préjugé si funeste à la gloire de la langue italienne. Après avoir étudié long - tems les langues grecque & latine , le Bembe réfléchit profondément sur la sienne. Il remonta jusqu'à son origine ; il voulut sur-tout en pénétrer la partie grammaticale jusqu'alors inconnue & négligée ; il parvint à la démêler , & la réduisit en art. Il doit en être des langues comme des mœurs dont elles sont la première expression : lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré de perfection, il faut les fixer par des loix. C'est d'après un profond examen des ouvrages de *Pétrarque* & de *Bocace* , que le Bembe établit des principes & des regles. Ce n'est pas que les progrès qu'avoit faits depuis ce tems - là l'esprit humain , n'eussent donné naissance à une infinité de termes nouveaux ; mais tels

que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'affimilerent au corps de la langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractère.

La langue italienne a conservé presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des langues grecque & latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel, pour y substituer l'ordre *musical*, je veux dire, ce désordre harmonieux de paroles, seul capable de faire entrer dans les langues ces figures hardies, impétueuses & robustes, qui semblent moins naître de l'art que de la vivacité du sentiment & de la véhémence des passions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les sortes de style, la langue italienne se porte plus souvent & plus volontiers vers la tendresse & la douceur. La fréquence des voyelles dont elle est composée, & par lesquelles sont terminés tous les mots, semble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les



mêmes élémens y subissent, font disparoître entierement cette uniformité; elle est tout au plus sensible à l'œil; l'oreille ne la soupçonne même pas; ou, si l'on veut, c'est uniformité, mais ce n'est point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ses syllabes, plus vague que celle du grec & du latin, mais plus ressentie que celle de l'espagnol & du françois, des mouvemens variés, soutenus & cadencés. Mais ce que cette langue a de plus propre ou plutôt d'exclusif, c'est que, bien qu'elle ait son caractère, elle se prête à celui de toutes les langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, sans violence & même sans contrainte.

La langue latine naquit de la grecque; l'italienne sortit des débris de la latine; l'espagnole & la françoise furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du peuple romain.

Des diverses altérations que subit en Espagne la langue latine, d'abord en passant sur les levres de l'Espagnol, ensuite par l'invasion des Visigoths & des Vandales, & successivement par le long empire qu'exer-

cerent sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'italien, perdit le plus précieux caractère de son origine, je veux dire, l'analogie, mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle avoit gémi l'Espagnol, n'avoit point atteint son ame. Cette langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'esprit les choses qu'elle exprime; qui, par sa marche lente & majestueuse, fait souvenir des chants spondiaques, jadis consacrés au culte des dieux, s'éleva au plus haut degré de perfection, quand l'Espagne atteignit le plus haut point de sa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes à qui la connoissance profonde & réfléchie des anciens modeles eût pu former le goût. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait sur eux ce que l'exemple, la société, la nécessité même d'écrire en latin, ne purent faire sur *Seneque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penser & de s'exprimer distingue si sensiblement de

tous les auteurs latins , & dont les beautés & les défauts se sont constamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes ? La langue espagnole se prête aux inversions : mais elle les emploie avec beaucoup plus de sobriété & de modération que l'italienne. La *densité* de ses mots l'y rend infiniment moins propre ; d'ailleurs ses syllabes composées souvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de résonnance , qu'elle demeure nombreuse , lors même qu'elle s'affujettit rigoureusement à l'ordre naturel & grammatical. Du reste , c'est à leur mécanisme que les langues italienne & espagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la françoise. Toutes les langues des peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie , c'est - à - dire , à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puisse convenir à leur caractère. C'est la partie dont elles sont le plus jalouses : les étymologies , les rapports , le sens même , y ont été souvent sacrifiés. Or des langues dont les élémens sont tous

prononcés & sonores , ont dû faire sentir tout d'un coup à l'oreille , à qui seule il appartient de juger de la perfection extérieure du langage , tous les rapports , toute l'harmonie , en un mot , tout l'effet dont elles étoient susceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des vicissitudes que subit la langue latine en se répandant dans les Gaules , où elle perdit comme en Italie & en Espagne tous ses rapports , soit harmoniques , soit philosophiques : je n'en dirai que ce qui pourra servir à faire connoître une partie du caractère extérieur & sensible de notre langue. Premièrement , en remplaçant par un élément muet la dernière syllabe des mots latins , à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal , nous détruisîmes la variété des terminaisons , propres à désigner les genres dans les substances , & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraîna la nécessité des pronoms , il dénatura en même tems & détruisit les rapports de la pénultième syllabe dont le mou-

vement (1) animoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le corps du mot; d'où notre langue devint tout à la fois sourde & languissante.

Secondement, le penchant que j'ai déjà dit que toutes les langues ont vers l'euphonie, dut insensiblement abolir la prononciation des terminaisons latines que nous avons adoptées. Ces terminaisons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui résultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des syllables dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue étrangère à notre langue; de sorte que, blessée par des terminaisons dont rien ne rachettoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe,

---

(1) Prononcez *perfide* en latin & *perfide* en françois: le même mot sera plein de mouvement & d'action dans une langue, & se traînera dans l'autre.

en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la manière dont notre langue est écrite, & celle dont elle est prononcée : de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la langue m'éloigneroit trop de mon objet : je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montrait la rivale d'Athenes & de Rome, les lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, ne dédaignoient pas de se servir de leur langue naturelle, tandis que nous ne jugions pas encore la nôtre digne de porter nos idées. La langue françoise n'étoit encore que familière, badine & naïve, lorsque *Ronsard* essaya de l'élever, de l'ennoblir, de l'étendre, en y transportant les formes des langages grec & latin. Ce poète eut les plus grands succès : mais il les dut uniquement aux suffrages des sçavans de sa nation qui ne voyoient & ne sentoient dans sa poésie que les rapports qu'elle

avoit avec la poésie des langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre langue. *Ronsard* avoit du génie ; de l'enthousiasme & l'ame véritablement poétique ; il ne lui manqua que le sentiment de la sorte d'harmonie qui convenoit à son idiôme. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaisons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la composition des mots ; que la nécessité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, sans porter le trouble & la confusion dans le sens ; que ces formes hardies & singulières qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux langues grecque & latine, faisoient grimacer la sienne ; qu'en un mot, chaque idiome a sa grammaire, sa rhétorique & sa poétique. *Ronsard* fut oublié, & la langue ne cherchoit qu'à se délivrer de la violence que ce poète & ses imitateurs lui avoient faite ; elle tendoit uniquement à la clarté ; elle y sacrifioit les plus puissantes ressources de l'élocution, elle abandonnoit sans regret aux langues étrangères l'avantage de peindre les

passions , elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur poésie que sur l'intervalle qui la séparoit du discours ordinaire , la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la prose , & n'en différoit essentiellement que par le son & le metre , c'est-à-dire , par l'uniformité des repos & des désinences (1). Après tout , ces tems n'étoient plus , où la poésie dictoit les loix , régloit les mœurs & faisoit détester les tyrans ; elle avoit perdu le droit de faire descendre les dieux sur la terre , & de leur égaier les hommes. L'éloquence , autrefois maîtresse des loix , maîtresse même du fort des républiques , n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont l'avoient armée Démosthène & Cicéron ; les passions avoient perdu leur plus grand ressort ; les principales sources du merveilleux étoient taries ; à la philosophie ancienne , qui

---

(1) Il ne s'agit point ici de la *poésie d'images* (on ne nous la conteste pas) , mais de la *poésie de style* , comparée à celle des anciens & de nos voisins.



n'envifageoit les êtres que relative-  
ment à l'homme , fuccédoit une philo-  
fophie qui , fondée fur l'obfervation  
& fur l'expérience , ne confidéroit les  
choses que dans le rapport qu'elles ont  
avec l'univers. *Descartes* enseigna l'art  
de la pensée & du doute. Les hom-  
mes , que jufqu'alors rien ne fépa-  
roit tant de la vérité que leurs propres  
connoiffances, s'interrogerent fur leurs  
opinions : ils voulurent connoître l'ori-  
gine , la chaîne & l'ordre de leurs  
idées ; l'exercice de l'entendement &  
de la réflexion détruiſoit de jour en  
jour & les objets & la puiffance de  
l'imagination. Une langue claire, nette,  
méthodique , qui procède comme la  
pensée & l'obfervation , la langue fran-  
çoife , en un mot , devoit donc nécef-  
ſairement devenir la langue dominante  
de l'Europe.

Pendant que nous donnions à nos  
ouvrages l'ordre , la méthode , la clar-  
té , la précision & l'élégance qui ca-  
ractérisent notre langue , celle des An-  
glois s'étendoit & s'enrichiſſoit plus  
encore qu'elle ne ſe formoit. Ce peu-  
ple que la nature , en lui refusant les  
talens agréables , ſemble punir d'avoir

osé la regarder & la connoître , tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choses que de la façon de les rendre , il n'envisage les mots que relativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée , & non relativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme , soit latin , soit françois , soit italien , qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée , est acquis à sa langue , qui l'admet sur le champ , sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons analogues (1). Je n'ai garde d'entreprendre de définir les propriétés & les formes d'un langage , dont

---

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce n'est point , disoit-il , dans les jardins délicieux des muses qu'un philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond , où Héraclite a dit qu'étoit cachée la vérité , qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pithagore avoit pu vivre , sans avoir besoin de nourriture , il se seroit abstenu même de légumes ; s'il avoit pu se faire entendre , sans le secours des paroles , il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

le caractère est de se plier au caractère, aux besoins, aux caprices de chaque écrivain.

On l'a déjà dit, & je le répète : toutes les langues des peuples non encore civilisés ont été poétiques. En effet, des hommes dont les passions étoient entières & libres, & qui n'avoient d'autre exercice que celui des sens & de l'imagination, dûrent transporter, à tout ce qui les environnoit, les sentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (1). De plus, la sensation que faisoient sur eux les météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs sens étoient frappés, & dont la cause leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expressions vives, fortes & sublimes qui font le caractère de la grande poésie, & que la poésie ne doit qu'à l'étonnement, à la surprise, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes qui dut, comme le geste, désigner l'objet des

---

(1) Les sauvages de l'Amérique disent, lorsqu'il tonne, que *le ciel gémit* ; que *les arbres pleurent*, lorsqu'ils transpirent ; que *le feu est un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

affections , avant que de désigner les affections mêmes , dut en même tems être tumultueux & défordonné comme les mouvemens de leur ame. Aussi la langue allemande , dont la substance a souffert peu d'altération & qui n'a presque rien emprunté des langues des anciens peuples polis de l'Europe , est-elle remplie de formes & d'expressions sublimes & poétiques ; & , ce qui est encore plus remarquable , la transposition lui est naturelle (1). Il est important d'observer à ce sujet que les inversions ne commencent à y être moins en usage , que depuis qu'elle est

---

(1) Je pourrois encore faire observer , pourquoi les peuples de l'antiquité qui cultivèrent la philosophie , comme les Grecs & les Latins , conserverent la transposition ; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des peuples sensibles & républicains ; quels moyens fournissoient leur langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens ; comment enfin le style des philosophes & des orateurs mêmes , quand ils ne s'adrescoient plus à l'imagination , se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical ; Mais ces détails seroient infinis , & d'ailleurs je les ai réservés pour un autre ouvrage.

manière

manière par ceux des écrivains de cette nation qui ont cultivé la philosophie & étudié notre langue. Du reste, la langue allemande est extrêmement riche & son abondance exclut les équivoques & les plaisanteries dont les (1) *homonymes* sont dans la nôtre une source si féconde. Sa *quantité* plus ressentie encore que celle de l'italienne, sans cependant être fixe & déterminée comme celle de la grecque & de la latine, rend le mécanisme de sa vérification incertain & par-là plus difficile. Elle ne sçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il se plaindre de cette indigence ? Si jamais il parvient à rendre sa langue propre à les présenter aussi heureusement que la nôtre, bientôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

---

(2) On sçait que les *Synonymes* sont des mots différens, qui désignent une chose à-peu près la même, & que les *Homonymes* sont des mêmes mots dont on se sert pour désigner des choses d'une nature très-différente, comme *sens, sens*, &c.



---

*ESSAI historique sur l'origine & progrès du théâtre anglois.*

**L'**ART dramatique est le plus ancien de tous les arts qui appartiennent à l'esprit & à l'imagination ; son origine va se perdre dans celle même des civilisations. Le goût des spectacles a été la passion de tous les peuples ; cet attrait si universel & si puissant a sa source dans un besoin inquiet qui nous entraîne sans cesse vers tous les objets qui peuvent exercer nos sens & attirer notre ame , & dans cet instinct de sociabilité qui porte les hommes , quoiqu'on en dise , à se chercher , à se rapprocher , à se réunir.

Le but des premières représentations dramatiques n'a pu être que l'amusement. Celui qui s'avisa d'imiter sur un théâtre, quelque événement tiré de l'histoire ou de la vie commune songea bien moins à instruire le peuple qu'à lui plaire , à purger les passions qu'à les exciter. Mais quels objets pouvoient attirer des hommes ignorans qui avoient plus de sensations qu

d'idées , & dont l'imagination étoit d'autant plus forte , que leur esprit étoit moins exercé ? La religion seule , dont l'intérêt est le plus important , le plus universel & le plus familier , étoit un ressort assez puissant pour agir fortement sur une multitude superstitieuse & grossière. Elle fournit les sujets des premières pièces qui commencerent à prendre une forme dramatique ; ce fut l'enfance de la tragédie. Mais la comédie devoit avoir déjà pris l'essor ; ces Histrions qui couroient de ville en ville en divertissant la populace par des chansons , des pantomimes , des bouffonneries obscènes , s'aviserent bientôt de jouer , dans leurs farces , différens particuliers , soit qu'ils fussent payés pour cela , soit qu'ils n'eussent en vue que de flatter la malignité publique. Tels ont été dans tous les pays les procédés de l'art dramatique. Chez les anciens , comme chez les modernes , la religion a donné naissance à la tragédie , comme la satire personnelle l'a donnée à la comédie.

Les premiers drames n'eurent donc d'autre but que de flatter les passions les plus communes du peuple ; bientôt

l'esprit de parti leur donna un caractère plus réfléchi & un objet plus important. Les Athéniens détestoient la mémoire de Minos , à cause du tribut inhumain qu'il leur avoit imposé , & dont Thésée les avoit affranchis. Les poètes , pour flatter la passion du peuple , remplirent leurs tragédies d'invectives contre la royauté. Les auteurs comiques vendus aux partis différens , exposèrent sur la scène les philosophes , les magistrats , les chefs de la république qu'ils avoient intérêt de rendre odieux ; mais le gouvernement sentit combien il étoit important de fixer les principes de ces amusemens qui commençoient , comme l'avoit prédit Solon , à parler plus haut que les loix. Les spectacles prirent alors un caractère politique & moral , & ce ressort étoit d'autant plus puissant dans un Etat démocratique , que la souveraineté résidant dans le peuple , les mœurs & les principes du peuple y décident du sort de la constitution. Les Athéniens & les Chinois sont les seuls qui aient mis en œuvre cet instrument politique. La tragédie paroît avoir été instituée à Athenes pour exciter la haine de la monarchie , & à Peking ,



pour en inspirer l'amour & le respect. Les Romains reçurent des Grecs la tragédie & la comédie comme des arts agréables , & ne firent servir les spectacles qu'à distraire le peuple des affaires publiques. Dans les premiers siècles du christianisme , les peres de l'église , qui voyoient l'empire des spectacles sur le peuple , opposerent aux jeux des païens des pieces de théâtre dont les sujets étoient tirés de l'écriture sainte. A la renaissance des spectacles , lorsque les novateurs commencerent à répandre leurs doctrines , on se servit de ce moyen pour accréditer ou pour attaquer les nouvelles opinions ; au reste les gouvernemens modernes formés au hasard & sans principes , plus appliqués à punir les fautes en multipliant les loix , qu'à les prévenir en formant les mœurs , ont été fort indifférens sur l'utilité qu'on pourroit retirer de l'attrait des spectacles , s'ils étoient dirigés ; & ils ne se sont attachés qu'à en corriger les abus.

Les premiers pas de l'art dramatique se ressembtent chez les différentes nations modernes , parce que

vençaux eussent imaginé de représenter les mystères de la religion ; & ces représentations , suivant Ottavio Panciroli , dans son *Tesoro nascosto di Roma* , commencerent avec l'établissement de la confrérie *del Gonfalone* en 1264. Il cite le passage suivant des statuts de cette confrérie : « Le principal objet de notre fraternité étant » de représenter la passion de Jesus-Christ , nous ordonnons que quand » les mystères de ladite passion seront » exécutés , nos anciens réglemens » soient toujours observés , &c. » Mais Crescimbeni , dans son *histoire de la poésie* , dit que la première pièce de ce genre fut écrite par François Beliori , sur l'histoire d'Abraham & d'Isaac , & représentée à Florence en 1449. Il ajoute que vers le même tems l'histoire de la passion du Christ fut exécutée au Colisée à Rome. Je laisse aux critiques à concilier ces deux autorités contradictoires.

Les Espagnols donnent à leur théâtre une grande antiquité. Leurs premiers drames étoient de petites farces en un acte , appelées *Intermedes* ou *Jordanas* , (journées) qu'on repré-

fentoit dans les places publiques. L'action la piece rouloit sur quelque sujet ridicule ou de bouffonnerie. Cette représentation étant égayée par la satire & accompagnée de pantomime, formoit une espece de spectacle assez semblable aux *Mimes* Latins. Ces pieces firent place à ce qu'ils appellent actes sacramentaux, *autos sacramentales* ; c'étoit aussi des *mysteres*, mais d'une composition plus recherchée que ceux qu'on représentoit dans le reste de l'europe. Ceux-ci n'étoient que des représentations simples & grossieres ; ceux des Espagnols étoient toujours des compositions allégoriques. Il y a en Espagne un nombre prodigieux de ces pieces ; & celles de Calderon sont les plus estimées.

Les François datent le commencement de leurs représentations dramatiques du treizieme siecle. L'histoire du théâtre François est trop connue, pour en rappeler ici les diverses époques.

Le théâtre Hollandois doit sa naissance à des sociétés qu'on appelle dans le pays *Reden Rychkers Kan. eran*, c'est-à-dire, *Compagnies de Rhétoriciens & de*

Poètes, lesquelles ressembloient aux académies d'Italie. Les membres de ces sociétés étoient les beaux esprits du lieu. Lorsqu'un homme un peu considérable se marioit, ou mourroit, ou étoit élevé à quelque charge, ils étoient chargés de composer des épithalames, des élégies, des négyriques. Ils composèrent aussi des piéces de théâtre qu'ils exécutoient dans la salle d'assemblée de la société. C'est pour cela que ces anciennes sociétés sont appelées *Comédies de société* comme celles d'Italie étoient nommées *Comédies d'académie*. Quelquefois *Reden Ryckers* ou les poètes d'un village alloient représenter leurs piéces dans un autre, pendant les foires. Dans certains endroits les poètes d'un village dispuoient le prix de l'esprit. Les poètes d'un autre village, par des piéces de vers *impromptu*. Ces sortes de divertissemens, auxquels on veut donner le nom de *dramas*, paraissent pour être aussi anciens que les provinces de Hollande. La piéce la plus célèbre du théâtre Hollandois un *réformé*, c'est *le miroir de l'ami* composé par Colin van Risselle,

imprimé à Haarlem en 1561. Le théâtre Hollandois, comme les autres théâtres dans les tems d'ignorance, étoit alors plein de merveilleux & d'absurdités. Dans une ancienne tragédie, une Princesse a devant elle la tête de son amant sur un plat, elle tient des discours touchans à cette tête qui répond avec la même tendresse & le même sérieux. Ces extravagances ne sont plus représentées en Hollande que dans certaines fêtes publiques, pour l'amusement de la populace.

Les Allemands font remonter la première époque de leur théâtre au tems des anciens Bardes qui chantoient les éloges de leurs héros. Ils font succéder à ces Bardes leurs *Master Sanger* ou Maîtres Chanteurs, qui se formerent en sociétés dans les principales villes de l'Allemagne. Une de ces sociétés subsiste encore aujourd'hui à Strasbourg; elle est composée de Cordonniers, de Tailleurs, de Tisserands, de Meuniers, &c. qui jouissent de certains privilèges, accordés, selon eux, par Othon le Grand & Maximilien premier. Vers le milieu du seizième siècle, un Cordonnier de Nurem-

bourg, nommé *Haans-sacks*, composa plusieurs pieces dramatiques, sacrées & profanes; & ce Cordonnier est aussi célèbre par ses *mysteres* en poésie, que Jacob Behman, autre auteur de la même profession, l'est par ses *mysteres* en théologie. Le théâtre Allemand n'acquit cependant une certaine perfection qu'après l'année 1626, lorsqu'une troupe de comédiens Hollandois vinrent à Hambourg & y représenterent quelques pieces de théâtre moins ridicules, qui raffinerent un peu le goût, & donnerent l'idée d'un genre plus supportable; mais les progrès de cette nation dans l'art dramatique ont été fort lents. Il n'y a pas encore quarante ans qu'on a joué le mystere de la passion à Vienne; c'étoit une piece en cinq actes, où l'on voyoit représentés successivement le paradis terrestre, la création d'Adam & Eve & leur chute, la mort d'Abel, Moïse au désert, la fuite en Egypte, &c. L'enfant Jesus étoit représenté par un grand garçon; mais pour faire voir que c'étoit un enfant, on lui donnoit de la bouillie sur le théâtre. On voyoit ensuite sa dispute contre les docteurs dans le temple, sa priere au jardin des

Oliviers ; sa passion , son crucifiement & son enterrement qui terminoit la piece.

Je vais maintenant suivre avec plus de détail la naissance & les progrès du théâtre Anglois. On croit assez généralement que l'Angleterre n'a eu de théâtre que postérieurement à tous ses voisins : ceux qui sont dans cette opinion seront peut-être surpris quand on leur dira que les spectacles dramatiques y sont presque aussi anciens que la conquête : rien n'est cependant plus certain , si l'on veut s'en rapporter à un bon Moine , nommé *Guillaume Fitz Stephen* , en latin *Guillelmus Stephanides*. Voici ce qu'il dit dans l'ouvrage intitulé : *Descriptio nobilissimæ civitatis Londoniæ* : « Londres , au lieu de spectacles & de jeux scéniques , a des » jeux plus saints , les représentations » des miracles que les saints Confesseurs ont opérés , & des souffrances » qui ont fait éclater la constance des » martyrs ». Cet auteur étoit un Moine de Cantorbery , qui écrivoit sous le regne de Henri II , & mourut sous celui de Richard premier , en

1191. Il ne cite pas même ces représentations comme des nouveautés pour le peuple , car il décrit tous les divertissemens populaires en usage dans ce tems-là ; on ne peut donc guere placer l'époque des spectacles plus bas que celle de la conquête ; & c'est , je crois , la plus ancienne date qu'aucune autre nation puisse assigner à ses représentations théâtrales.

Environ cent quarante ans après , sous le regne d'Edouard III , un acte du Parlement condamna une troupe de vagabonds qui faisoient des mascarades dans les différens quartiers de la cité , à être fouettés hors des portes de Londres , pour avoir représenté des choses scandaleuses dans des maisons de jeu & en d'autres lieux où la populace s'assembloit ; mais on ne nous dit pas de quelle nature étoient ces choses scandaleuses. Peu de tems après ce période , les mysteres de la religion furent joués dans toute l'Europe , & ils étoient représentés d'une maniere si stupide & si indécente , que les histoires du nouveau-testament en particulier parurent encourager l'impiété & l'irreligion. Probablement les



acteurs dont nous venons de parler , étoient de ceux qu'on appelloit *Mummers* (1) ; ceux-ci couroient les campagnes , habillés d'une manière extraordinaire , chantant , jouant des pantomimes. Cette coutume s'est conservée dans quelques endroits de l'Angleterre ; mais elle étoit autrefois si générale , qu'elle détournoit le peuple de ses travaux & qu'on la regarda comme très-pernicieuse au bon ordre & à la tranquillité publique. D'ailleurs ces *Mummers* étoient toujours masqués & déguisés , ce qui leur donnoit la dangereuse facilité de commettre beaucoup de violences & d'attentats (2) contre les bonnes mœurs ;

---

(1) Mot qui signifie celui qui se masque & se déguise pour faire le fou sans parler. De-là est peut-être venu le mot anglois *mum*, dont on se sert pour recommander le silence, comme nous disons *chut*.

(2) Ces désordres se multiplièrent au point qu'on publia un acte contre les *Mummers*, dans la troisième année de Henri VIII. On y défendoit de vendre des masques & d'en garder dans les maisons : & l'amende étoit de vingt schellings pour chaque masque qu'on trouveroit.

cependant il paroît que ces vagabonds débauchés furent les premiers comédiens de l'Angleterre ; tout leur talent consistoit , comme celui de quelques-uns de leurs successeurs , en bouffonneries & en grimaces

Dans un acte du Parlement de la quatrième année de Henri IV , on parle de certains *maîtres-rimeurs* , *menestrels* , & autres vagabonds qui infestoient le pays de Galles. On y déclaroit qu'*aucun maître-rimeur , menestrel ou autre vagabond ne seroit plus souffert dans le pays de Galles pour y rassembler le peuple.* Qu'est-ce que c'étoit que ces *maîtres-rimeurs* ? C'est ce qu'on ignore ; peut-être étoient-ils les descendants dégénérés des anciens Bardes. Ils élevoient une espèce de théâtre en pleine campagne , où ils exécutoient leurs farces ; *le peuple des lieux voisins accouroit pour les voir & les entendre* , dit un auteur contemporain , *car il y avoit des diables & des devis qui plaisoient aux oreilles aussi-bien qu'aux yeux.*

L'année 1378 est la plus ancienne date que j'aie trouvée , où l'on fasse une mention expresse de la représentation des mystères en Angleterre.

Les étudiants de l'école de S. Paul présentèrent dans cette année une requête à Richard II, pour supplier Sa Majesté *de défendre à certaines personnes ignorantes de représenter l'histoire de l'ancien - testament, au grand préjudice dudit clergé qui avoit fait de grands frais pour en donner une représentation publique à Noël.* Environ douze ans après, c'est-à-dire en 1390, les clercs des paroisses de Londres jouèrent des intermedes à Skinnerwell ; & en 1409 ils représentèrent à Clerkenwell, pendant huit jours successive-ment, une piece sur la création du monde, à laquelle assista la plus grande partie de la noblesse & de la bourgeoisie du royaume. Ces exemples fussent pour prouver que nous avons eu des représentations des mysteres de très-bonne heure, quoiqu'un peu plus tard que nos voisins ; mais il est difficile de fixer le tems de la durée de ces spectacles. On peut appeller ce période *le sommeil des muses.* Elles ne s'éveillèrent pas d'abord entierement ; mais dans une sorte de demi-veille du matin, elles produisirent les *moralités* qui succéderent aux *mysteres.* Les idées

confuses & bizarres qui composoient ces moralités, avoient cependant quelque objet; les mystères n'étoient que des représentations grossières & sans dessein de quelque histoire malicieuse de l'ancien ou du nouveau-testament; mais les moralités avoient une espece de plan, une fable, une morale; il y entroit même un peu de poésie, en ce que les vertus, les vices & les autres affections de l'ame étoient personnifiées (1); mais très-souvent elles ne rouloient que sur des matieres de religion, qui étoient alors l'intérêt commun de chacun. Si les mêmes spectacles existoient aujourd'hui, il n'est pas douteux que la politique n'en fût l'objet. Ainsi la comédie intitulée *la nouvelle Mode*, fut certainement composée dans la vue d'encourager la réformation au moment de sa renaissance sous le regne d'Elisabeth; & dans les premiers tems de la réformation, il

---

(1) Dans une ancienne moralité, intitulée *Tout pour argent*, les personnages sont : *théologie, science, art, argent, adulation, admonition divine, péché, prompt au péché, damnation, tout pour argent, science avec argent, argent sans science, &c.*

étoit si ordinaire aux partisans de l'ancienne doctrine, & peut-être aussi à ceux de la nouvelle, d'employer cette voie pour soutenir & pour répandre leurs opinions, qu'on publia dans la vingt-quatrième année du règne de Henri VIII, un acte du Parlement pour le soutien de la véritable religion, par lequel il étoit défendu à tout rimeur ou comédien de chanter dans les chansons, ou de jouer dans les intermedes rien de contraire à la doctrine établie.

Il étoit d'usage alors d'exécuter ces drames moraux ou religieux dans les maisons particulières, pour l'édification & l'instruction, aussi-bien que pour le divertissement des familles bien intentionnées; & pour cela les entrées des personnages différens des drames étoient disposées de manière que cinq ou six acteurs pouvoient jouer vingt rôles.

Ce que nous avons dit suffit pour faire connoître la nature & le caractère des mystères & des moralités. Le défaut de monumens ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails; & pour dire la vérité, un examen plus particulier de ces premiers

essais de l'art ne peut être utile qu'autant qu'il nous fait connoître le tour d'esprit de nos ancêtres & les progrès du goût & du langage : à cela près, la perte de tous ces monumens de barbarie ne mérite pas d'être regrettée.

La naissance des pieces qu'on nomma *interludes*, peut être regardée comme le réveil des muses ; on vit briller dans ces compositions encore informes, quelques traits d'esprit & de plaisanterie. Celles de Jean Heywood l'épigrammatiste, sont les premières, sinon les meilleures, qui nous soient restées. Il étoit bouffon de Henri VIII, & il vécut jusqu'au regne d'Elisabeth. L'*Eguille de Dame Gurton*, qui est regardée comme la première comédie angloise, parut peu de tems après les interludes ; cette piece est en effet d'un caractère assez comique, quoique bas & indécent. C'est alors que les écrivains commencerent à travailler pour le théâtre. Henri Parker avoit, dit-on, composé plusieurs tragédies & comédies sous le regne de Henri VIII, & un Jean Hoker écrivit en 1535 une comédie intitulée : *Piscator ou le Pêcheur as-*

trappé. Richard Edwards , né en 1523, bon poète & excellent musicien, fit deux comédies : l'une intitulée *Palamon & Arcite* , dans laquelle , entre autres choses , les cris d'une meute de chiens en chasse étoient si bien imités , que la Reine & toute sa Cour en furent entièrement satisfaites ; l'autre étoit intitulée : *Damon & Pithias* , les deux plus fideles amis qu'il y ait dans le monde. Après cet écrivain , parurent Thomas Sackville , Lord Buckhurst & Thomas Norton , les auteurs de *Gorboduc* , la premiere piece du théâtre Anglois qui mérite quelque considération. Ecoutons le jugement qu'a porté de ces poètes & de quelques autres Puttenham qui a écrit , sous le regne d'Elisabeth , un livre intitulé *l'Art de la Poésie*. « Je crois , dit-il , que dans la tragédie le Lord Buckhurst & Edouard Ferrys méritent » le premier rang , & que le Comte » d'Oxford & Maître Edwards sont » supérieurs pour la comédie & les » interludes ». Et ailleurs il dit : « Le » poète le plus considérable de ce tems » ( sous Edouard VI ) étoit Maître » Edouard Ferrys ; il n'avoit pas

» moins de gaîté & de plaisanterie  
» que Jean Heywood, mais il mettoit  
» plus d'art & de magnificence dans  
» le metre : aussi s'attacha-t-il parti-  
» culierement à la tragédie ; il fit ce-  
» pendant quelques comédies & in-  
» terludes qui plurent tant au Roi,  
» qu'il en reçut de bonnes récom-  
» penses ». Je n'ai pu retrouver aucun  
ouvrage de cet Édouard Ferrys, si  
célèbre dans son tems, pas même le  
titre d'une seule de ses pieces.

A ces écrivains succéda Jean Lillie,  
bel-esprit fameux dans son siècle, &  
qui eut la réputation d'avoir perfec-  
tionné considérablement la langue an-  
gloise par une romance intitulée : *Euphues & son Angleterre*, ou *l'Anatomie de l'esprit*. Voici ce qu'écrivit un éditeur  
de ses comédies en 1632 : « Notre  
» nation lui est redevable d'un nouveau  
» langage qu'il enseigna, & dont son  
» *Euphues* fut le premier modele.  
» Toutes nos Dames devinrent ses  
» écolieres ; & une beauté de Cour  
» qui n'auroit pas parlé *Euphuisme*,  
» auroit eu aussi mauvaise grace qu'au-  
» roit celle qui ne sauroit pas aujour-  
» d'hui parler françois. J'ai voulu voir



» cette romance si extraordinaire, si  
» renommée par l'esprit qui y brille,  
» si fort à la mode à la Cour d'Elisa-  
» beth, & qui avoit, dit-on, intro-  
» duit une révolution dans le langage;  
» je l'ai lue & je n'y ai trouvé qu'un  
» jargon affecté & hors de la nature<sup>(1)</sup>,  
» un style enflé & tendu, & un emploi  
» continuel de métaphores, d'allusions

(1) Quelques traits des ouvrages de cet auteur donneront une idée de sa manière d'écrire : « Il doit y avoir, dit-il, trois lignes dans chaque triangle; la première commence la figure, la seconde l'augmente, la troisième la termine. Ainsi il y a trois vertus dans l'amour : l'affection qui attire le cœur, la discrétion qui augmente l'espérance, & la constance qui termine l'ouvrage. Sans une de ces lignes il n'y a point de triangle; sans une de ces vertus, point d'amour ».

Dans un autre endroit il dit, en faisant l'éloge d'une jolie femme : « Le feu ne peut être caché dans l'étoffe sans fumée, ni le musc dans le sein sans odeur, ni l'amour dans le cœur, sans soupçon ». Encore un autre passage : « Elle est la fleur de la cour, la toisie, la peinture de la beauté. Elle fait honte à Venus, parce qu'elle est un peu plus belle & beaucoup plus vertueuse; elle efface Diane, parce qu'elle est aussi chaste & beaucoup plus aimable; mais plus elle a de beauté, plus elle a d'orgueil;

» & d'allégories, qu'on prenoit pour  
 » du bel esprit ». Cet absurde jargon se  
 » pandit à la Cour d'Elisabeth, quoi-  
 » qu'il y eût déjà alors de bien meilleurs  
 » modes pour le style & pour la com-  
 » position, & ne contribua pas peu à  
 » introduire le grossier pédantisme qui  
 » infecta le langage dans le regne sui-  
 » vant; tant il peut résulter de mal de  
 » la cause la plus ridicule, lorsqu'elle

---

» plus elle a de vertu, plus elle a de sévé-  
 » rité. Le paon est un oiseau qui ne convient  
 » qu'à Junon; la colombe ne convient qu'à  
 » Vesta. Car comme il n'y a qu'un phœnix  
 » dans le monde, ainsi il n'y a qu'un arbre  
 » en Arabie où il bâtit son nid; & comme  
 » il n'y a qu'une Camille dont on puisse  
 » entendre parler, il n'y a qu'un César  
 » dont elle puisse se soucier ».

Les comédies de Jean Lillie sont toutes  
 écrites dans le même goût; cette affec-  
 tation puérile & fatigante a été le partage  
 des meilleurs écrivains, dans l'enfance de la  
 littérature. En sortant des ténèbres de l'i-  
 gnorance, on s'est jeté dans le faux bel  
 esprit, & l'on n'est arrivé que lentement à  
 un goût plus sage & plus voisin de la nature  
 & de la raison. L'esprit humain a parcouru  
 les deux extrêmes du vice, avant que d'at-  
 teindre au juste milieu de la nature & de la  
 raison.

tend:

nd à raffiner sur la simplicité de la  
iture.

La tragédie & la comédie commen-  
rent alors à prendre l'essor , mais  
rt étoit dans son enfance : les au-  
urs ne faisoient que bégayer : ils  
ettoient l'enflure à la place de la  
oblesse , les pointes & les jeux de  
ots à la place de la plaisanterie.  
n peut juger de l'état d'imperfection  
i se trouvoit encore le théâtre , par  
critique qu'en fait le Chevalier Sid-  
ey , dans sa *Défense de la Poésie*.  
Nos tragédies & nos comédies , dit  
cet écrivain , violent également les  
regles de l'honnêteté & celles de l'art.  
Tantôt vous voyez l'Asie d'un côté  
& l'Afrique de l'autre , avec une  
foule de royaumes divers ; de sorte  
que l'acteur en entrant , est obligé  
de dire dans quel pays il se trouve ,  
pour qu'on entende le sujet. Tantôt  
vous voyez trois Dames qui vien-  
nent cueillir des fleurs , & vous êtes  
obligé de prendre le théâtre pour un  
jardin. Vous entendez parler d'un  
nauffrage fait dans ce même lieu ,  
vous ne pouvez vous dispenser de  
le prendre pour un rocher. Vous

» voyez paroître tout - à - coup un  
» monstre hideux , vomissant du feu  
» & de la fumée ; la scene se change  
» donc en une caverne , jusqu'à ce  
» que deux armées , représentées  
» par quatre épées & quatre bou-  
» cliers , en viennent aux mains sur  
» le théâtre qui devient alors un  
» champ de bataille. Dans la plupart  
» des pieces on voit toujours un jeune  
» Prince & une jeune Princesse amou-  
» reux l'un de l'autre ; la Princesse de-  
» vient grosse, elle accouche d'un beau  
» garçon qui se perd , qui grandit &  
» devient amoureux aussi : & tout cela  
» dans l'espace de deux heures , &c ».

Il paroît cependant que ces premiers écrivains dramatiques avoient des dispositions pour faire mieux , s'ils en avoient connu les moyens ; on le conjecture par les efforts qu'ils faisoient pour donner une forme à ce genre de composition. Quelques-uns ornerent leurs pieces de spectacles ; d'autres tenterent d'y introduire des chœurs. Enfin tout imparfait que fût encore notre théâtre , il avoit fait plus de progrès que celui de nos voisins les François. Il est vrai que les Italiens , qui ont devancé dans tous les arts tous

les modernes , étoient parvenus , par la traduction des drames antiques , à donner à leur théâtre un peu plus de perfection ; mais nous étions pour le moins égaux aux autres peuples de l'Europe.

Il arriva enfin en Angleterre ce qui est arrivé un peu plus tard en France. Le véritable art dramatique reçut , pour ainsi dire , tout d'un coup l'existence & la perfection du génie créateur de Shakespear , de Fletcher & de Johnson , dont le mérite & les ouvrages sont trop connus pour avoir besoin qu'on s'y arrête.

Après avoir suivi l'art dramatique dans tous ses procédés & dans ses transformations diverses , jusqu'au moment où il prit une forme raisonnable , nous allons revenir sur nos pas & jeter un coup-d'œil plus détaillé sur le théâtre & les acteurs. La première troupe de comédiens dont il soit fait mention dans l'histoire , est celle des étudiants de l'école de S. Paul , en 1578. Environ douze ans après , les clercs de paroisse de Londres représentèrent , comme nous avons déjà dit , les mystères à Skin-

» gens d'esprit , commerçans ou do-  
» mestiques de Seigneurs , s'assem-  
» bloient & composoient des inter-  
» medes pour fronder le vice & rap-  
» peller les grandes actions de nos an-  
» cêtres. Ces pieces étoient jouées  
» dans des maisons particulières pour  
» un mariage ou pour quelque autre  
» fête ; mais dans la suite ces diver-  
» tissemens devinrent plus fréquens &  
» plus réguliers : comme ils étoient  
» exécutés (1) les dimanches & les  
» fêtes , bientôt les églises furent  
» abandonnées pour les salles de spec-  
» tacles. Ces salles étoient de grands  
» cabarets , où les jeunes gens des  
» deux sexes venoient contracter des  
» engagements illicites & dangereux ,  
» où l'on tenoit publiquement des dis-  
» cours indécens & séditieux , où l'on  
» donnoit une libre carrière au liber-  
» tinage & à la licence. Ces abus occa-  
» sionnerent un acte du Conseil com-  
» mun de la Cité , qui infligeoit des  
» peines séveres contre ceux qui se-

---

(1) L'usage de jouer la comédie le di-  
manche prit vraisemblablement naissance de  
la représentation des mysteres , qui étoit  
regardée comme un acte de religion.

» roient convaincus de quelques ac-  
» tions ou discours contraires à l'hon-  
» nêteté ou au bon ordre public , &  
» qui défendoit de jouer aucune piece  
» qui n'eût été lue & approuvée par  
» le Lord Maire & la Cour des Eche-  
» vins. Cependant il fut spécifié que  
» cet acte ne s'étendrait pas aux pieces  
» jouées dans les maisons particulieres  
» pour la célébration d'un mariage ou  
» de quelque fête , & où l'on ne rece-  
» voit point d'argent des spectateurs.  
» Mais ces ordres ne furent pas rigou-  
» reusement observés : les pieces  
» n'en devinrent pas moins licentieu-  
» ses , & l'on supprima pendant quel-  
» que tems tous ces spectacles, com-  
» me pernicious à la religion , à l'Etat ,  
» aux bonnes mœurs & même à la  
» salubrité dans les tems d'épidémie ;  
» mais la Reine & le Conseil les réta-  
» blirent avec les restrictions suivan-  
» tes : qu'aucune piece ne seroit jouée  
» un jour de dimanche ou de fête  
» qu'après la priere du soir ; que toutes  
» les représentations finiroient assez  
» tôt pour que chacun des auditeurs  
» pût s'en retourner chez lui avant  
» le soleil couché ou du moins avant

» la nuit ; que les comédiens de la  
» Reine feroient seuls tolérés ; que  
» leurs noms feroient exactement  
» notifiés au Grand - Trésorier , &  
» qu'ils ne se partageroient point en  
» différentes troupes. Ces précautions  
» ne furent pas encore suffisantes pour  
» contenir les comédiens dans de  
» justes bornes ; ils continuerent d'in-  
» sulter dans leurs pieces l'honnêteté  
» ou les particuliers , & leurs excès  
» engagerent le gouvernement à les  
» supprimer tout-à-fait ».

Cette longue citation sert à faire connoître quel étoit alors l'état du théâtre , & combien il étoit corrompu dès sa naissance. Même long-tems avant le tems dont parle Stow , la satire personnelle avoit été mise sur le théâtre. J'ai vu une lettre de Sir Jean Hallies au célèbre Chancelier d'Elisabeth , Lord Burleigh , dans laquelle le Chevalier accuse celui-ci d'avoir tenu des propos injurieux sur lui & sa famille , & d'avoir dit entr'autres choses , que son grand-pere , qui étoit mort il y avoit soixante-dix ans , étoit d'un avarice si extraordinaire , que les comédiens de la Reine l'avoient joué



devant la Cour avec les plus grands applaudissemens.

Ainsi nous voyons que la licence est aussi ancienne sur le théâtre, que l'institution même des théâtres ; & que les premiers essais de l'esprit y furent souillés par la satire & l'obscénité. Ces abus ne pouvoient manquer d'exciter beaucoup de troubles ; le zèle de la chaire & la gravité de la magistrature, se réunirent pour les réprimer. On écrivit plusieurs ouvrages pour & contre.

Etienne Gousson publia en 1579 un livre dédié au Chevalier Philippe Sidney, & intitulé : *l'école de la satire, ou invective plaisante contre les poètes, musiciens, comédiens, bouffons & autres vermines de la république*. Le même auteur soutint dans un autre ouvrage, que les spectacles ne devoient point être soufferts dans aucun État chrétien. Les partisans du théâtre répondirent par des comédies où ils jouoient leurs adversaires.

Le théâtre reprit bientôt après tout son crédit, & acquit même plus de considération qu'il n'en avoit encore eu. En 1603, la première année du

regne de Jacques I, Shakespear, Fletcher & d'autres obtinrent un privilège sous sceau privé, qui les autorisoit à représenter des comédies, non-seulement dans leur salle ordinaire, mais encore en quelque partie du royaume que ce fût. Le théâtre alors fournit un grand nombre d'excellens acteurs & de bons écrivains. Il paroissoit chaque année plusieurs pieces nouvelles. La passion des spectacles étoit alors au plus haut degré; les nobles & les gens riches célébroient ordinairement leurs mariages, les jours de naissance, &c. par des fêtes & des spectacles exécutés à grands frais. Le célèbre architecte Inigo Jones employa souvent ses talens à exécuter des décorations pour ces fêtes. Le Roi & ses Seigneurs, la Reine & ses Dames jouoient eux-mêmes dans les pieces; enfin aucun divertissement public n'étoit regardé comme complet s'il y manquoit la comédie.

Le goût pour les spectacles dramatiques dura pendant tout le regne de Jacques I, & une grande partie de celui de Charles I, jusqu'à ce qu'enfin le Puritanisme devenu puissant, les

attaqua ouvertement comme infames & diaboliques. Si l'on peut en juger par le célèbre ouvrage, intitulé *Hiftrio-Maftix*, le zele des Puritains étoit auffi furieux qu'absurde. Cette fatyre groffiere & atroce, qui tomboit fur les comédies, les comédiens & tous ceux qui les favorifoient, fut publiée en 1633 par Guillaume Prynne, Avocat de Lincoln's - Inn. Les parties intéreffées imaginerent qu'il ne falloit répondre à cet ouvrage, qu'en faifant imprimer les meilleures pieces de théâtre que l'on pourroit trouver; de forte que plusieurs pieces qui n'avoient jamais vu le jour furent publiées alors; j'en ai recueilli moi-même plus de cinquante, imprimées dans cette même année. Enfin les partifans du théâtre triompherent pendant quelque tems; le livre de Prynne fut regardé comme un libelle infame contre l'Eglife & contre l'Etat, contre les Pairs, les Prélats & les Magiftrats, & particulièrement contre le Roi & la Reine, parce qu'il dit que *la coutume des Princes de danser en personne est la caufe de leur fin prématurée; que nos Ladys Angloifes, devenues des Madames*

*frisées & bouclées , avoient perdu leur modestie ; que les spectacles étoient le principal amusement du démon ; & que sous ceux qui les fréquentoient étoient damnés. Comme le Roi & la Reine les fréquentoient , on regarda cet anathême comme un outrage fait à Leurs Majestés. Guillaume Prynne avoit aussi une antipathie invincible pour toute espece de musique , mais plus particulièrement pour la musique d'Église , qu'il appelle un bélement de bêtes brutes. Il dit que les chantres beuglent le tenore comme des bœufs , mugissent le dessus comme des taureaux , grognent la basse comme des pourceaux , & aboyent le contrepoint comme une meute de chiens.*

On traita sérieusement ces platitudes grossières ; le livre fut condamné à être brûlé par la main du bourreau ; & l'auteur , qui méritoit seulement qu'on se moquât de lui , fut jugé avec une sévérité sans exemple. Il fut rayé du barreau , exclus de la société de Lincoln's-Inn , dégradé par l'université d'Oxford , condamné à être mis au pilori à Westminster & à Cheapside , & à perdre une oreille à chacun de ces deux endroits ; on lui

attachâ sur la tête un écriteau qui le déclaroit coupable d'avoir publié un libelle infame contre Leurs Majestés & contre le gouvernement ; enfin il fut obligé de payer encore une amende de cinq mille livres sterlings , & fut jetté dans une prison pour le reste de sa vie. Cette sentence fut exécutée dans toute sa rigueur. Mais le Puritanisme reprenant chaque jour de nouvelles forces , bouleversa bientôt la constitution , & parmi les changemens qui se firent dans les mœurs & dans le gouvernement , la proscription absolue de tous les spectacles ne fut pas une des moins considérables. Les théâtres restèrent fermés pendant la tyrannie de Cromwel & du Puritanisme ; ils se r'ouvrirent à la restauration ; mais je m'arrêterai à cette époque , parce que l'histoire du théâtre anglois depuis sa renaissance est connue de tout le monde.



---

*LETTRE sur les œuvres & la vie de  
Chiabrera , Poëte lyrique , Italien.*

**L**ES dieux , disoit Platon , touchés des travaux & des peines inséparables de l'humanité , firent présent à l'homme de la poésie & du chant ; il pouvoit ajouter que l'homme ne se méprit point à l'origine de ce bienfait inestimable , puisqu'il ne s'en servit d'abord que pour faire éclater sa reconnoissance envers les dieux. La poésie des premiers âges du monde , celle des Hébreux , des Egyptiens , & des Phéniciens , roula uniquement sur la divinité. Les Grecs pendant plus de deux siècles ne chanterent que les dieux , lorsque tout-à-coup la poésie descendit aux actions des hommes , & ne s'occupa presque plus que de sujets , tantôt fabuleux , tantôt historiques , & le plus souvent mêlés de vérités & de fictions. La guerre de Troye , la valeur des héros qui s'y distinguèrent , en un mot , la gloire

que cette expédition répandit sur toute la Grece, fut, pendant plus de 400 ans, l'unique sujet sur lequel s'exercerent les poètes de cette nation. Dans le siècle suivant, ils se proposèrent un but plus important & plus utile. La poésie, unie dès sa naissance à la religion & à la politique, servit les mœurs plus puissamment que jamais : elle rappella les grands exemples, chanta les vertus, poursuivit les vices & excita les passions utiles au gouvernement, ou elle se borna à fournir aux citoyens des amusemens honnêtes & propres à alléger le poids de la vie. De ces différens objets sortirent différens genres de poésie. Les poètes lyriques, libres des entraves qui enchaînoient les auteurs de l'épopée & du drame, se livrerent sans réserve aux transports de leur imagination. Il faudroit leur appliquer ce qu'un philosophe ancien disoit de ses dieux, *eos non externa cogunt sed sua illis in legem æterna voluntas est.* « Rien ne les enchaîne, ils ne dépendent de rien, ils dictent des loix, & n'en reçoivent aucune ». C'est surtout dans les productions lyriques

qu'on trouve une image fidelle du vol immense & rapide de la pensée sur l'universalité des êtres, ou plutôt l'image de la nature entière, qui, sous un désordre apparent, cache l'accord le plus harmonieux. Le sujet que le poète se propose n'est en quelque sorte que la première étincelle du feu qui l'embrase & qui l'agite ; mais bientôt telle que l'incendie, dont un vent impétueux augmente & répand la flamme, son imagination s'élance vers une infinité d'objets qui la raniment & l'agitent encore : il franchit des espaces immenses ; il s'égare, il vole sans relâche & avec une célérité incroyable, d'une image à l'autre ; cependant ses élans, ses écarts, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il peint se renverse & retombe sur son sujet, qu'il paroïssoit d'abord avoir entièrement abandonné. Pindare, dit le célèbre Gravina, pousse son vaisseau dans le sein de la mer : il déploie toutes les voiles, il affronte la tempête & les écueils, les flots se soulèvent & sont prêts à l'engloutir ; déjà il a disparu à la vue du spectateur, lorsque tout-à-coup il s'élance du milieu des



eaux & arrive heureusement au rivage. Il n'est pas possible de donner de Pindare & de l'ode en général une idée plus juste, plus grande, plus sublime. Ces sortes de poèmes furent appelés *odes* du mot *ὁδὸν chant*, non que tous les genres de poésie ne fussent chantés ; mais dans celui-ci le chant étoit plus senti, plus artificiel, & plus figuré. Le genre fut appelé *lyrique*, parce que non seulement le poète chantoit ses vers, mais les accompagnoit du son de la lyre.

Les Romains ne créèrent & ne perfectionnerent rien ; leur plus grand mérite fut d'avoir su se rendre propres les découvertes & les arts d'une nation qui, long-tems après qu'ils l'eurent subjuguée, régnoit encore par son génie sur celui de ses vainqueurs. *Horace* avoue lui-même qu'il ne lui étoit pas possible d'atteindre le vol de Pindare ; mais pour n'avoir pas pu s'élever jusqu'à son modele, il n'a pas laissé de répandre dans ses odes le caractère d'élévation, de hardiesse & de majesté qui convient à ce genre de poésie, & le distingue des poèmes d'une autre nature.

A la renaissance des lettres & d'arts, l'univers moral avoit entièrement changé de face. Ce n'étoit plus ce peuple, dont tout ce qui l'environnoit élevoit l'ame, passionnoit le cœur, & enchantoit les sens; & tous les jours instituoit de nouveaux jeux, des fêtes & des cérémonies nouvelles; qui alloit puiser au spectacle la haine de la tyrannie, l'amour de la liberté, & le goût des arts; dont les passions étoient enflammées par la nature du gouvernement, & contraincues par la religion. C'étoient des hommes sans lumières & sans vertu, qui n'éprouvoient que des sensations grossières & bornées, & ne soupçonnoient même pas l'existence des choses qui pouvoient aggrandir la sphère de leurs idées & de leurs connoissances. D'ailleurs ce que les législateurs anciens avoient inutilement entrepris pour assurer le bonheur des républiques, la sainteté de notre religion avoit fait, en modérant les ames, en enchaînant les passions, en détruisant des opinions, des préjugés, & des pratiques qui flattoient excessivement les sens, mais qui encourageoient

vice & deshonoreroient la raison. Aussi l'objet de la poésie fut-il d'abord extrêmement limité. Pétrarque, le premier des poètes lyriques modernes, ne chanta que les mouvemens tristes & foibles de l'amour. Ses sonnets & ses chansons n'ont rien de commun avec les odes de Pindare & d'Horace; ils ressembleroient plutôt aux élégies de Tibulle & d'Ovide, si sa tendresse eût été moins vertueuse & moins philosophique. Ce poète devint le modèle de tous les poètes lyriques de l'Italie : les limites dans lesquelles il s'étoit renfermé, on les prescrivit au genre même; on ne crut pas qu'il fût permis de chanter autre chose que sa maîtresse, ni devoir la chanter autrement que n'avoit fait Pétrarque. On employa les mêmes images, les mêmes formes, les mêmes expressions. On sent combien devoient être froides les copies multipliées à l'infini d'un original, dont le plus grand mérite étoit celui de la pureté, de l'élégance & de la grace. *Marini* abandonna cette école; mais au lieu d'étendre l'objet de la poésie, il ne fit qu'en rompre le goût. *Chiabrera* seul porta

ses regards plus haut : il osa monter la lyre italienne au ton de Pindare , & son audace fut heureuse. Si vous voulez connoître , dit le judicieux *Muratori* , des productions vraiment poétiques & pleines d'un enthousiasme extraordinaire , lisez les odes de *Chiabrera* ; personne n'a mis plus de magnificence dans l'expression , plus d'harmonie , de hardiesse & de majesté dans le vers ; les idées les plus communes prennent entre ses mains un air de grandeur & de nouveauté ; ses ouvrages doivent enchanter quiconque n'est pas insensible aux charmes de la poésie , de la peinture & de la musique. Ce n'est pas en traduisant ce poète que je justifierois l'éloge que fait de lui *Muratori*. Notre langue si timide , si monotone , si peu pittoresque me fourniroit-elle jamais les moyens d'arracher à l'original une partie de ses beautés ? Que reste-t-il de l'ame de Pindare dans les traductions que le sçavant Abbé *Massieu* a données de quelques-unes de ses odes ? Il me suffira donc de tracer une idée générale des procédés de *Chiabrera*. Ce poète ne s'amuse point à faire

une froide énumération des qualités de son héros ; ce qu'il tait est souvent plus sublime que ce qu'il énonce ; il se jette hardiment d'un objet à l'autre. Dans son ode sur la mort de *Latino Orfino* , il ne connoît ni limites ni freins ; ce n'est plus *Orfino* , c'est *Patrocle* , dont *Achille* célèbre les funérailles , après avoir vengé sa mort par celle du fils de *Priam*. Jamais il ne présente l'idée de l'auteur qui cherche & qui réfléchit ; il est toujours en mouvement & en action. Tantôt il entend *Apollon* qui l'appelle , & il vole à sa voix plus rapidement que la fleche ne vole au but ; tantôt il descend tout couvert de sueur & de poussière du sommet du *Parnasse* , où il vient de cueillir le laurier immortel dont il couronne la vertu ; tantôt monté sur le char des *Muses* , il suit son héros la couronne à la main au milieu du sang & du carnage. Ses vers sont des traits qui percent la nuit des temps , & vont frapper la postérité la plus reculée ; il donne à ses hymnes des aîles qui les portent dans tout l'univers. Ces libertés paroîtront sans doute excessives aux imaginations

froides & rétrecies : mais pour peu qu'on connoisse le principe , l'objet , l'histoire ; en un mot l'essence de la poésie , n'est-on pas forcé de convenir que ce qui la caractérise & la distingue essentiellement de la prose , c'est la fiction qui , soit qu'elle tombe sur le sujet , soit qu'elle regarde l'expression , ne veut être composée que de choses vraisemblables & merveilleuses ? Des vers uniquement tissus de mots abstraits , de pensées subtiles , & de réflexions métaphysiques , ont-ils rien de commun avec la poésie ? Non : c'est à l'imagination , & non pas à l'esprit & à l'entendement , qu'elle s'adresse ; elle vit de sentimens & d'images , & l'épigramme est son poison. Voilà des principes qu'on ne sçauroit trop rappeler , sur-tout aujourd'hui , où , par je ne sçai quelle fatalité , la philosophie dessèche & dénature tous les arts imitateurs , elle qui autrefois nourrissoit & fécondoit toutes les branches de la poésie.

Je voudrois encore qu'après avoir médité long - tems , & sur la nature , & sur les ouvrages de ceux qui l'ont rendue avec le plus de succès ,

ainsi que sur les ressources & les procédés de la versification des anciens & de nos voisins , nos poètes lyriques osassent s'écarter de la route que leurs prédécesseurs ont frayée & suivie jusqu'à présent. « Il faut , disoit souvent Chiabrera , qu'à l'exemple » de *Christophe Colomb* , mon compatriote , je découvre un nouveau monde , ou que je périsse ». Il seroit à désirer enfin que nos critiques jugeassent les talens naissans avec moins de sévérité , & que sur-tout ils ne leur inspirassent pas une méfiance & des scrupules qui ne sont propres qu'à réprimer l'élan du génie , & à éteindre la chaleur de la pensée. Les loix de notre versification n'asservissent & n'enchaînent que trop nos poètes , sans les accabler encore du poids des regles , de l'exemple , & de l'autorité.

Gabriel *Chiabrera* naquit à Savone l'an 1552 , quinze jours après la mort de son pere. Dès l'âge de neuf ans , il se rendit à Rome auprès de son oncle , qui prit soin de son éducation. Paul *Manuce* , Marc-Antoine *Muret* & *Speron Speroni* s'empresserent de l'éclairer

& de l'instruire. De retour dans sa patrie, il consacra tout son loisir à la lecture des poètes grecs; il s'attacha surtout à Pindare, & même dans ses premiers essais, il osa le prendre pour modèle. On encouragea sa hardiesse. Bientôt l'imitateur de Pindare devint son rival en quelque sorte. La réputation de *Chiabrera* se répandit avec ses ouvrages dans toute l'Italie. Ferdinand I, Grand-Duc de Toscane; Charles Emmanuel, Duc de Savoye, Vincent Gonzague, Duc de Mantouë, Urbain VIII, Souverain Pontife, l'appellerent successivement auprès de leurs personnes, & le comblèrent de présens & d'honneurs. En 1625 la République de Gênes, qui étoit en guerre avec le Duc de Savoye, ayant jetté dans Savone une quantité considérable de troupes pour défendre cette ville, le Sénat donna un décret par lequel *Chiabrera* fut déclaré exempt de toute espèce de charges & de contributions. Ainsi les Lacédémoniens, lorsqu'ils se furent emparés de la ville de Thebes, défendirent qu'on mît le feu à la maison de Pindare; ainsi Alexandre, après s'être rendu



*& la vie de Chiabrera.* 73

rendu maître de la même ville, ordonna que les descendans de ce grand poète fussent respectés. *Chiabrera* aimoit à voyager ; il parcourut souvent toutes les villes d'Italie, mais il ne fit jamais de séjour un peu considérable qu'à Gênes & à Florence. Le Sénateur *Justiniani* fit graver sur la porte du logement qu'il lui donnoit dans son palais à Gênes, ce distique qu'il avoit composé lui-même.

*Intus agit Gabriel, facram ne rumpe quietem :  
Dum strepis , ah ! perit nil minus Iliade.*

*Chiabrera*, après avoir joui pendant toute sa vie d'une gloire dont l'envie n'osa jamais ternir l'éclat, mourut âgé de 86 ans & quatre mois.





*HISTOIRE naturelle de la Langoste ou Sauterelle d'Espagne , écrite en espagnol , par M. Guill. Bowles , Anglois , & traduite en françois.*

CETTE espèce de sauterelle se trouve particulièrement dans les landes incultes de la partie méridionale de l'Estramadure , mais on y fait peu d'attention , parce qu'elle n'y peuple que modérément. Les Langostes vivent de plantes sauvages ; elles entrent peu dans les bleds , & jamais dans les maisons ; ramassées dans un canton particulier , elles ne vont point se multiplier dans les contrées voisines. Les habitans de la campagne les voient tranquillement paître & sautiller dans les champs ; ils laissent échapper l'occasion la plus favorable d'en exterminer la race entière , & on ne leur fait la guerre que lorsqu'il n'est plus tems.

Ces insectes laissent chaque année une postérité peu nombreuse , parce qu'heureusement le nombre des mâles

excede de beaucoup celui des femelles. S'il arrivoit que pendant sept ans il y eût une génération égale & constante des deux sexes, leur multiplication seroit si prodigieuse, que le regne végétal seroit bientôt entièrement dévoré; les oiseaux, les quadrupedes périroient de faim, & les hommes mêmes serviroient de dernier aliment à la Langoste.

Dans l'Estramadure il naquit, en 1754, une si grande quantité de femelles, que le Portugal & la Manche éprouverent l'année suivante toutes les horreurs de la disette & de la misère; bientôt la calamité se répandit dans les provinces voisines, & jeta successivement la désolation dans les royaumes de Murcie, de Valence, d'Andalousie & de Grenade.

Avant d'expliquer la fécondité prodigieuse de la Langoste, je vais décrire ses amours, avec la liberté d'un naturaliste, mais avec des intentions pures & philosophiques. Le mâle cache dans la partie opposée à sa tête, un aiguillon de cinq lignes de long, ce qui fait le tiers de son corps, & dont la grosseur surpasse celle de sa jambe.

La racine de cet organe & ses muscles érecteurs sont fixés dans les entrailles de la Langoste , comme l'aiguillon dans celles de l'abeille : il assaille la femelle avec les mouvemens & la fureur du coq : l'organe se gonfle , le canal de la femelle se contracte , ils ne peuvent plus se dégager. Ce n'est pas par des instans , c'est par des heures , qu'il faut mesurer la durée de leurs accouplemens. La Langoste jouit dans une seule fois , sans interruption , de la valeur réelle de la vie entière de l'homme , partagée en dix mille momens exquis.

On voit alors tantôt le mâle se retourner comme le chien ; tantôt la femelle s'envoler avec le mâle , qui a les ailes abattues & s'attache à elle , en la ferrant de ses jambes ; mais le plus souvent le mâle se dégage de la femelle après de violens tiraillemens : il se blesse , il se déchire ; une chaleur extraordinaire dévore ses entrailles , l'instinct de sa conservation est suspendu par la douleur ; il cherche un puits , un lac ou une rivière pour se rafraîchir ; il mouille ses ailes dans l'eau , elles perdent leur ressort ,

il ne peut plus voler , & périt ordinairement noyé. C'est ainsi que la mort des peres est une condition nécessaire à l'existence des enfans. La structure des organes de la génération est , heureusement pour l'homme , une structure fatale à l'espece : ces insectes perdent la vie à mesure qu'ils la donnent.

La femelle , débarrassée des caresses & des violens efforts du mâle , passe les dernieres heures de sa vie à construire une habitation à la surface de la terre , pour mettre pendant neuf mois quarante œufs vivifiés , à l'abri des dangers de la charue , de la herse , des neiges & de la gelée. Ce dépôt est bien précieux pour la mere : il y va de la vie de toute sa race ; sa postérité entiere renfermée dans ces œufs , seroit anéantie par un seul coup de beche ; ce seroit la fin du monde pour la Langoste. Nous avons vu que le pere a perdu la vie pour avoir rendu la mere féconde : nous allons voir la mere sacrifier la sienne pour la conservation de ses œufs.

La maniere dont la Langoste dépose ses œufs est bien merveilleuse :

cette fauterelle est armée , à la partie postérieure de son corps , d'un instrument de huit lignes de longueur , arrondi , lisse , de la grosseur d'une plume à sa base , allant toujours en diminuant , comme une pique , jusqu'à sa pointe qui est d'une extrême dureté. Cet organe est percé dans toute sa longueur , comme la dent de la vipère , d'un canal qu'on n'aperçoit qu'à la loupe : dans le centre de sa base , laquelle est concave , on trouve une vessie très-déliée , remplie d'un suc bitumineux : l'orifice de cette vessie aboutit précisément au canal d'où coule le suc dans le tems de la ponte. La peau du ventre de l'insecte recouvre la surface extérieure de la base de la pique , ce qui assure ses mouvemens latéraux ; & la surface intérieure de ses bords étant liée aux entrailles mobiles de l'insecte , cet instrument peut tourner comme un pivot sur son axe : quatre muscles qui naissent du corps de sa pique & vont en montant s'attacher au corcelet , sont toujours prêts , par leur contraction alternative , à exécuter ce mouvement circulaire : les espaces intermédiaires de ces

muscles font remplis par quatre membranes élastiques , qui donnent à l'outil tout le jeu d'un ressort.

Voilà donc un instrument organisé , affujetti à des puissances volontaires , combinées avec des forces mécaniques , lequel peut agir dans tous les sens possibles. La construction merveilleuse de ce petit organe , si on l'étudioit avec soin , pourroit fournir à l'ingénieur des idées pour perfectionner l'art de forer les canons ; au mineur , une meilleure tariere pour sonder & reconnoître la nature des couches profondes ; à l'ouvrier , un modele de vrille pour percer les métaux , &c. car l'outil que porte la Langofte , est tout-à-la-fois un foret , une tariere , une vrille & un vilebrequin.

Quelque commode que soit cet instrument pour percer la terre même la plus dure , il seroit peu utile à l'ouvriere pour construire , sans autre secours , une place commode & propre à recevoir ses œufs. Il ne s'agit pas ici de faire un simple trou ; il faut gâcher du mortier ; il faut maçonner & bâtir , ou plutôt il faut élever sous terre une

colonne creuse en stuc : il faut donc que l'insecte soit pourvu d'un ciment liquide , afin de lier ensemble & de bien cimenter les matériaux de cette fabrique souterraine. Ce ciment doit posséder nécessairement les trois qualités suivantes : être insoluble dans l'eau , & impénétrable à la pluie qui noyeroit les petits : demeurer inaltérable pendant les chaleurs brûlantes de l'été , parce que la colonne s'écrouleroit par la fonte du ciment , & deviendroit le tombeau de ses habitans : enfin résister constamment aux gelées de l'hiver , car , sans cela le resserrement des parois écraseroit les œufs. La Langoste est abondamment pourvue d'une pareille matière ; c'est un suc bitumineux qui se conserve , comme nous l'avons dit , dans la petite vessie posée à la partie concave de la base de la pique ; & l'insecte peut le seringuer dans ses besoins. Voyons maintenant ce qui se passe dans le travail mortel de la ponte.

Les œufs étant vivifiés par le mâle , la femelle cherche une terre vierge , où elle puisse les déposer à l'abri de la charrue & de la beche. Que les Lan-



gostes fondent par millions sur un canton fertile , pas une ne pondra dans un champ labouré : qu'il y ait un seul arpent de terre sauvage , dure & inculte dans toute la contrée , c'est là où toutes s'attrouperont pour faire leur ponte. Cette préférence , si nécessaire à la conservation de l'espece , est déterminée par l'odorat. Les hommes n'ont pas encore bien conçu toute la force , toutes les combinaisons de ce sentiment dans les insectes : la plupart de leurs actes , de leurs prévoyances , de leurs ruses , qui paroissent naître de la réflexion , ne sont que l'effet des émanations qui frappent leur odorat. C'est par l'odorat que l'abeille suit la piste de sa ruche , en y retournant de deux lieues en ligne droite. J'ai vu voler des guêpes de fort loin , & venir directement chercher de la viande , cachée exprès sous une coupe , dans la campagne. Quel voyageur ignore que la punaise suit le matelas transporté au milieu de la chambre , qu'elle sent son homme , grimpe le mur , marche au centre du plat-fond , & se laisse tomber précisément sur le visage qu'elle avoit flairé ?

J'ai eu la patience d'en observer une qui mit trois heures & demie à marcher pour venir tomber à côté de ma bouche.

C'est ainsi que la Langoste sent la terre remuée. On peut dire, sans métaphore, qu'elle flaire & le danger & sa conservation; mais elle n'a ni la connoissance du motif qui lui fait préférer la terre inculte, ni celle du danger de la charrue qu'elle évite : elle n'a point le sentiment agréable qui naît de l'idée de la vie qu'elle va assurer à ses œufs, pas plus que les fous en Egypte ne sentent de la joie lorsqu'ils sont échauffés au degré nécessaire pour faire éclore des poulets.

Si la plupart des actes qui paroissent l'effet de la réflexion dans les insectes, sont dus à la sensibilité exquise de leurs organes olfactoires, tous leurs ouvrages matériels sont les produits aveugles d'une nécessité mécanique. De-là vient cette stupide uniformité, cette répétition invariable & successive du même modèle dans tous leurs travaux, cette identité éternelle dans toutes leurs productions. Ils sont incapables de perfectionner, d'inven-

ter & même de varier. Les premiers parens des insectes étoient aussi habiles que le sont les individus d'aujourd'hui, & que le seront les derniers survivans de la race. Le plan & la symmétrie de leurs ouvrages étonnent; mais, suivant l'expression d'un grand homme, c'est le sceau divin, dont leurs manœuvres portent l'empreinte, qui doit nous frapper.

La terre intacte étant ainsi indiquée par l'odorat, des légions innombrables de sauterelles volent & s'y reposent, afin d'y construire des habitations. J'ai passé bien des heures à admirer le travail pénible de cette construction curieuse. La femelle commence par allonger & écarter ses six pattes, en fixant les griffes en terre; elle s'accroche aux racines de l'herbe avec ses dents, elle déploie en même tems les deux étuis écailleux de ses ailes, & presse sa poitrine contre la terre. Son corps ainsi assuré, & ses points d'appui trouvés, elle leve le ventre, courbe & retire sa pique, qui, dans cette posture, fait un angle droit avec son corps: c'est ainsi qu'elle parvient à percer la terre la plus dure,

& même les ardoises. Tous les mouvemens nécessaires pour creuser une cavité, sont pratiqués par le jeu des puissances que nous avons décrites ; mais un simple trou, comme je l'ai déjà remarqué, seroit peu utile aux vues de la Langoste : il faut maçonner un cylindre creux, une cannetille, pour y déposer ses œufs. Ce travail lui coûte deux heures de tems, ensuite elle commence à bâtir & à pondre. Elle détache des portions de terre avec sa pique : le suc bitumineux, dont j'ai déjà parlé, se trouve nécessairement exprimé du sac & seringué dans le tuyau de sa pique, par les violens efforts de ses entrailles & par la pression de son ventre : elle gâche & pétrit ce suc avec de la terre, jusqu'à ce qu'en ayant fait une pâte, elle façonne, avec la pointe de sa pique, une petite coupe lisse & vernissée en-dedans. C'est dans ce vase, qu'elle dépose ses premiers œufs ; elle les arrange avec un ordre admirable, car ses opérations étant machinalement bornées, elle fait tout avec symmétrie. L'instant après cette première ponte, elle recommence à

gâcher du nouveau mortier , à élever les côtés de la petite coupe , à façonner son ouvrage , & à pondre de nouveau ; & après une répétition constante de travail & de ponte , elle achève son ouvrage en six heures. La colonne creuse ou cannelée étant finie , la Langoste en ferme bien artistement l'ouverture supérieure par une porte de bitume , lequel est réellement insoluble dans l'eau , est impénétrable à la pluie , & résiste aux gelées de l'hiver & aux chaleurs de l'été. Lorsque la ponte & la fabrique sont achevées , il y a peu de meres qui ayent assez de force pour voler jusqu'aux premières eaux , & s'y noyer comme les mâles : la plus grande partie , épuisée par le travail , expire bientôt après , dans le voisinage de leurs petits. De-là ces milliards de cadavres dispersés çà & là dans les terres incultes : spectacle douloureux pour le laboureur , qui voit d'avance tous les malheurs qu'il éprouvera l'année suivante , sans pouvoir les prévenir. Il connoît le nombre des ennemis que recèle la terre , par la quantité des morts qui en couvrent la surface.

Il ne faut pas omettre un fait bien

connu & très-remarquable. Pendant le travail de la ponte, on voit souvent un mâle monter sur la femelle, un autre embrasser celui-ci, un troisieme grimper sur le second, &c. J'en ai compté jusqu'à six les uns sur les autres. Quoique cette pression puisse aider la femelle, soit à exprimer le suc bitumineux, soit à donner plus de force à sa pique pour percer la terre, je ne pense pas cependant que ce soit là le motif de cet accouplement de mâles. J'ai remarqué que, malgré la multiplication prodigieuse des faute-relles femelles dans l'Estramadure en 1754, le nombre des mâles fut toujours beaucoup plus considérable. Il est aisé de reconnoître les sexes par la pique & par le ventre. Comme ces mâles surnuméraires ne trouvent pas de compagnes pour appaiser leurs desirs ardens dans la rage du rut, ils sont attirés à la femelle par son odeur & par son attitude, laquelle indique le tems de sa chaleur & appelle le mâle. Dans l'athmosphere de ces émanations voluptueuses, les mâles appaisent leur feu par ces tentatives lubriques & folles, très-communes chez les qua-

drupedes , & bien connues des gardes-meutes , des bergers & des bouviers.

L'œuf qui renferme l'embryon de la fauterelle , a la même figure que la cannetille ; c'est un petit cylindre membraneux , d'une ligne de longueur , très-lisse & fort blanc : ces œufs sont arrangés l'un à côté de l'autre un peu obliquement , & la tête du petit se trouve placée , comme tous les animaux dans la matrice , vers l'extrémité par laquelle il doit sortir. Le tems d'éclore varie suivant la chaleur du lieu de la ponte : il vient plus tard dans les montagnes que dans les plaines. J'ai vu des millions de fauterelles à la fin de février 1758 , sautillant dans les landes d'Almeria ; j'en ai vu naître du côté de la Sierra Nevada en avril , & j'ai remarqué que dans la haute Manche , toutes n'étoient pas écloses au commencement de mai. Ce sont de vrais thermometres vivans , qui indiquent la chaleur respective des territoires du même pays & des différentes contrées. Voilà l'origine de ces légions volantes de fauterelles qui paroissent successivement dans les mois de juin , juillet & août.

. Nous avons vu plus haut que la ponte est toujours faite dans une terre inculte : nous voyons ici qu'il faut un certain degré de chaleur pour faire éclore les œufs ; la propagation de la Langoste ne sçauroit donc avoir lieu dans une contrée froide & dans un pays cultivé. Ces terres ne peuvent éprouver que les effets d'une surprise passagère de quelques légions vagabondes , emportées par des vents.

Ces petites sauterelles sont noires en sortant de leurs œufs , & de la grandeur du *Moskito*. Elles s'attroupent par colonies à l'entour des buissons , toujours s'agittant & sautillant les unes sur les autres : un espace circulaire de trois ou quatre pieds en est absolument noirci & paroît être animé. Lorsque ce spectacle frappe la vue à dix pas de distance , dans un lieu où il croît un peu de mousse blanche , il fait naître dans l'esprit l'idée lugubre d'un drap mortuaire , agité & ondoyant.

Les Langostes s'écartent peu du lieu de leur naissance , dans les premiers jours de leur vie. Les aîles sont à peine développées , les jambes sont foibles ,



les dents n'ont pas encore acquis de la dureté : elles se nourrissent de la récolte. Au bout de quinze ou vingt jours elles broutent les jeunes pousses des herbes ; mais lorsque les organes se fortifient, elles rompent toute société : les colonies se dispersent dans les terres, dans les champs & dans les landes voisines, où elles passent, sans jamais dormir, les jours & les nuits à tout dévorer, & cela jusqu'au parfait accroissement de leurs aîles ; il semble qu'elles mangent plutôt par rage que par besoin, & que c'est moins la faim qui les excite, que la fureur de détruire.

Il n'est pas étonnant qu'elles aiment les plantes succulentes, douces ou insipides, comme les melons, les concombres, les grains & les légumes. Il l'est encore moins que les plantes aromatiques les attirent ; tout odorat est flatté par la lavande, le romarin, la sauge, l'abrotanum & le thim, plantes vagabondes qui embaument les terres sauvages d'Espagne, & qui font, par les soins de la culture, les délices des jardins du reste de l'Europe.

Elles mangent la moutarde, les

oignons, l'ail, sans être rebutées par la chaleur piquante de l'alkali volatil. Je les ai vu dévorer avec avidité, jusqu'aux racines, des plantes dégoûtantes & venimeuses. Je les ai vu manger la ciguë & la puante jusquiame avec autant de fureur que le *tomillo*, le plus suave & le plus agréable de tous les aromates. Elles avalent les renoncules caustiques, qui brûlent jusqu'à la peau des animaux, avec le même appétit que le rafraîchissant pourpier, ou les douces *anagallis* aux fleurs de saphir & de rubis. Les mentes & le baume ne sont pas préférés au fétide *chenopodium*, ni l'émolliente mauve au brûlant hellébore. Elles masfacrent tout, sans distinction de goût, d'odeur, de chaleur, de qualité; mais de tout le regne végétal, la *retama* semble faire leurs délices, quoique les tiges en soient dures, & qu'elle soit de l'amertume la plus insupportable. Un jour je vis tomber une légion de Langostes dans la Manche, non loin d'Almaden; je les vis ronger les chemises de lin des riches, les haillons de chanvre des pauvres, & les langes de laine des enfans, que les blanchisseuses

avoient étendus sur l'herbe pour les faire sécher. Le curé du village, homme de bien, me dit qu'un détachement de cette même légion entra dans l'église par les fenêtres, mangea les vêtemens de soie qui ornent les images des saints, & rongea jusqu'au vernis.

Cependant l'estomac de la Langoste est une membrane déliée & très-tendre ; le canal intestinal n'est qu'une toile d'araignée repliée en tuyau ; il est unique & sans contours. La chaleur d'aussi foibles organes & le suc qui les arrose, décomposent cependant ces linges, ces laines, ces vernis, ces plantes venimeuses, brûlantes, ameres, aigres, & en extraient un suc égal & salubre.

Curieux de connoître les organes qui servent à cette affreuse destruction, j'en fis la dissection avec soin. La tête de la Langoste est de la grandeur d'une *garvanze* alongée ; elle tombe droit à terre : le front est perpendiculaire à l'horison, comme les têtes des chevaux de la belle race d'Andalousie ; ce qui lui donne un maintien grave. Ses levres font fen-

dues ; ses yeux sont grands , noirs , saillans & effarés. Elle a une physionomie timide & la face du lievre. Qui penseroit que des insectes avec cette tête *respectable* & cette face *imbécille* , pussent être le fléau des humains ? Les deux mâchoires sont garnies de quatre dents incisives , dont les bords sont tranchans. L'articulation des mâchoires a deux mouvemens opposés , l'un de haut en bas , l'autre horizontal en se croisant : il est évident , par le mécanisme de cette construction , que la Langoste peut mordre , scier ou couper , suivant ses besoins. Voilà les armes dont elle est pourvue. Quel être vivant peut résister à des dents qui font tout à la fois l'office de pince , de scie & de ciseaux ?

La Langoste passe les mois d'avril , de mai & de juin à tout dévorer. Vers le milieu de juin , ses ailes prennent une belle couleur de rose ; elles ont acquis du ressort , & leurs puissances motrices ont toutes leurs forces. C'est alors que la chaleur de leurs amours les associent en colonies pour la seconde & dernière fois ; c'est le

tems de la puberté de la Langoste. Un feu vif s'allume dans les organes de la génération , & l'excite au desir de perpétuer son espece ; mais ce feu n'allume pas un desir égal dans les deux sexes. Le mâle est animé , la femelle est froide ; il l'approche , elle fuit ; elle grimpe sur une chaumiere , il l'y poursuit ; elle descend , il en tombe ; elle se cache dans l'herbe , il l'y cherche ; elle saute pour lui échapper , il vole pour l'atteindre. Tout le tems de la fraîcheur du matin se passe à attaquer d'une part , & de l'autre à résister. La chaleur du soleil vers les onze heures ayant séché les aîles que l'humidité de l'air avoit privées de tout leur ressort , les femelles se dérobent par le vol aux poursuites continuelles des mâles ; ceux-ci les suivent , & toutes s'élèvent en légions effrayantes dans les airs , jusqu'à la double hauteur d'un clocher ordinaire. Cette terrible colonne est quelquefois si épaisse qu'elle éclipse le soleil. Le gai , le beau ciel d'Espagne paroît alors aussi triste en été , que le ciel d'Allemagne l'est en hyver. Les sours de tant de milliards de mâles ,

& le murmure de leurs aîles , forment un bruit sourd , semblable à celui d'un vent doux qui souffle au travers d'un bocage. La route que prend la formidable colonne , est toujours déterrminée par le vent : elle vole quelquefois l'espace de trois lieues d'un seul trait , à l'aide d'un vent favorable ; elle se repose plus souvent , & ses stations sont plus courtes dans un jour ferein. Elles ont l'odorat d'une sensibilité si exquise , qu'elles flairent le blé de très - loin. Je les ai vu dériver de la ligne droite en plein vol , pour aller dévorer un champ de blé à une demi-lieue de distance , & puis reprendre leur premiere route. Le dégât est bientôt fait : elles ont quatre bras , deux jambes , & trois griffes au bout de chacun de ces membres. Elles grimpent au haut des tiges , comme les matelots au haut des mâts ; elles mangent seulement les collets encore tendres des épis qui tombent à terre. Quel spectacle pour le laboureur , qu'un champ de chaume ainsi décapité ! On les vit voler à Malaga à un quart de lieue sur la mer ; & lorsque toute la ville espéroit que cette légion

seroit & périroit dans l'eau , la  
de la colonne fit tout-à-coup un  
-tour à gauche , vola droit à  
, & passa douze heures à dé-  
r & à pondre. Elles sentent la  
: le grand nombre de cadavres  
a vu nager sur les bords de la  
terranée, avoient été noyés dans  
douce des torrens & des rivie-  
& de-là portés à la mer ; car il  
oui qu'une colonne se soit noyée  
l'eau salée : elles ont l'odorat  
fin.

nsi , dans les pauses qu'elle fait ,  
itoiyable Langoste détruit tous les  
taux , en volant , après avoir  
é les plaisirs de l'amour , au mas-  
& à la mort.





*LE COUVENT. Elégie traduite de  
l'anglois.*

**L**E son de la cloche annonce le moment de la retraite. . . . toutes les Vierges obéissent & se retirent dans leur cellule. Elles laissent le parloir & moi dans une solitude effrayante

Le soleil couchant ne brille plus que de foibles rayons ; un morne silence regne dans cette enceinte ; seulement on entend une pâle novice qui , prolongeant sa priere , pousse un profond soupir & frappe son sein innocent.

Peut-être quelque'Eloïse nouvelle , consumée d'amour & de douleur , fait-elle entendre ses plaintes à la nuit , & chante dans des vers tristes le destin cruel qui la sépare de l'amant qu'elle veut oublier.

Dans l'enceinte de ces murs couverts de mousse , cette amante infortunée apprend maintenant à pleurer , tandis que ses pieuses compagnes reposent dans leurs lits étroits jusqu'à minuit.

Nuls



Nuls remords ne déchirent leur cœur ; le souvenir cruel des passions & des crimes n'agite point leur tranquille sommeil ; des rêves lugubres , des spectres menaçans ne viennent point alarmer leur imagination.

Elles ont quitté le monde ; pour elles le flambeau de l'hymen ne peut plus s'allumer , jamais elles ne sentiront les caresses d'un époux , jamais elles ne verront leur beauté se renouveler dans les traits de leurs filles.

C'est à d'autres plaisirs que leurs vœux sont consacrés : souvent elles dépouillent le printems de ses fleurs pour en orner les autels , ou pleines de ferveur , elles chantent les louanges de Dieu , tandis que les orgues sacrées enflent leurs sons divins.

Femmes du monde , n'insultez point par un geste profane à ces pieuses occupations. Que les beautés du siècle ne jettent pas un regard méprisant sur les devoirs de ces belles captives.

Hélas ! ces yeux qui cherchent à donner une nouvelle vie , ces charmes à-demi voilés , plus séduisans encore , ne se terniront-ils pas un jour ? Les plaisirs , ainsi que les peines , ne

conduisent-ils pas au tombeau ?

Pardonnez-moi donc, beautés qu'on ne cesse d'encenser, pardonnez-moi, si ma lyre dédaigne de chanter vos louanges & forme quelques tristes accens en faveur des filles du Seigneur.

Ces Vierges timides ne doivent ni briller dans une fête, ni s'embellir, comme vous, sous des modes nouvelles ; elles ne liront jamais le pouvoir de leurs charmes dans les regards d'un amant passionné, jamais leurs yeux n'applaudiront par une seule larme à la scène tragique.

Des ruisseaux coulent le long de la plaine sans faire entendre leur murmure, sans appaiser la soif du voyageur. Le rossignol s'épuise en vain dans le fond des forêts : ses accens plaintifs ne sont point écoutés,

Ainsi, parmi les captives que renferme cette triste demeure, peut-être est-il une beauté dont le cœur sensible & tendre eût fait le bonheur d'un amant dont les charmes & les vertus eussent embelli un trône, & qui eût élevé un fils pour le bonheur du monde : mais le feu de leur jeunesse doit se consumer sans rien embrâser ; l'aus-

tere pénitence refroidit leur sein, & leurs charmes sont flétris sous la haire.

Loin du bruit & des erreurs du monde, elles marchent dans les sentiers obscurs de la retraite : là les heures s'écoulent en silence, comme l'onde *inagitée* par les vents.

Cependant les extases & les visions célestes n'effacent point de leurs ames le souvenir de ceux qu'elles ont aimés ; elles n'oublient même pas le reste du monde : leurs oraisons nocturnes s'élèvent jusqu'au trône de l'Eternel, & arrêtent la foudre prête à tomber des cieux.

Elles se sont arrachées avec douleur d'entre les bras de leurs freres & de leurs sœurs, & ce n'est pas sans pousser des soupirs qu'elles ont abandonné le lieu de leur naissance : lorsqu'elles dirent adieu à leurs tendres parens, les larmes filiales coulerent de leurs yeux.

Leurs regards même sont quelquefois tombés sur celui qui chante leur histoire dans ces vers mélancoliques ; & si l'on demandoit un jour ce qu'il est devenu, une vestale âgée pourroit répondre :

E ij

» Nous l'avons vu souvent avant les  
» rayons de l'aurore , accourir à l'é-  
» glise & s'unir avec nous dans le chant  
» des matines ; il visitoit le tombeau  
» d'Eloïse , en lisoit l'inscription , plai-  
» gnoit sa destinée ; & à mesure que la  
» douleur s'emparoit de son ame , il  
» lui souhaitoit , en soupirant , le repos  
» éternel.

» Tantôt d'un air languissant il s'ap-  
» puyoit contre ce pilier , souriant à  
» ce qui se passoit dans son imagina-  
» tion ; tantôt il paroissoit triste , pâle  
» & rêveur , comme un amant qui a  
» perdu ce qu'il aime.

» Un matin je ne le vis point sous  
» le dôme , ni dans la nef , ni dans la  
» sacristie ; il ne parut point auprès de  
» la tombe , ni près du bénitier , ni  
» sous le portique. Un autre parut ,  
» qui nous apprit que celui que je  
» cherchois , ne pouvant vaincre la  
» passion dont il brûloit pour une  
» d'entre nous , étoit allé terminer ses  
» jours malheureux dans les pays les  
» plus éloignés. Il nous remit aussi des  
» vers que nous récitons avec autant  
» de plaisir que s'ils étoient du célèbre

*Whitehead* ou du tendre & plaintif  
*Gray* ».

---

A côté d'un tableau d'*Albano*, où seroit représentée Angelique, échappée aux poursuites de Renaud, se reposant sur l'herbe tendre, au fond l'une antique & sombre forêt, près l'un ruisseau dont les eaux pures & tranquilles coulent à l'ombre des arbrustes qui le couronnent, & se livrant toute entière au calme, au repos profond que lui inspirent les objets doux & solitaires dont elle est environnée; personne sans doute ne seroit choqué de trouver un tableau d'*Annibal Carrache*, où ce peintre vigoureux auroit peint un satyre nud, yvre, chancelant, souriant à une coupe pleine de vin, qu'il porteroit d'une main incertaine à sa bouche & dont la liqueur, en partie répandue, tomberoit sur sa poitrine décharnée & brûlée des rayons du soleil. Prenez & dirigez un miroir, dit Platon, vous reproduirez le ciel, la terre, les mers, les hommes, les animaux & généralement tous les êtres. Le peintre,

ajoute ce philosophe, ressemble au miroir : de même que cet instrument réfléchit tous les objets, le peintre peut les imiter tous. Mais ce qui est possible à la peinture, la poésie l'exécute d'une manière bien plus parfaite : le peintre ne représente que les formes extérieures d'où l'on juge des émotions de l'ame ; au lieu que le poète, au moyen des paroles, représente & l'intérieur & l'extérieur, & peut dans une seule page présenter plus d'images que ne fera le peintre dans une galerie de tableaux. Restreindre l'objet poétique à certains genres particuliers, ne seroit-ce pas déterminer le miroir à ne réfléchir que certaines images, & le peintre à ne représenter que certaines figures ? Si tout est susceptible d'imitation, osons tout imiter. Il s'agit seulement de saisir & de bien exprimer le caractère, les mœurs, les formes, l'attitude & le coloris qui conviennent aux objets que nous nous proposons de rendre. Ces observations nous ont paru nécessaires pour nous justifier d'avoir attaché au morceau plein de douceur & de sentiment qu'on vient de lire,

*L'amour mal récompensé.* 103  
Dans la suite suivante, où dans la personne  
de la satire, le célèbre M. Gesner a  
voulu peindre l'excès de la grossie-  
re & de la rusticité des mœurs.

*L'amour mal récompensé.*

EMBARASSÉ dans des filets de  
paille, un satyre resta jusqu'au lever  
de l'aurore couché dans les joncs d'un  
marais. L'un de ses pieds fourchus,  
levé en l'air, sortoit des filets; mal-  
gré tous ses efforts, il lui fut impos-  
sible de dégager un seul de ses mem-  
bres. Les oiseaux qui voltigeoient à  
l'autour des roseaux, commençoient  
à s'approcher de lui, & les grenouilles  
sautoient & bondissoient à ses côtés,  
étonnées & surprises de cette singu-  
lière capture. Je vais crier, dit-il, je  
vais crier à gorge déployée, jusqu'à  
ce qu'on vienne à mon secours; & il  
commença à jeter des cris qui retentirent  
dans les vastes campagnes, de collines  
en collines, à travers les bois & les  
vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois  
inutilement; enfin un Faune sortit du  
fond des bois: d'où viennent ces cris  
effroyables, dit-il? Fais encore entendre

104 *L'amour mal récompensé*,  
ta vilaine voix, si tu veux que je te  
trouve. Le Satyre cria encore une  
fois; alors le Faune courut au marais  
où gissoit tout de son long le Satyre  
captif: ah! mon ami, au nom de tous  
les Dieux, dégage-moi de ces maudits  
filets: depuis le lever de la lune, je  
suis couché, comme tu vois, dans la  
fange. Le Faune, à l'aspect de cette  
figure grotesquement ramassée dans  
les filets, se prit à rire de toutes ses  
forces; puis après l'avoir débarrassé  
de ses liens: de grace, dit-il, réponds-  
moi, par quelle aventure as-tu trouvé  
ce merveilleux gîte? O ciel! répon-  
dit le Satyre; voilà donc la récom-  
pense de l'amour le plus ardent! Ah,  
maudite soit l'heure où je l'ai vue pour  
la première fois! Mais allons nous  
asseoir sous ce faule touffu; une de  
mes jambes me fait mal. Ils allèrent  
s'asseoir sous le faule, & le Satyre  
commença sa tragique histoire. De-  
puis une année entière j'aime la Nym-  
phe de ce ruisseau qui sort là-bas d'en-  
tre les broussailles du rocher, là-bas  
où tu vois un sapin sur la cime du roc.  
Pendant toute une année j'ai passé la  
moitié des nuits devant sa grotte, je



lui contois mon martyre , & toujours sans être écouté ; je soupirois , je me lamentois ; tantôt , pour la divertir , je lui jouois un air sur mon fistre ; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour , mais une chanson si touchante , que les rochers en auroient été attendris , & toujours sans être écouté.

Je ferois curieux d'entendre cette chanson , dit le Faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie , répliqua le Satyre ; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi :

« O toi , la plus belle des Déeses !  
» car Venus n'est auprès de toi qu'une  
» femme ordinaire , ne veux-tu jamais  
» écouter mon amour ? veux-tu tou-  
» jours être insensible comme cette  
» pierre sur laquelle je suis assis ? Ah ,  
» malheureux que je suis ! Il faudra  
» donc que pendant l'ardeur du midi ,  
» qu'à la fraîcheur de la nuit , je siffle ,  
» je chante , je crie & me lamente en  
» vain devant ta grotte ? O , si tu sça-  
» vois combien il est doux d'avoir un  
» jeune époux ! Interroge cette paissi-  
» ble chouette qui habite derrière ton  
» rocher dans le creux d'une souche

106 *L'amour mal récompensée ;*

» & qui pendant la nuit pousse des  
» cris de joie , tels que j'en pouffois  
» dans mes bons jours , quand je re-  
» venois yvre dans ma grotte. O ! si  
» tu le sçavois , tu volerois à moi ,  
» tu passerois tes bras blancs autour  
» de mes reins rembrunis , & d'un air  
» gracieux tu me conduirois dans ta  
» demeure : alors je sauterois de joie ,  
» comme un veau folâtre. Cruelle !  
» combien de fois n'ai-je pas décoré ta  
» grotte de branches de sapins , pour  
» te surprendre agréablement au re-  
» tour de la danse & de jeux hélas !  
» que je ne partageois pas avec toi !  
» Combien de fois , ingrate ! n'ai-je  
» pas , au premier jour du printems ,  
» étalé dans de grands paniers devant  
» ta grotte les premières mûres sau-  
» vages , & dans les autres saisons ne  
» t'ai-je pas offert des noisettes & les  
» meilleures racines ? Ai-je laissé passer  
» un seul automne sans t'apporter dans  
» mon plus grand vase des raisins écri-  
» sés , dont les grains furnageoient  
» dans le jus écumeux ? T'ai-je jamais  
» laissé manquer de bons fromages de  
» chevre ? Déjà depuis long-tems j'inf-  
» truis un bouc noir & lui enseigne

» mille tours qui te réjouiront ; quand  
» je l'appelle , il vient & me baise ; &  
» quand je joue sur mon sistre , il faut  
» voir comme il se leve sur ses deux  
» pieds de derriere ; il danse comme  
» je danse moi-même. Ah , cruelle !  
» depuis que l'amour me tourmente ,  
» je suis dégoûté du boire & du man-  
» ger , & je passe souvent une heure  
» entiere sans ouvrir mon outre de  
» vin. Autrefois mon visage étoit rond  
» comme une calebasse ; maintenant  
» je suis maigre & tout décharné ; le  
» sommeil , le doux sommeil m'a  
» quitté. Comme je dormois autre-  
» fois ! je dormois jusqu'à ce que l'ar-  
» dent soleil du midi me brûlât dans  
» ma grotte , ou que je fusse réveillé  
» par la soif. O Nymphé ! ne fais pas  
» durer long-tems ma peine : j'aime-  
» rois mieux me rouler dans une touffe  
» d'orties , je préférerois d'être cou-  
» ché sur le sable brûlant , exposé pen-  
» dant une heure entiere à l'ardeur du  
» soleil , sans boire une goutte de vin.  
» Viens donc , ô Nymphé plus blan-  
» che que le lait ! quitte ta solitude &  
» viens dans ma grotte : c'est la plus  
» belle de tout le bocage ; j'ai étendu

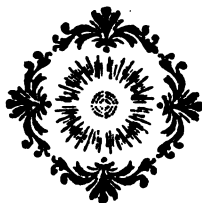
108 *L'amour mal récompensé*,  
» des peaux molles de chevres pour  
» toi & pour moi ; mes vases à boire  
» grands & petits y sont rangés des  
» deux côtés dans un ordre élégant ,  
» & une odeur délicieuse de vin & de  
» cidre s'y fait sentir lorsqu'on en ap-  
» proche. Ah ! songe donc combien il  
» nous sera doux de voir un jour nos  
» enfans enjoués courir l'un après l'au-  
» tre autour de nos cruches de vin ,  
» ou de les entendre , assis sur nos ou-  
» tres , balbutier des mots sans suite.  
» Tu verras devant ma grotte un chêne  
» élevé , & sous son ombré la figure  
» de Pan : ce Dieu pleure sur la Nym-  
» phe qu'il poursuivoit & qui fut mé-  
» tamorphosée en roseau. Sa bouche  
» a une vaste ouverture ; tu pourrois  
» y faire entrer une pomme entière ,  
» tant j'ai donné d'expression à sa dou-  
» leur ! ses larmes mêmes , ses larmes ,  
» je les ai taillées dans le bois. Mais  
» hélas ! tu ne viens point , il faut que  
» je reporte encore mon desespoir  
» dans ma grotte solitaire ».

Le Satyre se tut , surpris des ris  
moqueurs de son libérateur : mais  
dis-moi , répondit le Faune , com-  
ment t'es-tu trouvé pris dans ces filets ?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire ma chanson, mais d'une manière plus touchante que jamais ; je l'ai chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournois tristement, une de mes jambes se trouva tout-à-coup embarrassée dans ce filet qu'on venoit de jeter sur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la Nymphé & ses compagnes m'entourèrent & me traînèrent dans le marais, en m'entortillant de plus. Me voici, dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis, & tu ne sautes pas comme un veau folâtre ! Eh bien, cruel ! repose donc ici ; & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots elles s'enfuirent en effet, & du plus loin je les entendis qui pouffoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane.

**110** *L'amour mal récompensé.*

Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



---

*DISCOURS sur le Mariage, d'après un  
Philosophe de Mugello (a).*

**P**OUR bien juger de l'état du mariage , commençons par en examiner & les plaisirs & les peines. Cet instinct si doux , si furieux , & qu'on ne peut considérer sans une sorte de respect pour les desseins de la nature , quand on voit qu'elle nous l'a donné pour nous reproduire & nous représenter dans la postérité par la génération , cet instinct , dis-je , est vague en lui-même , & nous porte en général vers un sexe , sans distinction & sans préférence ; mais la société , qui l'a resserré dans des bornes étroites , a forcé ce penchant de se diriger plutôt vers un objet que vers l'autre , en lui refusant la liberté de se satisfaire indifféremment avec le premier qui se rencontre , & de la volupté des sens.

---

(a) On croit que ce philosophe est feu M. Cocchi , célèbre Médecin de Florence.

a composé l'amour , c'est - à - dire ce sentiment mêlé de sensations & d'idées , ou de desirs réfléchis qui , nous concentrant dans un seul objet , forme une passion véhémement & continue , également nourrie par les privations & par les habitudes. C'est cette flamme qui s'attise par les difficultés , s'entretient de sacrifices , s'irrite d'abord & s'éteint par son propre aliment. Toutes les loix religieuses & civiles , toutes les notions morales concourent à établir cet amour de préférence , & c'est de-là qu'est venu le nœud conjugal que les hommes réunis ont dû cimenter pour la tranquillité sociale , en donnant à chacun la propriété d'une femme , comme celle d'une terre , pour empêcher la division qui s'engendreroit par la communauté naturelle de ces deux sortes de biens.

Mais cet amour doit s'évanouir insensiblement dans le mariage , & cela par des raisons physiques. L'inquiétude ou le desir cessent avec la possession ou la jouissance , rien n'étant si borné dans l'homme que ce besoin exagéré par l'amour , car on observe



pr'il n'est vif & pressant que depuis  
a puberté jusqu'à l'âge de vingt-un  
ans : depuis cet instant jusqu'à l'âge de  
quarante - cinq ans, il décroît, ou  
du moins cet appétit ne demande  
à être satisfait que de loin en loin,  
à moins que quelque'objet nouveau  
ne réveille & ne sollicite l'inquié-  
tude naturelle de ce besoin. Plus on  
lui accorde au-delà, plus les instances  
se ralentissent, jusqu'à ce que ce desir  
rassasié se change en dégoût. Le tact se  
flétrit & s'émousse au point de devenir  
insensible par l'habitude, comme tous  
les autres sens, & le nectar de  
la volupté perd toutes ses délices.  
C'est donc une raison de vertu dans  
les femmes, mais encore plus un mo-  
tif d'intérêt, que cette pudeur qui  
d'une part allume des desirs dans  
l'homme, & de l'autre lui prescrit la  
réserve; & cette vertu ne sçauroit  
être trop recommandée, d'autant  
qu'elle est le soutien des vrais plaisirs  
du mariage, qui consistent peut-être  
moins dans ce qu'on accorde aux sens  
que dans ce qu'on leur refuse : mais  
comme peu de maris & de femmes  
sont capables d'entendre cette leçon,

il arrive que l'hymen abrégé le cours naturel de l'amour par l'imprudence commune de deux époux qui ne prévoient pas qu'en s'abandonnant l'un & l'autre à leurs desirs, ils trahissent eux-mêmes leurs plus chers intérêts. Le mariage n'est donc pas un plaisir en lui-même, du moins à l'envisager par le but principal qu'on s'y propose, qui est la satisfaction de certains desirs.

De l'amour des sens qui conduit au mariage, passons à l'examen de l'amour conjugal qui n'est proprement qu'une affection paisible & bien ordonnée : cette affection me paroît fondée sur un sentiment de bienveillance que je suppose inné dans l'homme. On le remarque & dans la compassion ou l'horreur que nous avons tous de voir souffrir, & dans ce tendre intérêt que nous prenons au bonheur des autres, quand nous n'avons pas un motif plus pressant de souhaiter leur infortune. Voyez comme les jeunes gens s'affectionnent pour un héros de roman. Quiconque étudiera l'histoire naturelle du cœur humain, se convaincra que nous sommes tous nés pour aimer

toujours : or cette inclination générale s'attache & se restreint nécessairement à quelqu'un des objets qui nous environnent , & ceux qui nous touchent de plus près ont la plus grande part à ce sentiment qui n'est après tout qu'un développement de notre amour propre. Mais qui peut y avoir des droits plus prochains qu'une femme dont les caresses, les services, les conseils, les attentions, souvent même les bienfaits s'emparent de notre cœur par autant de liens ? Cependant d'un autre côté, combien de défauts effacent ou détruisent cette belle perspective ! Si quelques femmes se font aimer, en est-il beaucoup à qui l'on doive cette estime qui est la base des solides affections ? Soit que l'on considère leur organisation foible & délicate, soit qu'on regarde aux sentimens de leur cœur, qui dépendent si fort de l'économie animale ou de la constitution physique, soit qu'on fasse attention aux préjugés dont leur esprit est imbu par l'éducation, que de motifs de dégoût & d'éloignement n'y trouve pas un philosophe !

Votre femme est-elle jeune, belle,

fraîche & robuste , comment satisferez-vous aux desirs qui naissent de la vigueur & de la santé ? Compterez-vous sur la chasteté d'une épouse que la nature même pousse à l'infidélité conjugale ? Car la chasteté naturelle prend sa source dans la foiblesse des fibres , dans la sécheresse des humeurs paresseuses & lentes , dans la crainte des reproches domestiques , de la honte publique & des châtimens éternels. Mais toutes ces choses font-elles toujours assez d'impression sur tous les tempéramens ? D'ailleurs la sagesse même d'un philosophe invite une femme à le trahir , tandis que tous ses voisins concourent à hâter un opprobre , ou qu'il ne révèle pas , ou qu'il dissimule , autant pour éviter le ridicule de la jalousie , que pour ne pas rougir lui-même des vices de sa femme. Voudra-t-il prévenir sa confusion par des leçons , des avis ou des reproches ? Que de querelles ! car les femmes sont promptes à la colere. Il faut donc qu'un homme qui aime la paix , si nécessaire pour la recherche & la contemplation de la vérité , supporte les petitesse d'une femme qu'on n'a ac-

coutumée à s'estimer & à se faire valoir que par sa parure, à s'occuper que d'un puérile travail des mains, à converser qu'en médisances, dont l'esprit enfin n'est rempli que d'erreurs & de bagatelles. Comment estimer la société d'une pareille compagne, & peut-on chérir sans estime ? Je fais bien qu'il se trouvera peut-être une femme dont l'esprit naturel & le bon sens, supérieur à son éducation, est susceptible de l'amour de la vérité, de réflexions saines & justes sur les avantages naturels de la vertu : elle sera capable de faire de bonnes lectures & de les mettre à profit pour l'agrément de la conversation ; elle aimera celle des amis de son mari, parmi lesquels elle se confirmera dans ses principes d'honnêteté ; elle évitera par conséquent la compagnie & l'entretien frivole des femmes dont elle ne pourroit que contracter ou mépriser les travers ; elle sentira l'inutilité de la recherche dans la parure ; enfin elle fera les délices, la gloire & la félicité d'un philosophe. Mais songez à ce qu'il en coûte de soins pour avoir une telle compagne, de crainte pour ménager l'excessive délicatesse de son

ame , & de regrets si l'on vient à la perdre ; & vous sentirez s'évanouir tous les motifs de la rechercher & l'espérance d'y trouver un bonheur assez solide , assez attrayant pour un homme de lettres.

Troisième attrait du mariage , l'amour paternel , ou plutôt un desir de postérité. Quel que soit l'empire de la mort sur notre être dont elle ne sçauroit éteindre toutes les facultés , il est certain que , soit habitude ou nature , nous sommes inquiets & jaloux de l'opinion que les hommes auront de nous quand nous ne serons plus. Cet amour propre qui nous fait jouir de l'impression que notre image ou le souvenir de notre existence fait sur l'esprit d'autrui , ce desir de la considération , qu'on appelle amour de la gloire , vit dans tous les cœurs. Les sages qui peuvent en pénétrer le néant & les bornes , ceux même qui n'imaginent rien au-delà de cette vie , cherchent à l'étendre jusqu'aux âges les plus reculés. C'est ce desir d'une sorte d'immortalité qui les engage à vouloir se l'assurer par la propagation du sang , qu'ils regardent comme une suite &

pour ainsi dire , une continuation de leur être. D'autres , avec plus de fondement & de solidité , n'ont égard , dans le mariage , qu'au tems de leur vieillesse , à laquelle il veulent d'avance donner des appuis & des défenseurs. D'autres enfin considérant l'influence de l'amour paternel sur la plupart des ames , croient y trouver un plaisir singulier ; & ne pouvant se le procurer d'une manière légitime & par conséquent satisfaisante à tous égards , que par le mariage , ils desireront le moyen pour la fin. Si nous pesons attentivement tous ces motifs , nous verrons d'abord que notre réputation après la mort n'est qu'un son bruyant , vague , léger & fugitif , qui ne nous touche d'aucune façon , & que la bonne réputation n'est avantageuse que pour cette vie , mais que le soin de cette renommée a par lui-même des suites qui s'étendent au-delà de nous , & que la gloire de nos talens & de nos vertus nous survit sans notre participation. Quant au secours qu'on attend de ses enfans dans sa vieillesse , est-ce pour notre fortune qu'ils ont dissipée ou diminuée ? est-ce pour

les conseils qu'on trouveroit également chez les amis ? est-ce pour les attentions & les soins dans un état d'infirmité ? Mais une parente éloignée, l'adoption d'un étranger que la reconnaissance envers un bienfaiteur & l'espoir d'une dot ou d'une succession attacheroient auprès d'un vieillard, suppléeroient avec avantage au défaut de postérité. Je pourrois ajouter encore que lorsqu'un pere est vieux, ses enfans sont eux-mêmes déjà peres, ou constamment absorbés par des emplois & des fonctions publiques, par l'amour, en un mot, de leur fortune & de leur race ; enfin que leurs regards & leurs soins vont toujours en avant & rarement en arriere. Combien de *laërtes* relégués à la campagne sans femme & sans enfans, quoiqu'ils soient époux & peres ! Les peines, les dépenses & les inquiétudes que coûte l'éducation d'une famille, la breche que fait au patrimoine l'établissement des enfans, leurs disgraces qu'on partage & qu'on sent plus vivement encore que leurs succès, tout cela contrebalance peut-être le desir d'une postérité. Est-il donc étonnant qu'une nation



tion ingénieuse de l'Europe ait dit, entre la maxime des Patriarches, *'une femme stérile est un vrai trésor ?* Je n'ai garde de compter pour un avantage les affinités qu'on contracte par l'alliance matrimoniale. Ce lien d'intérêt divise plus qu'il n'attache. La famille dans laquelle on entre par mariage est souvent une surcharge, du moins un accessoire au contrat, dont les conditions sont plus onéreuses qu'utiles ; car enfin il vous faut partager des peines étrangères, souffrir et pacifier des querelles domestiques entre une épouse & une belle-mère, avec des parens dont la conduite & le caractère vous déplaisent, traiter avec des gens qui ne le sont ni de votre choix, ni par leurs bons offices. Aux raisons apparentes, mais équivoques d'intérêt qu'on croit trouver dans ces sortes d'affinités & qui n'y ont jamais, substituez-en une plus puissante, qui est celle d'augmenter votre fortune par l'acquisition d'une riche dot, en ferez-vous plus satisfait ? Pensez-vous qu'une femme exige pas de dépense à proportion de ce qu'elle vous apporte de fonds,

qu'elle ne soit pas altière de ses dons, qu'elle ne chicane pas sur la communauté de biens établie entre vous, ou sur le domaine que vous en avez ? J'avoue cependant que l'envie de réparer ou d'améliorer son patrimoine, peut engager un homme raisonnable à se marier, parce qu'il est certain qu'un juste desir des richesses rend excusables beaucoup de folies, comme celles des navigateurs, des gens de guerre, de la haute & basse servitude, c'est-à-dire, des valets & des courtisans. Or si l'on souffre tant de peines & d'inquiétudes pour s'avancer & s'enrichir, autant vaut souffrir une femme & les incommodités du mariage.

Parmi les embarras de cet état, je pourrois parler de ceux qu'il apporte dans les affaires ; l'agriculture, le commerce, le service des Cours, les charges civiles, les emplois militaires & les professions de toute espèce demandent la plupart une ame toute entière & libre d'autres soins. Cependant aucune situation n'est plus favorable au mariage que la vie champêtre ou l'économie rustique ; puisque, selon Hésiode, les fondemens de l'agriculture,

sont une maison, une femme & des bœufs. Mais il faut acheter cette femme, si vous voulez qu'elle s'accoutume à la solitude & à la simplicité des mœurs de la campagne.

Le commerce qui demande des voyages & des courses, qui veut des travaux & expose à des périls, de même que la profession des armes, est contraire au repos & à la sûreté nécessaires pour un pere de famille.

Le mariage ne convient pas non plus aux hommes de Cour, qui s'honorent d'un brillant esclavage & du profond ennui d'une superbe oisiveté. La dissimulation dont ils ont besoin pour s'avancer les uns aux dépens des autres, échoue devant la naturelle perfidie d'une femme enchanteresse, qui par une double trahison vous dérobe des secrets pour les révéler.

Mais peut-être une femme est-elle moins incompatible avec les fonctions graves & paternelles de la magistrature. Dans ces premières places, où la naissance appelle ainsi que le génie, quel travail & quelle assiduité ! Comment les accorder avec les sollicitudes, les minuties & les attentions de

l'économie domestique ? Mais quand une femme aisée à corrompre vend la justice au nom de son mari , quand elle profite des momens où sa prudence est endormie , pour remplir son esprit de ses perfides insinuations , ne doit-on pas convenir que le mariage est dangereux pour un homme public ? Aussi Bacon observe très-bien que « la » plûpart des bonnes loix & des belles » actions , celles du moins dont le » monde a tiré les plus grands avan- » tages , ont été produites par des cé- » libataires ».

Du reste , je permets le mariage & même je le conseille dans les fonctions subalternes de la Jurisprudence & de la Médecine , & même aux Professeurs médiocres de ces deux sciences. Quant aux génies supérieurs en quelque genre que ce soit , je ne leur prescris rien à cet égard. Le mariage est utile aux laboureurs & aux artisans , les femmes & les enfans pouvant les aider soit dans leurs travaux , soit pour leur ménage. La vie conjugale est agréable pour les artistes qui s'exercent dans les trois professions du dessin : l'architecture , la peinture & la

Sculpture. J'accorde encore une femme aux musiciens, comme une distraction douce & commode. Je voudrois sur-tout que le mariage fût permis au clergé dont l'opulence & le loisir pourroient contribuer à la population & à l'agriculture.

Il me reste enfin à examiner si le mariage est propre à l'homme de lettres. J'entends particulièrement par ce titre les hommes de génie & les sçavans, tels que les grands poètes, les habiles mathématiciens, les naturalistes, les écrivains, non pas élégans & superficiels, mais érudits & profonds soit dans l'histoire, soit dans la critique, sous laquelle je comprends tout ce qui n'est pas imposture, ou ce qui est du ressort de la vérité. Or la contemplation & le sentiment de la vérité laissent-ils place à d'autres soins, à d'autres affections? Quand on l'aime, peut-on aimer autre chose? On sait que l'étude exige du tems, de l'argent, de la vigueur & sur-tout de la tranquillité; mais comment espérer de voir la paix du ménage entre une femme jeune, belle, vive, caressante, & un philosophe contemplatif,

froid , sérieux , taciturne , insensible ?  
Un livre , une médaille , un insecte ,  
un brin d'herbe , quels stupides rivaux  
pour une femme ! N'en cherchera-  
t-elle pas de plus animés à son mari ?  
Comment pourra-t-il veiller la nuit &  
travailler le matin ? Laissera-t-il re-  
froidir le lit conjugal sans inquiétude  
ni souci ? Ce seroit bien autre chose ,  
s'il lui prenoit envie de voyager pour  
consulter une bibliothèque ou quelque  
sçavant , pour visiter un cabinet d'his-  
toire naturelle ou de curiosités de  
l'art , pour aller rechercher la figure  
de la terre , les traces de la mer sur les  
montagnes , les effets des volcans , en-  
treprises qu'on ne peut tenter sans dé-  
rober du tems & de l'argent à ses affai-  
res domestiques.

Mais quand même le mariage  
seroit propre à l'homme de lettres ,  
l'homme de lettres est-il propre lui-  
même au mariage ? Pour discuter cette  
question , examinons si la vertu pro-  
lifique est bien d'accord avec la fa-  
culté de penser , ou plutôt avec l'exer-  
cice de cette faculté. Il est certain que  
la vivacité de l'imagination & la force  
ou l'intensité de la réflexion , qui ne  
sont autre chose que la durée & la pro-

fondeur de l'attention, ne peuvent se soutenir que par l'abondance de certains esprits, ou de particules de sang qui se portent vers le cerveau avec plus ou moins de rapidité, de modération, de régularité; or l'usage des femmes prive le sang des humeurs spiritueuses qui contribuent au ressort des nerfs & au mouvement des muscles, ressort & mouvement si nécessaires aux travaux de l'esprit, aux études opiniâtres & aux profondes méditations. Aussi verra-t-on la plupart des jeunes femmes s'affoller d'un sot, qui passe une moitié de sa vie à manger, à dormir, & l'autre à ne rien faire, tandis qu'elles prennent une sorte d'aversiion pour les gens de mérite qui n'ont que de l'esprit; que si l'homme de lettres veut rétablir sa réputation chez les femmes, il perd celle qu'il avoit parmi les sçavans, un des effets les plus subits de l'excès de certains plaisirs étant, entr'autres, une espece d'abrutissement.

Cette observation me conduit, de l'effet de cette volupté sur l'ame, à ceux qu'elle peut avoir sur le corps, ou sur la santé. De celle-ci dérive en

grande partie notre bonheur : or rien de plus contraire à la santé que le fréquent usage des femmes. Dans le regne animal & même parmi les végétaux, on observe que les animaux & les plantes sont d'autant plus foibles & plutôt passées, qu'ils perdent davantage leur germe ou suc prolifique. Le sang ou le suc nutritif se distribue de la grande artère par des ramifications innombrables & une infinité de petits vaisseaux, perdant toujours de ses parties ; en sorte que le peu qu'il en reste d'homogènes, après avoir passé lentement à-travers des canaux très-longes & très-étroits, forment par cette espèce de filtration les liqueurs qui sont le soutien de la vie & le véhicule de ses opérations. Les séparations ou filtrations les plus éloignées qui se font dans ces vaisseaux infiniment petits, quoiqu'elles rendent peu de matière, ont eu besoin cependant d'une grande quantité de sang, pour en extraire le composé d'humeur prolifique. Il faut qu'elle renferme, selon la pensée d'Hippocrate, des parties substantielles & très-solides, puisque la perte qui s'en fait occasionne une lassitude générale dans tout le corps. Ainsi l'é-



lâcheté des solides & la fluidité des liqueurs doivent diminuer à proportion de la dissipation plus ou moins fréquente des parties spermatiques qui se séparent de la masse du sang. Ajoutons à cette perte celle d'un *stimulant* très-vif & très-doux, qui revient dans les fluides lorsque l'humeur prolifique rentre dans la circulation du sang par le moyen des canaux absorbans. De là cette foiblesse, cette maigreur, les digestions pénibles & lentes, les crudités, la goutte, la paralysie & tant d'autres infirmités qui préviennent ou surchargent la vieillesse des gens mariés, & sur-tout des incontinens.

Je finirai par compter les plaisirs du mariage; je les trouve bien moins nombreux que ceux dont cet état nous prive: en effet, les petits voyages, les spectacles, les repas & ce qu'on appelle des parties de plaisir, ont peu d'attraits pour les gens mariés; ils ignorent la volupté du luxe, la joie des festins, mais sur-tout le délicat & solide attachement de l'amitié. On fait jusqu'à quel point une femme est jalouse des amis de son mari, combien elle craint leurs conseils, pour

132 *Discours sur le mariage.*

servir ? S'ils ont des mœurs , de la probité , s'engageront - ils dans des carrieres où l'on ne peut s'avancer que sur la ruine , on ne dit pas de mille concurrens , mais d'une foule de victimes que la charlatanerie , la chicane , une mode & des coutumes dépravées ne cessent d'immoler ?

Par-tout où l'on aura ces considérations à faire , le mariage n'offrira qu'une perspective effrayante , & les satyres de Juvenal & de Despreaux contre les femmes ne seront que trop fondées , de même que le raisonnement de notre philosophe Toscan. Malheur à ces états , où la crainte d'être pere empêchera de devenir bon citoyen , où la dépopulation naîtra de la corruption du mariage , où la misere publique se reproduira de l'abus des richesses , où la circulation des vices qu'enfantera le luxe , infectant l'espece jusques dans sa racine , ne fera plus d'une nation qu'une masse aigrie & languissante , dont toutes les parties soulevées par un levain funeste , ne fermenteront que pour s'entre-détruire & concourir plus promptement à la dissolution générale du tout !

**L'établissement des enfans. Prix des grades , acquisition de charges vénales , études longues & progrès lents , tout est ruineux pour les familles dans les Etats mal administrés. Qu'on parcoure la plûpart des conditions laborieuses & lucratives , qui ne sont pas serviles ou mécaniques , & l'on y verra les hommes consumer la plus belle moitié de leur vie & de leur patrimoine à se mettre en état d'exercer une profession qui souvent ne leur devient utile que lorsque la perte de leur santé leur en a rendu l'exercice impraticable.**

**Est-on tenté de devenir pere quand on est fils si malheureux , & de prendre une femme lorsqu'on a tout à craindre de son éducation doublement corrompue par le défaut de bons principes & le poison du mauvais exemple ? Aura-t-on des enfans pour les dévouer à des guerres funestes , les exposer aux périls maritimes d'un commerce infructueux , ou les ensevelir dans des cloîtres ? pour en faire des intrigans sans mérite , ou des hommes capables sans emplois ? S'ils ont des talens , voudront-ils ramper &**

dis , qui força les peuples d'adorer cet homme superbe qui par l'insolence de ses regards , annonce les vices de son cœur ? Est-ce parce qu'il a reçu le sang d'un tyran dont le front impur des-honora la couronne qu'il portoit ? La faveur de la fortune l'a conduit au trône ; mais la bassesse de son âme l'appelloit à la charrue.

Au sein de ses grandeurs qu'envie le vulgaire abusé , je le vois s'enivrer de l'encens qu'on brûle à ses autels. Hommes aveugles, celui dont le crime a fait une divinité , mérite d'être la vôtre ! adorez la main qui vous opprime , & méritez votre châtimement.

Usurpateurs superbes , qui n'avez des Monarques que l'orgueil & l'éclat ! le temps creuse un abîme sous le trône où vous êtes assis ; l'inquiétude & l'ennui pénètrent jusqu'à vous , au travers de vos gardes. Vous appelez en vain la paix & le repos ; à des jours tristes & ténébreux succèdent des nuits troublées par la crainte & par les remords. Le bruit d'une feuille agitée vous alarme ; le murmure agréable d'un ruisseau , qui répand la douceur & le charme sur mes sens ,

porte le trouble & l'épouvante dans  
votre ame. Quel déplorable bonheur  
que le dernier de vos esclaves n'ache-  
teroit pas au prix de toutes ses peines !

Vous qui réglez pour le bonheur  
du monde , Souverain chéri de peu-  
ples heureux ; vous que le charme  
ravissant des vertus pare bien mieux  
que l'éclat de la couronne ; s'il est un  
bonheur plus grand que le vôtre , la  
fortune vous le devoit : c'est celui  
de n'être pas Prince. Tout l'univers  
retentit du bruit de votre nom ; mais  
les satellites qui environnent le  
trône , font fuir les plaisirs & la douce  
paix.

Si les soucis assiegent également le  
trône des Titus , & celui des Domi-  
tiens , eh bien ! je saurai mépriser le  
sceptre. Le front ceint de lauriers  
cueillis au champ de Mars , j'enchaîne-  
rai la fortune volage : que mon nom  
seul inspire l'effroi aux nations ! que  
la veuve élève contre moi des cris  
impuissans vers le ciel ! que l'enfant  
au berceau me redemande son pere !  
que le vieillard me reproche le meur-  
tre de son fils unique ! les hommes  
m'admireront en frémissant , & m'ap-  
pelleront le héros ,

Mais lorsque le ravage & la destruction m'auront soumis la moitié du monde , quel sera le prix de mes exploits ? Hélas ! je n'aurai conquis que la honte d'être le fléau & le tyran de mes semblables ; & l'on dira : cet homme qui a répandu le sang de tant de milliers d'hommes , s'il n'en eût égorgé qu'un seul , auroit expié son forfait sur la roue. Ah, périsse avec moi mon nom , plutôt que de l'arracher à l'oubli par le crime & par l'opprobre !

Loin de moi , Déesse farouche des guerriers, gloire sanguinaire, j'abhorre tes faveurs. Un Dieu qu'encensent souvent tes favoris mêmes , un Dieu plus puissant que toi , commande à mon ame : le Dieu des richesses aura mon hommage.

La vertu & la candeur , ô monde ! furent autrefois les compagnes de ta jeunesse. Plus belle que la parure naissante des prairies , la nature répandoit ses charmes sur tes plaisirs tranquilles : le bonheur jouoit avec l'innocence : l'ennemi jaloux de l'homme , appella la richesse ; elle sortit des cavernes obscures de la terre ; elle renversa les

autels de la vertu , & répandit le vice  
& le malheur dans le monde.

C'est pour l'homme que la terre recueille dans son sein maternel la rosée bienfaisante que versent d'inépuisables nuages. O terre ! l'homme ingrat t'en récompense , en déchirant tes entrailles : c'est en vain que ta douleur retentit sous les coups que te porte sa main sacrilege , & que tes gémissemens lui annoncent les malheurs qui l'attendent , & qui germent dans ton sein.

L'avarice s'élance hors des cabanes qu'elle habite. L'étendue d'un seul hémisphere ne suffit point à ses desirs avides : elle se fabrique une demeure foible & mobile , dans laquelle elle ose défier les vents & les flots : elle va dérober à des peuples sauvages des trésors qu'ils méprisent , pour fournir au vice de nouveaux alimens ; & elle accroît à la fois sa misère & ses richesses.

Le prodigue embarrassé de son or , & altéré de plaisirs , achete de tous les trésors de ses peres , l'indigence & le mépris. Il semble craindre d'arriver trop tard à sa ruine ; il s'est couché dans le sein de la volupté ; il versera

des larmes , à son réveil , sur sa misère profonde , & il verra fuir de lui tous les flatteurs qui l'ont ruiné. L'avare sourit du malheur du prodigue , il supporte la faim & l'opprobre , & meurt en comptant son argent.

Esprit éternel , qui commandas à l'homme de sortir du néant , animé par ta voix , ton souffle puissant ne créa-t-il la terre , & ne l'orna-t-il de tant de charmes , que pour en faire le séjour du crime & du malheur ? Que m'importe l'univers sans le bonheur ? S'il faut y renoncer , ô Dieu ! anéantis plutôt l'univers & moi.

Homme insensé , ne crains-tu pas que cet Etre infini , contre qui tu murmures , ne fasse rentrer dans la poussière ce ver superbe qu'il en a tiré ? Ecarte les nuages qui offusquent tes yeux ; c'est toi qui te refuses au bonheur : il te cherche , & tu le fuis. Si tu aimes la vertu , Pasteur ou Monarque , le bonheur sera ton partage ; mais si tu livres ton ame au vice , le bonheur en est banni pour jamais.





**REFLEXIONS** *sur les sources & les rapports des Beaux - Arts & des Belles - Lettres.*

**C'**EST au fond de notre ame, qu'il faut chercher la source du véritable savoir. A quoi sert le plus souvent une vaste lecture ? A laisser usurper aux mots une place qu'il ne faudroit accorder qu'aux choses. D'ailleurs c'est bien moins à l'abondance & à la variété des idées, qu'à leur netteté, à leur ordre & à leur enchaînement, que tient la connoissance de la verité. Nous avons tous au - dedans de nous ce feu sacré, dont la lumiere éclaire toutes les facultés de notre être ; mais il n'appartient qu'à la réflexion de le mettre en mouvement. N'attendez que de l'examen profond que vous ferez sur vous-mêmes, le fil qui vous guidera dans le labyrinthe confus de vos idées, qui vous servira à les reconnoître, à les éclaircir, à les ordonner, à les enchaîner les uns aux autres, jusqu'à ce que vous par-

veniez enfin à cette idée universelle & suprême, à laquelle toutes les autres sont suspendues. C'est alors, & ce n'est qu'alors, que vous vous verrez en quelque sorte supérieur aux objets des connoissances humaines; que vous en pénétrerez le principe, la fin, les moyens, les différences & les rapports; que vous occuperez enfin, au milieu des sciences & des arts, la place que l'antiquité donnoit à Apollon au milieu des muses. Quelle obligation avons-nous au nombre infini des critiques qui se sont exercés jusqu'à présent, & qui s'exercent encore sur les lettres & les arts? Servilement attachés aux traces de leurs prédécesseurs, d'après quelques exemples particuliers, ils ont établi des loix générales; uniquement occupés de ce qui s'est fait jusqu'à eux, ils n'ont jamais porté leur foible & timide regard sur ce qu'il étoit possible de faire; ils veulent former des imitateurs, & ne voient pas qu'ils ne font que des esclaves; ils coupent les aîles du génie, lorsqu'ils devroient entourager son vol, & lui ouvrir de nouvelles routes; & ces hommes par-

lent, prononcent, décident en législateurs, en souverains, en despotes ! Pourquoi le philosophe n'arrache-t-il pas d'entre leurs mains un sceptre qui n'auroit jamais dû sortir des siennes ? Gravina l'a fait en Italie ; & l'auteur (1) des réflexions suivantes vient de l'entreprendre en Allemagne.

Ceux des lecteurs qui savent lire & qui ne craignent pas de penser, trouveront dans ce morceau des vues profondes, neuves, vraies, & quelquefois même sublimes. Elles n'ont pas toujours dans l'original la clarté qu'il faudroit s'appliquer à répandre dans ces sortes d'ouvrages ; mais on a tâché d'y suppléer dans la traduction. D'ailleurs, s'il faut en juger par la manière rapide dont l'auteur jette ses idées, & par le peu de soin qu'il prend de les développer & quelquefois même d'en faire sentir les rapports, il ne regarde sans doute ces réflexions que comme l'esquisse

---

(1) *Moses* (Moyse), Juif de Berlin, avantageusement connu par plusieurs ouvrages métaphysiques, & sur-tout par d'excellentes lettres sur les sensations.

#### 244 *Rapports des Beaux-Arts*

tes des traits de la beauté : aussi n'est-il point d'autorité comparable à l'autorité de l'artiste ; il dispose à son gré de tous les mouvemens de notre ame ; il nous encourage , il nous épouvante , il nous fait espérer , craindre , ose nous faire frémir , rire , pleurer. Tous ces différens effets doivent absolument couler d'une seule & unique source ; de différentes sources de mouvement il sortiroient de notre ame une substance composée , & la raison nous démontreroit qu'elle est simple.

Nos sensations sont constamment accompagnées d'un degré déterminé de plaisir & de déplaisir ; il est tout aussi impossible de se représenter l'esprit sans la faculté d'aimer & d'abhorrer , que sans la faculté de penser & d'imaginer. C'est par cette faculté fondamentale d'aimer & d'abhorrer qu'il faut expliquer nos plaisirs & nos déplaisirs , leurs nuances & leurs gradations , en un mot , nos penchans & nos passions , sur lesquels nous devons nous contenter d'observer que les lettres & les arts ont tant d'empire. Mais qu'est-ce de commun les différens objets de poésie , de la peinture , de l'éloquence

danse, de la musique, de la sculpture & de l'architecture : qu'ont de commun, dis-je, ces divers ouvrages d'art, pour pouvoir les réduire à un seul & même principe ?

M. l'Abbé le Batteux, d'après Aristote & la multitude presque innombrable de ses commentateurs, soutient que l'imitation de la nature est le principe, la source & le moyen général du plaisir que nous font éprouver les arts & les lettres. Tout, entre les mains de cet auteur ingénieux, devient imitation de la nature. Je ne dirai point ici l'insuffisance de ce principe ; la suite de mes raisonnemens suffira pour la faire sentir. Si l'on demandoit à M. l'Abbé le Batteux quel plaisir la nature a employé pour nous rendre, & pourquoi l'imitation de la nature nous plaît, ne seroit-il pas aussi embarrassé que le fut ce Philosophe Anglais, (*Hutcheson*) un nouveau sens ; et le Créateur auroit doué notre

ame par des vues sages , mais non par des moyens sages. Ce seroit-là couper le fil de toute recherche raisonnable. Gardons-nous bien de confondre le système des causes efficientes avec le système des desseins du Créateur, Dieu a choisi les fins les plus parfaites ; mais il les a mises en action par l'arrangement le plus sage , c'est-à-dire , le plus conforme à la nature des causes efficientes.

Ce que nous connoissons de notre ame par la théorie , servira peut-être à nous rapprocher davantage de notre but ; nous allons avoir recours aux principes les plus incontestablement démontrés de la Pneumatologie.

Toute notion d'ordre , d'accord & de perfection est préférée par notre ame à ce qui est imparfait , discordant & déordonné. Et c'est-là le premier degré du plaisir & du déplaisir dont toutes nos sensations sont tour-à-tour accompagnées. On a démontré la vérité de cet axiome , par la simple définition de l'esprit , & l'expérience y est entièrement conforme. Or si la connoissance de cette perfection est ou sensible ou contemplative , c'est-à-dire , si l'objet de

de cette perfection est ou immédiatement présent à nos sens, ou s'il est représenté par des signes qui nous montrent la chose désignée plus clairement que ces signes ne se montrent eux-mêmes : alors on l'appelle *beauté*. Ainsi toute perfection, capable d'être représentée ou sensiblement ou contemplativement, peut devenir un objet de beauté. De ce nombre sont toutes les perfections extérieures, c'est-à-dire, des lignes & des figures, l'harmonie des sons & des couleurs, l'ordre & la symétrie dans les parties qui forment un ensemble, enfin toutes les facultés & de notre ame & de notre corps. Il y a plus, les perfections de notre situation extérieure, par lesquelles on entend la gloire, l'aisance & les richesses, ne sauroient en être exceptées, lorsqu'elles sont capables d'être représentées d'une manière sensible.

Maintenant nous avons trouvé le moyen général de plaire à notre ame ; ce moyen n'est autre chose que la *représentation sensible de la perfection* ; & comme le but des beaux-arts est de nous plaire, nous pouvons poser

148 *Rapports des Beaux-Arts*

comme indubitable l'axiome suivant :  
*Le caractère , l'essence des beaux-arts  
& des belles-lettres , consiste dans l'ex-  
pression sensible de la perfection.*

Mais il ne suffit pas que l'expression soit sensible , il faut encore qu'elle soit parfaite elle-même , c'est-à-dire , il faut qu'elle représente fidèlement l'objet , qu'elle nous en offre tous les côtés qu'il est possible à nos sens de saisir. Quand la représentation se trouve parfaitement d'accord avec toutes les parties sensibles de son objet , alors elle est appelée *imitation*. L'imitation est donc une propriété nécessaire des beaux-arts & des belles-lettres.

Toutes les parties d'une exacte imitation concourent à représenter au naturel un certain original : de-là toute imitation porte déjà avec elle l'idée d'une perfection , & se trouve capable d'exciter un sentiment agréable. L'image d'un objet réfléchi dans la *chambre obscure* ou dans le *cristal* d'une eau pure & tranquille , ne nous plaît qu'à cause de la ressemblance ; mais cette ressemblance n'a qu'une perfection simple ; aussi n'excite-t-elle en



nous qu'un degré de plaisir très-léger, à peine sensible, & qui, pour ainsi dire, ne fait qu'effleurer la surface de l'ame.

Dans les ouvrages de l'art, à cette perfection simple se joint la perfection de l'artiste; perfection qui nous affecte bien plus vivement que celle de la simple ressemblance, parce qu'en effet elle est bien plus noble & bien plus composée. Elle est d'autant plus noble, que la perfection d'un être pensant est infiniment supérieure à celle d'une substance inanimée; elle est en même tems plus composée, parce qu'une belle imitation exige tout-à-la-fois beaucoup de talens dans l'ame, & beaucoup d'adresse dans les organes. Nous trouvons bien plus à admirer dans une rose peinte par *Huysum*, que dans l'image que nous offre de cette reine des fleurs une onde tranquille & pure; & le plus beau paysage, vu dans la *chambre obscure*, nous affecte bien moins que ce même paysage rendu sur la toile par le pinceau d'un *Hempel*.

Le plaisir, dont nous sommes pénétrés à l'aspect des beautés de la nature,

150 *Rapports des Baux-Arts*

se porte jusqu'au ravissement , lorsqu'en les contemplant , nous pensons à la perfection infinie de l'Être suprême qui les a produites. Qu'au contraire le plaisir d'un athée doit être froid & borné ! L'athée ne voit rien au-delà des objets qui le frappent.

Par ce que nous venons de dire des propriétés de la belle expression , on sent pourquoi , dans les ouvrages de l'art , le génie nous satisfait bien plus que la beauté de l'exécution & de la main-d'œuvre. Le génie exige non-seulement une grande perfection dans toutes les facultés de notre ame, mais encore l'accord & sur-tout la tendance de ces facultés vers un même but. Faut-il être surpris que les signes de génie nous affectent tout autrement que les signes de pure patience & de simple pratique ?

Les propriétés générales d'un bel objet émanent de notre définition , ainsi que la propriété générale de la belle expression.

Le sujet des beaux-arts doit être propre à être exprimé d'une manière parfaitement sensible ; il faut donc qu'il ait des parties variées. Tout ce

qui est uniforme , stérile , maigre , est insupportable ; l'ame n'a plus alors à comparer , à combiner , & le premier de nos plaisirs est attaché à l'exercice de l'ame.

Il faut que les parties qui composent un ensemble , s'accordent d'une manière sensible : je veux dire que l'ordre & la régularité de ces parties doivent tomber sous les sens. Rien ne sauroit justifier la disposition de parties jetées confusément l'une sur l'autre ; & lorsque l'ordre & la proportion ne tombent pas sous les sens , lorsqu'on ne peut les découvrir qu'à force de réflexions , l'ame tombe elle-même dans le trouble & dans l'embarras , elle erre de tous côtés , elle cherche un appui & du repos , & elle n'en trouve nulle part.

Il ne faut pas que le tout excède les limites d'une certaine grandeur. Nos sens ne doivent être exposés à se perdre ni dans le grand ni dans le petit. Dans les objets trop petits , l'esprit est privé de la variété , & dans les objets trop grands , il l'est de l'unité de la variété.

Le sujet des beaux-arts doit être

convenable, nouveau, fertile, extraordinaire, &c. Tout cela peut encore être démontré par notre définition.

Observons ici que les objets de la nature ne sont pas tous propres à être imités. La nature s'est proposé un plan immense ; sa variété s'étend depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, & cependant son unité surpasse toute imagination. La beauté des formes extérieures en général n'est qu'une très-petite partie de ses desseins ; elle a été quelquefois obligée de le sacrifier à de plus grandes vues. L'artiste au contraire se prescrit un sujet conforme à ses desseins, desseins aussi bornés & aussi restreints que ses talents. Tout son but est de représenter, dans un sujet modifié, les beautés qui tombent sous ses sens. Il pourra donc se rapprocher de la beauté suprême, beaucoup plus que la nature ne s'en est approchée elle-même dans telle ou telle partie. Ce qu'elle a dispersé sur différens objets, l'artiste le rassemble sous un seul point de vue, il en forme un tout, & s'efforce de le représenter comme l'auroit représenté la nature, si la beauté de cet objet eût été son

de dessein. Voilà ce que signifient ces expressions si familières aux artistes, *imiter la belle nature, embellir la nature*, &c. L'artiste se propose de représenter un sujet tel que Dieu l'eût fait par sa volonté première, si des choses plus importantes ne l'en avoient détaché. Et c'est-là le plus haut point de la beauté idéale, laquelle ne se trouve dans la nature que dans son ensemble, dans son tout, & qu'on n'atteindra jamais sans doute à faire entièrement.

Ainsi il faut que l'artiste s'élève au-dessus de la nature commune ; & que l'imitation de la beauté est son véritable but, il faut que, pour nous en parler plus fortement, il la concentre dans tous ses ouvrages.

Les têtes & les contours, tels que nous les voyons dans la nature, n'ont ni la grace, ni la noblesse, ni l'expression que l'on trouve dans les têtes & dans les contours de l'antique. Ceux donc qui n'ont pas assez de génie pour démêler le beau idéal dans les ouvrages de la nature, gagneront beaucoup plus à observer attentivement l'antique, qu'à observer la nature.

#### §54 *Rapports des Beaux-Arts*

Les couleurs locales de la nature ne sont ni aussi vives ni aussi pures que les couleurs locales d'un coloriste habile. La nature peint un espace infini & renouvelle à chaque instant son immense tableau. Obligée dès-lors d'employer une multitude prodigieuse de couleurs, à force de les disperser, elle en affoiblit nécessairement les nuances. Au contraire, plus le nombre des couleurs est petit, plus il est aisé de les offrir pures & vives. Les couleurs d'un peintre intelligent doivent tirer sur le brun & sur le sale, en comparaison des couleurs du teinturier, parce que celui-ci est borné à une seule couleur; mais pourra-t-on en conclure qu'un simple teinturier a plus de connoissance du coloris qu'un *Titiens* ou qu'un *Rubens*?

Du reste la musique rend encore plus sensible ce que nous venons de dire du principal objet de l'artiste. Les tons de la nature sont expressifs à la vérité, mais rarement ils sont mélodieux; si l'artiste veut plaire, il faut qu'il les embellisse.

Les bornes que je me suis prescrites dans cette dissertation, ne me

permettent pas de porter plus loin mes recherches sur les propriétés générales des beaux-arts. Je ne prétends point donner un système ; content d'en avoir tracé les premières idées , je vais considérer les arts dans leurs classes particulières.

Les signes , par lesquels un objet est exprimé , sont ou naturels ou arbitraires : ils sont naturels , lorsqu'ils sont intimement ou nécessairement liés à la chose qu'ils désignent. Les passions sont naturellement unies avec certains tons , certains gestes & certains mouvemens des organes de notre corps. Ainsi quiconque exprime une passion par les gestes , par les tons & par les mouvemens qui lui sont propres , se sert de signes naturels. Les signes arbitraires sont purement l'ouvrage de la convention des hommes ; & de leur nature ils n'ont rien de commun avec la chose désignée : tels sont les tons articulés de toutes les langues , les lettres de l'alphabet , les signes hiéroglyphes des anciens , & quelques figures allégoriques , qu'on peut mettre avec raison au nombre des hiéroglyphes.

## 256 *Rapports des Beaux-Arts*

De cette observation naît la première division de l'expression sensible dans les beaux-arts & les belles-lettres. Les belles-lettres, par où l'on entend communément la poésie & l'éloquence, expriment les objets par des signes arbitraires, à savoir, par les paroles & par les lettres. Or comme toute composition de mots raisonnée est appelée *discours*, nous tombons tout naturellement dans cette définition si connue de M. Baumgarten : *la poésie est un discours parfaitement sensible*. Cette définition nous a donné lieu de placer le caractère des beaux-arts en général dans l'expression sensible. Par ce mot *parfaitement*, la poésie se trouve distinguée de l'éloquence, où l'expression n'est pas si sensible que dans la poésie.

Le moyen de rendre un discours sensible, consiste à choisir des expressions qui fassent sentir la chose désignée plus distinctement qu'elles ne font sentir le signe même. Par-là l'exposition devient animée, & les objets désignés sont comme immédiatement représentés à nos sens. C'est par cette maxime générale, qu'il faut juger du



mérite des images poétiques, des métaphores, des descriptions & même des termes poétiques individuels.

Toutes les choses, soit réelles, soit possibles, dès que nous en avons une idée claire & distincte, peuvent être exprimées par des signes arbitraires. Aussi l'empire des belles-lettres s'étend-il à tous les objets imaginables.

L'objet des beaux-arts est beaucoup plus restreint. Ceux-ci font usage particulièrement des signes naturels. L'expression dans la peinture, la sculpture, la musique & la danse, ne suppose rien d'arbitraire pour être comprise, & il ne dépend pas du consentement des hommes d'y désigner tel ou tel objet de cette manière, plutôt que d'une autre. C'est pourquoi il faut que chaque art se contente de la partie des signes naturels qu'il peut exprimer sensiblement. La musique, dont l'expression se fait par des tons inarticulés, est dans l'impossibilité, par exemple, de peindre une rose, un peuplier, &c. & il est impossible à la peinture de représenter un accord de musique.

Les différentes sortes de signes naturels nous conduisent nécessairement

158 *Rapports des Beaux-Arts*

à distribuer les beaux-arts dans leurs especes inférieures & particulieres.

Les signes naturels , dont on se sert dans les beaux-arts , agissent ou sur les organes de l'ouïe ou sur ceux de la vue ; nous ne connoissons point encore de beaux-arts pour les autres sens. La musique agit sur l'oreille , & tout le reste des beaux-arts , sur les yeux.

Les perfections qui peuvent être exprimées par des tons inarticulés , sont l'ordre , l'harmonie des sons , la relation alternative des parties qui se succedent , différentes especes d'imitation , & enfin tous les penchans & toutes les passions de l'ame humaine , qui se font connoître par les sons. De plus , la musique peut représenter les parties variées de la beauté , & par la progression successive des sons , & par l'expression simultanée de plusieurs sons à la fois , c'est - à - dire , par la double progression des signes ou placés l'un à côté de l'autre , ou posés l'un au-dessus de l'autre. L'une s'appelle *mélodie* , & l'autre *harmonie*.

Quant aux signes naturels qui agis-

lent sur la vue, ils peuvent exprimer la beauté ou par des mouvemens ou par des formes. La danse l'exprime par le mouvement : les différentes attitudes, les gestes, les divers contours que prennent successivement les parties du corps, s'enchaînent agréablement les uns aux autres, & composent un bel ensemble. Les perfections qui sont exprimées dans la danse basse ou ordinaire, sont, outre l'ordre & l'accord des parties, les talens du corps, les imitations, les belles attitudes, les mouvemens gracieux, & enfin les lignes de beauté que décrivent sur les planches les pieds du danseur. A cela se joint dans la danse haute ou théâtrale, l'expression des penchans, des mœurs, des passions, l'imitation enfin de toutes les actions humaines, qui se laissent exprimer par des mouvemens.

Tous les autres signes naturels & visibles ne peuvent être représentés que par des lignes & par des figures, c'est-à-dire, ou par des superficies, comme dans la peinture, ou par des corps, comme dans la sculpture & dans l'architecture. Ce dernier art se

160 *Rapports des Beaux-Arts*

trouve distingué des deux autres , par la sorte de perfections qu'elle doit exprimer. Dans l'architecture , indépendamment de l'ordre , de la symmétrie & de la beauté des lignes , il faut encore que la durée , les perfections de la situation extérieure & l'habileté de l'architecte soient exprimées sensiblement. Les bâtimens grands & superbes désignent la dignité & l'opulence du possesseur. Il faut que tout y respire la magnificence & la solidité. La peinture & la sculpture au contraire , n'ont rien qui doive avoir trait aux perfections de la situation extérieure , non plus qu'à la durée ; elles peuvent bien ériger , & en effet elles érigent souvent des monumens de gloire ; mais cette destination ne leur est pas essentielle. D'ailleurs , dans la peinture , il faut que les lignes aient un effort bien plus libre & bien plus hardi que dans l'architecture. Les procédés rigoureux , fermes & sévères que doit tenir l'architecte , impriment à ses ouvrages un caractère de forcé & de solidité , que le peintre & le sculpteur doivent souvent éviter. Les beautés que peuvent exprimer le sculpteur &

le peintre, sont le génie & la pensée dans la composition, l'accord dans l'ordonnance, l'imitation de la belle nature, les beaux contours, les belles formes, la vivacité des couleurs locales, la variété de leurs nuances, la vérité dans la distribution des ombres & des lumières, l'expression des passions & des mœurs, les différentes attitudes du corps humain, & enfin l'imitation des individus naturels & artificiels en général.

Or comme le peintre & le sculpteur ne peuvent représenter ces perfections que par des formes, & non par le mouvement même, il faut que, lorsqu'ils se proposent de traiter un sujet, ils réunissent en quelque sorte l'action sous un seul point de vue, qu'ils en distribuent les parties avec beaucoup d'intelligence, que chaque idée, chaque trait accessoire concoure à l'effet du sujet principal, & qu'enfin l'instant soit si bien choisi, si bien présenté, qu'il force le spectateur à deviner ceux qui l'ont précédé, & à pressentir ceux qui l'ont suivi.

J'ai assigné, pour limites des beaux-

162 *Rapports des Beaux-Arts*

arts, les signes naturels; & les signes arbitraires pour limites des belles-lettres; mais & les uns & les autres ne se trouvent pas toujours renfermés dans leurs bornes: on voit souvent les belles-lettres entrer dans le domaine des arts, & les arts sortir de leurs limites pour passer dans le domaine des lettres; c'est même de cette liberté, ou plutôt de cette espèce de transmigration réciproque, que résulte la beauté composée. Il n'est pas rare que le poète se serve de certains mots, dont le son a de l'analogie avec la chose désignée; & l'artiste place souvent dans ses ouvrages des figures allégoriques, dont la signification est purement symbolique; mais ces sortes d'écarts demandent beaucoup de circonspection & d'intelligence: autrement le poète s'exposera à désigner, comme Rousseau, le coassement des grenouilles par un *breke, koax, koax*: & le musicien se couvrira de ridicule, pour vouloir exprimer des idées qui n'ont avec les sons aucune liaison naturelle. Examinons à présent jusqu'où peut aller, dans le cas dont il s'agit ici, la liberté des peintres & des sculpteurs.

Ce n'est pas des seuls objets qui de leur nature sont visibles, que la peinture s'occupe. Les pensées les plus ingénieuses & même les idées les plus abstraites peuvent être rendues sur la toile; & c'est-là ce qu'Aristide appelloit *crayonner l'ame*, & *peindre à l'esprit*. Pour cet effet, l'artiste peut ramener une maxime générale, une idée abstraite à un exemple particulier, & donner par ce moyen du corps & de la couleur à la pensée. C'est ainsi que dans la personne de Diomede qui blesse Venus, il pourra figurer un héros qui brave la puissance de l'amour; dans les adieux d'Hector, la tendresse conjugale; & l'amour filial, dans la personne d'Enée emportant son pere sur ses épaules à travers le fer & les flammes. Veut-il présenter l'image d'une méditation forte & profonde? Qu'il peigne un philosophe qui, pendant que les ennemis détruisent sa patrie, & que l'un d'eux fond sur lui l'épée à la main, reste immobile, & poursuit tranquillement son ouvrage.

Il est encore un moyen pour peindre la pensée; c'est celui de l'allégo-

164 *Rapports des Beaux-Arts*

rie. Il faut pour cela , que l'artiste observe & recueille les propriétés d'une idée abstraite , & qu'il en forme un tout sensible , pour l'exprimer ensuite sur la toile. C'est ainsi qu'on figure le *silence* par un jeune homme qui met son doigt sur la bouche , & l'*occasion* , par une personne chauve qui fuit , n'ayant qu'une tresse de cheveux sur le front.

L'allégorie qu'emploie Phoenix dans *Homere* , pour adoucir l'impétueux Achille , fournit au peintre , dit M. Winckelmann , de quoi faire un beau tableau de la priere. *Apprenez , ô Achille , que les prieres sont filles de Jupiter ; elles sont devenues courbées , à force de se prosterner. L'inquiétude & des rides profondes sont gravées sur leur visage ; elles forment le cortège de la Déesse Até , & marchent à sa suite. Cette Déesse passe d'un air fier & dédaigneux ; & parcourant d'un pied léger tout l'univers , elle afflige & tourmente les misérables humains ; elle tâche d'éviter les prieres qui la poursuivent sans cesse , & qui s'occupent à guérir les malheureux qu'elle a blessés. Ces filles de Jupiter , ô Achille , versent leurs bienfaits sur celui qui les*



*ore ; mais si quelqu'un les dédaigne  
les rejette , elles conjurent leur Pere  
rdonner à la Déesse Até de le punir ,  
ause de la dureté de son cœur. C'est  
si que l'artiste pourroit encore  
ndre la Mort & le Pêché d'après  
ton , & la Discorde d'après Vol-  
e.*

L'artiste doit sur-tout faire en sorte  
ses allégories ne deviennent pas  
p subtiles ; il faut que le signe qu'il  
ploie soit tellement pris dans la na-  
e de la chose désignée , qu'on puisse  
n appercevoir au premier aspect ,  
qu'on soit forcé de penser à la chose  
ignée , bien plus qu'au signe même ,  
ute allégorie est défectueuse , lors-  
e les signes qu'elle emploie , cessent  
tre sensibles ; & ces signes cessent  
tre sensibles , lorsque , pour en dé-  
ller le sens , la réflexion & l'effort  
ental deviennent nécessaires ; mais  
mme il n'est guere possible de ren-  
mer dans un tout sensible toutes les  
opriétés d'une idée abstraite , il faut  
e , pour rendre ces signes évidens ,  
rtiste recoure à tous les moyens  
imaginables. D'abord le champ de la  
le & de la tradition lui est ouvert ;

166 *Rapports des Beaux-Arts*

le système de la mythologie pourra lui fournir d'excellentes allégories ; & il lui sera d'autant plus permis de les employer , qu'il sera en droit de supposer que ce système est connu de tout amateur des beaux-arts. Il en est de même des choses qu'une longue tradition a introduites & autorisées. Ainsi il pourra très-bien figurer la *pénétration* par un sphinx , & la *mémoire* par une personne qui enfonce un clou ; quoiqu'à dire vrai , ces signes me paroissent assez confus. Il pourra encore représenter des idées individuelles & abstraites , par des personnages à qui il donnera certains signes. C'est ainsi qu'on figure l'*application laborieuse* , par un homme qui tient une beche ou une hache à la main ; la *vérité* , par une fille nue , avec un soleil sur la poitrine ; & la *joie* , par une jeune femme couronnée de roses.

L'allégorie acquiert le plus haut degré d'évidence , lorsque les signes qu'on a donnés aux personnages pour figurer une idée abstraite , se trouvent expliqués par l'attitude & l'action de ces personnages mêmes. L'ancre , par

exemple , désigne l'espérance ; & le cercle , l'éternité. Si ces signes étoient moins employés & moins connus , on n'entendrait peut-être pas entièrement ce que signifie une personne avec une ancre ou avec un cercle à la main ; mais qu'on jette les yeux sur l'attitude & sur l'action que le célèbre M. Rod a données aux figures allégoriques de l'espérance & de l'éternité , armées l'une & l'autre de leurs attributs , pourra-t-on méconnoître la pensée de l'artiste ? (1) Tels sont les moyens , auxquels doit recourir l'artiste , lorsque son sujet l'oblige de sortir des bornes de son art. Du reste , il est en droit d'exiger du spectateur qu'il soit un peu au fait des usages de l'allégorie , & qu'il ne lui fasse pas des objections trop subtiles : autrement il y auroit peu d'allégories exemptes de fausse interprétation. La représentation allégorique de la *justice* , par exemple , pourroit très-bien , toute sensible , toute évidente qu'elle est , être expliquée dans le sens contraire ;

---

(1) L'auteur parle ici de deux tableaux qu'on voit dans l'église de Notre-Dame de Berlin.

on pourroit dire : c'est l'injustice ; a les yeux fermés à la loi ; elle les préfens dans une balance , & son glaive elle frappe quiconque lui arracher son bandeau. Il faut conclure de-là que , lorsque les figures l'artiste , semblables aux hiéroglyphes des anciens , n'ont avec l'original qu'une analogie à peine perceptible l'allégorie reste obscure , parce que alors le spectateur s'occupe plus du signe que de la chose désignée.

Figurer l'*ame* par un papillon , la *sagesse* par je ne sçais quel arbre , les *remords* par un cerf , c'est employer des signes purement symboliques , qui sont bien moins sensibles , bien moins évidens , que les signes les plus attractifs. Ces sortes d'expressions sortent du caractère & de la peinture & de tous les beaux-arts en général dont l'objet n'est pas de satisfaire l'esprit , mais de charmer les sens. Les signes symboliques ne peuvent convenir à la peinture , que lorsqu'elle propose de traiter la satire. Il paraît même qu'alors ils lui deviennent nécessaires ; aussi la peinture , la poésie & l'éloquence , occupent-elles l

plus l'esprit que le sentiment, lorsqu'elles sont purement satyriques.

On a essayé d'introduire une sorte d'allégorie dans l'architecture ; mais il me semble que le succès des tentatives qu'on a faites à ce sujet , n'a pas été heureux. Plutarque nous apprend que Marcellus avoit élevé deux temples , l'un à la vertu , l'autre à la gloire ; & qu'il les avoit fait construire de manière , que pour arriver dans le temple de la gloire , il falloit passer par le temple de la vertu : mais cette idée n'est-elle pas trop éloignée du génie de l'architecture ? La description de cette allégorie présente un sens beaucoup plus clair que l'édifice même : preuve infallible , que l'idée en appartient plus à la poésie qu'à l'architecture.

Je n'ai traité jusqu'à présent que de la nature des arts individuels & de leurs propriétés particulières & respectives ; mais comme pour rendre l'expression encore plus sensible , & pour s'emparer en quelque sorte de notre ame par tous les côtés , on réunit souvent deux ou plusieurs arts à la fois , ces sortes d'unions doivent

avoir sans doute leurs regles particulieres : tâchons de les expliquer par la nature des perfections composées.

Il faut que dans une perfection composée il n'y ait qu'un seul dessein qui domine. Toute composition qui nous offre plusieurs fins différentes, cesse de nous intéresser ; parce que la variété s'y trouve dès-lors nécessairement privée de l'unité. Tous les arts , ainsi que nous l'avons observé , ont un but particulier ; il faut donc que l'artiste qui veut les réunir , en choisisse un seul pour art principal , & qu'il lui subordonne tellement tous les autres , qu'ils ne puissent être envisagés que comme auxiliaires ; c'est-à-dire , comme de simples moyens destinés à concourir à l'effet de l'art principal.

Cependant comme c'est des fins particulieres par lesquelles chaque art est déterminé , que naissent les regles particulieres & propres de chacun de ces arts , il arrive souvent qu'en les combinant , ces regles particulieres se trouvent en contradiction entr'elles. Que faire alors ? Il faut recourir aux exceptions , aux sacrifices , qui dans

ce cas deviennent inévitables. Les arts destinés à servir l'art dominant & principal, doivent lui sacrifier jusqu'à un certain point, leurs regles particulieres. Quant aux regles qui découlent de la destination universelle des beaux arts en général, elles ne peuvent ni ne doivent jamais se trouver en contradiction dans la composition de plusieurs arts particuliers. Mais lorsque les regles particulieres & propres de l'art principal sont en contradiction avec les regles générales des arts auxiliaires, en sorte que la réunion qu'on se propose, deviendrait absolument impossible, si l'on accordoit aux regles particulieres de l'art principal tout ce qu'elles exigent: c'est à l'art principal à faire des sacrifices; il faut qu'il se prête aux arts auxiliaires, & qu'il les mette à portée de lui fournir les secours dont il a besoin. Appliquons ces maximes générales à des cas particuliers.

La musique est naturellement liée à tous les arts dont l'exposition est animée. Dans l'expression de nos sentimens, de nos penchans & de nos passions, la voix est tantôt forte, tan-

tôt douce , tantôt lente , tantôt rapide , &c. Tout cela appartient à la musique ; mais tant qu'elle ne sera employée qu'à donner plus d'énergie aux signes arbitraires du poète , toutes les exceptions , tous les sacrifices tomberont sur elle. Le poète se livre entièrement à son enthousiasme , sans se mettre en peine si telle ou telle expression est en contradiction avec les règles de la musique ; & la musique alors devenue purement auxiliaire , doit prendre sur la sévérité de ses règles particulières , & tout sacrifier à l'effet de l'art dominant & principal. Cependant lorsque le poète destine son ouvrage à être déclamé , c'est-à-dire , à être lié avec la musique , il doit éviter les beautés mêmes qui ne sauroient être déclamées , & qui par conséquent rendroient impossible l'union qu'il se propose. On trouve dans *Thomson* , dans *Young* , & dans quelques autres poètes anglois , certains morceaux qui sont admirables à la lecture , & qui n'ont aucun effet sur le théâtre ; c'est que ce sont des beautés de pure poésie : elles ne sauroient être liées avec la musique. Il



n'est pas rare que dans ce cas les poètes s'en prennent aux acteurs. Les poètes ont tort ; il est tels passages capables de désespérer l'acteur le plus intelligent ; & c'est alors la faute du poète , faute dans laquelle il est aisé de tomber , quand on n'a pas une connoissance suffisante de la déclamation.

La déclamation des anciens , quoique notée , étoit incontestablement privée de tous ces ornemens que nous confondons aujourd'hui avec la substance même de la musique ; elle ne devoit donner à l'exposition animée des signes arbitraires , qu'une plus grande force sur le théâtre ; & la musique la plus simple étoit la plus propre à ce dessein. Mais les chœurs & les hymnes avoient plus de rapport avec la *haute* musique ; plus l'enthousiasme de l'acteur étoit fort , plus les tons étoient variés , plus les inflexions & les changemens de voix étoient ressentis. Il falloit alors que le poète se prêtât au génie du musicien. Ses pensées pouvoient bien être hardies , sublimes & pleines de beautés poétiques ; mais il étoit obligé d'en distri-

176 *Rapport des Beaux-Arts*

caprice, qu'il fasse entièrement oublier les rapports qui se trouvent entre son art & celui du poëte ; il faut sur-tout qu'il évite dans les ouvrages de théâtre les procédés & les formes qui ne sont propres qu'à exciter des sensations confuses, & qui ne doivent avoir lieu que dans la musique purement instrumentale. Il doit enfin travailler d'après le plan du poëte, & non d'après celui qu'il pourroit se figurer ; parce qu'il est bien plus aisé de méditer un plan tracé en signes arbitraires qu'un plan en signes naturels. Du reste, la musique jouit alors de la prééminence ; & dans le cas où il y auroit contradiction de regles, c'est elle qui auroit le moins de sacrifices à faire.

Il en est de la danse comme de la musique ; tantôt elle accompagne simplement la déclamation & ne fait qu'y ajouter certains gestes, propres à animer la récitation, & c'est la *danse naturelle* ou *profane* : tantôt elle exige des mouvemens plus variés, plus sentis, & s'approche davantage de la *haute danse*, comme dans les chants & dans les hymnes des anciens. Mais

arts à la fois , l'art dominant & principal ; ainsi , toutes les exceptions , tous les sacrifices , tombent alors sur la poésie. Elle peut s'écarter de ses règles particulières , comme de l'unité de lieu , de tems & d'action , lorsque ces libertés tournent à l'avantage de la musique ; il faut même que le poète règle toutes ses expressions sur le besoin du musicien , & qu'il ne perde jamais de vue l'art principal à l'effet duquel tout doit concourir. Ses figures , les métaphores doivent être empruntées des objets qui sont du ressort de l'ouïe , plutôt que des objets qui sont propres de la vue ; & ces objets ne doivent pas être tellement ornés des beautés de son art , qu'ils paroissent pouvoir se passer entièrement de la musique. Il ne doit désigner les sensations & les images , que par des lignes extérieures : c'est à la musique à faire le reste. Le poète doit se borner à la mettre à portée de donner aux sensations leur véritable chaleur , la vie & le mouvement aux images , & la ressemblance aux métaphores. De son côté , le musicien ne doit point tellement se livrer à son

178. *Rapport des Beaux-Arts*

Quant à la peinture , il faut une grande circonspection , lorsqu'on veut l'unir avec la poésie & l'éloquence , proprement dites. L'expression des sentimens & des passions n'est , dans la peinture , ni aussi vive , ni aussi touchante que dans la musique ; mais elle est bien plus distincte & plus déterminée : aussi a-t-elle bien moins besoin du secours des signes arbitraires. L'action y tombe sous les sens ; & l'air , l'attitude & les gestes des personnages donnent aux passions avec lesquelles ils sont représentés , l'individualité qui leur manque dans la musique. Il faut avouer cependant qu'il est souvent très-difficile de distinguer le sujet d'avec l'action des personnages. Nous savons bien ce que veut chaque personnage en particulier , & quel est le sentiment dont il est affecté ; mais nous ne savons pas pourquoi ils se trouvent réunis sur une même toile , & dans quel dessein le peintre les y a rassemblés. Le plan de l'artiste porte souvent sur un événement ou sur une fiction qui ne tombe pas facilement sous les sens. Dans ce cas , une courte inscription peut ani-

mer toute l'action , & indiquer le but auquel toutes les parties se rapportent. Le Pouffin en a donné un bel exemple dans ce tableau célèbre , où il a placé si heureusement cette inscription : *ET IN ARCADIA EGO*. Ce peu de mots expliquent tout le tableau , & font connoître l'intention du peintre , laquelle , sans cela , nous eût peut-être échappé.

Les inscriptions servent aussi à réunir la poésie avec l'architecture ; elles expliquent le but & l'objet d'un édifice : objet qu'il n'est pas toujours aisé de connoître par l'ordonnance extérieure. On lit sur la maison des invalides de Berlin cette inscription : *LÆSO ET INVICTO MILITI*. Ces trois mots expliquent parfaitement l'objet du monument , & font en même tems l'éloge de son auguste fondateur.

L'architecture , entant qu'elle appartient aux beaux-arts , ne doit être regardée que comme un art accessoire. C'est au besoin qu'elle a dû sa naissance ; c'est au plaisir que les autres beaux-arts doivent leur origine. De-là , il faut que dans l'architecture toutes les beautés soient subordonnées à leur

premier objet; c'est-à-dire, à la commodité & à la durée. Quant aux peintres, dont les ouvrages n'ont nullement besoin d'avoir cet air de solidité, il faut, comme nous l'avons déjà dit, qu'ils donnent aux lignes un effort libre & hardi; nous remarquons même que les grands artistes, lorsqu'ils placent dans leurs tableaux quelques morceaux d'architecture, les représentent presque toujours de profil, pour procurer à l'œil une plus grande variété; & que lorsque ce procédé est impossible, ils interrompent les lignes dures & sévères de l'architecture par un nuage ou par des feuillages avec lesquels ils couvrent une partie de l'édifice.

L'ensemble le plus difficile & que je regarde comme impossible, est celui qui se formeroit de la réunion des arts, qui représenteroient des beautés dans une suite de signes placés l'un à côté de l'autre, & des arts qui représenteroient des beautés dans une suite de signes posés l'un sur l'autre. La nature s'est réservé ce secret. Elle réunit dans son plan immense, de la manière la plus parfaite & la plus harmonieuse,

toutes les beautés des sons , des couleurs , des mouvemens & des figures à travers les tems & les espaces. L'art au contraire ne peut réunir que très-improprement la peinture , la sculpture & l'architecture avec la musique & la danse ; encore n'est-ce que par le moyen des décorations. On peut bien par la force magique de l'harmonie faire naître , dans un opéra , d'après une fable connue , toute une ville , tout un monument , ou placer des danseurs comme des statues immobiles que la musique anime peu-à-peu , & leur faire exprimer leurs premières sensations par des mouvemens agréables. Mais qui ne voit pas que ce sont là des liaisons qui ne peuvent être regardées comme telles , que dans un sens fort impropre ?

Quelque générale que soit cette maxime , il y a cependant une exception à faire. La musique réunit le double avantage de représenter la beauté , & dans une suite de signes posés l'un à côté de l'autre , & dans une suite de signes posés l'un sur l'autre. La raison de cette exception n'est pas difficile à trouver. Dans l'harmonie , les tons ne

182 *Rapport des Beaux-Arts, &c.*

sont placés dans aucun espace l'un à côté de l'autre ; d'où il arrive qu'ils se confondent, & que nous ne percevons, pour ainsi dire, qu'un seul son composé. Il n'en est pas de même dans la peinture, la sculpture & l'architecture : outre que les beautés y sont nécessairement disposées dans un espace l'un à côté de l'autre, il faudroit encore que la figure de l'espace même, qu'embrassent leurs parties, fût susceptible de mouvement & de variété, ce qu'on doit regarder comme impossible.

Le sujet que nous traitons est encore infiniment fertile ; mais il est tems de nous arrêter. Heureux si mes réflexions servent à mieux faire connoître le caractère des beaux-arts & des belles-lettres, & sur-tout à faire sentir ou l'absurdité, ou la frivolité du grand nombre d'ouvrages qu'ont écrits sur cette matiere des hommes également incapables de sentir & de connoître le beau !





*ESSAI sur la politique de l'ancienne  
Jurisprudence Romaine, d'après M.  
Aurelio di Gennaro, célèbre Juris-  
consulte Napolitain.*

AUTANT l'art du bonheur est nécessaire, autant il est difficile de le mettre en action. Cet art consiste à faire un esprit unique des esprits divers d'une nation, & à imposer silence aux mouvemens tumultueux des passions particulières, sur-tout de celles qui troublent & blessent la société ; à rendre enfin le peuple sensible à l'amour de la gloire & de la vertu. Tel fut de tout tems le principal objet de tous ceux qui, placés à la tête des nations, s'occupèrent des moyens de créer & d'affermir la félicité publique. Cet art naquit avec le monde ; car avec le monde parurent les vices qu'il falloit réprimer pour conserver le lien des parties qui constituent la perfection du tout. Ce fut à la simplicité des premiers hommes, bien plus qu'à la profondeur de leurs idées, qu'il fut d'a-

bord redevable de sa puissance ; ses forces s'augmenterent proportionnellement aux progrès que faisoit la méchanceté : il fallut , pour arrêter ces progrès , employer & la puissance & l'adresse. D'une part la répugnance à se soumettre , de l'autre la nécessité d'exiger cette soumission , réveillèrent & étendirent la prudence ; l'art politique prit de jour en jour du lustre & de la vigueur, jusqu'à ce qu'enfin on en fit une science. Cet art ne se présente pas toujours sous un même point de vue ; toujours, il ne paroît pas sous la même forme , il ne suit pas constamment la même route : tantôt il se montre avec majesté , tantôt il se cache avec décence , il se hâte sans précipitation , il s'arrête & se repose sans cesser d'agir , il s'irrite sans cruauté & se radoucit sans rien perdre de sa force. Il fait plus qu'il ne dit , lorsque ce qu'il diroit pourroit affoiblir ce qu'il se propose de faire ; quelquefois aussi il dit plus qu'il ne prétend exécuter. Il menace de punir & de récompenser , également disposé à suspendre le châtiment pour donner le tems du repentir , & à ne faire jamais attendre la

récompense pour encourager & répandre le goût des actions vertueuses ; il jette les yeux sur le passé , il règle le présent & prévoit l'avenir ; il réfléchit profondément sur les moyens de parvenir à son but ; il les fortifie s'ils sont foibles ; il leur prête de l'activité s'ils sont trop lents ; il en suspend l'application si le moment n'est pas favorable : il n'écoute point la faveur , parce qu'elle corrompt les règles de la justice ; il n'admet point la haine , parce qu'elle foment le génie de la vengeance ; il ne nourrit point des desirs qui excèdent les bornes de l'honnêteté ; il ne distribue point de récompenses qui , au lieu d'exciter à la vertu , puissent devenir un objet d'envie ; il ne dispense point de châtimens qui paroissent moins venir de la nécessité de remédier à la corruption , que du desir de satisfaire le ressentiment & la fureur ; il fait de la paix un repos utile qui , loin de détruire les forces de l'Etat, les conserve & les augmente. Si les droits du Prince & le bien de la patrie exigent la guerre , il desir & tâche de vaincre , moins pour s'enorgueillir de la victoire , que pour faire

sentir aux vaincus , à force de bienfaisance & de générosité , qu'ils avoient tort de combattre.

Il s'en faut de beaucoup que la politique ait toujours conservé ce grand & beau caractère : souvent, lors même qu'elle paroît ne s'occuper que du bien public , elle forme & nourrit l'affreux dessein de tout renverser , elle feint de soulager pour opprimer davantage , elle affecte la clémence quand elle médite la persécution : sous une perfide apparence d'honnêteté , elle met en mouvement les ressorts de la destruction ; elle prête sa main à la tyrannie ; elle porte la mort au sein des Etats dont elle cause toujours la décadence & la ruine. Quelque variée que soit dans ses procédés la vraie politique , elle est constante dans ses principes ; la justice , dont la diversité des mœurs ne sauroit infirmer les règles , est sans cesse à ses côtés , & l'équité l'accompagne dans tous ses mouvemens.

C'est aux Romains que cet art , le premier & le plus important de tous les arts , dut sa noblesse & sa perfection ; & il ne falloit rien attendre

de moins d'un peuple dont les héros se formoient à l'école de l'infortune, qui méprisoit la louange lorsqu'il ne la méritoit pas, qui détestoit la fraude & l'artifice, que la prospérité n'enivroit point, & qui ne respiroit que l'amour de la véritable gloire. Après avoir profondément réfléchi sur le système politique des Grecs, les Romains adopterent en partie les maximes de Lycurgue & en partie celles de Solon.

Lycurgue avoit banni de sa république les sciences, les arts, le luxe & tout espece de divertissemens. L'austérité de cette législation convenoit très-bien aux Spartiates, peuple élevé dans une ville située au fond d'un valon stérile & sauvage, & entourée de collines arides & de montagnes inaccessibles; peuple qui ne connoissoit d'autre exercice que celui de combattre & d'autre gloire que celle de vaincre & de conquérir.

Solon qui avoit étudié le caractère & les mœurs des Athéniens, se garda bien de leur dicter des loix aussi sévères: loin d'exclure les divertissemens & les plaisirs, ce philosophe les con-

facra en les faisant servir à l'utilité publique. Rome qui, à sa naissance, avoit embrassé les dures & gênantes institutions de Lycurgue, sentit dans la suite les avantages des maximes plus douces & plus humaines du législateur Athénien; & c'est pour avoir tempéré la rigueur des unes par la douceur des autres, que les Romains parvinrent à former un système politique dont la sagesse fera à jamais la plus belle portion de la gloire de ce peuple.

C'est sur-tout dans le corps des loix, comme dans le dépôt de la sagesse propre de chaque nation, que la politique déploie sa dignité. L'histoire peut bien nous conduire à nous faire une idée de la politique des différens Etats; mais l'histoire est toujours altérée, ou par l'adulation, ou par la rivalité, ou par la crainte, ou par l'incertitude & l'obscurité des traditions. Il n'appartient qu'aux loix de révéler le vrai caractère des hommes; elles seules exposent fidelement à nos yeux l'ame & l'esprit des différentes sociétés. Aussi est-ce par la perfection des loix romaines que nous jugeons de

l'excellence de la politique des Romains. Ils envisagerent l'humanité sous le point de vue le plus sublime & le plus avantageux. Leur jurisprudence n'avoit ni l'obscurité de celle des Egyptiens , ni la mollesse de celle des Athéniens , ni la sévérité de celle des Spartiates , ni la rudesse de celle des anciens Germains. Impérieuse & forte lorsqu'il s'agissoit de maintenir l'accord de la république , empressée & active pour donner à ses desseins une exécution prompte & facile , prudente & sage dans l'inévitable variété des circonstances , agréable & conforme au génie des citoyens pour lesquels elle étoit établie , & en même tems propre à s'insinuer & à se maintenir dans l'ame des nations vaincues : voilà quel fut son caractère.

La loi romaine , il est vrai , subit les vicissitudes malheureusement inséparables de toutes les choses humaines : elle tomba subjuguée par la force & par le caprice , funestes enfans du despotisme ; mais alors même la grandeur de l'ame romaine ne laissoit pas de percer encore , & le despotisme même se vit contraint d'affecter l'amour du

bien & de l'intérêt publics. Le capitolé étoit renversé , les oracles du Sénat étoient muets : l'univers subjugué ne reconnoissoit plus , par des tributs & par des hommages , la domination de Rome ; mais le nom romain vivoit encore , & les loix de ce peuple triomphèrent & des outrages des barbares, & des ombres de l'oubli.

En France le droit romain fut toujours respecté , & plusieurs grands hommes de cette nation ont consacré leurs talens & leurs veilles à lui rendre sa splendeur & sa force. Les loix gothiques, à la vérité, régnerent en Espagne jusqu'au onzième siècle ; mais au moment même que le génie de cette nation commença à se polir , le droit romain s'y établit pour jamais. L'Angleterre, soumise par César à la domination romaine, reçut & observa les loix de ses vainqueurs. L'Allemagne, devenue province de l'Empire , en adopta les loix , & ne cessa de les reconnoître que lorsqu'après avoir négligé toute espèce d'étude , elle ne fut plus gouvernée que par ses coutumes domestiques & particulières. Mais au tems de Charlemagne la Ju-



jurisprudence romaine s'éleva à son antique autorité , & devint l'objet principal & presqu'unique de l'étude des Allemands. L'Italie qui, après la chute de la puissance romaine , devint le théâtre des malheurs , parce qu'elle étoit le pays des délices , adopta confusément jusqu'à Lothaire I , les loix romaines , saliques & lombardes. Un même esprit ne gouvernoit pas les membres de ce corps politique ; chacun y suivoit la loi que l'exemple de ses ancêtres lui rendoit plus respectable , ou que son goût & son penchant particulier lui faisoit envisager comme plus douce & plus commode. Mais aux premiers rayons que jetterent les arts , l'Italie reconnut cette Jurisprudence née dans son propre sein ; & peu contente de l'accueillir , elle l'enrichit la première d'interprétations ingénieuses & de commentaires utiles.



*LETTRÉ sur un Ouvrage Italien ;  
intitulé Il Teatro alla moda , le  
Théâtre à la mode.*

ON demandoit à l'auteur (1) de cet ouvrage , ce qu'il pensoit de la musique ; il répondit : *c'est un art qui se perd*. Cet homme , un des plus sçavans & des plus profonds Musiciens de l'Europe , croyoit , avec raison , qu'il ne falloit pas que les arts s'arrêtassent aux sens , mais qu'ils devoient descendre jusqu'au fond de l'ame , pour y réveiller tout à la fois & des passions & des idées. Cependant la musique ne parloit plus au cœur , à l'imagination , à l'esprit ; elle s'adessoit uniquement à l'oreille. Tels que ces auteurs , qui loin de soumettre les pensées aux choses , & les paroles aux

---

(1) *Benedetto Marcello* , noble Vénitien , qui , de l'aveu des plus sçavans Musiciens d'Italie , possédoit , dans un degré supérieur , toutes les parties de la science & de l'art de la musique.

pensées ,

pensées, ne se servent de mots que pour les cadencer, les figurer, en faire des festons & des guirlandes : la plupart des compositeurs, au lieu de s'appliquer à connoître & la propriété des sons & l'énergie attachée à leurs combinaisons différentes, s'occupoient uniquement à les arranger d'une manière agréable, & n'offroient le plus souvent qu'une mélodie sans expression, sans raisonnement, sans intention, sans caractère. A cette harmonie simple, noble, mâle, affectueuse, qui sépare, en quelque sorte, l'âme d'avec les sens, la fixe délicieusement sur elle-même, la dispose aux méditations profondes, & pour nous servir de l'expression d'un disciple de Pythagore, *l'avertit de sa divinité*, succédoit je ne fais quoi de bruyant, de tumultueux & de bizarre, qui n'exprimoit que le désordre, le trouble & la confusion. Sous prétexte de ne point diviser l'attention, en dessinant toutes les parties qui concourent à la fois à former l'ensemble de l'harmonie, l'art des contrastes & des oppositions étoit entièrement abandonné. La musique, autrefois l'expression des mœurs, des

sentimens & des images , ne l'étoit plus que des caprices du Musicien. Le chanteur , de son côté , mettoit tout ce qu'il avoit d'art & d'adresse à dénaturer tous les tons ; il excitoit l'amour & la joie , lorsqu'il auroit dû inspirer la tristesse & la haine , ou plutôt , il n'excitoit aucune passion ; à force de broder certaines syllabes , il mettoit l'oreille dans l'impossibilité de distinguer une seule parole : tout ce qu'on entendoit bien distinctement , c'étoit des A , des E , des I , des O , qui rouloient avec une précipitation incroyable sur toutes les cordes ; en un mot , le compositeur & le chanteur sembloient se disputer à qui troubleroit davantage le sens des paroles , bientôt entierement englouties par la multitude & le fracas des instrumens. D'un autre côté , le poëte renonçant à tous les principes de son art , & même à son propre génie , n'étoit plus que le metteur en œuvre des caprices du compositeur , de l'entrepreneur , du décorateur & des chanteurs. Voilà les raisons qui déterminèrent notre auteur à composer l'ouvrage que je vais vous faire connoître. Il ne faudroit

pas cependant que le lecteur appliquât rigoureusement, & sans exception, à tous les operas Italiens la satyre de *M. Marcello*. Lors même que cet habile homme écrivoit, *Carlo Capece* avoit fait son *Ptolomée*, son *Achille*, & ses deux *Iphigénies*; *Manfredi*, son *Daphnis*; *Silvio Stampiglia*, sa chute des *Décemvirs*; le sévère *Moniglia*, le charmant *Lemene*, le sçavant *Apostolo Zeno*, & le célèbre *Métastase* avoient sçu donner à leurs productions lyriques une existence & un intérêt presque indépendans des charmes de la musique. Quant à ce qui regarde les compositeurs, le célèbre *Vinci* avoit introduit dans la mélodie des formes, des figures, des couleurs & des passions nouvelles. La phrase musicale, presque toujours vague jusqu'alors, dut au génie de ce musicien plus de nerf, plus de chaleur, & surtout une expression fixe & décidée; il en distingua les membres, il en proportionna & en balança les repos; il rendit en un mot la période du chant plus sensible & plus parfaite. Les traits dont il anima sa composition, les épisodes dont il l'enrichit, étoient

comme suspendus à sa première pensée; ils en naissoient & y tenoient intimement. Il lia les instrumens à la voix, il les rendit acteurs, & même les chargea de la principale partie du geste. Dans la totalité des sons qui composent l'accord, il ne fit choix que de ceux qu'il jugea les plus propres à l'expression. Il transporta à la musique les effets les plus frappans de la peinture, le clair-obscur & les demi-teintes. Il connut la propriété des instrumens, & les mit à propos en action. Il perfectionna enfin toutes les parties sensibles de son art, sans en négliger les qualités essentielles & fondamentales. L'immortel *Pergolese* mit encore plus de science & plus d'exactitude dans le dessin, plus d'élévation & plus de fierté dans l'expression, plus de charme & plus de vérité dans le coloris. Les *Haffes*, les *Perès*, les *Jumelli*, les *Galuppi*, marchent encore aujourd'hui sur les traces des ces grands hommes, & quoi qu'on puisse leur reprocher avec raison, surtout aux deux derniers, qu'ils se livrent trop à leur caprice, & qu'ils négligent la substance de leur art, on

est forcé de convenir qu'ils ont découvert de nouveaux effets. Quand il s'agit des opéras Italiens modernes, il faut en critiquer les abus & les vices ; si j'avois à parler des nôtres, j'en déplorerois les défauts. Les Italiens ont passé le but, nous ne l'avons pas encore atteint. Il y a, quant au *faire*, quant aux procédés, quant à la hardiesse & à la vivacité des figures, entre la musique Italienne & la nôtre, la même différence que les anciens Rhéteurs ont observée entre la prose & le vers. Mais je n'entrerais point dans une discussion délicate, que les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de suivre & d'approfondir. Il me suffira de vous avoir prévenu sur l'idée qu'il convient d'attacher à l'ouvrage de M. *Marcello*. L'auteur s'adresse d'abord aux poètes. Premièrement, dit-il, le poète moderne doit bien se garder de lire les auteurs anciens par la raison que les auteurs anciens n'ont jamais lu les modernes.

Il ne se mettra pas non plus en peine d'approfondir la nature du metre & du vers, il lui suffira d'en avoir une

connoissance superficielle. Pourvu , par exemple , qu'il sçache que le vers se forme de sept ou d'onze syllabes , il pourra , au moyen de cette regle , composer à son gré des vers de trois , de cinq , de neuf , de treize & même de quinze syllabes , s'il le trouve bon.

Il appellera le *Dante* , *Pétrarque* , *l'Arioste* , des poètes secs , obscurs , ennuyeux , & par conséquent peu dignes d'être imités ; mais il lira avec la plus grande attention les ouvrages des poètes modernes. Il en empruntera des pensées , des sentimens , des images , des vers entiers ; & s'il convient du plagiat , il l'appellera une imitation louable.

Avant de se mettre à l'ouvrage , il prendra une note exacte de la quantité & de la qualité des scènes que l'entrepreneur desirera qui soient introduites dans le drame. Si celui-ci veut y faire entrer un *ciel* , un *festin* , un *sacrifice* , il faut alors que le poète s'entende avec les machinistes , & qu'il sçache par combien de dialogues , de monologues & d'ariettes , il doit allonger les scènes précédentes , pour donner aux ouvriers le tems de tout



préparer. Il composera son poème vers à vers, sans se mettre en peine de l'action, afin que le spectateur se trouve constamment dans l'impossibilité de saisir l'intrigue & que par-là son attention & sa curiosité se soutiennent jusqu'à la fin.

Le poète ne demandera pas si les acteurs sont intelligens, exercés, habiles, mais si l'entrepreneur est pourvu d'un bon ours, d'un bon lion, d'un bon rossignol, de bons éclairs, de bons tonnerres, &c.

Il n'oubliera pas d'introduire, à la fin de son drame, une scène brillante & magnifique, & de finir par un chœur en l'honneur du soleil, de la lune, ou bien de l'entrepreneur.

Il tâchera de dédier son poème à quelque grand Seigneur, plus riche qu'éclairé; il s'adressera pour cet effet au cuisinier ou à l'intendant de la maison, à qui il promettra le tiers du produit de la dédicace. Il aura soin de prodiguer dans l'épître dédicatoire, les termes de *générosité*, de *libéralité*, de *bienfaisance*, & finira par baiser très-respectueusement les sauts des puces des pieds des chiens de Son Excellence.

Il mettra à la tête de son poëme un long discours sur l'art poétique, & principalement sur la tragédie. Il citera Sophocle, Euripide, Aristote, Horace, &c. Mais il affirmera qu'un *poëte courant* doit abandonner toute règle pour se conformer au génie de son siècle, à la corruption du théâtre, aux caprices du compositeur, aux fantaisies de l'acteur, à la délicatesse de l'ours, &c.

Il emploiera, le plus souvent qu'il pourra, les *emprisonnemens*, le *poignard*, le *poison*, les *lettres*, les *chasses d'ours & de taureaux*, les *tremblemens de terre*, les *apparitions*, &c. Tous ces moyens sont admirables; ils coûtent peu à l'auteur, & font un effet prodigieux sur le peuple.

Il ne permettra pas que l'acteur sorte jamais de la scène, qu'il n'ait débité sa chanson, sur-tout lorsque l'acteur se retirera pour aller s'empoisonner, ou périr sur un échaffaud.

Long-temps avant que l'opéra soit représenté, il visitera, caressera, louera les chanteurs, les chanteuses, l'entrepreneur, les violons, les personnages, &c. Et si malheureusement

Pouvrage vient à tomber, il ne manquera pas de s'en prendre à la maladresse du chanteur, à l'ignorance du compositeur, à l'avarice de l'entrepreneur, & sur-tout aux fantaisies de la première cantatrice & de son protecteur, qui l'ont forcé de dénaturer son poëme.

Il aura soin d'avoir toujours dans son porte-feuille une centaine d'ariettes, toutes prêtes pour varier, pour changer, pour ajouter, au gré de l'entrepreneur ou du chanteur.

Si un époux se trouve renfermé dans une prison avec son épouse, & que l'un des deux en sorte pour aller à la mort, l'autre devra rester indispensablement pour chanter une ariette, dont toutes les paroles exprimeront & inspireront la gaieté, & cela pour modérer la tristesse du spectateur, & lui faire bien comprendre que tout ce qui se passe n'est qu'un jeu, qu'un badinage.

Si deux personnages ont une conspiration à tramer, ce sera toujours en présence des confidens ou des pages.

Il introduira des ballets de jardiniers dans les salons des Rois , & dans les bosquets , des danfes de courtifans.

Si le *Virtuose* prononce mal , le poëte doit bien se garder de le corriger , attendu que si la prononciation étoit nette & exacte , le débit des *li-yrets* deviendrait beaucoup moins considérable.

Il ne négligera pas l'explication ordinaire des trois points importants de tout drame. Le lieu , le tems & l'action. *Un tel théâtre* , voilà le lieu ; *depuis huit heures du soir jusqu'à minuit* , voilà le tems ; *la ruine de l'entrepreneur* , voilà l'action.

M. *Marcello* passe ensuite aux compositeurs. Le compositeur moderne , dit-il , n'aura aucune connoissance des regles de la composition. La pratique & quelques principes généraux lui suffiront.

Il ne connoîtra ni la quantité , ni la qualité , ni la propriété des modes ou des tons ; il confondra tous les genres ; il se servira du signe enharmonique , au lieu du chromatique ; il ignorera que le chromatique ne divise que les

tons , & que la propriété de l'enharmonique est de diviser seulement les semi-tons majeurs.

Il n'aura aucune teinture de poésie ; il ne sentira ni la force des scènes , ni l'esprit de la pièce ; il ne saura pas même distinguer les syllabes longues d'avec les breves , &c. S'il sçait toucher le claveffin , il ne cherchera point à connoître l'énergie & la propriété des instrumens à archet & à vent ; & s'il sçait jouer du violon , il ne s'embarassera nullement de connoître le claveffin , attendu que pour bien composer dans le goût moderne , la pratique de cet instrument n'est d'aucune utilité.

Il prescrira au poète la mesure & la quantité de vers qui doivent entrer dans les ariettes , & le priera instamment de les lui faire copier en caractère bien net , bien lisible , sur-tout de marquer les points & les virgules , à quoi il ne fera aucune attention lorsqu'il mettra les paroles en musique.

Il ne faut point qu'il s'avise de lire le poème en entier , avant de le mettre en musique , de crainte d'effrayer son imagination. Il le compo-

fera vers par vers , & ne manquera pas d'appliquer aux *airs* les *motifs* qu'il aura préparés dans l'année. Si le *mètre* & la quantité des vers résistent à ses idées , il tourmentera le poète , jusqu'à ce que celui-ci ait ajusté les paroles.

Il ne fera point d'ariettes qui ne soient accompagnées de tout l'orchestre. Car , pour bien composer dans le goût moderne , il faut sur-tout faire du bruit. Il faudroit même , pour s'éloigner davantage du goût de l'ancienne école , que le compositeur terminât ses airs , le plus souvent qu'il lui seroit possible , par des chants à l'unisson.

Le musicien ne perdra jamais de vue , que depuis le commencement de l'opéra jusqu'à la fin , tous les airs doivent être alternativement joyeux & pathétiques. Cette règle est inviolable , & doit l'emporter sur toutes les espèces de convenance. Il déploiera de longs *passages* sur les noms & sur les adverbes , & cela , pour s'éloigner de la manière ancienne , où ces sortes de traits n'étoient appliqués qu'aux paroles qui exprimoient les

mouvemens & les passions de l'ame.

Lorsque le chanteur sera parvenu à la cadence, le compositeur fera taire tous les instrumens, & laissera au *Virtuose* le tems & la liberté de gazouiller, tant que bon lui semblera. Toutes ses ariettes seront précédées de très-longues ritournelles, qui n'y auront pas le moindre rapport. Il retardera ou précipitera le mouvement des airs, selon le bon plaisir des acteurs, attendu que sa réputation, son crédit, & sa fortune sont entre leurs mains.

Aux récitatifs terminés en *B mol*, il attachera des airs chargés de trois ou quatre *dièses*, & reprendra sur le champ le récitatif en *B mol*; le tout à titre de nouveauté.

Le compositeur moderne détruira, tant qu'il pourra, le sens des paroles. Par exemple, après avoir fait chanter un vers, qui par lui-même ne signifiera rien, il introduira une très-longue ritournelle de violons, de basses, &c. Il traitera négligemment les *duos* & les chœurs; il en demandera même la suppression.

S'il faut absolument abréger le dra

me , le compositeur exigera qu'on supprime des scènes entières , plutôt que de permettre qu'on retranche une seule note des ariettes ou des ritournelles.

Il ne fera point d'ariettes à basse seule obligée ; outre que la chose n'est plus d'usage , il fera réflexion qu'un morceau de cette espèce lui coûteroit plus de tems & de travail qu'une douzaine d'airs avec les instrumens.

Lorsqu'il sera obligé de changer quelque morceau , il n'aura garde d'en faire un meilleur. Toutes les fois qu'un air ne réussira point , il dira que c'est l'air favori du maître , mais qu'il est mis en pièces par les chanteurs , & que d'ailleurs les beautés qu'il renferme sont au-dessus de la portée du peuple.

Si l'entrepreneur vient à se plaindre de la musique , le compositeur protestera , crierà à l'injustice en prouvant qu'il a employé près de trois jours à composer son opéra , & qu'il y a mis un tiers de notes de plus qu'on n'a coutume de faire.

Si quelque ariette déplait aux chanteuses , ou à leurs *protecteurs* , il ré-



pondra que pour en bien juger , il faut l'entendre sur le théâtre avec les instrumens , avec les habits , avec les décorations , avec les lumières.

M. *Marcello* recommande expressément aux chanteurs de ne jamais solfier , de peur que cet exercice ne les accoutume à chanter juste & en mesure : toutes choses absolument contraires au goût moderne. Il les invite à tout confondre , le sens , les mots , les syllabes ; & cela , pour faire des *passages* de bon goût , des *trilles* , des *tenues* , de belles & longues cadences ; à chanter avec la bouche à demi-fermée & les dents bien ferrées , à faire enfin tout leur possible , pour qu'on n'entende pas un seul mot de ce qu'ils disent ; à ne s'arrêter dans les récitatifs ni sur les virgules , ni sur les points ; à rechercher dans la *cadence* les cordes les plus aiguës , & à la terminer toujours par un *trille* battu avec rapidité & sans préparation ; à altérer le *tems* , & à changer tous les airs à leur manière , bien que ces changemens , ces variations jurent avec la basse & tous les instrumens.

Je voudrois pouvoir insérer ici tous

208. *Lettre sur l'Opéra italien.*

les traits vifs & piquans dont notre auteur assaisonne la description qu'il fait du caractère, des habitudes, des propos, & du maintien des chanteurs & des chanteuses de sa nation ; de leur manière de se produire, de s'excuser, de se faire valoir, &c. Aucune espèce de ridicules, soit qu'ils tiennent à l'art, soit qu'ils tombent sur l'artiste, n'échappe à l'œil perçant & éclairé de M. Marcello. Aussi n'avoit-il pour objet, que de saisir & de peindre des ridicules. Personne assurément ne sçavoit mieux que lui, que l'Italie étoit encore pleine de bons harmonistes. On en peut juger par les lettres qui sont imprimées à la tête de ses motets ; lettres qui lui furent adressées par différens musiciens d'Italie, à qui il avoit communiqué ses productions, & dont il avoit ambitionné les suffrages. Mais il voulut arrêter la licence de la plupart des compositeurs, & sur-tout des compositeurs dramatiques, qui, à force de vouloir animer la mélodie, de chercher à la rendre vive, pittoresque, brillante, populaire, en détruisoient la véritable expression, & sur-tout abandonnoient les sentiers profonds de l'harmonie.



**FRAGMENS** de Poésies écrites  
dans la Langue Erse ou Gallique ,  
que parlent les Habitans des monta-  
gnes d'Ecosse , traduits de l'original en  
anglois , & de l'anglois en françois.

*Réflexions préliminaires sur l'histoire &  
le caractère de ces Poèmes.*

**I**L est très-vraisemblable que la poé-  
sie , qui n'est pour nous qu'un lan-  
gage artificiel , étoit le langage simple  
& naturel des hommes , lors de la  
formation des langues & des sociétés.  
Cette question , si souvent effleurée ,  
mériteroit bien d'être approfondie ;  
mais ce n'est pas ici le lieu d'entre-  
prendre une discussion si délicate  
& si étendue. Je me contenterai  
d'observer que si l'on veut remon-  
ter à la source & à l'origine de la  
poésie , ce n'est que par les monu-  
mens poétiques des peuples ignorans  
& encore sauvages , qu'on pourra  
parvenir à connoître son caractère

propre & son but primitif. Chez les Grecs, qui avoient tout emprunté de l'Egypte, la poésie étoit trop intimement unie à la politique, aux arts & à la philosophie, pour que ces ornemens accessaires n'en eussent pas déguisé & peut-être dénaturé le fond à bien des égards. Chez les Romains qui ont imité les Grecs, & chez les nations modernes qui ont imité les uns & les autres, la poésie a dû prendre de nouvelles formes & s'éloigner de plus en plus de son caractère primitif. Plus nous nous rapprocherons de l'enfance des sociétés, plus nous serons à portée d'appercevoir & de distinguer ce caractère. C'est dans les poèmes des Hébreux & des autres peuples orientaux, des habitans de la Scandinavie, du Groënland & des montagnes de l'Ecosse, que l'on verra la poésie sous les couleurs simples & naïves que lui a données la nature, & dépouillée de tous les traits étrangers qu'elle a empruntés chez les nations éclairées par les progrès de la raison & des arts. La poésie est de toutes les nations & de toutes les langues, & peut-être que la grande poésie, telle

que la concevoient les anciens, appartient plus aux peuples encore barbares, qu'aux peuples plus instruits & plus civilisés. Des hommes sauvages, dont l'ame, pour ainsi dire, toute au-dehors, n'est ébranlée que par des objets physiques, & dont l'imagination est toujours frappée des grands tableaux de la nature; des hommes, dont les passions, excitées seulement par les plaisirs de l'amour & la gloire des combats, ne sont tempérées ni par l'éducation ni par les loix, & par-là conservent toute leur impétuosité, toute leur énergie; des hommes, dont l'esprit n'ayant que peu d'idées abstraites & point de termes pour les rendre, est forcé de recourir aux images matérielles pour exprimer leurs pensées; de tels hommes, dis-je, paroissent le plus propres à parler le langage de l'imagination & des passions. L'ame, en se repliant sur elle-même, se détache en quelque sorte des objets extérieurs; l'habitude de la réflexion & de la pensée émousse la sensibilité de l'imagination, & modere l'activité des passions; l'esprit devient plus sévère & s'accommode moins d'une

certaine latitude vague & indéterminée dans les idées, dont la poésie a besoin; enfin la langue acquiert plus de précision, & en même tems plus de timidité.

Il est bien prouvé que le style figuré qu'on remarque dans toutes les langues naissantes & sauvages, n'appartient point au climat, & n'a d'autre cause que l'indigence même de ces langues. Nous ne répéterons point sur cet objet ce qui a déjà été très-bien présenté dans l'excellente lettre qui, en 1760, a été adressée aux auteurs du Journal étranger, & qu'on trouvera à la suite de ces *réflexions*. Nous ajouterons seulement que le langage figuré & méthaphorique n'est pas ce qui constitue le langage poétique : le caractère poétique des langues est particulièrement attaché au mélange agréable des sons dans les mots & à l'ordre harmonieux & varié des mots dans le discours. Dans la formation des langues, les mots n'étant faits que pour l'oreille, devoient s'adresser directement & plus sensiblement à l'organe, & réveiller dans l'ame l'image physique de la chose qu'ils désignoient :

lorsque les signes ont été fixés par l'écriture, le matériel des sons a dû s'altérer, & cette analogie précieuse du mot avec l'objet s'est détruite à proportion que les langues se sont éloignées de leur origine. Les termes mêmes qui étoient figurés dans leur formation, ont perdu peu-à-peu par l'usage, la trace de l'image physique, & n'ont plus représenté que l'idée abstraite : c'est ce qui est arrivé à toutes les langues dérivées, & sur-tout à la nôtre. Nous répondrons ici au reproche qu'on fait à la langue françoise d'être moins poétique qu'aucune autre, que c'est précisément parce qu'elle est la langue qui abonde le plus en termes abstraits, celle dont les mots ont un sens plus précis & plus déterminé, & celle dont les procédés se conforment davantage à la marche du raisonnement.

Après ces réflexions générales, je vais donner quelques éclaircissemens sur la manière dont se sont conservées jusqu'à nous les poèmes en langue erse dont j'ai parlé & dont on a traduit plusieurs morceaux.

Un homme de lettres Ecoissois,

( M. Macpherson ) en parcourant les montagnes de l'Ecosse , entendit réciter & chanter des morceaux de poésie qui le frappèrent par le caractère & les beautés originales qu'il y remarqua : il les recueillit & les traduisit en anglois. Cet essai fut universellement goûté ; les poésies écossaises eurent le plus grand succès , & l'on n'attaqua que leur authenticité. Comme elles ne s'étoient conservées que par la tradition orale , on regarda comme impossible qu'elles ne se fussent pas perdues , ou du moins corrompues dans une longue succession de siècles chez des peuples barbares , si elles avoient eu en effet une origine aussi ancienne que celle qu'on leur attribuoit. Il est vrai que la tradition fait remonter la naissance de ces poèmes à l'antiquité la plus reculée ; mais cette tradition est confirmée par le ton & le caractère même des poèmes , où l'on trouve des idées & des mœurs qui ne peuvent appartenir qu'à une société nouvellement formée. La diction même dans l'original est vieillie & diffère beaucoup du style des poésies qui ont été écrites dans la même



langue depuis trois cens ans. On ne peut pas douter qu'elles n'ayent été composées avant l'établissement des *Clans* ou tribus dans le nord de l'Ecosse. Cette institution est cependant de la plus haute antiquité; mais si elle eût été connue, elle auroit nécessairement trouvé place dans les ouvrages d'un poète écossois; & il n'en est pas fait mention dans les fragmens de poésie erse.

Une chose plus remarquable encore dans ces poèmes, c'est qu'on n'y trouve aucune trace de religion ni de culte; un seul trait fait allusion au christianisme, & fait penser qu'ils ont été composés dans l'enfance de son établissement en Ecosse. Le traducteur a trouvé dans un fragment qui n'a pas encore été traduit, un *Culdée* ou moine qui voudroit recueillir de la bouche même d'Oscian, fils de Fingal, les exploits guerriers de sa famille; mais Oscian traite ce moine & sa religion avec mépris, & lui dit que les actions des grands hommes étoient des sujets trop grands & trop nobles pour être traités par un chrétien: ce qui prouve clairement que la religion chrétienne

n'étoit pas encore reçue dans le pays.

On ne peut pas douter que ces poèmes ne fussent l'ouvrage des Bardes, race d'hommes très-connus pour avoir subsisté long-tems en Irlande & dans le nord de l'Ecosse. Chaque chef ou guerrier avoit dans sa famille un barde ou poète, dont l'emploi étoit de transmettre en vers les actions illustres de cette famille.

Comme l'usage de l'écriture n'a été connu dans le nord de l'Europe que long-tems après l'institution des bardes, ces poèmes se transmirent de famille en famille, par le secours seul de la tradition orale.

S'il en faut croire M. Macpherson, l'art avec lequel ces poèmes étoient composés, contribuoit particulièrement à en conserver la tradition dans toute sa pureté : le passage suivant est très-remarquable. « Ces poèmes, dit » le traducteur, étoient mis en mu- » sique, & la plus parfaite harmonie y » étoit observée ; chaque vers étoit si » étroitement uni aux vers qui le pré- » cédoient & le suivoient, qu'en s'en » rappelant un seul dans une strophe, » il étoit impossible d'oublier les autres.

» Les

« Les cadences se succédoient dans une  
« gradation si simple , & les mots  
« étoient si bien adaptés aux procédés  
« naturels de la voix , lorsqu'elle étoit  
« montée à un certain point , qu'il  
« étoit presque impossible , à cause de  
« la similitude du son , de substituer  
« un mot à la place d'un autre ; & ce  
« choix des mots ne gênoit jamais le  
« sens & n'affoiblissoit point l'expres-  
« sion ». Si ces propriétés inconceva-  
bles appartenotent réellement à la  
langue Celtique , elle seroit la plus  
belle , & la plus poétique des langues,  
& mériteroit pour cela seul d'être étu-  
diée par les poètes & les philosophes.

Les descendans des Celtes , qui ha-  
bitoient la Bretagne & ses îles , n'ont  
pas été les seuls peuples dont les mo-  
numens historiques fussent confiés à  
la mémoire des hommes. Les pre-  
mieres loix des Grecs étoient en vers,  
& se transmirent aussi par la tradition.  
Les Spartiates étoient si fort attachés  
à cet usage , qu'ils ne vouloient pas per-  
mettre que leurs loix fussent écrites :  
les actions des grands hommes , les  
louanges des rois & des héros se con-  
serverent chez eux de la même ma-

niere. Tous les monumens historiques des anciens Germains étoient renfermés dans leurs chansons qui étoient ou des hymnes à leurs dieux , ou des élégies en l'honneur de leurs héros ; & ces chansons rappelloient en même tems la mémoire des grands événemens de la nation. Cette espece de composition ne se transmet que par la tradition orale. Les soins que ces peuples prenoient d'enseigner ces poésies à leurs enfans , l'usage constant qu'ils avoient de les répéter dans les occasions solennelles , & la mesure de leurs vers , ont servi à conserver ces poésies pendant long-tems , sans altération. Cette chronique orale des Germains n'étoit pas encore abandonnée dans le huitieme siecle ; & elle subsisteroit vraisemblablement , si les lumieres de la littérature , en se répandant , n'eussent pas fait regarder comme fabuleux tout ce qui n'avoit pas été transmis par l'écriture. C'est aussi sur des traditions poétiques , que Garcilasso a composé son histoire des Incas. Les Péruviens avoient perdu tous les autres monumens de leur histoire ; & ce fut de quelques poèmes anciens que Gar-

lasso avoit appris dans son enfance ,  
e sa mere qui étoit de la famille  
ême des Incas , qu'il tira les maté-  
aux de son ouvrage. Si des nations  
ui ont été souvent exposées à des  
vasions de peuples étrangers , qui  
nt envoyé & reçu des colonies , ont  
u conserver pendant plusieurs sie-  
les , par le moyen seul de la tradi-  
ion orale , les monumens de leurs  
oix & de leurs histoires dans toute  
eur intégrité , il est bien plus probable  
que les anciens Ecoffois , peuples qui  
n'avoient aucun commerce avec les  
étrangers , & qui ont toujours été  
si religieusement attachés à la mé-  
moire de leurs ancêtres , aient con-  
servé sans altération les ouvrages de  
leurs bardes.

*Nous allons joindre ici la lettre dont  
on a parlé plus haut , & qui a été écrite  
aux auteurs du Journal étranger , par  
un homme de beaucoup d'esprit , qui oc-  
cupe une place considérable dans l'ad-  
ministration , & qui donne aux sciences  
& aux lettres tout le tems qu'il ne doit  
pas à des occupations plus importantes.*

Voici , Messieurs , deux morceaux

K ij

qui m'ont paru mériter une place dans votre journal. Ce sont deux fragmens d'anciennes poésies , écrites originairement dans la langue erse que parlent les montagnards d'Écosse , & qui est , comme on le fait une dialecte de la langue irlandaise. Je les ai traduits d'après une version angloise , que j'ai trouvée dans le *London chronicle* du 21 juin 1760. Je ne me flatte pas d'avoir aussi bien conservé , que le traducteur anglois , le caractère de l'original : notre langue , moins riche , moins simple & moins hardie que la langue angloise , ne pouvant se prêter , qu'avec beaucoup de difficulté , aux tournures extraordinaires ,

Vous reconnoîtrez , dans ces deux fragmens , cette marche irrégulière , ces passages rapides & sans transition , d'une idée à l'autre , ces images accumulées , & toutes prises des grands objets de la nature ou des objets familiers de la vie champêtre , ces répétitions fréquentes , enfin toutes les beautés & aussi tous les défauts qui caractérisent ce que nous appelons le *style oriental*.

Cet exemple est une nouvelle preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, de la fausseté des inductions qu'on a tirées du style des écrivains d'Asie, pour leur attribuer une imagination plus vive que celle des peuples du Nord, & pour établir l'extrême influence qu'on a voulu donner au climat sur l'esprit & le caractère des nations.

Un auteur connu, peu satisfait de ce système des climats, a cherché la cause du tour d'esprit des orientaux dans la forme de leur gouvernement. Suivant cet auteur, les écrivains intimidés par le despotisme, & n'osant exprimer crûment des vérités désagréables, ont été forcés de les présenter sous le voile des allégories & des paraboles; & de là, le style figuré est devenu le style dominant chez ces peuples. Mais cette conjecture est encore moins heureuse que l'explication fondée sur les influences du climat.

En effet, outre que le style énigmatique & parabolique est fort différent du style orné d'images & de métaphores, le langage allégorique seroit

un moyen très-peu sûr pour se mettre à couvert du ressentiment du despote ou de ses ministres, à moins que l'allégorie ne fût absolument intelligible ; auquel cas , l'auteur roit manqué son but, & n'en rester pas moins exposé aux soupçons aux interprétations malignes. Les font d'ailleurs entièrement contraires à cette explication, puisqu'on retrouve ce style figuré chez les nations plus sauvages & les plus libres, au bien que chez les nations soumises au despotisme ; de même qu'on le trouve indifféremment & dans les climats méridionaux, & presque sous le p

C'est donc à d'autres raisons qu'il faut avoir recours, pour expliquer l'emploi fréquent que certains peuples font du style figuré ; & la pauvreté de leurs langues, jointe à la simplicité de leurs mœurs, en présente une bien naturelle (1). Il est bien certain q

---

(1) Quelque naturelle que paroisse cette explication, je crois cependant que le docteur Warburton est le premier qui l'ait proposée dans une des savantes digressions de son grand ouvrage sur la mission divine de Moïse ; encore ne présente-t-il cette c



moins un peuple a de termes pour exprimer les idées abstraites, plus il est obligé, pour se faire entendre, d'emprunter à chaque instant le secours des images & des métaphores, & plus en même tems le champ de ses idées est nécessairement renfermé dans le cercle des objets sensibles. Moins un peuple a fait de progrès dans les arts, plus ses écrivains sont nécessités à puiser dans la nature : ce qui leur est d'autant plus aisé, que les grands tableaux qu'elle présente, & les détails de la vie champêtre leur sont familiers dès l'enfance, & ont rempli de bonne heure leur imagination d'idées poétiques.

Chez les peuples policés, au contraire, ces objets deviennent étran-

---

que comme mêlée avec plusieurs autres, purement locales, & par conséquent peu propres à expliquer le phénomène dans toute sa généralité, telles que le passage des symboles hiéroglyphiques dans le langage ordinaire, &c. Cette partie de l'ouvrage de M. Warburton a été traduite en françois par M. Leonard de Malpeines, sous le titre d'*Essais sur les Hyéroglyphes Egyptiens.*

gers à tous ceux qui jouissent du loisir nécessaire pour cultiver la poésie, & qui presque tous habitent dans les villes. Là, sans cesse occupés d'idées abstraites, environnés de mille inventions ingénieuses des arts, leur imagination ne peut manquer de s'appauvrir en même tems que leur esprit s'enrichit.

Ces défavantages des nations cultivées, sont sans doute compensés, à bien des égards, par la facilité que donnent les langues perfectionnées, de varier les pensées & les tours, d'éviter les répétitions, de choisir, entre plusieurs expressions, la plus harmonieuse & la plus élégante, de rendre des nuances plus fines & plus délicates, de lier les idées trop éloignées par des transitions adroites, de ménager enfin des repos à l'imagination, & d'occuper cependant toujours l'esprit par le langage tranquille, mais encore orné, de la raison. On peut ajouter que la langue polie peut toujours exprimer tout ce qu'exprime la langue sauvage, & que si elle se refuse quelquefois à en imiter les hardieses, c'est l'effet du goût, & non

de l'impuissance (1) ; au lieu que la

(1) Milton & Haller ont prouvé, par leur exemple, que les langues modernes peuvent très-bien se rendre propres toutes les beautés du style oriental, & que l'imagination des Européens ne le cede en rien à celle des Asiatiques.

Le caractère des écrivains Arabes présente une autre idée aussi frappante de la facilité avec laquelle une langue riche & perfectionnée se prête à ce style figuré. La pauvreté des langues sauvages en a fait une nécessité ; mais cette nécessité ne leur donne pas un titre exclusif. On ne s'étonnera pas que ce style se soit conservé chez les Arabes, si l'on considère que leur poésie a été probablement formée, dans son origine, à l'imitation de celle des Hébreux & des peuples voisins, dont les Arabes sont descendus ; que le caractère de cette poésie a été décidé dans un tems où ce peuple ne connoissoit encore que la vie pastorale, & qu'enfin ce ton a été fixé & consacré parmi eux, par l'influence que le style de l'Alcoran & de ses premiers prédicateurs a dû avoir sur les écrivains qui les ont suivis. C'est ainsi que l'imitation du style de l'écriture sainte a donné, parmi nous, à l'éloquence de la chaire, un ton plus relevé, qui se seroit sans doute étendu à l'éloquence profane & à notre poésie, si l'usage de lire la bible en langue vulgaire eût été adopté dans le culte public, pendant le tems où le génie de notre langue se fixoit.

226 *Lettre sur les Poésies Euses.*

langue sauvage ne peut rendre aucune des idées abstraites , dont la langue perfectionnée fait un si grand usage.

Mais mon dessein n'est pas de développer ici l'influence que le plus ou le moins de perfection & de richesse des langues doit avoir sur le génie des peuples , & sur le tour d'esprit de leurs écrivains ; il me suffit d'avoir fait sentir en général , qu'un peuple , dont la langue est pauvre , & qui n'a fait aucun progrès dans les arts , doit faire un emploi fréquent des figures & des métaphores , & que la grandeur & la multiplicité des images , la hardiesse des tours , & une sorte d'irrégularité dans la marche des idées , doivent faire le caractère de sa poésie. L'expérience dépose en faveur de cette vérité , & l'exemple des montagnards d'Ecosse vient se joindre à celui des anciens Germains dont nous parle Tacite , des anciens habitans de la Scandinavie , des nations Américaines & des écrivains Hébreux.

**NOUVELLES** *Observations sur les  
Poésies d'Ossian.*

**L**ES observations suivantes sont presque entièrement traduites d'une dissertation critique, qui se trouve à la fin d'une nouvelle édition des *Poésies d'Ossian, fils de Fingal*, imprimée en 1765. C'est un morceau de critique excellent, & qui suppose beaucoup d'esprit, de goût, de littérature & de philosophie. Nous avons été flattés d'y trouver plusieurs observations que nous avions faites & imprimées nous-mêmes dans le *Journal étranger*, en annonçant ces monumens curieux de la poésie d'un peuple presque sauvage. L'auteur de cette dissertation est M. Blair, Ministre Ecossois, professeur de rhétorique & de belles-lettres à l'université d'Edimbourg. Nous allons donner la substance de son ouvrage, & exposer ses idées en les resserrant.

LES commencemens de la société,  
chez tous les peuples, sont envelop-

228 *Nouvelles Observations*

pés de ténèbres & de fables ; & s'ils étoient mieux connus , ils offriroient peu d'événemens dignes d'être conservés. Mais dans tous les périodes de la société , le spectacle des mœurs est intéressant ; & c'est dans les premiers poèmes des nations qu'il faut chercher la peinture la plus fidelle des mœurs anciennes. On y trouve l'histoire de l'imagination & des passions de l'homme , histoire plus importante que celle des faits qu'un siècle barbare peut produire.

Indépendamment de ce mérite , que les poèmes anciens ont aux yeux du philosophe qui observe la nature humaine , ils en ont un autre , précieux pour l'homme de goût : on espere y trouver quelques-unes des beautés les plus frappantes du style poétique. Les productions des siècles ignorans & sauvages doivent être irrégulieres & sauvages aussi , mais en même tems elles doivent être animées de cet enthousiasme , de cette véhémence , de ce feu qui est l'ame de la poésie ; car les temps que nous appellons barbares sont , par un grand nombre de circonstances , favorables au génie

poétique. Cet état, dans lequel la nature humaine prend un essor libre & indépendant, encourage certainement les développemens de l'imagination & des passions.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes vivent dispersés, au milieu de scènes solitaires & agrestes, où les beautés seules de la nature les intéressent. Ils rencontrent souvent des objets nouveaux & étranges qui excitent leur admiration & leur étonnement; & leurs passions sont fréquemment exaltées par les changemens subits de fortune qui doivent se rencontrer dans leur état, incertain & mobile. Leurs passions n'ont rien qui les modere, & leur imagination n'a rien qui les retienne. Ces hommes se montrent les uns aux autres sans déguisement, parlent & agissent avec la franchise & la simplicité de la nature. Comme tous leurs sentimens sont forts, leur langage prend nécessairement un tour poétique. Disposés à exagérer, ils peignent tout des plus vives couleurs, ce qui rend leurs discours pittoresques & figurés.

Le langage figuré doit particulièrement

rement sa naissance à deux causes : au défaut de termes propres pour exprimer certaines idées, & à l'influence de l'imagination & des passions sur les formes du discours ; ces deux causes se rencontrent dans l'enfance des sociétés. On regarde communément les figures comme des modes artificiels de discours, inventés par les orateurs & les poètes dans les tems éclairés & polis. C'est le contraire qui est vrai. Un chef de Hurons ou de Cheraquis, haraguant sa tribu, emploie dans son discours des métaphores plus hardies qu'un Européen moderne n'oseroit en hasarder dans un poème épique.

Dans les progrès que fait la société, le génie & les mœurs des hommes subissent des changemens plus favorables à l'exactitude qu'à la force & à la chaleur de l'esprit. L'entendement prend de l'empire sur l'imagination, & celle-ci est moins exercée à mesure que le premier l'est davantage. Les objets nouveaux & surprenans deviennent plus rares ; les hommes s'appliquent à rechercher la cause des choses ; ils se corrigent & s'éclairent les uns les autres ; ils apprennent à



dompter & à déguiser leurs passions ; & leurs mœurs extérieures se forment sur un modele commun de politesse & de civilité. Le langage passe de la stérilité à l'abondance, & en même tems de la chaleur & de l'enthousiasme à l'exactitude & à la précision. Les progrès de la société à cet égard ressemblent aux progrès de l'âge dans l'homme. Les facultés de l'imagination sont plus vigoureuses dans la jeunesse ; celles de l'entendement mûrissent avec plus de lenteur, & souvent n'atteignent à leur maturité que lorsque celles de l'imagination commencent à se flétrir.

Quand on dit que la poésie est plus ancienne que la prose, ce n'est pas que les hommes aient jamais conversé en langage mesuré ; mais leur langage, dans les premiers tems de la société, approchoit du style poétique, & les premières compositions qui ont été transmises à la postérité étoient incontestablement des poèmes. Le chant paroît être né avec la société, même chez les nations les plus barbares. Les seuls sujets qui pussent engager les premiers hommes à expri-

### 232 *Nouvelles Observations*

mer leurs pensées en compositions d'une certaine étendue, sont ceux qui prennent naturellement le ton de la poésie, les louanges des Dieux, les exploits & les revers des guerriers & des héros. Avant que l'écriture fût inventée, il n'y avoit que des chants & des poèmes qui pussent s'emparer assez fortement de l'imagination & de la mémoire, pour se conserver par la tradition orale, & se transmettre d'une race à une autre.

On peut donc s'attendre à trouver des poèmes dans les antiquités de toutes les nations. Il est probable aussi qu'on trouveroit une ressemblance sensible entre les plus anciens poèmes, à quelques nations qu'ils appartinssent. Dans un état semblable de mœurs, les mêmes objets & les mêmes passions, opérant sur l'imagination des hommes, imprimeront dans leurs productions un caractère général qui sera commun à toutes. Il résultera sans doute quelque diversité de la différence du climat & du génie; mais les hommes n'auront jamais des traits plus ressemblans que dans les commencemens des sociétés. Ses révolutions

successives donnent naissance à des distinctions essentielles parmi les peuples divers, & détournent en différens canaux forts distans les uns des autres, le cours naturel du génie & des mœurs des hommes, à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Ce qu'on a appelé long-temps le style de la poésie orientale, parce que quelques-uns des plus anciens poèmes nous sont venus d'Orient, n'est vraisemblablement pas plus Oriental qu'Occidental. Ce style caractérise plutôt le siècle que le climat, & appartient en grande partie à toutes les nations dans un certain période. Les ouvrages d'Ossian nous en offrent une preuve remarquable. Les Goths, sous le nom desquels on comprend ordinairement toutes les tribus Scandinaves, étoient un peuple farouche, belliqueux & noté pour son ignorance dans les arts; cependant ils ont eu dès les premiers temps leurs poètes connus sous le nom de *Scaldes*, & leurs chants appelés *Wises*. Leur poésie est telle qu'on doit l'attendre d'une nation barbare; elle est sauvage & irrégulière, mais en même temps forte &

234 *Nouvelles Observations*  
animée. (1) Le style est plein d'inver-  
sions, de figures & de métaphores.

Les poésies d'Osian présentent une scène bien différente. On y trouve le feu, l'enthousiasme des plus anciennes poésies, combiné avec beaucoup d'art & de régularité. La tendresse & même la délicatesse y dominant sur la férocité & la barbarie; le cœur est tour à tour attendri par les plus doux sentimens, & élevé par les idées les plus sublimes de magnanimité, de générosité & de véritable héroïsme. Quand on passe des poésies de Lodbrog à celles d'Osian, on croit passer d'un désert sauvage dans une terre fertile & cultivée. Comment expliquer cette singularité? ou comment la concilier avec la grande antiquité qu'on attribue aux poèmes galliques? C'est un problème curieux qui mérite d'être développé.

Les anciens Ecoslois étoient incontestablement d'origine Celtique. Les Celtes, peuple puissant, entièrement distinct des Goths & des Teu-

---

(1) On trouvera dans la suite de cette collection un morceau sur le caractère de la poésie des anciens Scandinaves.

tons , établirent autrefois leur domination sur tout l'Occident de l'Europe ; mais ils avoient formé dans la Gaule leur principal établissement. Les Druydes étoient leurs philosophes & leurs prêtres ; les Bardes étoient leurs poètes , chargés de conserver & de chanter les actions héroïques. Ces deux ordres d'hommes paroissent avoir subsisté de tems immémorial dans la nation , comme des membres distingués de l'Etat. Les Celtes n'étoient pas un peuple entièrement ignorant & grossier. Ils avoient depuis long-temps un système établi de discipline & de gouvernement , qui paroît avoir eu une influence forte & durable sur leurs mœurs. Il est prouvé par le témoignage des auteurs anciens, qu'ils avoient des arts & cultivoient la philosophie.

Les nations Celtiques avoient un si grand attachement pour leurs poésies & leurs bardes , qu'au milieu des révolutions de leur gouvernement & de leurs mœurs , même long-temps après que l'ordre des Druydes fut détruit & que la religion nationale fut changée , les bardes fleurissoient

### 236 *Nouvelles Observations*

encore , non comme une troupe de chanteurs errans , tels que les rhapsodes des Grecs du temps d'Homere , mais comme un ordre d'hommes très-consideré dans l'Etat & soutenu par un établissement public. Ils ont subsisté presque jusqu'à notre temps sous le même nom & exerçant les mêmes fonctions qu'autrefois , en Irlande & dans le nord de l'Ecosse. On fait que dans l'un & l'autre de ces pays chaque *Regulus* ou chef avoit son barde , qui étoit regardé comme un Officier considerable à sa Cour , & avoit des terres qui lui étoient assignées & qui passaient à sa postérité. On trouve dans les poèmes d'Ossian un grand nombre d'exemples de la consideration qu'on avoit pour les bardes.

Quand on fait attention au goût très-vif & très-ancien que les Celtes avoient pour la poésie , on doit être moins étonné qu'elle ait été portée chez eux à un degré de perfection qu'on ne peut guere au premier coup d'œil attendre d'une nation qu'on est accoutumé d'appeler barbare. Le mot de barbare est un terme bien équivoque ; il comporte beaucoup

de degrés & de modifications. Quoique la barbarie exclue toujours la politesse des mœurs, elle n'est pas incompatible avec les sentimens généreux & les affections tendres. Voyez les chansons des Lapons, le peuple le plus grossier, le plus ignorant, le plus malheureux, le plus barbare enfin qu'on ait encore découvert.

Il faut considérer les bardes, comme un ordre distingué d'hommes qui cultivoient la poésie depuis une longue suite de siècles, & dont l'imagination étoit continuellement exercée sur des idées d'héroïsme; qui avoient conservé par tradition tous les poëmes composés avant eux; qui s'efforçoient à l'envi, dans les panégyriques de leurs héros, d'effacer & leurs prédécesseurs & leurs contemporains: on concevra alors comment le caractère de ces héros se montre dans leurs chants, orné de qualités vraiment nobles & grandes. Les vertus qui distinguent, par exemple, un Fingal, telles que la modération, l'humanité, la clémence, ne sont pas en effet les premières idées d'héroïsme qui ont dû se présenter à un peuple

barbare ; mais l'esprit humain se prête aisément aux peintures vraies de la perfection humaine ; ces idées d'héroïsme ayant germé dans la tête des poètes , elles ont été bientôt saisies , admirées & développées , & vraisemblablement elles n'ont pas peu contribué à exalter les mœurs publiques.

Les chants des bardes , que les guerriers Celtes apprennent dès l'enfance , & qui faisoient leur principal amusement pendant toute leur vie , soit dans la paix , soit dans la guerre , devoient avoir une grande influence sur les esprits , & concourir à modeler les mœurs réelles sur les mœurs poétiques , & à former des héros tels que Fingal ; sur-tout si nous considérons que parmi le petit nombre des objets d'ambition , que présentait l'état encore barbare de la société , le mobile le plus puissant étoit la réputation & l'immortalité , que les chants des bardes donnoient aux vertus & aux exploits des guerriers.

Les historiens d'Angleterre disent que lorsqu'Edouard I. conquît le pays de Galles , il fit mettre à mort tous



les bardes : cela est difficile à croire ; mais cette tradition , vraie ou fausse , prouve la grande influence qu'on attribuoit aux chants des bardes sur les esprits du peuple.

Offian vivoit dans un temps où il pouvoit jouir de tous les avantages de cette poésie de tradition. Il fait de fréquentes allusions aux anciens bardes ; & les exploits des ancêtres de Fingal étoient célébrés dans des chants qui étoient devenus communs & populaires. Doué par la nature d'une sensibilité exquise , il étoit porté à cette tendre mélancolie qui accompagne ordinairement le génie , & son ame étoit également susceptible de fortes & de douces émotions. Ce n'étoit pas seulement un barde élevé avec soin , & instruit de toutes les ressources connues de son art , c'étoit aussi un guerrier , fils du Prince le plus renommé de son temps. Il rapporte des expéditions auxquelles il avoit eu part ; il chante des batailles où il avoit combattu lui-même ; il avoit vu les scènes les plus frappantes de son temps , soit d'héroïsme dans la guerre , soit de magnificence

240 *Nouvelles Observations*

dans la paix. Quelque grossière que puisse nous paroître la magnificence de ces temps-là, nous devons nous ressouvenir que toutes les idées de magnificence sont relatives : le siècle de Fingal étoit l'époque d'une splendeur distinguée dans la partie du monde qu'il habitoit. Ce Prince étoit illustre par ses victoires & ses exploits : il possédoit un domaine assez étendu, & il s'étoit enrichi des dépouilles d'une province romaine.

Les mœurs du siècle d'Ossian étoient très-favorables au génie de la poésie. L'avarice & la mollesse, ces deux vices auxquels Longin attribue la décadence de la poésie, étoient encore inconnues. Les habitans des montagnes d'Écosse menaient une vie oisive & vagabonde, que peu d'objets d'inquiétude pouvoient troubler ; la chasse & la guerre faisoient leur occupation essentielle, & la musique & les festins leur principal amusement. Le grand objet de l'ambition des guerriers étoit de faire célébrer leurs exploits dans les chants des bardes, & ils croyoient que les âmes des morts étoient dans la souffrance lorsqu'ils

lorsqu'ils n'avoient pas encore reçu ce prix de leurs vertus. Dans des temps & avec des mœurs semblables, & dans un pays où la poésie étoit cultivée & honorée depuis si longtemps, faut-il s'étonner qu'après une longue succession de bardes, il se soit trouvé un homme qui, doué par la nature d'un génie heureux, favorisé par les avantages particuliers de sa naissance & de sa situation, & témoin, dans le cours de sa vie, d'une foule d'événemens propres à enflammer son imagination & à émouvoir son cœur, ait atteint dans la poésie à un degré de perfection digne d'exciter l'admiration des siècles plus polis & plus éclairés ?

Les poésies d'Ossian portent un caractère d'antiquité si frappant, que, quand il n'y en auroit pas d'autre preuve, tout homme d'esprit & de goût n'hésiteroit pas à les regarder comme la production d'un siècle très-reculé. On distingue quatre périodes dans l'histoire des sociétés humaines. Les hommes ont commencé à vivre de la chasse ; la vie pastorale y a succédé ; l'agriculture est venue ensuite

242 *Nouvelles Observations*

& a été suivie du commerce. Les poésies d'Osſian nous préſentent le tableau du premier de ces périodes. La chasse y eſt l'occupation ordinaire des hommes ; le pâtreage y eſt désigné par quelques alluſions aux troupeaux ; mais on n'y trouve aucune trace d'agriculture ni de commerce : enfin tout y peint des mœurs ſimples, une ſociété dans l'enſance. Vous y voyez des héros préparer , comme Achille , leurs repas , qu'ils prennent aſſis autour d'un chêne allumé.

Le cercle des idées & des faits y eſt très-étroit ; la valeur & la force du corps ſont les qualités qu'on y vante. Les cauſes les plus légères produiſent des querelles , ce qui arrive chez tous les peuples ſauvages. Le reſſentiment d'un guerrier qu'on a inſulté dans un tournoiſ , ou qu'on n'a pas invité à un feſtin , ſuffit pour allumer une guerre. On y voit des femmes enlevées de force , & toute la tribu ſe liguier , comme dans les temps d'Homere , pour venger l'injure. Les héros , il eſt vrai , montrent , en pluſieurs occaſions , de la délicateſſe dans leurs ſentimens , mais jamais

dans leurs mœurs ; ils parlent de leurs actions avec franchise , se vantent de leurs exploits & chantent leurs propres louanges. On voit par le récit de leurs batailles qu'ils ne connoissoient l'usage ni des tambours ni des trompettes , ni d'aucun instrument de cette nature. Ils n'avoient de moyen pour donner l'alarme à une armée , que celui de frapper sur un bouclier , ou de pousser un cri éclatant ; aussi la voix forte & terrible de Fingal est-elle citée comme une qualité nécessaire à un grand général. Ils se battoient en désordre , avec des armées peu nombreuses , & le combat finissoit souvent par un duel entre les deux chefs.

Tout , dans la composition des poëmes d'Ossian , porte le caractère de la plus grande antiquité ; on n'y remarque nulle régularité dans le dessein , nulle liaison dans les parties ; le style y est presque toujours rapide , véhément & figuré ; & en plusieurs endroits on y retrouve une ressemblance frappante avec le style de l'ancien testament. Ce qui prouve d'une manière plus décisive encore la grande antiquité de ces poëmes , c'est qu'on

#### 244 *Nouvelles Observations*

n'y rencontre presque point de termes abstraits. Dans l'enfance des sociétés, les hommes n'ont que des idées particulières, & manquent de mots pour exprimer les conceptions générales, qui sont le fruit de la réflexion & du temps. Ossian ne généralise point ses idées; son esprit ne s'étend guere au-delà des objets qui l'environnent; si même dans une comparaison il parle d'une colline, d'un lac, d'une mer, il particularise toujours ces objets; c'est la colline de Cromla, la tempête de la mer de Malmor, ou les roseaux du lac de Lego; & cette forme d'expression, qui caractérise une langue neuve & des temps anciens, est en même temps très-favorable à la poésie descriptive.

Les deux grands caractères de la poésie d'Ossian sont la tendresse & la sublimité; elle ne respire rien de gai ni de léger: il y regne par-tout un air grave & sérieux, qui ne se dément jamais, & c'est un défaut sans doute aux yeux de bien des lecteurs.

Ossian ne tombe jamais ni dans la familiarité ni dans la plaisanterie. Les incidens qu'il raconte sont toujours

importans ; les scènes qu'il décrit sont toujours sauvages & romanesques. Une vaste bruyère qui s'étend sur les bords de la mer ; un torrent qui se précipite à travers une vallée solitaire ; des chênes mutilés ; la tombe d'un guerrier couverte de mousse : tels sont les objets qu'il offre aux yeux, & ces images excitent dans l'esprit une attention profonde qui le prépare à de grands événemens.

La poésie d'Osian est véritablement la poésie du cœur ; car on y sent toujours un cœur animé de sentimens nobles & de passions tendres ; un cœur qui s'embrase aisément , & dont la flamme allume celle de l'imagination. Osian n'écrivoit pas , comme les poètes modernes , pour plaire aux lecteurs & aux critiques. Il chantoit par l'amour de la poésie & du chant. Son plaisir étoit de penser aux héros avec lesquels il avoit vaincu ; de rappeler les circonstances intéressantes de sa vie ; de ramener son imagination sur les combats de sa jeunesse , sur la maîtresse qu'il avoit adorée , sur les amis qu'il avoit perdus. Semblable au poète ancien que nous peint Platon , il at-

246 *Nouvelles Observations*

tendoit, pour chanter, l'inspiration de la Muse. Alors son imagination embrasée lui rend présent ce qu'il veut raconter ou décrire. « Quelle est cette » voix, s'écrie-t-il, qui frappe les oreilles d'Ossian & éveille son âme ? C'est » la voix des temps qui sont écoulés ; » ils roulent devant moi avec les actions des hommes ! » C'est dans cette ivresse , vraiment poétique , qu'Ossian prend la harpe ; il chante ce qu'il voit , ce qu'il entend ; & son âme verse dans ses chants tous les sentimens dont elle est pleine.

Homere est le seul poëte dont la maniere ait quelque ressemblance avec celle d'Ossian ; mais le poëte Grec a sans doute une grande supériorité à plusieurs égards sur le barde Celte. Il y a dans Homere plus de variété dans les incidens , une plus grande étendue d'idées , plus de diversité dans les caracteres , & une connoissance plus profonde de la nature humaine. Il vivoit dans un temps où la société étoit plus avancée , où la législation & les arts avoient déjà fait des progrès. Mais les idées & les objets que nous présente Ossian ,



que moins étendus & moins vains  
sont peut-être d'un genre plus  
propre à la poésie. Il peint avec  
un tout ce que la bravoure a de  
gloire & de générosité, tout ce  
que l'amour a de passionné, tout ces  
tendres affections de la nature & de  
la vie ont de tendre & de doux.

Un peuple ignorant & sauvage  
s'événemens sont peu multipliés,  
en même temps l'esprit moins  
ne s'y attache plus fortement; ils  
sont avec plus de vivacité sur l'imagination  
& sur l'âme, & par-là  
sont plus favorables au génie  
de la poésie, que les mêmes événemens  
dispersés dans une sphère d'action  
plus étendue & plus variée.

Homère a plus d'agrément & de  
variété qu'Ossian; il déploie toute la  
facilité grecque, tandis qu'Ossian  
serve par-tout la gravité d'un héros  
celte. Cette différence peut s'ex-  
pliquer par les situations diverses,  
nationales, soit personnelles, où  
ont été trouvés ces deux poètes.

Ossian avoit survécu à tous ses  
ennemis; il avoit été préparé à la mé-  
lancolie par tous les événemens de sa

248 *Nouvelles Observations*

vie. D'ailleurs la gaité est un des bienfaits que nous devons à la société policée : l'homme sauvage & solitaire est toujours sérieux , si vous en exceptez ces soudains & violens éclats de joie qui lui échappent quelquefois dans ses danses & ses festins. La gravité & la taciturnité des sauvages de l'Amérique ont été remarquées par tous les voyageurs. On trouve aussi dans Ossian un peu de cette taciturnité. Il est avare de paroles , & , en traçant une image ou une description , il n'exprime que les traits suffisans pour donner une idée nette de l'objet. C'est l'éclair qui brille un instant & s'éteint. Homere est beaucoup plus étendu dans ses descriptions ; il y jette plus de détails & de variété.

Ces deux poètes sont dramatiques l'un & l'autre , c'est-à-dire que dans leurs récits ils font souvent parler les personnages qu'ils mettent sur la scène. Mais Ossian est rapide & concis dans ses discours comme en tout ; Homere , avec la vivacité de sa nation , en a aussi un peu la loquacité ; ses discours ont à la vérité le caractère qui leur est propre , & peignent

les passions & les hommes. Cependant, si ce poète est quelque part ennuyeux, c'est dans ces discours, dont quelques-uns sont frivoles & d'autres déplacés.

Homere & Ossian possèdent le sublime au plus haut degré, mais avec quelque différence dans la maniere. Le sublime d'Homere est accompagné de plus de feu & d'impétuosité; celui d'Ossian a une grandeur plus grave & plus imposante. Homere vous entraîne; Ossian vous élève & vous étonne. Le premier est plus sublime dans les actions & les combats; le second l'est plus dans les descriptions & les sentimens.

Homere est très-pathétique quand il veut l'être; Ossian l'est plus souvent & donne à sa poésie un caractère de tendresse plus profond & plus frappant: aucun poète n'a mieux connu l'art d'attendrir & de toucher. Ossian l'emporte sur-tout par l'élévation des sentimens; & c'est une chose très-extraordinaire qu'un barde Celte ait si bien peint l'humanité, la magnanimité & toutes les vertus, & que ses héros soient si supérieurs par le caract-

250 *Nouvelles Observations*  
tere non-seulement à ceux d'Homere  
mais encore à ceux du sage & po  
Virgile.

*Réflexions des Editeurs sur le morcea  
précédent.*

Les observations de M. Blair son  
pleines d'esprit & de goût; mais pou  
en sentir le mérite, il faut connoître  
les poèmes mêmes. Dans cette ana  
lyse, ainsi que dans le parallele qu'  
fait d'Osian avec Homere, notr  
savant professeur s'est laissé aller à so  
enthousiasme pour le barde Ecoffois  
mais cet enthousiasme même prouv  
une ame très-sensible, un esprit très  
exercé & nourri des principes d'un  
bonne philosophie & de la plus sain  
littérature.

Les passages que cite M. Blair pou  
faire connoître le mérite d'Osia  
dans les différens caracteres de l  
poésie, ne peuvent être bien senti  
que par ceux qui connoissent les poi  
mes entiers dont ils sont détachés.  
Ces traits épars & isolés perdroien  
tout leur effet aux yeux de la plupart  
de nos lecteurs; nous leur donneron

une idée plus juste du génie particulier du barde ancien par l'extrait d'un de ses poèmes, où l'on trouve réunis des exemples frappans de ce que la poésie peut avoir de plus sublime. Ce poème est intitulé : *Carthon*.

Cleffammor , frere de Morna , mere de Fingal , fut jetté par une tempeête à Balclutha , ville située sur les bords du Clyde , & appartenante à une colonie de Bretons. Reuthamir , l'habitant le plus considérable de la ville , le reçut chez lui & lui donna en mariage Moïna sa fille unique. Reuda , qui étoit amoureux de Moïna , insulta Cleffammor. Les deux rivaux se battirent , Reuda fut tué ; mais les Bretons , qui lui étoient attachés , forcèrent Cleffammor de s'enfuir & de se retirer à Morven. Moïna étoit restée grosse d'un fils qui fut nommé Carthon , & elle mourut peu de temps après lui avoir donné la vie. Carthon avoit trois ans lorsque Comhal , pere de Fingal , fit la guerre aux Bretons , prit & brûla Balclutha. Carthon échappa au carnage ; & lorsqu'il fut en âge de sentir & de venger ses malheurs , il prit les armes & vint

252 *Nouvelles Observations*

avec une petite armée de Bretons attaquer Fingal. Voilà où commence l'action du poëme.

Offian adresse ses chants à la belle Malvina, & il commence son récit, comme dans tous ses poëmes, par décrire la scène où il est placé & les objets qui l'environnent.

« Le murmure de tes ruisseaux, ô  
» Lora, rappelle la mémoire du passé ;  
» le frémissement des arbres de cette  
» forêt plaît à mon oreille. Ne vois-tu  
» pas, Malvina, ce rocher avec sa  
» tête couronnée de bruyère ? Trois  
» vieux pins s'élancent du rocher &  
» ombragent la verdure de cette  
» plaine étroite qui est à ses pieds : là  
» brille la fleur de la montagne ; là  
» croît le chardon solitaire, dont la  
» barbe légère se dissipe au souffle du  
» vent. Deux pierres à moitié cachées  
» dans la terre sont couvertes de  
» mousse ; le chevreuil de la mon-  
»tagne évite ce lieu (1), effrayé par

---

(1) C'étoit une opinion populaire de ce temps-là ; aujourd'hui même, dans les montagnes d'Ecosse, lorsqu'un animal semble tressaillir subitement sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition de l'ombre d'un mort.

» l'ombre qui garde cette tombe ; car  
» deux guerriers puissans reposent  
» sous la plaine du rocher. Ecoute ,  
» ô Malvina , ce récit des temps an-  
» ciens ».

Le poëte ouvre brusquement son récit par cette exclamation : « Quel  
» est celui qui s'avance de la terre des  
» étrangers avec ses guerriers autour  
» de lui ? Son visage est reposé des tra-  
» vaux de la guerre. Il paroît calme  
» comme le rayon du soir qui regarde ,  
» à travers le nuage d'Occident , sur la  
» vallée paisible de Cona. Mais quel  
» autre seroit-ce que le fils de Comhal ,  
» Fingal , le Roi des hauts faits ! Il re-  
» voit avec joie ses collines , & mille  
» voix s'élèvent à son ordre ».

Les bardes chantent la défaite des étrangers ; le festin de la victoire se fait , suivant l'usage de ces temps sauvages , autour d'un chêne allumé. Fingal ne voit point Clessammor , le compagnon de son pere : ce guerrier arrive ; son ame est flétrie par les ans & par la douleur. Triste & solitaire , il aime à errer dans la vallée de Lora. Fingal l'engage à raconter le sujet de sa tristesse. Clessammor conte son

254 *Nouvelles Observations*

aventure à Balclutha , & son mariage  
 avec la fille de Reuthamir. « Sa gorge ,  
 » dit-il , étoit comme l'écume des va-  
 » gues , & ses yeux comme les étoiles  
 » de la nuit ; ses cheveux étoient noirs  
 » comme l'aîle du corbeau ; son ame  
 » étoit généreuse & tendre. Mon  
 » amour pour Moïna fut violent , &  
 » mon cœur nageoit dans la joie ».  
 Cleffammor conte ensuite sa querelle  
 & son combat avec un amant de  
 Moïna , sa fuite de Balclutha , & la  
 mort de Moïna. « Chantez , dit Fin-  
 » gal à ses bardes , les louanges de  
 » l'infortunée Moïna. Que vos chants  
 » appellent son ombre sur nos col-  
 » lines , afin qu'elle repose avec les  
 » belles filles de Morven. J'ai vu moi-  
 » même les murs de Balclutha , mais  
 » ils étoient abandonnés ; le feu avoit  
 » ravagé les salles , & la voix des  
 » hommes ne s'y faisoit plus entendre.  
 » Le ruisseau de Clutha a été détour-  
 » né de son cours par la chute des mu-  
 » railles. Le chardon y élevoit sa tête  
 » solitaire , & la mousse frémissait au  
 » souffle du vent. Elle est déserte la  
 » demeure de Moïna , & le silence  
 » habite le palais de ses peres. Faites



» retentir , ô bardes , les chants du-  
» deuil sur la terre des étrangers.  
» Leur chute n'a fait que précéder la  
» nôtre ; car nous tomberons un jour.  
» Pourquoi construis-tu des maisons ,  
» ô fils du temps ailé ? Tu regardes au-  
» jourd'hui du haut de tes tours ; en-  
» core quelques années , & le vent du  
» désert viendra ; il fera entendre ses  
» mugissemens dans tes cours aban-  
» données , & sifflera autour de ton  
» bouclier à demi usé. . . . Mais que  
» le vent du désert vienne , ma gloire  
» ne sera pas détruite , & mon nom  
» se conservera dans les chants des  
» bardes.

» Ainsi chantoit Fingal , & ses guer-  
» riers assis autour de lui se penchoient  
» en avant pour l'entendre. La nuit se  
» passa dans la joie ; le matin parut.  
» Les montagnes montroient déjà  
» leurs têtes grisâtres , & la face azu-  
» rée de l'Océan sourioit. . . . tout-à-  
» coup on voit la vague blanchie se  
» briser contre un rocher éloigné ; un  
» brouillard grisâtre s'élève lentement  
» du sein du lac ; un phantôme s'a-  
» vance , sous la figure d'un vieillard ,  
» le long de la plaine silencieuse ; son

256 *Nouvelles Observations*

» corps énorme ne marche pas , mais  
 » une ombre le soutient au milieu de  
 » l'air. Il s'avance sur le palais de Sel-  
 » ma , & se dissipe en une pluie de  
 » sang ».

Fingal aperçut ce spectre & comprit le présage terrible. Il retourna dans son palais & prit la lance de son pere. Ses guerriers étoient rassemblés autour de lui & observoient en silence ses regards. « Enfans de Mor-  
 » ven , dit le Roi , le nuage de la ba-  
 » taille s'obscurcit autour de nous , &  
 » la mort plane sur cette terre. Une  
 » ombre , amie de Fingal , nous an-  
 » nonce l'arrivée de l'ennemi. Que  
 » chacun s'arme pour le combat ».

Le soleil en s'élevant découvre une flotte qui s'avance. Les étrangers descendent avec leur chef à leur tête ; c'étoit Carthon. Fingal lui envoie un barde avec des paroles de paix. Le barde arrive près de Carthon , jette sa lance devant lui , & lui adresse le chant de paix. « Regarde ce champ , dit-il ,  
 » tu y verras plusieurs vertes collines  
 » avec des pierres couvertes de mousse ;  
 » ce sont les tombeaux des ennemis de  
 » Fingal , Carthon ! les ombres de nos

» ennemis sont en grand nombre. Fils  
» du chant de paix, répondit Carthon,  
» crois-tu parler au foible dans les  
» combats ? Crois-tu effrayer mon  
» ame par l'histoire de ceux qui ont  
» péri ? Mon bras s'est signalé dans la  
» bataille, & ma renommée s'est éten-  
» due au loin. Va trouver des lâches,  
» & dis-leur de céder à Fingal. ....  
» N'ai-je pas vu la chute de Balclu-  
» tha ? m'asseoirai-je dans un festin à  
» côté du fils de Comhal ? de Comhal  
» qui a porté la flamme au milieu du  
» palais de mon pere ? J'étois enfant,  
» & je ne savois pas pourquoi les  
» jeunes filles pleuroient. J'avois du  
» plaisir à regarder les colonnes de  
» fumée qui s'élevoient au-dessus de  
» mes murs. Je me retournois avec  
» joie pour voir fuir nos amis le long  
» de la colline ; .... mais quand les  
» années de l'enfance furent passées,  
» je vis la mousse sur mes murailles  
» détruites ; mes soupirs s'éleverent  
» avec le matin, & mes pleurs tom-  
» boient avec la nuit. Ne combattrai-je  
» pas, dis-je à mon ame, contre les  
» enfans de mes ennemis ? Oui, je  
» combattrai, ô barde, je sens la force  
» de mon ame ».

258 *Nouvelles Observations*

Carthon s'avance en même temps avec ses guerriers. Il est au milieu d'eux, semblable à une colonne de feu ; une larme échappe à moitié de son œil, car il se souvient de Balclutha, & l'orgueil de son ame s'irrite. Fingal délibère s'il ira l'attaquer ; mais il ne veut pas exercer la force de son bras contre ce jeune inconnu. Mes guerriers, dit-il, combattront cet étranger ; je verrai le combat, & je l'attaquerai s'il est vainqueur. Cathul & Connal attaquent successivement Carthon & sont vaincus. Clessammor s'avance pour venger la mort de son ami Connal. Carthon voit venir le guerrier ; il admire la force qu'il conserve dans sa vieillesse, & la joie terrible qui brille sur son visage. « Leverai-je contre ce » vieillard, dit-il, cette lance qui n'a » jamais frappé qu'une fois un enne- » mi, ou lui conserverai-je la vie en » lui adressant les paroles de paix ?..... » Peut-être est-ce l'époux de Moïna ; » le pere de Carthon ! j'ai souvent en- » tendu dire qu'il habitoit les bords du » bruyant Lora..... Clessammor s'a- » vança la lance levée sur Carthon ;

Celui-ci la reçut sur son bouclier. Guerrier aux chevaux blancs, lui dit-il, n'y a-t-il pas de jeune homme pour combattre contre moi? n'as-tu point de fils pour lever le bouclier levant son pere?..... Retire-toi près de tes amis & laisse combattre les jeunes guerriers. Pourquoi m'outrages-tu, répondit Cleffammor, en laissant tomber une larme. La vieillesse ne fait pas trembler ma main; je peux encore lever l'épée. Je n'ai jamais fui devant un ennemi; défends-moi, fils de la mer. Ces deux guerriers combattirent, semblables à deux vents qui veulent soulever la vague ». Carthon détournoit la pointe de sa lance; il brisa celle de Cleffammor & lui arracha son épée. Carthon saisit ensuite par le corps cet ennemi désarmé, mais Cleffammor tira le poignard de ses peres; il aperçut le poignard de Carthon découvert, & y enfonça le fer meurtrier. Le sang coule en gros bouillons de la blessure; Fingal s'écroule; les bardes chantent le chant de la paix & le combat cesse; les guerriers de Carthon rassemblés autour de leur chef expirant, & penchés en

silence sur leurs armes , écoutent les dernières paroles du héros de Balclutha ; sa chevelure étoit agitée par le vent ; sa voix foible , entrecoupée de soupirs , prononça ces mots : « Roi » de Morven , je tombe au milieu de » ma course. Une tombe étrangère » reçoit le dernier de la race de Reuthamir. La solitude regne dans Balclutha , & les ombres de la douleur » habitent Crathmo. Mais que ma mémoire se conserve sur les bords de » Lora où habitent mes peres ! Peut-être l'époux de Moïna pleurera la » mort de son fils Carthon.

» Ces mots allèrent jusqu'au cœur » de Cleffammor ; il tomba sur son fils » sans proférer une parole. Les guerriers debout & en silence étoient » alentour. Aucun son ne se faisoit entendre sur les plaines de Lora. La » nuit vint ; la lune vit , de l'orient , » ce champ désolé ; & les guerriers » restoient immobiles de douleur , » semblables à un bocage paisible qui » élève sa tête sur Gormal quand les » vents impétueux se taisent , & que » le sombre automne couvre la plaine.

» Trois jours ils pleurerent Car-

»thon ; le quatrième son pere mou-  
»rut. Ils sont couchés tous deux dans  
»la plaine étroite du rocher , & une  
»ombre triste défend leur tombe. On  
»y apperçoit souvent l'aimable Moï-  
»na , lorsqu'un rayon de soleil darde  
»sur le rocher , pendant que l'obscu-  
»rité regne alentour. Elle y appa-  
»roît , ô Malvina , mais non comme  
»les filles de la colline ; ses vêtemens  
»sont étrangers , & elle est toujours  
»seule ».

Le poëme est terminé par une in-  
vocation au soleil , qui nous paroît  
un des plus beaux morceaux de poésie  
qu'il y ait dans aucune langue. Il faut  
avertir qu'Ossian étoit aveugle comme  
Homere & Milton ; ces deux derniers  
poëtes n'ont rien de plus sublime que  
le passage dont nous allons donner la  
traduction littérale.

« O toi qui roules au-dessus de nos  
»têtes , rond comme le bouclier de  
»mes peres ! d'où viennent tes  
»rayons , ô soleil ? D'où vient ta lu-  
»miere éternelle ? Tu t'avances dans  
»ta beauté majestueuse , & les étoiles  
»se cachent dans le ciel ; la lune pâle  
»& froide se plonge dans les ondes

262 *Nouvelles Observations*

» de l'occident. Mais toi , tu te meu  
 » seul ; eh ! qui peut être le compa  
 » gnon de ta course ? Les chênes de  
 » montagnes tombent ; les montagne  
 » elles-mêmes sont détruites par le  
 » années ; l'océan s'élève & s'abaiſſ  
 » tour à tour ; la lune ſe perd dans le  
 » plaines du ciel ; mais tu es à jamais  
 » le même , te réjouiffant dans l'écla  
 » de ta course. Lorsque le monde et  
 » obſcurci par les orages , lorsque l  
 » tonnerre roule & que l'éclair vole  
 » tu paroîs dans ta beauté à travers le  
 » nuages , & tu te ris de la tempête..  
 » Hélas ! tu brilles en vain pour Oſſian  
 » car il ne voit plus tes rayons , ſoi  
 » que ta chevelure dorée flotte ſur le  
 » nuages de l'orient , ſoit que ta lu  
 » miere frémiſſe aux portes de l'occi  
 » dent. . . . Mais peut-être comme mo  
 » tu n'as qu'une faiſon , ô ſoleil ! & te  
 » années auront un terme ! Peut-être  
 » tu t'endormiras un jour dans le ſein  
 » de tes nuages , & tu n'entendra  
 » plus la voix du matin » !

Terminons cet article par quelque  
 réflexions générales ſur ces poëmes  
 ſauvages , que nous emprunte  
 rons encore de la diſſertation de



**Monsieur Blair.** Il n'est pas question de savoir, dit cet écrivain, s'il y a des défauts dans les poèmes d'Ossian; s'ils n'auroient pas été composés & écrits avec plus d'art & de goût par un poète d'un siècle plus éclairé, &c. Ces froides & frivoles critiques n'attaquent point le véritable mérite d'Ossian. Mais a-t-il la chaleur & l'enthousiasme du poète? fait-il entendre la voix de la nature? élève-t-il l'ame par ses sentimens? l'intéresse-t-il par ses récits? peint-il au cœur comme à l'imagination? vous fait-il brûler, frémir, verser des larmes? Voilà les grands caractères de la poésie; quelques traits de ce genre sont supérieurs à des volumes entiers d'une médiocrité sans défauts.

L'admiration de M. Blair pour le barde Celte paroîtra sans doute outrée, & peut-être ridicule à certains lecteurs d'un goût délicat & poli, qui ne jugeront du mérite de ces poésies ~~uses~~ que sur les traductions que nous en avons données: ce seroit en juger fort mal; mais nous n'avons pas pu faire mieux. M. Macpherson s'est servi, dans sa traduction angloise, d'une prose mesurée, dans laquelle, sans

faire violence à la langue. Il a pu introduire des inventions, des expressions & des tourmens nouvelles, propres à donner à son style de la vivacité, de la précision, de l'harmonie, & sur-tout une sorte de rusticité originale, qui convient particulièrement à des poëtes sauvages; c'est ce caractère qui est presque entièrement effacé dans nos traductions. Notre langue se refuse trop obstinément à la poësie de l'Asie. Que devient Virgile dans la meilleure traduction françoise? Voudrions-nous pour cela comparer les vers de Virgile à ceux d'un barde Ecoissois? Non sans doute; mais nous observerons que c'est sur-tout dans les langues neuves & pauvres, & dans les plus anciens poëmes, que les hommes ont attaché les plus grands effets au choix des sons & à l'harmonie du discours. D'ailleurs, une version faite sur une version ne peut être que froide. Le génie de la poësie est comme la lumière qui s'affoiblit en se réfléchissant, & doit s'éteindre presque entièrement par une seconde réflexion.

Nous ne dissimulerons pas que  
l'authenticité

l'authenticité & l'antiquité de ces poèmes ont été contestées en Angleterre, & sont encore révoquées en doute par beaucoup de gens de lettres; on a aussi élevé en France cette controverse, dans un mémoire fait par un savant Irlandois, & inséré dans le *Journal des Savans*; mais ce mémoire est hérissé d'une érudition si épineuse, qu'il est difficile d'y démêler nettement la doctrine de l'auteur. M. Blair a joint à sa dissertation un *Appendix*, dans lequel il établit d'une manière victorieuse à notre avis, l'authenticité des poèmes erses. Il prouve, par un très-grand nombre de témoignages irréfutables, que ces poèmes sont encore aujourd'hui récités & chantés par un très-grand nombre de montagnards d'Ecosse, qui les ont appris dans leur enfance. Dans cette foule de témoignages qu'il rapporte, il en est un dont nous respectons l'autorité; c'est celui de M. le Chevalier Macdonald (1), dont l'esprit, la raison,

---

(1) Depuis que ce morceau a été imprimé, M. le Chevalier Macdonald est mort en Italie, à la fleur de son âge, & regretté de tous ceux qui l'ont connu.

266 *Nouv. Observ. sur les Poës. Erses.*  
les lumieres , & sur-tout l'honnêteté  
profonde nous sont connus. Nous l  
avons entendu réciter en origin  
quelques morceaux des poèmes qu  
traduits M. Macpherson , & il en  
entendu réciter une grande partie au  
habitans des montagnes d'Ecosse , o  
il est né , & où il possède de grand  
biens. Mais quand on n'auroit pas de  
preuves si fortes de l'existence trad  
tionnelle de ces poésies , la lecture  
seule nous paroît en garantir l'ancienn  
eté. Nous n'entrerons pas dans les  
détails de cette controverse ; ils se  
roient peu intéressans pour la plupart  
de nos lecteurs ; mais s'il est extraor  
dinaire qu'un barde Celte du III<sup>e</sup> ou  
du IV<sup>e</sup> siècle ait composé ces poèmes  
il seroit bien plus merveilleux encore  
qu'ils fussent l'ouvrage d'un moderne  
nous aimerions autant croire , avec le  
P. Hardouin , que les odes d'Horace  
& l'éneïde de Virgile ont été fabri  
quées par des moines du XIII<sup>e</sup> siècle

## I.

## CONNAL ET CRIMORA.

Le sombre automne regne sur les montagnes, les brouillards grisâtres se reposent sur les collines, les ouragans retentissent sur les bruyeres. La riviere roule ses eaux bourbeuses à travers la plaine étroite; un arbre paroît seul sur la colline, & fait reconnoître la tombe de Connal. Ses feuilles, agitées en tourbillon par les vents, jonchent le tombeau du héros. Souvent les ames des morts se font voir dans ce lieu, quand le chasseur solitaire & pensif se promene lentement sur la bruyere.

Qui peut remonter à la source de ta race, ô Connal? qui peut compter tes ayeux? Ta famille s'est accrue comme un chêne planté sur la montagne, & dont la tête sublime habite parmi les vents. Mais aujourd'hui elle est arrachée de la terre. Qui remplira la place de Connal?

Ici le bruit des armes, ici les soupirs des mourans, se faisoient en

M ij

tendre. O guerre de Fingal ! ô sources de deuil ! ô Connal , c'est ici que tu es tombé. Ton bras étoit semblable à un tourbillon orageux , ton épée à un rayon de la lumière boréale qui parcourt l'horison , ta stature à un rocher qui s'élève dans la plaine , tes yeux à une fournaise de feu ; ta voix étoit plus forte que la tempête. Quand tu portois la destruction dans le champ de bataille , les guerriers tomboient sous ton glaive , comme les chardons sous le bâton d'un enfant.

Le puissant Dargo s'avança comme une nuée de tonnerre : ses sourcils étoient noirs & ferrés ; ses yeux ressembloient à deux cavernes creusées dans un rocher. Les épées brillèrent de part & d'autre , & le fer contre le fer rendit un bruit effrayant.

Près de là étoit la fille de Rinval , *Crimora* , resplendissante sous l'armure d'un homme , les cheveux épars sur ses épaules , son arc dans sa main. Elle suivoit à la guerre le jeune Connal , son bien-aimé. Elle banda son arc contre Dargo ; mais , dans son erreur , elle perça son cher Connal. Il tombe comme un chêne renversé ,

Dans la plaine, comme un rocher du  
haut d'une colline hérissée de bois.  
Fille infortunée ! que fera-t-elle ?  
Connal perd son sang, Connal meurt.  
Toute la nuit elle s'écrie, elle répète  
tout le jour : O Connal ! ô mes  
amours ! ô mon bien-aimé ! Plongée  
dans le deuil & dans les larmes, elle  
meurt enfin accablée de douleur.

C'est ici, c'est sur cette colline que  
la terre renferme ce couple aimable.  
L'herbe croît entre les pierres de leur  
tombeau. Je m'affieds sous l'ombre  
funebre qui le couvre ; j'entends le  
murmure des vents qui agitent le ga-  
zon, & le souvenir de ces amans se  
réveille dans mon ame. Vous dormez  
ensemble d'un sommeil paisible. Hé-  
las ! sur cette montagne il n'y a de re-  
pos que pour vous.

I I.

RYNO ET ALPIN.

*Ryno.*

Le vent & la pluie sont dissipés ;  
le milieu du jour est calme ; les nu-

ges se séparent dans le ciel ; le changeant fuit derriere les co verdoyantes. Les eaux rougeâtes la montagne descendent en ru à travers les pierres de la vall ruisseau ! ton murmure est d mais la voix que j'entends est douce encore. C'est la voix d'Alpin le fils de l'Harmonie pleure sur les morts. Sa tête est bée sous le poids des ans ; ses rouges sont remplis de larmes. pin, fils de l'Harmonie , pourres-tu seul sur cette colline cieuse ? Pourquoi formes-tu de plaintifs, comme le vent qui t entre les arbres de la forêt , c les flots qui viennent frapper le solitaire ?

*Alpin.*

Mes pleurs , ô Ryno , coulen les morts ; ma voix chante pe habitans du tombeau. Tu es sur la montagne , tu es beau en fils de la plaine ; mais tu feras u renversé comme Morar. Le *p funebre* s'asseoira sur ta tomb montagnes ne te connoîtront pl



arc inutile restera détendu dans la maison.

Dans ta course, ô Morar, tu étois prompt comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme un météore de feu ; ton courroux étoit comme l'ouragan de décembre, & ton épée, dans le combat, étoit comme l'éclair dans la campagne ; ta voix étoit pareille au bruit d'un torrent après la pluie, au tonnerre qui gronde sur des montagnes éloignées. Plusieurs sont tombés par ton bras ; ils ont été consumés par les flammes de ta colere.

Mais, lorsque tu revenois de la guerre, que ton front étoit paisible ! Ton visage paroissoit comme le soleil après la pluie, comme la lune au milieu du silence de la nuit, comme la surface d'un lac, lorsque les vents sont calmés.

Que ton habitation est maintenant étroite ! que ton séjour est ténébreux ! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étois autrefois si grand ! Quatre pierres, couvertes de mousse, sont l'unique monument qui reste de toi. Un arbre qui conserve à peine quel-

ques feuilles ; quelques herbes dont le vent agite , en sifflant , les tiges tremblantes , indiquent à l'œil du chasseur la tombe du puissant Morar. O Morar ! oh combien tu es déchu. Tu n'as point de mere pour te pleurer ; aucune fille ne répand sur toi des larmes d'amour. Celle qui t'a enfanté , est morte ; la fille de Morglar est tombée.

Quel est cet homme qui s'appuie sur son bâton ? Qui est-il cet homme dont la tête est blanchie par l'âge dont les yeux sont rouges de pleurs qui tremble à chaque pas ? O Morar c'est ton pere , qui n'avoit pas d'autre fils que toi. Il avoit entendu parler de tes exploits dans le combat ; il avoit appris la dispersion des ennemis. Il étoit instruit de la gloire de Morar ; pour quoi n'étoit-il pas instruit de sa blessure ? Pleure , infortuné pere de Morar pleure ; mais ton fils ne t'entendra pas. Que le sommeil des morts est profond ! Que leur lit de poussière est bas ! Il n'entendra plus ta voix ; il ne s'éveillera plus quand tu l'appelleras. Oh ! quand sera-t-il matin dans le tombeau , pour avertir celui qui dort de se réveiller ?

Adieu, ô toi, le plus brave des hommes ! ô toi, qui triomphois dans le champ de bataille ! mais le champ de bataille ne te verra plus. L'obscurité des forêts ne sera plus dissipée par l'acier brillant de tes armes. Tu n'as point laissé de fils ; mais nos chants conserveront ton nom ; les temps à venir entendront parler de toi ; ils entendront parler de la chute de Morar.

I I I.

SHILRIC ET VINVELA.

(VINVELA) Celui que j'aime est fils de la montagne ; il poursuit le chevreuil léger. La corde de son arc a résonné dans l'air, & ses chiens noirs sont haletans autour de lui.... Soit que tu reposes à la fontaine du rocher, ou sur les bords du ruisseau de la montagne, lorsque le vent courbe la cime des bruyeres & que le nuage passe au-dessus de ta tête, que ne puis-je approcher de toi sans être aperçue ! que ne puis-je voir celui que j'aime, du sommet de la colline !.... Que tu me parus beau la première fois que je

te vis ! C'étoit sous le vieux chêne de Branno. Tu revenois de la chasse ; tu étois grand , tu étois plus beau que tous tes amis.

(SHILRIC) Quelle est la voix que j'entends ? ..... Cette voix est douce comme le vent frais dans les ardeurs de l'été. .... Je ne suis point assis à l'abri des bruyeres dont le vent agite & courbe la cime... Je n'entends point le bruit de la fontaine du rocher. Loin de Vinvela , loin de toi , je fuis les guerres de Fingal. Mes chiens ne me suivent plus ; je ne marche plus sur la montagne ; je ne te vois plus du sommet de la colline , portant tes pas légers le long des bords du ruisseau de la plaine , brillante comme l'arc-en-ciel , belle comme l'astre de la nuit , lorsqu'il peint son image sur les flots de la mer du midi.

(VINV.) O Shilric ! tu t'en es allé , & je reste seule sur la montagne... Le chevreuil se promene sur son sommet ; il y pâit l'herbe sans crainte ; le bruit du vent , le frémissement de la feuille ne l'alarme plus. Le chasseur est absent , il est allé bien loin ; il est à présent dans le champ de la mort

& des tombeaux. Etrangers , fils des mers , épargnez mon Shilric !

(SH.) S'il faut que je périsse dans le champ de la mort , Vinvela , n'oublie pas de m'élever un tombeau. Amasse des pierres noires , amasse de la terre sur ces pierres. Ce monument de tes mains me rappellera aux tems à venir. Lorsque le chasseur s'arrêtera près de ce monument , pour y prendre son repas à midi , il dira : *quelque guerrier repose en cet endroit* , & mon nom revivra dans son éloge... O Vinvela ! souviens-toi de moi , lorsque la terre me couvrira.

(VINV.) Oui , oui , je me ressouviendrai de toi.... Ah , mon cher Shilric périra ! Il est sûr qu'il périra... Shilric , que ferai-je , que deviendrai-je , lorsque tu seras loin de moi pour toujours ?... J'irai à travers ces montagnes sur le midi , j'irai dans le silence de cette plaine ; là je verrai l'endroit où tu te reposois au retour de la chasse.... Il est sûr que mon Shilric périra..... mais je me souviendrai toujours de lui.

## I V.

Je suis assis sur la mousse qui borde la fontaine, au sommet de la colline des vents. Les branches d'un arbre s'agitent sur ma tête; des eaux bourbeuses roulent sur la bruyere, & les flots du lac sont troubles. Le chevreuil descend de la colline. On ne voit paroître aucun chasseur dans l'éloignement; on n'entend point le sifflet du bouvier. Il est midi, & tout est dans le silence. Je suis solitaire, & mes pensées sont tristes. Est-ce toi que je n'ai fait qu'appercevoir, ô mon amie, errante dans la plaine, tes cheveux flottant au gré du vent derrière toi, ton sein palpitant & tes yeux versant des larmes pour tes amis, que le brouillard de la colline t'avoit cachés? Je voudrois te consoler, mon amie, & te ramener à la maison de ton pere.

Mais est-ce elle qui paroît, semblable à un rayon de lumiere sur la plaine, brillante comme la lune en automne, comme le soleil dans un orage d'été? Viens-tu vers moi, fille aimable, à

travers les rochers, à travers les montagnes ? ... Elle parle ! mais que sa voix est foible ! C'est comme le zéphir dans les roseaux de l'étang. Ecoutons.

Es-tu enfin échappé aux dangers de la guerre, ô mon amant ? Où sont tes amis ? J'ai appris ta mort sur la colline, je l'ai apprise, ô Shilric, & je t'ai pleuré.

Oui, ma belle, je reviens, mais je reviens seul de ma race. Tu ne les verras plus ; j'ai élevé leurs tombeaux sur la plaine. Mais pourquoi es-tu sur la colline déserte ? Pourquoi errés-tu seule dans cette plaine ?

Je suis seule, ô Shilric, seule dans la cabane d'hiver. J'expirais de douleur pour toi, Shilric ; je descends pour toi dans le tombeau.

Elle tombe ! elle s'évanouit, comme les brouillards grisâtres au souffle du vent... Arrête, ô mon amie ! arrête & vois mes pleurs. Tu paroissais belle, mon amante, tu étois si belle quand tu vivois !

Je m'asseoirai sur la mousse qui borde la fontaine, au sommet de la colline des vents. Lorsque le silence du midi se répandra sur tous les envi-

leur maître. Du rocher éloigné, sa  
voix ne viendra plus flatter mon  
oreille. Il repose en silence au fond  
de l'abîme, ô malheureuse fille de  
Reynold !

Je m'asseoirai au bord du ruisseau  
de la plaine. Vous, rochers, suspen-  
dez-vous sur ma tête ; arbres, écoutez  
ma voix, en vous courbant sur le ro-  
cher hispide. Ma voix conservera la  
louange de celui qui étoit l'espoir des  
îles.

## V I.

## CONNAL ET CRIMORA.

( CRIM. ) Qui descend de la mon-  
tagne, semblable à un nuage frappé  
des rayons de l'occident ? Sa voix est  
bruyante comme le vent, mais agréa-  
ble comme la harpe de Carril ! Je re-  
connois mon amant à l'éclat de l'acier ;  
mais la tristesse est sur son front obs-  
curci. La puissante race de Fingal est-  
elle vivante ? Qu'est-ce qui trouble  
mon cher Connal ?

( CONN. ) Ils vivent : je les ai vu  
revenir de la chasse, semblables à un  
torrent de lumière ; le soleil brilloit



Sur leurs boucliers; ils descendoient  
de la montagne comme un fillon de feu.  
La voix de la jeunesse est bruyante;  
la guerre s'approche, ô mon amante!  
Demain le puissant Dargo vient es-  
sayer la force de notre race; il a défié  
la race de Fingal, la race des combats  
& des blessurés.

( CRIM. ) J'ai vu ses voiles, sem-  
blables au brouillard grisâtre, sur les  
vagues noires. Ils ont descendu lente-  
ment à terre. Connal, ils sont nom-  
breux, les guerriers de Dargo.

( CONN. ) Apporte-moi le bouclier  
de ton pere, le bouclier de fer de Rin-  
val, ce bouclier semblable à la pleine  
lune, quand elle est obscurcie sur le  
ciel.

( CRIM. ) Je t'apporte ce bouclier,  
ô Connal. Mais il n'a pas sauvé mon  
pere; il tomba sous la lance de Gau-  
ror: tu tomberas aussi, ô Connal!

( CONN. ) Oui, je peux périr, Crí-  
mora, mais élève-moi un tombeau;  
quelques pierres & un monceau de  
terre conserveront ma mémoire. Baïsse  
tes yeux rouges de pleurs sur ma tom-  
be, & frappe ton sein gros de soupirs.  
Quoique tu sois belle comme la lu-

miere , ô mon amie , & plus agréable  
que le zéphir de la colline , cependant  
je ne m'arrêterai pas. Eleve ma tombe ,  
Crimora.

( CRIM. ) Donne-moi donc ces armes de lumiere , cette épée & cette lance d'acier. J'irai avec toi au-devant de Dargo , je secourrai mon aimable Connal. Adieu , rocher d'Ardven , adieu , chevreuils , & vous ruisseaux de la colline.... nous ne reviendrons plus : nos tombeaux sont loin d'ici.

## V I I.

FILS du noble Fingal , Ofcian , Prince des hommes ! quelle est la source des pleurs qui baignent tes joues ? Quels nuages peuvent obscurcir ta grande ame ?

Le souvenir , ô fils d'Alpin , le souvenir tourmente la vieillesse. Ma pensée retourne sur les tems qui ne sont plus ; c'est le noble Fingal qui occupe ma pensée. La famille de ce Roi puissant revient à mon esprit & blesse mon ame d'un douloureux souvenir. Un jour nous revenions de poursuivre à la chasse les enfans des montagnes &

des forêts; toute cette plaine étoit couverte de notre jeunesse; le puissant Fingal y étoit; mon fils Oſcur, grand dans la guerre, y étoit aussi. Tout-à-coup une belle fille parut sortir de la mer, & s'offrit à notre vue: sa gorge étoit semblable à la neige qui est tombée dans la nuit; sa joue paroissoit une rose nouvellement épanouie; ses yeux étoient bleus, & son regard étoit doux; mais son cœur étoit gros de tristesse.

O Fingal, renommé dans la guerre; s'écria-t-elle, & vous, fils du Roi, sauvez-moi. Parlez avec assurance, répondit le Roi, parlez, fille de beauté; notre oreille est ouverte à tous, & nos épées sont prêtes à défendre l'innocent.... Je suis le barbare Ullin, si fameux dans la guerre; je me suis arrachée aux embrassemens de celui qui vouloit deshonoré mon sang. Cremor, l'ami des hommes, Cremor, le Prince d'Inverne, étoit mon pere.

Les plus jeunes fils de Fingal se leverent, Carril habile à tirer de l'arc, Fillan aimé des belles, & Fergus le premier à la course. Depuis les hautes montagnes, derriere lesquelles se leve

le soleil, jusqu'aux rivages des mers où il va se précipiter, quel est celui qui osera attaquer une nymphe que gardent les fils de Fingal ? Fille de beauté, rassurez-vous ; soyez tranquille, ô la plus belle des femmes !

Mais sur la surface azurée des mers, on apperçoit au loin quelque chose de semblable au dos d'un flot soulevé ; cet objet s'aggrandit peu-à-peu ; un vaisseau s'offrit à la vue. La main d'Ulin l'attacha au rivage ; il marcha, & les rochers s'ébranlèrent ; ses mouvemens faisoient trembler les montagnes ; son armure retentissoit autour de lui d'un bruit effrayant ; la mort & la destruction étoient dans ses yeux ; sa stature étoit semblable à celle d'une biche de Morven ; il agitoit dans l'air l'acier étincelant.

Nos guerriers tomberent devant lui, comme les épis devant la faux du moissonneur. Il terrassa les trois fils de Fingal ; il plongea son épée dans le cœur de la jeune beauté qu'il poursuivoit ; elle se flétrit comme la fleur desséchée par le vent du midi ; elle tomba comme la neige exposée au soleil du printems ; la mort s'appesan-

tit sur son beau sein ; son ame se répandit avec son sang.

Oscur mon fils descendit de la montagne ; le puissant dans les combats s'avança ; son armure retentissoit comme le tonnerre , & l'éclair de ses yeux étoit terrible : c'est-là qu'on entendit la voix de l'acier , le cliquetis des épées. Ils se frappoient , ils se précipitoient l'un sur l'autre. Ils cherchoient avec le fer un chemin à la mort ; mais la mort étoit loin encore , & tarδοit à venir. Déjà le soleil commençoit à tomber sur l'horison , le bouvier ramenoit les troupeaux à sa cabane ; alors l'épée perçante d'Oscur rencontra le cœur d'Ullin ; il tomba comme un chêne de la montagne , couronné d'une gelée étincelante. Il parut comme un rocher au milieu de la plaine... Ici reposent la fille de beauté & le plus brave des hommes. Ici tombèrent en un même jour la belle & le vaillant.

O fils d'Alpin , les maux des vieillards sont grands ; leurs pleurs coulent sur le passé. Voilà ce qui cauοoit ma tristesse ; le souvenir a éveillé ma douleur. Mon fils Oscur étoit brave ; mais

Oscur aujourd'hui n'est plus. Tu as entendu l'histoire de mes peines, ô fils d'Alpin, pardonne aux pleurs de la vieillesse.

### V I I I.

**P**OURQUOI viens-tu r'ouvrir la source de ma douleur, ô fils d'Alpin ? Pourquoi me demander comment Oscur a péri ? Mes pleurs étendent un voile sur mes yeux ; mais le ressouvenir brille à mon cœur. Comment pourrai-je raconter la mort funeste du héros ? Prince des guerriers, Oscur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus ?

Il s'éclipsa comme la lune dans une tempête, comme le soleil au milieu de sa course, quand les nuées s'élèvent du vaste sein des mers, & quand les noirs orages enveloppent la cime déchirée des rochers d'Ardanider : & moi, semblable à un chêne antique de Morven, je me sens dessécher & périr. La tempête a brisé mes rameaux, & je suis ébranlé par les ailes des vents du nord. Prince des guerriers, Oscur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus !

L'amitié unissoit Dermid & Oscur ;

ils n'étoient qu'un ; ils marchoient ensemble aux combats. Leur amitié étoit aussi forte que leurs épées ; la mort marchoit entr'eux dans le champ de bataille. Ils se précipitoient sur l'ennemi comme deux rochers qui se détachent de la cime d'Ardven. Leurs épées étoient teintes du sang des plus braves ; les guerriers frémissaient à leurs noms. Quel autre que Dermid pouvoit égaler Oscur ? Quel autre qu'Oscur pouvoit égaler Dermid ?

Ils tuèrent le puissant Dargo dans le combat , Dargo jusques-là invincible. Sa fille étoit belle comme le matin , douce comme les rayons de la nuit ; ses yeux brilloient comme deux étoiles ; son haleine étoit comme le zéphir du printems ; sa gorge ressembloit à la neige nouvellement tombée sur une bruyere mouvante. Les guerriers la virent , & l'aimèrent : leurs ames s'attachèrent à cette belle : l'un & l'autre l'aima comme sa gloire : l'un & l'autre vouloit la posséder ou mourir ; mais son cœur se fixa sur Oscur ; Oscur fut le favori de son cœur. Elle ne se ressouvint plus du sang de son pere , & elle aimait la main qui l'avoit versé.

Fils d'Oscian , dit Dermid , j'aime ;  
 ô Oscur ! j'aime cette fille : mais son  
 cœur s'est fixé sur toi , & rien ne peut  
 guérir Dermid. Viens , perce ce sein ,  
 Oscur , ioulage-moi , mon ami , avec  
 ton épée.

O fils de Morni ! mon épée ne sera  
 jamais teinte du sang de Dermid.

Qui donc est digne de verser mon  
 sang , ô Oscur ? Que ma vie ne se ter-  
 mine pas dans l'obscurité : ce n'est que  
 de la main d'Oscur que je dois périr.  
 Fais-moi descendre avec honneur au  
 tombeau , & que ma mort soit glo-  
 rieuse.

Dermid , prends ton épée , fers-toi  
 de tes armes , fils de Morni. Que je  
 tombe avec toi ! Que ma mort vienne  
 de la main de Dermid !

Ils combattirent sur le penchant  
 des montagnes , sur les rives des tor-  
 rens. Le sang teignoit les ruisseaux des  
 forêts , & couloit sur la mousse des  
 rochers. L'aimable Dermid succomba ;  
 il tomba , & rit en mourant.

Tu péris , fils de Morni , & tu péris  
 par la main d'Oscur ! Dermid , invin-  
 cible à la guerre , c'est donc ainsi que  
 tu devois périr ! ... Oscur revint près  
 de



de la beauté qu'il aimoit : il revint ;  
mais elle apperçut sa tristesse.

D'où vient cet air sombre, fils  
d'Oscian ! Quel nuage s'est répandu  
sur ton ame puissante ?

Je m'étois fait un nom par mon  
adresse à tirer de l'arc, ô fille de Dar-  
go, & j'ai perdu ma réputation. Le  
bouclier du brave Gormur que j'ai tué  
dans le combat, est suspendu à un ar-  
bre sur le penchant de la montagne.  
J'ai en vain passé le jour entier, mes  
flèches n'ont pu se percer.

Laisse-moi essayer, ô fils d'Oscian,  
l'adresse de la fille de Dargo. Mes  
mains sont exercées à tirer de l'arc, &  
mon pere se complaisoit dans mon  
habileté.

Elle arrive ; son Amant se cache  
derrière le bouclier ; la fleche vole,  
& perce le cœur d'Oscur.

Bénis soient l'arc & la main d'où  
cette fleche est partie ! Je tombe avec  
plaisir dans les bras de la mort. Et  
quelle autre que la fille de Dargo  
étoit digne d'ôter la vie à Oscur !  
Etens-moi dans la terre, ô ma belle !  
étens-moi à côté de Dermid.

Oscur ! je sens dans mes veines le

sang, l'ame du puissant Dargo : je peux voir la mort sans effroi. Voici le remède à mes peines. . . . (1) Elle perça alors son beau sein de l'épée d'Oscur ; elle tomba , frémit & mourut.

Ils reposent sur le penchant de la montagne ; l'ombre inégale & agitée d'un chêne couvre leur tombe. Souvent sur le gazon verd qui croît autour de cette tombe sauvage , les daims légers viennent chercher la nourriture & le repos , lorsque les feux du midi embrasent les campagnes , & que le silence couvre les forêts.

---

(1) L'aventure qui fait le sujet de ce dernier fragment présente un trait de mœurs particulier aux anciens montagnards d'Ecosse : ils attachoient leur honneur & leur gloire à périr par la main de la personne qui leur étoit la plus chère. Dermid implôre la main d'Oscur ; & Oscur , désespéré d'avoir perdu son ami , se fait percer par sa maîtresse. Mais il paroît , par les anciennes traditions , que le suicide étoit inconnu à ces peuples : c'est ce qui a pu contribuer à faire soupçonner que la mort volontaire de la fille de Dargo n'est qu'une interpolation postérieure , ou peut-être que ces poésies sont l'ouvrage d'un poète moderne , qui a voulu imiter le genre de poésie propre à un peuple sauvage & à une langue nouvelle.

---

*Nous donnerons à la suite de ces fragmens un poëme entier , traduit de la même langue ; mais il sera à propos d'en faire auparavant connoître le sujet , tel que la tradition l'a conservé.*

Gaul, fils de Morni, après avoir vaincu Lathmon à Morven , avoit suivi ce guerrier dans son pays. Gaul fut reçu avec beaucoup d'amitié par Nuath , pere de Lathmon , & devint amoureux de sa fille Oithona. Le cœur d'Oithona ne fut pas insensible , & Nuath consentit à les unir. Au moment où le mariage alloit se terminer, Fingal, qui préparoit une expédition dans le pays des Bretons, envoya à Gaul un ordre de revenir. Gaul obéit, & partit après avoir promis à sa maîtresse de revenir un certain jour, s'il échappoit aux dangers de la guerre. Lathmon fut obligé aussi de suivre son pere Nuath à la guerre , & Oithona resta seule à Dunlathmon , qui étoit le séjour de sa famille. Dunromma h, Seigneur de Cuthal, profita de cette occasion pour enlever Oithona qui avoit autrefois rejeté son amour ; il

la transporta dans une île déserte nommée Tromathon, où il la renferma dans une caverne.

Gaul revint au jour qu'il avoit fixé : il apprit l'enlèvement de sa maîtresse & vola à Tromathon. Voilà où commence ce petit poëme, dont les faits se sont conservés par la tradition. Ce morceau nous a paru l'un des plus touchans de toute la collection. Le lecteur en va juger.

*OITHONA, poëme Erse.*

L'obscurité habite autour de Dunlathmon, quoique la lune montre la moitié de son visage sur la colline. La fille de la nuit détourne ses yeux, car elle voit la douleur qui s'approche. Le fils de Morni paroît sur la plaine, mais aucun son ne retentit dans le palais : aucun rayon de lumière ne perce en tremblant à travers l'obscurité : la voix (1) d'Oithona ne se fait point entendre avec le bruit des torrens de Duvranna.

Où es-tu allée avec ta beauté, fille de Nuath aux cheveux noirs ? Lath-

---

(1) *Oi-thona* signifie dans la langue Erse ou Celtique, *la Vierge de l'Onde*.

mon est dans le champ du vaillant ,  
mais tu avois promis de rester dans le  
palais ; tu as promis de rester dans le  
palais jusqu'au retour du fils de Mor-  
ni , jusqu'à ce qu'il revînt de Strumon  
vers la fille de son amour. Les pleurs  
descendirent sur tes joues à son dé-  
part ; les soupirs s'élevoient en secret  
dans ton sein ; mais tu ne viens point  
à sa rencontre avec des chants accom-  
pagnés du doux frémissement des sons  
de la harpe.

Telles furent les paroles de Gaul ,  
lorsqu'il approcha des tours de Dun-  
lathmon. Les portes étoient ouvertes  
& sombres : les vents souffloient dans  
les salles : les feuilles des arbres en jon-  
choient l'entrée , & le murmure de la  
nuit se faisoit entendre tout autour.  
Triste & silencieux le fils de Morni  
s'assit sur un rocher. Son ame trembla  
pour la fille de son amour , mais il ne  
savait où porter ses pas. Le fils de (1)  
Leth étoit à quelque distance ; il n'é-  
leva pas la voix , car il vit la tristesse  
de Gaul.

---

(1) Morlo, fils de Leth, étoit un des  
plus fameux guerriers de Fingal. Il suivit  
Gaul dans l'expédition de Tromathon.

Le sommeil descendit sur les héros :  
les fantômes de nuit s'éleverent :  
Oithona apparut dans un songe aux  
yeux du fils de Morni. Ses cheveux  
noirs flottoient en désordre ; son œil  
aimable rouloit dans les pleurs ; son  
bras de neige étoit teint de sang ; sa  
robe cachoit à moitié la blessure de  
son sein ; elle s'arrêta devant le guer-  
rier , & sa voix fit entendre ces mots.

Il dort le fils de Morni , lui qui parut  
aimable aux yeux d'Oithona ! il dort  
sur un rocher éloigné , & la fille de  
Nuath expire ! la mer roule ses flots au-  
tour de l'isle obscure de Tromathon !  
j'habite dans les larmes au fond de la  
caverne , & je n'y suis pas seule , ô  
Gaul ; le noir chef de Cuthal y est  
aussi ; il y est avec les fureurs de l'a-  
mour : & que peut contre lui la foible  
Oithona ?

Un vent plus impétueux vint agiter  
la branche du chêne : le songe de nuit  
se dissipa. Gaul prit sa lance de tremble :  
il se leva avec la rage de la colere : ses  
yeux se tournoient souvent vers l'o-  
rient , & accusoient la lenteur du jour.  
Enfin le matin parut , le héros mit à la  
voile , les vents descendoient avec fra-

cas de la montagne; il vogua sur les flots de l'abîme, & le troisieme jour, l'isle de Tromathon parut à sa vue comme un bouclier bleuâtre (1) au milieu de la mer. La vague blanchissante mugissoit contre les rochers de l'isle. La triste Oithona étoit sur la côte; elle regardoit les flots roulans, & les pleurs couloient sur son visage... Mais lorsqu'elle apperçut Gaul couvert de ses armes, elle tressaillit &

---

(1) Cette comparaison accuse évidemment des mœurs simples & guerrieres; tous les objets qui tiennent de près à l'esprit général, au caractère dominant d'un peuple, s'agrandissent naturellement dans l'imagination & deviennent les termes de comparaison les plus familiers & les plus nobles. Ofcian, dans la belle apostrophe au soleil, que nous avons citée ailleurs, compare le soleil au bouclier de ses peres, parce qu'il n'y a rien de si respectable à ses yeux que le bouclier de ses peres. Au reste rien ne justifie mieux la comparaison du bouclier avec l'isle de Tromathon, que l'exemple d'Homere, qui emploie exactement la même image dans le liv. V, de l'Odyssée, v. 280. Il dit: « Les côtes de la Phæacie parurent à ses yeux semblables à un large bouclier au milieu de la mer ténébreuse.

détourna les yeux. Sa joue charmante se baissa & rougit ; le tremblement agita ses bras de neige ; trois fois elle essaya de s'enfuir , mais ses forces l'abandonnerent.

Fille de Nuath , dit le héros , pourquoi veux-tu me fuir ? Mes yeux lancent-ils la flamme de la mort , ou la haine obscurcit-elle mon ame ? Tu es pour moi comme le rayon de l'orient , quand il se leve dans une terre inconnue. . . . Mais ton visage se couvre de tristesse , ô fille du haut Dunlathmon ! L'ennemi d'Oithona est-il près d'ici ? Mon ame brûle de le rencontrer dans la bataille. L'épée frémit aux côtés de Gaul , impatiente d'étinceler à sa main. . . . Parle , fille de Nuath , ne vois-tu pas mes pleurs ?

Chef de Strumon , répondit Oithona en soupirant , pourquoi viens-tu à travers les ondes bleuâtres chercher la malheureuse fille de Nuath ? Pourquoi n'ai-je pas expiré inconnue , comme la fleur du rocher qui élève sa belle tête sans être apperçue , & dont les feuilles desséchées tombent au souffle du vent ? Pourquoi es-tu venu , ô Gaul , pour entendre mon dernier soupir ? Je me



flétris dans ma jeunesse , & mon nom ne fera point entendu. . . . ou il ne le fera qu'avec douleur , & il fera couler les larmes de Nuath. Tu seras triste , fils de Morni , en apprenant la chute de ma réputation ; mais je vais m'endormir dans la demeure étroite , loin de la voix de l'amant affligé. . . . pourquoi es-tu venu , chef de Strumon , sur ces rochers battus des flots ?

Je suis venu chercher tes ennemis , fille de Nuath ; le chef de Cuthal tombera devant moi , ou le fils de Morni tombera... Oithona ! si Gaul est étendu à terre , élève ma tombe sur ce rocher fangeux ; & lorsque tu appercevras un navire voguant sur les vagues obscures , appelle les enfans de la mer ; appelle-les & donne-leur cette épée ; qu'ils la portent au palais de Morni , afin que le héros aux cheveux blancs cesse de tourner ses regards vers le désert , dans l'espérance de revoir son fils.

Eh ! la fille de Nuath vivra-t-elle , répondit Oithona en laissant échapper un soupir , vivra-t-elle , quand le fils de Morni ne sera plus ? Mon cœur n'est pas formé de ce rocher ; mon ame

n'est pas insensible comme cette mer qui élève ses vagues bleuâtres au gré de tous les vents , & roule ses ondes au-dessous de la tempête. Le même souffle qui te terrassera , étendra sur la terre les branches d'Oithona : nous nous desséchons ensemble , fils de Morni. Je ne crains point la demeure étroite ni la pierre grise des morts ; je ne quitterai plus tes rochers , ô Thromathon , que la mer environne ! ... (1) La nuit s'avançoit au milieu de ses nuages , lorsque Lathmon partit pour les guerres de ses peres. La nuit s'avançoit , & j'étois assise à la clarté du chêne. Le vent souffloit au-dehors dans les arbres. J'entendis le bruit des armes. La joie s'éleva sur mon visage ; car je pensai à ton retour. C'étoit le chef de Cuthal qui a des cheveux rouges ; c'étoit le puissant de Dunrommath. Ses yeux rouloient dans la flamme. Le sang de mon

---

(1) Oithona commence ici le récit de son enlèvement. Le passage paroitra bien brusque ; mais nous n'avons pas cru devoir suppléer une transition. Nous craignons également d'altérer les défauts & les beautés de ces poésies extraordinaires.

peuple étoit sur son épée. Ceux qui défendoient Oithona tomberent sous les coups du chef terrible.... Que pouvois - je faire ? Mon bras étoit foible ; il n'étoit pas en état de lever la lance. Dunrommath m'emmena dans ma douleur : il mit à la voile malgré mes pleurs. Il craignoit le retour du puissant Lathmon , le frere de la malheureuse Oithona.... Mais regarde , il vient avec ses guerriers : la sombre vague se divise devant lui !... Où porteras-tu tes pas , fils de Morni ? Ils sont en grand nombre , les guerriers de Dunrommath.

Mes pas n'ont jamais évité le combat , répondit le héros en tirant son épée. Commencerai - je à craindre , Oithona , lorsque tes ennemis sont près de moi ? Vas dans ta caverne , fille de Nuath , jusqu'à ce que le combat soit terminé. Toi , fils de Leth , apporte les arcs de nos peres & le carquois résonnant de Morni. Que nos trois guerriers bandent l'arc , & nous , prenons la lance. Ils sont une armée sur le rocher , mais nos ames sont puissantes.

La fille de Nuath se retira dans la

caverne. Une joie confuse s'éleva dans son ame, comme un fillon rougeâtre que trace l'éclair sur la nue orageuse. Son ame s'enhardit, & les larmes se sécherent sur son œil égaré.

Dunrommath approchoit lentement, car il reconnut le fils de Mornia. Le mépris contractoit les traits de son visage. Un sourire étoit sur sa joue noirâtre. Son œil rouge rouloit, à demi caché, au-dessous de ses sourcils épais.

D'où viennent les fils de la mer, demanda le sombre chef? Les vents vous ont-ils jettés sur les rochers de Tromathon, ou venez-vous chercher la blanche fille de Nuath? Hommes foibles, les fils des malheureux tombent sous la main de Dunrommath! Son œil n'épargne pas le lâche, & il se plaît dans le sang des étrangers. Oithona est un rayon de lumière, & le chef de Cuthal en jouit en secret. Voudrois-tu, fils d'une main foible, fondre sur sa beauté comme un nuage?... Tu as bien pu venir, mais t'en retourneras-tu dans la demeure de tes peres?

Né me connois-tu pas, chef de Cu-

thal aux cheveux rouges, dit Gaul ?  
Tes pieds étoient agiles sur la bruyere  
à la bataille de Lathmon , lorsque  
l'épée du fils de Morni poursuivoit  
l'armée du fils de Nuath , dans les  
terres couvertes de bois. Dunrom-  
math , tes paroles sont fieres , car tes  
guerriers se rassemblent derriere toi.  
Mais est-ce à moi de les craindre , fils  
de l'orgueil ? Je ne suis pas de la race  
des foibles.

Gaul s'avança avec ses armes. Dun-  
rommath se retira derriere ses guer-  
riers : mais Gaul perça le sombre chef  
de sa lance , & de son épée sépara la  
tête au moment où elle s'inclinoit  
pour mourir. Le fils de Morni la se-  
coua trois fois par les cheveux. Les  
guerriers de Dunrommath s'enfuirent.  
Les fleches de Morven les poursui-  
virent. Dix tomberent sur la mousse  
des rochers. . . Le reste mit à la voile  
& vogua sur l'abîme retentissant.

Gaul s'avança vers la caverne d'Oi-  
thona : il vit un jeune guerrier ap-  
puyé contre un rocher ; une fleche  
avoit percé ses flancs , & son œil rou-  
loit foiblement sous son casque. L'ame  
du fils de Morni s'attrista ; il approcha ,  
& dit les paroles de paix.

La main de Gaul peut-elle te guérir, jeune homme au front triste ? J'ai cherché les plantes des montagnes : je les ai recueillies sur les bords cachés des courans : ma main a fermé souvent la plaie des vaillans, & leurs yeux ont béni le fils de Morni. Où habitent tes peres, jeune guerrier ? Etoient-ils de la race des puissans ? La tristesse se répandra comme la nuit sur les lieux de ta naissance, car tu es tombé dans ta jeunesse.

Mes peres, répondit l'étranger, étoient de la race des puissans : mais ils ne seront pas affligés, car ma réputation s'est évanouie comme le brouillard du matin. De hautes murailles s'élèvent sur les bords de Duvranna, & réfléchissent leurs tours couvertes de mousse dans le ruisseau. Un rocher monte derriere ces murs avec ses sapins inclinés. Tu peux le voir de loin ; c'est-là qu'habite mon frere : il est renommé dans la bataille. Donne-lui ce casque luisant.

Le casque s'échappa de la main de Gaul ; car c'étoit Oithona blessée. Elle s'étoit armée dans sa caverne, & étoit venue chercher la mort. Ses yeux ap-

pesantis sont à moitié fermés. Le sang jaillit de son sein.

Fils de Morni, dit-elle, prépare la tombe étroite. Le sommeil descend comme un nuage sur mon ame. Les yeux d'Oithona se troublent. Oh ! si j'étois restée à Duvrama, dans l'éclat brillant de ma réputation, mes années couleroient avec la joie, & les vierges béniroient mes pas. Mais je tombe dans ma jeunesse, fils de Morni, & mon pere rougira dans son palais.

Elle pâlit, & tomba sur le rocher de Tromathon. Le héros affligé lui dressa un tombeau. Il vint à Morven : mais nous vîmes la sombre tristesse de son ame. Ofcian prit la harpe & chanta les louanges d'Oithona. La lumière reparut sur le visage de Gaul ; mais ses soupirs s'élevoient quelquefois au milieu de ses amis, comme les vents agitent encore leurs ailes par intervalles, lorsque l'orage est apaisé.

---

Nous donnerons dans la suite de ce recueil, la traduction de plusieurs autres de ces poèmes : quelque curieux qu'ils nous paroissent, il y regne

nécessairement une certaine uniformité dans les tours & les images, qui fatigue & déplaît par la continuité. Nous avons cherché à sauver ce défaut, en séparant ces différens poëmes, & en les plaçant à côté d'autres morceaux d'un ton absolument divers.





*DE l'usage des Bains froids chez les  
Anciens ; traduit de l'Italien d'après  
un discours du célèbre docteur Cocchi.*

**T**ELLE est la fabrique du corps humain , que ses parties , leur liaison ou leurs rapports , ses forces , les résistances qu'elles produisent & les mouvemens qui en sont une suite nécessaire , n'ont rien qu'on ne parvienne à connoître au moyen de l'observation & de la méthode. Nous savons qu'il n'est point de parties dans notre organisation où l'on ne puisse introduire des agens propres à en changer la figure , le mouvement ou la situation : on peut donc conserver dans le corps humain cette correspondance merveilleuse entre ses forces différentes , dans laquelle consiste la santé.

Ces agens ne sont autre chose que les alimens & les médicamens de toute espèce ; mais ils ne peuvent rien par eux-mêmes , s'ils ne sont introduits , changés , mis en action par

306 *Usage des Bains froids*

ces mêmes forces , dont l'ensemble dans le corps vivant s'exprime ordinairement par le mot de *nature* : & c'est dans ce sens-là qu'Hyppocrate disoit que c'est la nature seule qui guérit , parce qu'en effet elle seule met les moyens en action , & qu'ils seroient tous inutiles sans elle.

Les remedes sont donc nécessaires pour conserver ou recouvrer la santé ; mais , grace aux observations dont la médecine s'est enrichie depuis trente siècles qu'elle est cultivée en Europe , nous avons appris que , sans recourir aux ordonnances absurdes & funestes des ignorans ou des imposteurs , les substances les plus abondantes & les plus agréables , sont aussi les plus salutaires.

Parmi tous les médicamens , il n'en est aucun qui ne le cède à l'eau. L'abondance avec laquelle elle est répandue sur la surface de la terre , l'usage indispensable dont elle est pour tout ce qui vit & respire dans la nature , sa propriété singulière de n'avoir ni saveur ni odeur , doivent conserver à cet élément la préférence que Pindare lui donne sur tous les autres. Son usa-

ge dans les fièvres aiguës & ardentes remonte jusqu'aux siècles les plus reculés ; & nous suivons aujourd'hui plus que jamais la méthode d'Héraclite de Tarente , qui , pour changer insensiblement les humeurs viciées de notre corps , ne prescrivait que l'usage intérieur & fréquent de cette simple boisson.

Ce n'est pas seulement lorsque nous la mêlons à nos liquides , que l'eau contribue infiniment à conserver & à rétablir la santé ; elle opère encore les effets les plus salutaires lorsqu'elle est appliquée à la surface de notre corps , & que par son contact & sa pression elle pénètre immédiatement par l'extrémité des veines absorbantes jusques dans le grand torrent de la circulation.

L'histoire ancienne & les relations des voyageurs modernes nous apprennent que presque tous les peuples se sont plu à se baigner & à nager dans l'eau froide. Cet exercice ne fut pas le produit de la réflexion ; il naquit uniquement du besoin. Privés de presque tous les secours , les premiers habitants de la terre vivoient dans les forêts

& fixoient leurs habitations sur les bords des fleuves. Tel fut l'antique état des nations mêmes les plus polies. Les Grecs, selon Thucydide, n'eurent point d'autres ayeux ; & les découvertes modernes rendent cette opinion plus que vraisemblable : de sorte qu'il y a lieu de croire que dans les premiers tems la terre n'étoit qu'une immense forêt.

Les loix, la religion & l'urbanité n'abolirent point cette coutume. Nous lisons dans l'Illiade qu'Ulysse & Diomede, de retour de leur expédition nocturne, allerent, au lever de l'aurore, se baigner dans la mer pour se rafraîchir & prendre de nouvelles forces. Dans l'Odyssée nous voyons Nausicaa & les femmes de sa suite se baigner dans le fleuve, quoique les circonstances indiquent clairement que ce fut en automne, & peut-être même en hiver. Qu'il nous soit permis de dire à ce sujet qu'il est bien étonnant que ces deux passages du plus ancien & du plus grand des poètes aient échappé à Plin, lui qui prétend qu'Homere n'a jamais fait mention que des bains chauds. Virgile, appuyé

ans doute de l'autorité de Caton & le Varron, dit que les premiers habitants de l'Italie plongeient leurs enfants dans les fleuves & même dans la neige pour leur endurcir le corps. Les Spartiates, les anciens Germains & les Celtes en faisoient autant, & cette coutume est encore aujourd'hui en usage chez quelques peuples du nord & dans les deux Indes.

Il est évident par ce qui nous reste des bains des anciens Romains & par les descriptions qu'on nous en a laissées, qu'il n'en étoit aucun qui n'eût sa piscine ou son *baptistère*, c'est-à-dire, un réservoir d'eau froide assez grand pour pouvoir y nager. Plin rapporte qu'au tems d'Auguste l'usage s'étoit déjà introduit de se faire jetter de l'eau froide sur le corps en sortant du bain chaud. Chez les Macédoniens les bains d'eau froide étoient pratiqués même par les femmes en couche, & Polien nous apprend que Philippe voulant se défaire d'un Général de Tarente, prit pour prétexte qu'il étoit trop délicat, & qu'il ne se lavoit jamais que dans des bains préparés.

La religion contribua encore plus :

310 *Usage des Bains froids*

à établir chez les anciens l'usage des bains froids, que le plaisir & l'exercice. Les historiens ont observé qu'il n'étoit point de nation qui ne fût persuadée qu'on étoit infiniment plus agréable à ses Dieux après s'être lavé dans de l'eau froide: de-là les lustrations des Egyptiens, & les superstitions infinies des Grecs, des Romains & des barbares. Voyez dans Théophraste, ce *dévo*t qui ne passoit jamais devant une fontaine sans s'y baigner la tête.

Il seroit étonnant que l'usage des bains froids étant aussi fréquent chez les anciens, les médecins de ces tems-là n'en eussent pas observé les effets: aussi l'ont-ils fait de manière à mériter notre admiration. Les observations qu'ils ont faites à ce sujet sont si exactes & si judicieuses, que toutes les découvertes modernes n'ont servi qu'à nous faire sentir la nécessité de nous y conformer.

Les Egyptiens ont été sans contredit les premiers des anciens peuples qui ayent cultivé la médecine: ils la transmirent aux Grecs; mais comme aucun de leurs ouvrages ne nous est

parvenu , il seroit bien difficile d'apprécier leur mérite relativement à cette partie des connoissances humaines ; d'ailleurs l'Egypte fut long-tems inaccessible aux étrangers , comme l'est aujourd'hui le Japon ; & lorsqu'il fut permis à leurs voisins d'y pénétrer, le langage & les caracteres mystérieux dont les Prêtres affectoient d'envelopper leur doctrine , la rendoient impénétrable. Du reste , Homere assure que les médecins Egyptiens l'emportoient sur ceux du reste des nations , & que ce fut d'une reine d'Egypte qu'Helene apprit l'usage de l'opium : car s'il faut en juger par les effets , c'est-à-dire , par la propriété d'enivrer légèrement , de réjouir & de procurer l'oubli des maux & le sommeil , il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût là le *Népende* d'Helene : d'ailleurs , mille ans après , les femmes de Diospolis se servoient encore de cette drogue , ainsi que Diodore l'atteste ; d'où lui est venu sans doute le nom de suc *thébaïque* , qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Herodote , dont le témoignage ne doit jamais paroître suspect lorsqu'il

312 *Usage des Bains froids*

parle des choses qu'il a vues lui-même, nous apprend que de son tems la médecine étoit partagée en différentes parties en Egypte, & que chacune d'elles étoit enseignée par un professeur particulier, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui dans les grandes universités de l'Europe.

Hocrate dit que les médecins Egyptiens proscrivoient les médicamens trop actifs, & qu'ils avoient pour maxime de ne jamais violenter la nature, d'aller toujours au plus sûr, en adaptant les remèdes aux alimens & au régime de vivre. Ne sont-ce pas là les procédés des meilleurs médecins de nos jours ?

Les écrits des anciens médecins Grecs renferment des vérités physiques si lumineuses, si fécondes en conséquences utiles, & en même tems tant de puérilités & d'absurdités, qu'il n'y a guere lieu de penser que la plupart de ces vérités aient été le produit des recherches des Grecs ; il est bien plus raisonnable de croire que les Grecs les devoient à un autre peuple plus instruit & plus philosophe : & qui ne sait pas que ce fut en Egypte  
que



que Thalès, Pythagore & Démocrite, dont Hippocrate fut le disciple, allèrent puiser leurs opinions ? Ce qui est de certain, c'est que lorsque l'Egypte perdit sa puissance, sa doctrine & sa liberté, on vit les sciences & la médecine dépérir sensiblement dans la Grece, jusqu'à ce qu'enfin les ténèbres de l'ignorance s'étendirent sur toute l'Europe. Ces ténèbres n'ont disparu que depuis que les Médecins se sont attachés à l'étude des ouvrages des Grecs, & qu'ils ont mis leurs excellens préceptes en œuvre, c'est-à-dire, depuis environ 200 ans. Mais ce n'a été qu'au siècle passé que, selon la méthode admirable des premiers disciples des Egyptiens, on est parvenu, au moyen de l'observation & du raisonnement, à porter la médecine au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

Or si les Médecins Egyptiens possédoient à fond les principes de leur art, comme il n'est guere possible d'en douter, c'est certainement d'après des observations bien suivies & des connoissances bien fondées de la na-

314 *Usage des Bains froids*

ture & des forces du corps humain, qu'ils ont introduit ou conservé l'usage du bain d'eau froide. Euripide voyageant en Egypte avec Platon, fut attaqué d'une maladie dangereuse, dont il fut promptement guéri par quelques bains d'eau de mer.

On trouve dans Hippocrate une infinité de vestiges de la médecine excellente & philosophique des Egyptiens, & entr'autres l'usage des bains froids; il paroît même que ce grand homme en possédoit la véritable théorie: mais pour s'en convaincre il ne faut lire Hippocrate qu'après s'être enrichi de tout ce que les découvertes modernes nous ont appris sur la nature de l'eau froide & sur la structure & la disposition des parties externes de notre corps, qui en reçoivent la première impression.

Après avoir parlé de l'usage que les anciens faisoient de l'eau froide, passons à l'examen de ses effets.

Le feu, cet élément que la main du Créateur a répandu dans toute la nature, qui pénètre tous les corps & resplendit dans tout l'univers, excite tellement l'admiration des premiers

philosophes, que la plupart d'entr'eux se voyant dans l'impossibilité d'en approfondir l'essence, le regarderent comme une chose divine : quelques-uns même allèrent jusqu'à l'adorer.

L'effet le plus merveilleux, le plus universel, & propre uniquement du feu, c'est de se mêler avec les autres corps, & de les raréfier tous, soit solides, soit fluides, soit mixtes. Au contraire, l'effet principal & le plus universel du froid, qui n'est autre chose que la diminution ou l'absence du feu, c'est de resserrer tous les corps dans toutes leurs dimensions, en rapprochant les parties extrêmes du centre, comme l'enseigne l'expérience. La dilatation de l'eau, lorsqu'elle vient à se glacer, ne contredit point notre proposition. Cette augmentation de volume n'a d'autre principe que l'interposition de l'air dans les molécules de l'eau.

Le degré de chaleur de l'eau, comme celui de l'atmosphère, est toujours au-dessous de la chaleur du sang humain : de-là il est aisé de comprendre quel effet doit produire son contact à la superficie de notre corps :

316 *Usage des Bains froids*

elle y agira d'abord par ce nouveau degré de froid , en resserrant & crispant sa surface : en second lieu , par sa pression , jointe à celle de l'atmosphère qui l'environne ; en sorte que la pression de l'eau sur les corps qui sont en contact avec elle , est toujours relative à la hauteur de la colonne , avec laquelle elle presse , & à l'intensité de son refroidissement.

Donnons une idée légère de la structure du corps humain ; la première chose qui se présente à nos yeux , c'est l'épiderme ou la cuticule. L'épiderme est formé d'un amas infini de petites écailles qui tiennent les unes aux autres , & qui sont percées d'une infinité de pores dont les uns sont les extrémités des vaisseaux excréteurs & artériels , qui portent au dehors la matière de la sueur & de la transpiration. Les autres sont les orifices des veines , qui servent à rapporter dans l'intérieur du corps l'air & l'eau qui s'y trouvent répandus : elles donnent aussi l'entrée aux parties les plus fines , les plus déliées & les plus mobiles des médicamens qu'on applique à leur surface. Ces veines

s'appellent vaisseaux absorbans. Les anciens n'en admettoient qu'une seule espèce, & Bellini même de nos jours a pensé à ce sujet comme les anciens. Au-dessous de la cuticule se trouve le corps réticulaire de Malpighi: il donne passage non-seulement à tous ces vaisseaux, mais encore aux extrémités des papilles nerveuses, qui font le siège & l'organe immédiat du sentiment. Ces papilles ont leur base dans la peau, qui est une forte membrane tissue de fibres tendineuses & extrêmement élastiques. La peau sert d'appui à un amas infini de petits vaisseaux sanguins, artériels & veineux, qui sont entrelacés dans sa substance: sous la peau se trouve le corps graisseux; ensuite on découvre les muscles, les vaisseaux sanguins de toute espèce, grands & petits, & enfin la charpente osseuse qui donne la solidité & la consistance à toute la machine.

L'effet que l'eau froide produit d'abord sur le corps humain, est de comprimer par son poids toute la surface des parties molles contre la charpente osseuse qui les soutient, de con-

318 *Usage des Bains froids*

tracter les parties qui sont susceptibles de sentiment ou de ressort, comme les vaisseaux, les nerfs, les muscles, enfin de condenser tous les fluides qui roulent dans ces vaisseaux. Cette pression & cette crispation n'arrivent jamais que le ressort de ces parties n'en soit augmenté. De-là l'accélération du mouvement des fluides, accélération d'autant plus salutaire, que leur éloignement du cœur ne les dispose que trop à séjourner.

En second lieu, elle diminue la transpiration par la contraction des orifices des tuyaux excréteurs, elle augmente la souplesse & la flexibilité de ces parties, au lieu que les bains chauds produisent un effet tout opposé. La balance statique nous apprend que dans ceux-ci l'on perd jusqu'à vingt onces chaque fois; d'où naît l'épuisement & cette rigidité des fibres qu'on éprouve lorsqu'on en fait un usage trop continué.

Mais ce n'est pas seulement sur la surface du corps que le bain froid opere; il y a une telle correspondance entre toutes les parties de la machine, au moyen des nerfs qui

sont eux-mêmes le principe du sentiment & du mouvement , que cette première impression de froid , occasionnée par le contact de l'eau , se communique en un instant dans toute l'économie animale. Bientôt par une loi générale & commune à tous les corps qui sont capables de ressort , toutes les parties solides ainsi contractées , reviennent sur elles-mêmes , redoublent de force & d'action , poussent les fluides avec plus de violence , les divisent davantage , & en augmentent la vélocité : de-là cette chaleur douce & agréable qu'on éprouve après les bains froids : de-là encore l'abondance des sécrétions , de celle sur-tout qui s'opère dans le cerveau pour le besoin & l'intérêt commun de toute la machine.

Mais comme le bain n'agit sur le corps humain que relativement à ses forces , il s'ensuit qu'il faut sçavoir les apprécier dans chaque individu , & connoître toutes les précautions qu'exige l'usage d'un remède de cette importance. Les anciens avoient d'excellentes observations là-dessus. Le célèbre Agatinus , qui exerçoit la mé-

320 *Usage des Bains froids*

decine à Rome sous Trajan & qui fut le maître d'Archigene, avoit écrit sur cette matiere; mais il ne nous reste de ses ouvrages qu'un excellent fragment, qu'Oribase nous a conservé.

Une des précautions les plus essentielles est celle qui regarde la température du bain. Les anciens qui n'avoient point de thermometre, s'en rapportoient à cet égard au jugement des sens. Gallien prétend que pour bien supporter l'eau froide, il faut avoir de la force & du nerf dans l'ame; l'on a remarqué en effet que les personnes vigoureuses recherchent & aiment le bain d'eau froide préférablement aux autres hommes. Horace a immortalisé la fraîcheur de la fontaine qui couloit à sa maison de campagne, & Seneque prenoit les bains d'eau froide même au mois de Janvier. Aujourd'hui que nous sommes plus en état de mesurer la température du chaud & du froid, on pense que l'eau la plus propre à cet usage est celle qui est de trois ou quatre degrés au-dessous de la température de l'air environnant, ce qui répond à-peu-près au cinquantieme degré du dernier



**t**hermometre construit avec le mercure. Qu'on ne croie donc pas que les bains froids soient aussi dangereux que le prétendent certains auteurs : des milliers d'exemples de gens qu'on a retirés vivans de dessous les glaces & les neiges où ils étoient ensevelis , prouvent assez que quand on a le corps d'ailleurs bien constitué , quand les parties sont susceptibles de force & de ressort , quand le cœur peut repousser l'impétuosité du sang qui reflue vers les ventricules dans l'instant du contact de l'eau , le bain froid , loin d'être dangereux , est très-salutaire. Alexandre le Grand s'évanouit dans les eaux froides du Cydnus , & le premier des Frederics perdit la vie dans le même fleuve ; mais dans quelle circonstance ces deux grands hommes s'y plongèrent-ils ? Tous deux étoient brûlés par l'ardeur du soleil , couverts de poussiere & de sueur , & excédés de fatigue. Faut-il s'étonner que le sang étant prodigieusement raréfié par la chaleur & la fatigue , & venant à s'accumuler tout-à-coup dans le ventricule droit par la contraction subite extérieure , le cœur ait cédé à l'ef-

322 *Usage des Bains froids*

fort , & n'ait pu surmonter cette résistance ? D'ailleurs la constitution particuliere de ces deux héros , & peut-être encore le trop long séjour qu'ils firent dans une eau extrêmement froide , purent très-bien occasionner leur accident. Mais les bains chauds en ont produit de bien plus funestes , & combien n'en produisent-ils pas encore tous les jours ?

Du reste il est important de ne jamais entrer dans l'eau froide qu'après un long repos , lorsque la digestion est faite , & que tout est calme dans la machine : on doit sur-tout éviter ce bain lorsqu'on a quelque partie du corps trop foible , sujette à quelque hémorrhagie , ou attaquée de quelque obstruction considérable ; enfin il faut y rester d'autant moins , que l'eau sera plus froide.

Avant de finir , observons que le propre du bain froid étant de favoriser la circulation & de diminuer le diametre des vaisseaux , Celse a eu raison d'affurer que l'eau froide étoit merveilleuse pour la tête , & que quand cette partie est infirme , on n'a rien de mieux à faire que d'y en verser

dessus en toute saison , & de s'en laver en même tems le visage. Ceux qui sont familiers avec les écrits d'Hippocrate , se rappellent que dans les *fièvres* & les maladies aiguës , ce grand homme appliquoit très-souvent à la tête différentes matieres froides ; & Serfanus nous apprend qu'Avicenne son maître , qui pendant cinq cens ans tint le sceptre de la médecine , ne se guérit lui-même d'une fièvre ardente que par des fomentations de neige.

En un mot , les Romains ne connoissent rien de plus propre à conserver & même à rétablir la santé , que l'usage des bains froids. L'utilité de cet exercice se fera sentir aisément à quiconque s'occupera de l'origine véritable & mécanique des maladies , & non de ces descriptions puériles & chimériques dont les charlatans bercent la pauvre populace.

Quantité de maux , & quelquefois les plus considérables , sont occasionnés par la lenteur & la ténacité des liquides , par le défaut de proportion dans le mélange de leurs parties , comme aussi quelquefois par leur trop grand volume ou par leur peu de soli-

424 *Usage des Bains froids*

dité. Dans tous ces différens cas les bains froids sont d'une utilité connue & éprouvée. C'est avec de l'eau du Xanthe, que les compagnons d'Hector rappellerent ce héros à la vie lorsqu'il tomba renversé par l'énorme pierre que le terrible Ajax lui avoit lancée. Hippocrate rendit au jour une femme évanouie, qu'on croyoit morte, au moyen de quatre seaux d'eau froide qu'il lui fit jeter sur le corps. Dans les défaillances, dans les paralysies, les convulsions & toutes les maladies du nerf, ce Médecin ne propose point d'autre remède

On sçait que Musa guérit Auguste de la maladie dont il fut attaqué à son retour de la Biscaye avec des fomentations & des gargarismes d'eau froide : cette maladie avoit été occasionnée par un cautere ou une fluxion très-abondante & très-opiniâtre qui s'étoit jettée sur toute l'étendue de la membrane pituitaire & de la trachée-artère : elle étoit sans aucun ulcere manifeste, & ressembloit assez à la maladie qui est si commune en Angleterre.

Dion accuse mal-à-propos le Médecin Musa d'avoir fait périr le

jeune Marcellus en le traitant peu de tems après de la même maniere. Ce jeune Prince mourut en effet dans le bain ; mais c'étoit aux eaux thermales de Baïes , comme nous l'apprend Propertius ; d'ailleurs si l'on fait attention que Dion vivoit deux cens ans après cet événement , & que cet auteur chagrin & satyrique s'attache sans cesse à flétrir la mémoire des plus grands hommes , son témoignage ne fera pas d'une grande valeur.

Enfin l'usage des bains froids , cet usage si salutaire , consacré par la religion & par la sagesse des peuples les plus célèbres de la terre , est tombé parmi nous comme tant d'autres portions des mœurs antiques , & vraisemblablement mes efforts ne le rappelleront pas ; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'avertir mes compatriotes & de traiter méthodiquement une partie sur laquelle nous n'avons encore rien de satisfaisant ; d'ailleurs j'ai voulu donner un essai du procédé qu'il seroit à désirer qu'on suivît dans l'examen de tous les remèdes connus bons ou mauvais : j'aime cependant à croire que nous ne négligerons pas

326 *Usage des bains froids.*

toujours l'usage que je propose. Quelques nations de l'Europe l'ont renouvelé, & il s'étend de jour en jour. Les Anglois en ont donné les premiers l'exemple : craindrions-nous de nous y conformer ? & se peut-il qu'un seul d'entre nous ignore que sans les découvertes & les travaux de ce peuple, la médecine moderne ne seroit peut-être pas encore sortie des ténèbres où elle étoit ensevelie avant les jours heureux de l'immortel Harvée ?





*LETTRE adressée à M. de Voltaire ;  
par M. Murphy , Comédien Anglois ,  
Auteur d'une tragedie de l'Orphelin  
de la Chine.*

**M**ONSIEUR , un auteur Anglois qui vous adresse une lettre , aura tout l'air de traiter avec l'ennemi ; car non-seulement une guerre cruelle déchire nos deux nations rivales ; mais encore vous paroissez nous avoir déclaré depuis quelque tems une guerre particuliere dans plusieurs de vos écrits. Toutes les fois qu'il est question des Anglois , vous ne manquez pas de les traiter de *féroces Insulaires*. Vous prétendez que , si nous sommes instruits , c'est votre pays qui nous a donné des leçons ; que la même cause qui nous a privés du génie de la peinture & de la musique , nous a refusé aussi le véritable esprit de la tragédie ; qu'en fait de goût & d'élégance dans la composition , les autres peuples nous ont bien surpassés ; en un mot, selon vous, nous sommes encore

barbares. Ce ton de prévention défigure presque toutes vos pieces fugitives. Cependant l'esprit d'humanité qui respire dans vos ouvrages , & le zele ardent dont vous paroissez animé pour l'honneur des lettres , ont engagé l'auteur du drame anglois de l'Orphelin de la Chine , quoique *obscur Insulaire* , à vous proposer avec liberté & avec confiance quelques réflexions. Puisque j'ai osé mettre sur notre théâtre un sujet sur lequel vous avez exercé vos rares talens , & que je n'ai pas craint d'essayer mes forces à tendre l'arc d'*Ulysse* , je dois me justifier auprès de vous de m'être écarté de votre plan , & d'y avoir substitué une intrigue nouvelle.

Les remarques qu'un de nos plus excellens critiques ( M. *Hurd* ) a faites sur l'Orphelin de la maison de *Tchao* , dans son commentaire sur *Horace* , m'ont d'abord fait naître l'idée de m'exercer sur ce sujet. Cette piece , que le Pere du *Halde* nous a conservée , joint à beaucoup de confusion & d'irrégularité quelques traces de ressemblance avec les grands modèles de l'antiquité. Mais j'ai cru voir



un défaut dans la maniere dont le Mandarin fauve l'Orphelin , en sacrifiant , sans effort , son propre fils à sa place. J'en ai été d'autant plus frappé , que le sujet fournissoit une assez belle occasion de peindre les combats de la tendresse paternelle , dans une épreuve si terrible. Il me parut donc , que , si l'on pouvoit engager dans l'intrigue le pere & les deux jeunes gens d'une maniere naturelle & vraisemblable , & non enveloppée d'un nuage impénétrable , comme l'énigme de l'*Héraclius* de Corneille , il en résulteroit plusieurs situations , où l'on pourroit émouvoir les affections du cœur les plus tendres & les plus sensibles : mais je sentoie en même tems que cet ouvrage étoit au-dessus de mes forces.

Dans ces sentimens , Monsieur , j'appris avec plaisir , que vous aviez donné à Paris votre Orphelin de la Chine. J'en souhaitois ardemment la lecture , persuadé qu'un écrivain tel que vous ne manqueroit pas de saisir tous les incidens frappans qui sortent naturellement d'un sujet si fécond , & qu'il y mettroit en mouvement tous les ressorts du pathétique. Sans être

330 *Lettre à M. de Voltaire.*

absolument trompé dans mon attente ;  
je vous avoue , Monsieur , que je le  
fus à quelques égards. Je vis que vous  
étiez entré dans votre sujet par le cen-  
tre de l'action. Les alarmes commen-  
cent avec la piece , & après le récit  
qui concerne *Gengis-Kan* , vous pré-  
parez les événemens dans le premier  
acte en vrai poëte ,

*Meum qui pectus inaniter angit ,  
Ut Magus.*

Au commencement du second acte ;  
vous remuez nos passions en maître ;  
mais bientôt , semblable à un rameur  
qui ayant d'abord épuisé toutes ses  
forces , est obligé de ralentir subite-  
ment ses efforts , *M. de Voltaire* m'a  
paru tomber tout d'un coup. Le tu-  
multe des passions ne nous agite plus ,  
& l'intérêt disparoît. *Gengis-Kan* s'a-  
muse à raisonner de politique ; la ten-  
dresse d'une mere que les cris de la  
nature appellent au secours de son  
fils , est entremêlée de récits froids &  
inanimés. Comme il faut un rôle  
pour l'*Amoureux* , le vainqueur sau-  
vage de tout un peuple devient sur le

champ le Chevalier Gengis-Kan , ne  
cédant en rien au soupirant le plus par-  
fait qui ait jamais promené ses cha-  
grins au jardin des Thuileries. Je me  
rappelai alors , Monsieur , vos pro-  
pres paroles , qui expriment si bien  
ce goût mâle & judicieux que l'Eu-  
rope vous connoît. « Quelle place ,  
» dites-vous , pour la galanterie que  
» le parricide & l'inceste qui désolent  
» une famille , & la contagion qui ra-  
» vage un pays ? Et quel exemple plus  
» frappant du ridicule de notre théâ-  
» tre & du pouvoir de l'habitude ,  
» que Corneille d'un côté qui fait dire  
» à *Theſée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste ,  
L'absence aux vrais amans est encor plus  
funeste.

» Et moi qui , soixante ans après lui ,  
» viens faire parler une vieille Jocaste  
» d'un vieil amour , & tout cela pour  
» complaire au goût le plus fade &  
» le plus faux qui ait jamais cor-  
» rompu la littérature ». Je vous  
avoue , Monsieur , que Gengis-Kan ,  
au moment où il donne des chaînes à

une nation entiere , & où , en usurpant la couronne , il fait massacrer toute la Famille Rôyale , à l'exception d'un seul enfant qu'il recherche avec acharnement , me paroît exactement dans le cas de l'amoureux *Œdipe* au milieu des horreurs de la peste : *Nunc non erat hîc locus*. Que cet excellent ouvrage , ce chef-d'œuvre de votre pays , l'*Athalie* de Racine , seroit défiguré par une intrigue galante , dans laquelle on introduiroit un tyran faisant l'amour à la femme du Grand-Prêtre , ou dans laquelle *Joad* nourrissant pour *Athalie* une ardeur secrete , répondroit à ceux qui lui demanderoient quels ordres il veut donner pour le salut de son pays : *aucun*. Voilà cependant le langage que vous faites tenir à un conquérant du Nord : vous le faites soupirer pour la femme d'un Mandarin qui n'a aucun moyen de lui résister , & qui n'étant pas alliée à la Famille Royale , ne pourroit , en lui donnant la main , l'affermir davantage sur le trône qu'il a usurpé. Mais à quoi bon insister sur ces observations avec vous , Monsieur , qui croyez que l'amour doit dominer en tyran dans une

tragédie, ou n'y point paroître du tout, parce qu'il n'est pas fait pour la seconde place ? avec vous, à qui il paroît ridicule que *Néron* se cache derrière une tapisserie, pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival ? La nécessité de remplir la longue carrière d'une tragédie par un amour épisodique, est sans doute ce qui vous a fait tomber dans cette erreur : j'ose l'appeler erreur, parce que j'ai observé que cette stérile ressource avoit été employée par plusieurs écrivains modernes. Dans presque tous les ouvrages dramatiques que j'ai lus, le scélérat de la pièce est amoureux de quelque honnête femme, & les scènes entre ces deux personnages, m'ont toujours paru ennuyer & fatiguer les auditeurs ; celles même qui sont parées de toutes les graces d'un style aussi séduisant que le vôtre, qui sçait embellir tous les sujets,

Pour moi, Monsieur, qui ne fais que manier le crayon, & qui n'ai pas comme vous le talent de répandre sur les objets ces couleurs vives & durables d'une belle imagination, j'aurois essayé vainement de soutenir cette

conservation de ce Roi enfant n'est pas importante pour eux , nous ne nous y intéressons que foiblement. D'ailleurs, la coqueluche, la petite vérole, ou quelque autre maladie funeste à l'enfance, pourra l'enlever dans ses premiers ans : au lieu que lorsqu'il sera devenu homme, qu'il sera l'un des principaux agens de la piece, & qu'il y aura un complot formé pour détruire les oppresseurs de son pays, & les bourreaux de sa famille, le zele du mandarin sera animée par de bien plus puissans motifs, & dans ce cas, son devoir même l'obligera, pour ainsi dire, à sacrifier son fils au bien de sa patrie. Chez vous, Monsieur, je ne vois pas trop à quoi peut aboutir ce grand zele de *Zamti*. Ses espérances sont au moins si éloignées, qu'elles deviennent presque chimérique ; & comme d'ailleurs l'histoire nous assure que les tartares ont été chassés de la Chine, non dès leur entrée dans ce pays-là, mais après plusieurs années de possession, & lors même qu'ils purent s'incorporer avec les vaincus, en adoptant leurs usages & leurs loix, j'ai cru devoir revenir à mes premières idées.

idées. Je ne sçais si j'y ai été trop attaché , ou si mes raisonnemens sur la conduite de votre piece sont justes ; c'est ce que j'abandonne à votre décision & à celle du public. Vous trouverez , Monsieur , dans mon ouvrage plusieurs traits empruntés de votre élégante tragédie , & vous vous appercevrez que j'ai souvent suivi vos traces. Je n'ai pas besoin d'apologie là-dessus , ni vis-à-vis du public qui a applaudi plusieurs des morceaux qui vous appartiennent , ni vis-à-vis de vous qui sçavez si bien que je n'ai fait que suivre l'exemple de plusieurs écrivains fameux , tels que *Boileau* , *Cornille* & *Racine* , chez vous ; *Milton* , *Addison* & *Pope* en Angleterre. J'ai lu quelque part que vous aviez dit fort agréablement , à propos de l'usage fréquent que le célèbre *Métastase* faisoit de vos pieces pour enrichir les siennes : *Ah le cher voleur ! il m'a bien embelli*. Pour moi , Monsieur , je suis bien loin de prétendre à ce talent d'embellir : profiter de mes lectures & perfectionner mes productions , voilà tout ce que je puis espérer , & ce que je me flatte d'avoir fait , en emprun-

tant des traits , non-seulement de vos ouvrages , mais encore de ceux des anciens. Si les autorités que je viens de citer ne suffisoient pas pour ma justification , j'en pourrois encore citer une très-respectable. C'est celle de *M. de Voltaire* lui-même que j'ai souvent trouvé sur les pas de *Shakespeare* , quelque peu de cas qu'il paroisse faire d'ailleurs des talens extraordinaires de ce grand homme : car nous avons remarqué , nous autres *Insulaires* , que vous vous plaisiez à relever les fautes du plus grand génie qui ait existé depuis *Homère* , lors même que vous l'imitiez. Aussi un homme d'esprit de ma connoissance prétendoit que , lorsque , dans la préface d'une tragédie , vous traitiez *Shakespeare* comme un sauvage ivre , c'étoit un pronostic toujours sûr que votre piece lui seroit plus favorable.

Si les grandes scènes que présente *Shakespeare* , si les traits hardis dont il a peint toute la nature , ces forêts sombres , ces déserts horribles , ces plaines brûlées , ces montagnes & ces rochers énormes , sur le sommet desquels on voit sans cesse briller les



éclair & l'on entend gronder la foudre : si ces tableaux terribles ne frappent pas l'imagination de *M. de Voltaire*, puis-je me flatter que la régularité pénible de ma piece pourra lui plaire un moment ? Si elle ne lui paroît pas une farce monstrueuse , c'est tout ce que je puis raisonnablement attendre ; mais quel que soit le jugement que vous porterez de cette tragédie , je vous prie , Monsieur , de ne point juger par elle du goût de la nation Angloise , ni de l'état actuel de notre littérature. Ce que vous avez dit de vous-même avec trop de modestie , pour faire honneur à votre nation , je puis l'avancer avec vérité de l'auteur de *l'Orphelin* Anglois , qui est l'un des plus médiocres poètes qui existent en Angleterre. Il est vrai cependant que la piece a été reçue avec des applaudissemens peu communs , & que j'ai reçu des marques singulieres d'estime de beaucoup de personnes de la premiere distinction ; mais permettez-moi de dire en même tems , que ceux mêmes qui m'ont accordé leurs suffrages , ont vû les défauts de ma piece aussi-bien que si elle avoit été examinée par

*l'Académie des belles-lettres.* La nation Angloise est généreuse, Monsieur : les moindres étincelles de talent trouvent toujours chez elle les plus, grands encouragemens. D'ailleurs je dois vous avertir d'une chose, au cas que vous découvriez des traces de barbarie dans le style & dans la fable de cette tragédie : c'est que, si vous aviez été présent à la représentation, vous auriez vu une pompe de spectacle, ordonnée avec une bienséance inconnue sur la scène Françoisse. Les acteurs qui ont exécuté les rôles de *Zaphimri* & d'*Hamet* l'ont fait d'une manière si intéressante, que vous auriez regretté de n'avoir pas enrichi votre pièce de ces deux caractères, sur lesquels votre pinceau enchanteur auroit répandu toutes les graces du coloris. Vous auriez vu *Zamti* rendu par un acteur, dont les rares talens sont capables d'ajouter encore du pathétique & de l'harmonie à *Shakespeare* même, & ont déjà embelli plusieurs de vos propres scènes sur le théâtre Anglois.

Enfin, Monsieur, je vous prie de croire qu'en composant cette tragédie, je n'ai point eu l'idée de lutter

*Lettre à M. de Voltaire.* 341

Contre un écrivain aussi célèbre que vous l'êtes : j'ai été excité par un motif plus modeste , *propter amorem quod se imitari avelo*. Si j'ai pu approcher de vous , même de très-loin , c'en est assez pour satisfaire mon ambition.

*Je suis , &c.*

A Londres , le 30 Avril 1759.

*Réflexions sur la Lettre précédente.*

**V**OILA un exemple de critique très-vive & très-sévère , sans aigreur & sans personnalité : & c'est un étranger qui nous donne cet exemple ; c'est un Anglois qui , en censurant le meilleur poète d'une nation rivale de la sienne , s'est permis cette modération. Mais en applaudissant au ton d'estime & d'égards avec lequel M. Murphy attaque la piece de M. de Voltaire , nous sommes bien éloignés de convenir de la justesse de toutes ses remarques. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion détaillée sur ce sujet ; mais nous observons en général , que l'auteur Anglois n'a pas

failli dans son vrai point de vûe l'*Orphelin* de M. de Voltaire. Le reproche qu'il fait à cette piece de manquer d'intérêt, est de sa part une erreur de principe plutôt que de sentiment. Il en cherche la cause dans l'époque où notre poëte a pris l'*orphelin*, & il se trompe dans la cause comme dans l'effet. Il prétend qu'on ne peut pas s'intéresser vivement à un enfant encore au berceau, & il a raison : mais il ne fait pas attention que cet enfant dont le salut fait le ressort principal de l'action, n'est pas pour cela l'objet immédiat de l'intérêt ; que ce sont les combats violens de la nature & du patriotisme qui nous agitent & nous troublent ; que c'est sur *Zamti* & sur *Idamé* que tous nos sentimens vont se réunir, & que si nous prenons quelque intérêt au sort de l'*orphelin*, ce n'est qu'un intérêt secondaire & réfléchi, dont le principe est dans celui que nous inspire la situation terrible d'un pere qui immole son fils à son Roi, & d'une mere tendre qui ne peut résoudre son cœur à ce barbare sacrifice. En développant & en appliquant cette observation, on verra que la

plûpart des critiques de M. *Murphy* tombent à faux: il en est de même pour l'*Andromaque*. Nous nous attendrissions pour cette mere désolée , nous partageons les tourmens de trois amans malheureux; mais à qui *Astianax* a-t-il jamais fait répandre une larme ? On voit par ce que nous venons de dire , que cette grande ressemblance que M. *Murphy* trouve , entre *Andromaque* & l'*Orphelin* de M. de Voltaire , n'est pas trop bien fondée. Outre que le salut de l'orphelin est d'une toute autre importance que celui d'*Astianax* , il est aisé de remarquer combien ces deux drames different entr'eux , & par la nature de l'action , & par la conduite , & par les mœurs , & par les situations.

Il n'est pas aussi aisé de justifier l'amour de Gengis-Kan pour *Idamé* : on ne peut pas se dissimuler , que ce ne soit un moyen & trop foible & trop romanesque pour la grandeur & l'importance du sujet; il n'y a pas assez de proportion entre ce moyen & les effets qu'il produit. Mais en convenant de ce défaut , il faut convenir aussi qu'il en résulte une clarté conti-

344 *Lettre à M. de Voltaire.*

nue, & cette simplicité admirable qui fait une des principales beautés de tout ouvrage dramatique.

Il nous reste un mot à dire sur la partialité & l'injustice dont M. *Murphy* accuse M. de *Voltaire*, à l'égard des Anglois. Il y a long-tems qu'on fait ici un reproche bien opposé à M. de *Voltaire*; on s'est plaint plus d'une fois à Paris qu'il disoit trop de bien des Anglois; on se plaint à Londres qu'il en dit trop de mal; il faut conclure qu'il en a dit à-peu-près la vérité. Nous n'opposerons aux reproches de M. *Murphy* que ce passage d'un des derniers opuscules de M. de *Voltaire*.

» La devise du célèbre Ministre  
» d'Etat Walpole, *fari quæ sentiat*, est  
» la devise des philosophes Anglois.  
» Ils marchent plus ferme & plus loin  
» que nous dans la même carrière; ils  
» creusent à cent pieds le sol que nous  
» esileurons. Il y a tel livre François  
» qui nous étonne par sa hardiesse, &  
» qui paroîtroit écrit avec timidité,  
» s'il étoit comparé avec ce que vingt  
» auteurs Anglois ont écrit sur le même  
» sujet... Les François n'ont osé

» penser qu'à demi, & les Anglois  
» qui ont volé jusqu'au ciel, parce  
» qu'on ne leur a point coupé les aîles,  
» sont devenus les précepteurs des  
» nations. Nous leur devons tout,  
» depuis les loix primitives de la gra-  
» vitation, depuis le calcul de l'infini  
» & la connoissance précise de la lu-  
» miere, si vainement combattue,  
» jusqu'à la nouvelle charrue & à l'in-  
» fertion de la petite vérole, combat-  
» tues encore ».



---

*MÉMOIRES sur la vie de George-  
Frederic Handel ; tirés d'un ouvrage  
Anglois,*

**L**E public nous sçaura gré sans doute de notre empressement à lui faire connoître un des plus grands musiciens qui ayent jamais existé. En effet, s'il est vrai, comme il ne l'est malheureusement que trop, que nous naissons à la peine, beaucoup plus qu'au plaisir, & que ce dernier sentiment soit aussi superficiel & aussi rapide, que l'autre est profond & durable; quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ceux de nos semblables, qui ont consacré leurs talens & leurs travaux à se distinguer dans un art, qui fait perdre jusqu'au souvenir de toute espece d'impressions douloureuses, qui nous rend notre existence plus chere, nous donne de notre être l'idée le plus sublime, nous agite sans nous fatiguer, nous transporte sans nous faire violence; qui nous affranchissant enfin de tout sentiment de besoin & de re-



gret , satisfait pleinement tous nos sens , toutes nos facultés , toute notre ame.

George - Frederic Handel étoit né à Hall , dans le cercle de la haute Saxe , le 24 Février 1684. Son pere étoit Médecin & Chirurgien dans cette ville ; ayant été appelé à la Cour du Duc de Saxe-Weisenfels , il y mena son fils , qui entroit dans sa septieme année. A cet âge , le jeune Handel avoit fait des progrès incroyables dans la musique , & il n'avoit eu de maître que le penchant naturel qui le portoit invinciblement vers ce bel art. Il est bien étonnant que de bons philosophes ayent prétendu prouver que tous les hommes naissent avec des dispositions égales pour tous les arts & pour toutes les sciences , & que l'éducation seule donne les talens & le génie , forme les poètes & les peintres , les gens d'esprit & les fots. Quand les preuves morales , sur lesquelles on veut établir ce paradoxe , ne feroient pas contredites par des raisons de même genre , & plus fortes encore , seroit-ce avec une métaphysique , nécessairement vague , obscure & pré-

caire, qu'on détruiroit les faits innombrables que nous avons sous les yeux ? Si la nature de nos idées & de nos sentimens a des rapports si intimes & si marqués avec la nature de nos organes, quelle variété infinie doit naître dans les pensées & dans les sentimens de chaque individu, de la différence infinie de l'organisation ? L'action des objets sur les sens, l'action des sens sur l'ame, doit-elle être aussi vive & aussi rapide dans tous les hommes ? Les images des objets parviennent-elles à l'ame également pures ? Tous les esprits ont-ils la faculté de comparer un aussi grand nombre d'idées ? Les combinaisons de l'ame ne doivent-elles pas être plus lentes, plus troubles dans tel homme que dans tel autre, &c ? Quelques degrés de plus de sensibilité, de finesse, de perfection dans l'organe de l'ouïe ou de la vue, ne donneront-ils pas à ceux qui en sont doués, une aptitude plus marquée, un goût plus dominant pour la musique & la peinture ? Nous ne voyons là rien de contraire à la Métaphysique la plus simple & la plus claire. Nous croyons qu'il y a des

hommes qui naissent avec le germe de certains talens. Ce feu caché n'attend qu'une étincelle pour se développer ; alors il se fait jour à travers tous les obstacles , domine toutes les puissances de l'ame , & s'attache invinciblement à son objet. C'est la nature seule qui avoit dit au Corrège : *tu seras Peintre* ; c'est elle qui avoit fait Pascal Geometre , & Handel Musicien.

Nous n'adopterons point toutes les merveilles que la tradition a transmises sur la jeunesse de Handel : on nous dit que dès l'âge de cinq à six ans il avoit appris , sans aucune instruction , à jouer passablement de quelques instrumens ; que son pere , qui le destinoit à l'étude du Droit , fut effrayé de la passion que son fils montrait pour la musique , & que pour étouffer dans sa naissance un goût qui auroit nui à ses vues , il défendit qu'on laissât aucun instrument de musique sous les yeux de son fils. Ces précautions furent inutiles : le jeune Handel , subjugué par l'instinct de la nature , trouva , dit-on , le moyen de se procurer un petit clavestin , qu'il

cacha dans un endroit secret de la maison , & sur lequel il alloit s'exercer toutes les nuits , pendant que tout le monde étoit livré au sommeil. Tout cela manque un peu de vraisemblance. Quoi qu'il en soit , on ne peut guere douter , si les *Mémoires* qu'on nous donne ici ne sont point un pur roman , que les talens de Handel n'aient été prématurés , & que son génie ne se soit montré dès l'âge le plus tendre.

Le jeune Handel fut moins gêné dans son goût pour la musique , à la Cour du Duc de Saxe-Weisenfels ; on lui permettoit de jouer quelquefois sur l'orgue de l'Eglise , lorsque le service étoit fini. Le Duc l'ayant entendu un jour par hasard , trouva dans son jeu quelque chose qui le frappa , & demanda qui étoit ce Musicien , qu'il ne connoissoit pas. Il fut fort étonné d'apprendre que c'étoit un enfant de sept ans ; il le fit venir , admira un talent aussi précieux , & voulut en prendre soin. Ce prince représenta au pere de Handel , que c'étoit une injustice & une cruauté que de s'opposer à une vocation si

marquée , & de vouloir étouffer des dispositions si extraordinaires. Ce bon homme avoit de la peine à faire de son fils un Musicien ; il ne voyoit , dans ce genre de travail , qu'une profession peu considérée dans le monde , & une ressource incertaine pour subsister. Mais il sentit enfin , qu'on ne brise pas aisément les penchans que la nature a donnés , & qu'en voulant assujettir son fils à l'étude des loix , qu'il n'aimoit pas , on n'en feroit qu'un mauvais Jurisconsulte , & on retarderoit par-là les progrès qu'il auroit pu faire dans un art qu'il aimoit , & auquel son goût le rameneroit nécessairement tôt ou tard.

Le jeune Handel , après avoir passé quelques mois à la Cour du Duc de Saxe , s'en retourna à Hall. Son pere le plaça chez l'Organiste de la Cathédrale , nommé *Zachau* , qui avoit quelque réputation. Handel fut bientôt en état de remplir la place de son Maître ; il apprit sous lui les principes de l'harmonie , & il profita si bien de ses instructions , qu'il composoit , à l'âge de neuf ans , la musique

qu'on devoit exécuter dans la cathédrale.

Handel quitta son Maître, quand il n'eut plus rien à apprendre de lui ; ses parens l'envoyerent, en 1698, à Berlin, où il avoit un parent. L'opera de cette Ville étoit alors célèbre ; ce spectacle étoit soutenu avec éclat, par la magnificence du Roi de Prusse ( le grand-pere du Roi régnant ), & il étoit dirigé par des Musiciens du plus grand mérite, que les libéralités de ce Prince, ami des arts, avoient attirés d'Italie. Buononcini & Attilio étoient à la tête : le premier avoit plus de génie pour la composition ; le second étoit plus habile dans l'exécution ; mais ils différoient encore plus par le caractère que par les talens. Buononcini étoit vain & dédaigneux, & ses succès avoient encore augmenté son orgueil. Il regarda le jeune Handel comme un enfant, & le traita avec assez de mépris. Mais Attilio, dont l'ame étoit douce & modeste, le reçut avec bonté. Il fut étonné des progrès qu'il avoit faits, si jeune encore, dans la musique ; il admira ses

talens , les fit valoir , l'aïda de ses conseils , & le traita comme son fils. Buononcini lui-même ne put , à la fin , lui refuser des éloges. La réputation de son génie parvint aux oreilles du Roi , qui voulut voir Handel , l'entendit , & en fut charmé. Il combla ce jeune homme de présens , lui offrit de l'envoyer en Italie à ses frais , & de le prendre ensuite à son service.

Quelque avantageuses que parussent ces propositions , le pere de Handel ne jugea pas à propos de les accepter ; il connoissoit trop bien le caractère du Roi de Prusse , pour soumettre la fortune de son fils à son caprice. Les bienfaits de ce Prince étoient des chaînes pesantes pour ceux qui les recevoient : il aimoit les arts , mais il ne considéroit pas assez les artistes , & il les tyrannisoit , en les protégeant.

Il n'étoit pas convenable que Handel restât à Berlin , après avoir refusé les offres du Roi ; il retourna encore à Hall , où il ne resta pas longtems. Il se sentoit un grand desir de voir l'Italie ; mais les dépenses du

voyage étoient un obstacle infurmontable : il partit pour Hambourg , où l'opera ne le cédoit qu'à celui de Berlin. Handel , en y arrivant , apprit la mort de son pere. Craignant d'être à charge à sa mere , il prit le parti de donner des leçons de musique , & accepta une place dans l'orchestre. Sa mere lui ayant fait tenir , quelque tems après , une somme d'argent , il la lui renvoya , en y joignant une partie de celui qu'il avoit amassé par son œconomie : ce trait fait l'éloge de son cœur & de sa conduite. Les vertus rendent les talens si respectables , & reçoivent d'eux tant d'éclat ! Pourquoi ne sont-ils pas toujours unis ?

Handel fut bientôt choisi pour être à la tête de l'opera. Un Musicien lui avoit disputé cette place ; mais la supériorité des talens de Handel l'avoit emporté. Cette préférence avoit irrité son compétiteur , au point qu'en sortant un jour de l'orchestre , il porta à Handel un coup d'épée qui lui auroit percé la poitrine , s'il n'avoit été heureusement défendu par un livre de musique qu'il avoit mis sous son habit.



C'est dans ce tems-là que Handel composa son premier opera, & il n'avoit alors que quinze ans. Cet opera, intitulé *Almeria*, eut le plus grand succès, & fut joué trente jours de suite. En moins d'une année, il en fit exécuter deux autres ( *Florinda* & *Nerone* ), qui furent reçus avec les mêmes applaudissemens.

Il y avoit alors à Hambourg un frere de Jean Gaston de Medicis, Grand-Duc de Toscane. Ce Prince avoit hérité de cet amour des arts, qui a immortalisé son nom & sa famille ; il fut frappé des talens de Handel, & prit beaucoup de goût pour sa personne. Il regrettoit souvent que ce jeune Musicien ne connût pas les ouvrages des grands Maîtres d'Italie, dont il avoit une nombreuse collection. Handel lut, avec avidité, les morceaux les plus estimés ; mais il n'en fut pas découragé. Il avoua franchement au Prince, que cette musique ne soutenoit point la haute opinion qu'il en avoit conçue. Le Prince lui dit qu'un voyage en Italie le reconcilieroit avec ce style & ce genre de musique ; mais comme il n'y avoit au-

une place qui pût y dédommager Handel de celle qu'il abandonnoit, il lui offrit généreusement de faire tous les frais de son voyage. Quelque impatience que notre Musicien sentît de voir ce beau pays, le berceau & l'école des arts, il ne voulut pas satisfaire son goût au dépens de sa liberté; ce sentiment d'indépendance qui accompagne les talens, qui élève & qui console les ames supérieures, faisoit redouter à Handel les bienfaits des Grands. Pénétré de reconnoissance pour les bontés du Prince, il refusa ses offres, & resta encore quelques années à Hambourg, d'où il partit au bout de cinq ans, lorsque son travail & son œconomie l'eurent mis en état d'entreprendre le voyage d'Italie.

Il alla d'abord à Florence, où le Prince de Toscane le reçut avec la même amitié qu'il lui avoit témoignée à Hambourg. Le Grand-Duc, qui sçavoit honorer les arts & encourager les artistes, le traita avec cette estime & cette familiarité qui flattent plus une ame haute & libre, que toute autre récompense. Handel ne put se refuser à l'empressement qu'on lui

marqua de voir un ouvrage de sa composition ; il mit en musique un opera , intitulé *Rodrigo* , qui réussit au-delà de ses espérances , malgré la diversité de goût qui devoit se trouver entre son genre de musique , & celui auquel les oreilles Italiennes étoient accoutumées. Le Grand-Duc , enchanté de cet ouvrage , lui fit présent d'une bourse de cent sequins & d'un service d'argent.

Il y avoit , à l'opera de Florence , une Actrice nommée *Victoria* , celebre par ses talens & par sa beauté ; le Grand-Duc avoit pris un goût très-vif pour elle , & cette intrigue n'étoit pas secrète. *Victoria* avoit l'ame tendre , mais on n'aime gueres que ses égaux. Elle avoit cédé aux empressements du Prince par d'autres motifs que ceux de l'amour ; elle trouva *Handel* plus aimable , & le lui dit. Il ne fut pas insensible aux attraits du plaisir , & ne craignit point de devenir le rival , & le rival heureux du Grand-Duc. Il n'est pas étonnant qu'un Prince ait été sacrifié à un Musicien ; mais ce qui l'est beaucoup , c'est que ce Prince n'en ait marqué

aucun ressentiment contre le Musicien , & l'aït toujours honoré de ses bontés.

Après avoir resté une année à Florence , Handel alla à Venise ; c'étoit dans le tems du carnaval. Il ne s'étoit point fait connoître ; mais son talent le découvrit. Il jouoit de la harpe dans une mascarade ; Scarlatti , qui l'entendit s'écria , dit-on : *Il n'y a que le Saxon , ou le Diable , qui puisse jouer ainsi.* Au reste , cette anecdote peut paroître suspecte. On a fait un conte semblable d'Erasme & de quelques autres.

Handel fit exécuter dans cette ville , l'opera d'*Agrippine* qui fut reçu avec transport , & joué vingt-sept fois de suite. Les talens de la belle Victoria , qui l'avoit suivi à Venise , ne contribuerent pas peu au succès de l'ouvrage.

La réputation de Handel se répandit dans toute l'Italie , & prévint son arrivée à Rome. Il fut recherché & caressé par les amateurs les plus considérables , & sur-tout par le Cardinal Ottoboni , qui entretenoit à ses frais une troupe des plus habiles Musiciens ,

*sur la vie de G. F. Handel.* 359  
à la tête desquels étoit le célèbre  
Corelli.

Handel composa , à la priere du Cardinal, une Symphonie ; dont l'exécution parut difficile à ces Musiciens , qui n'étoient accoutumés qu'à la musique Italienne. Corelli , dont la douceur & la modestie égaloient les talens , se plaignit lui même de la difficulté de quelques passages. Handel lui ayant donné quelques instructions pour l'exécution de ces passages , & voyant que Corelli ne les rendoit pas encore à son gré , lui arracha l'instrument des mains , avec une brusquerie & une hauteur qui défiguroient un peu son caractère , & les joua devant Corelli , qui n'avoit pas besoin de cette preuve pour avouer la supériorité de Handel , à qui il dit , avec une douceur inimitable : (1) *Mon cher Saxon , cette musique est dans le style François , & je n'y entends rien.*

Handel réunissoit , au génie de la composition , le talent de jouer de

---

(1) *Ma , caro Sassone , questa Musica è nel  
stilo Francese , di ch'io non m'intendo,*

plusieurs instrumens , dans une rare perfection. Il ne trouva point d'égal sur l'orgue , & il n'y avoit en Italie que Dominico Scarlatti, qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce qui fait honneur à ces deux célèbres musiciens , c'est qu'ils étoient amis , quoique rivaux. Handel ne parloit jamais de Scarlatti , qu'avec la plus haute estime ; & Scarlatti , quand on le louoit sur sa belle exécution , citoit Handel , en faisant le signe de la croix : marque peu décente peut-être , mais très-expressive de la vénération que ce nom lui inspiroit.

Le Cardinal Pamphile fit un poëme , intitulé : *Il Trionfo del tempo* , dans lequel Handel étoit comparé à Orphée , & exalté comme une Divinité. Notre Musicien , qui avoit un sentiment trop naïf de son propre mérite , ne fit pas scrupule de mettre ce poëme en musique. C'étoit peut-être le seul moyen dont Handel pût déployer ses talens , sans acquérir de gloire.

Handel étoit Protestant. Pendant son séjour à Rome , plusieurs personnes essayèrent de lui faire changer de sentiment

sentiment ; mais il resta attaché à la religion dans laquelle il étoit né. *On le regarda*, dit l'auteur de sa vie, *comme un homme qui avoit une ame honnête & de faux principes , & on en conclut qu'on ne le persuaderoit pas aisément.* Cette maniere de raisonner n'est pas concluante : une *ame honnête*, loin d'être une raison pour persister dans de *faux principes*, en étoit une pour faire espérer qu'on le rameneroit à des principes plus vrais, dès qu'on les lui montreroit.

Nous ne suivrons pas Handel dans toutes ses courses. De Rome il passa à Naples, il retourna ensuite à Venise , &c. & il composa plusieurs opéras, toujours avec le même succès. Enfin, après avoir passé six ans en Italie, il reprit la route de sa patrie. Il s'arrêta à Hanovre, où le célèbre Stephani, qu'il avoit connu particulièrement à Venise, étoit alors Maître de Chapelle du feu Roi d'Angleterre Georges I, qui n'étoit encore qu'Electeur de Hanovre. Le Baron de Kilmanseck présenta Handel à l'Electeur, qui lui fit offrir une pension de 1500 couronnes, pour l'engager à rester à

sa Cour. Handel , qui avoit reçu des invitations très-pressantes d'aller en Angleterre , & qui avoit promis de passer à la Cour de l'Electeur Palatin , exposa au Baron de Kirmanseck la difficulté de concilier ces arrangements avec les offres que lui faisoit l'Electeur de Hanovre. Le Baron ayant communiqué ces objections à l'Electeur , fut chargé de dire à Handel que la pension qu'on lui offroit , n'engageoit point sa liberté , qu'il pouvoit aller où il voudroit , & s'absenter d'Hanovre un an ou plus , s'il le desiroit.

Handel accepta cette proposition , avec la reconnoissance qu'il devoit à un procédé si généreux. Stephani s'étant démis , bientôt après , de la place de Maître de Chapelle , elle fut donnée à notre Musicien , qui partit aussi-tôt pour Dusseldorp , où résidoit l'Electeur Palatin , de qui il fut reçu avec la plus grande distinction. De-là il passa en Angleterre , où il arriva en 1710.

L'opera étoit un genre de spectacle nouveau pour les Anglois ; la musique Italienne a toujours été celle de toutes les nations qui n'en ont pas eu



aine. Les Anglois, doués du sentiment qui fait aimer & goûter les arts, mais non du génie qui enfante & qui crée, avoient d'abord adopté les operas Italiens; mais ces operas ne pouvoient être un pectacle pour le peuple, parce que le charme de la musique étoit trop affoibli par l'ignorance de la langue. Au lieu d'essayer une musique pour leur langue, ils imaginerent de substituer des paroles Angloises aux paroles Italiennes, & d'y appliquer la même musique. Il est aisé de concevoir ce que devoit produire ce mélange monstrueux; les effets de la poésie & de la musique se détruisoient réciproquement (1), & un contre-sens continu devoit résulter de la différence énorme des deux Idiomes & de la transposi-

---

(1) Si on nous objectoit les intermedes Italiens, dont on a transporté, avec succès, la musique sur des paroles Françoises, nous répondrions que cela ne pouvoit s'exécuter que dans des poèmes bouffons, où il n'entre point de récitatif pur; où l'expression musicale étant plus chargée, devient plus indépendante de la parole; où la prosodie de la langue peut être moins ressentie, & l'accord du chant & des paroles moins rigou-

tion des paroles. Aussi tous les gens de goût s'éleverent-ils contre cette absurde nouveauté. L'arrivée de Handel à Londres rétablit les operas Italiens sur le théâtre lyrique. Il mit en musique le poëme de *Rinaldo*, dont se moque *le Spectateur*, N<sup>o</sup>. V. T. 1, & qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence & de succès.

Handel, comblé d'honneurs, de caresses & de présens, fut obligé d'abandonner l'Angleterre, après un an de séjour; mais on lui fit promettre d'y revenir, dès qu'il pourroit en obtenir la permission de l'Electeur. Il y revint en effet, vers la fin de 1712, & il composa un *Te Deum* fameux, à l'occasion de la paix d'Utrecht, qui se conclut alors.

La noblesse desiroit que Handel prît la direction de l'opera sur le théâtre de *Hay-Market*; la Reine joignit ses sollicitations à celles de la noblesse, & pour donner à Handel une preuve de son estime, elle lui assigna une

---

reux: outre que les formes & la substance de notre langue la rendent plus conforme à l'Italienne, que ne l'est l'Angloise,

pension viagere de deux cens livres sterling. Handel, séduit par les instances & les propositions avantageuses qu'on lui faisoit à Londres, oublia les engagemens qu'il avoit contractés à Hanovre, & ne songea plus à y retourner.

La Reine étant morte en 1714, l'Electeur d'Hanovre vint prendre possession du trône d'Angleterre. Handel qui sentoit l'ingratitude de son procédé avec ce Prince, n'osa pas se montrer à la Cour; mais son ami le Baron de Kilmanseck s'occupa des moyens d'obtenir son pardon. Le Roi ayant concerté une partie de plaisir sur la Tamise, Handel en fut averti, & prépara pour cette fête un divertissement de musique, qu'il fit exécuter avec toute la précision & la magnificence possible. Le Roi, agréablement surpris de cette galanterie, à laquelle il ne s'attendoit pas, demanda qui en étoit l'auteur. Le Baron nomma Handel, & demanda en même-tems à Sa Majesté la permission de le lui présenter comme un coupable qui sentoit trop vivement sa faute, pour vouloir l'excuser, mais qui avoit le plus

grand desir de l'expier. Le Roi pardonna à Handel, lui rendit sa faveur, & ajouta une pension de deux cens liv. sterling à celle que la Reine lui avoit faite ; cette nouvelle pension fut ensuite augmentée encore de deux cens livres, lorsqu'il fut nommé pour enseigner la musique aux Princesses.

Handel désiré, recherché & caressé par-tout, passoit sa vie avec les hommes les plus considérables par la naissance, l'esprit & les talens : il mangeoit souvent avec Pope chez le Comte de Burlington. Pope qui avoit une oreille si sensible à l'harmonie des vers, n'avoit aucun goût pour la musique ; son ame étoit absolument fermée aux charmes de cet art divin, dont il a cependant chanté les effets avec beaucoup de chaleur & d'esprit dans son ode de sainte Cécile. Il avouoit souvent que les plus beaux morceaux de musique ne lui donnoient aucun plaisir ; mais il estimoit beaucoup Handel sur la parole de son ami Arbuthnot, qui lui disoit quelquefois : *formez-vous la plus haute idée de ses talens, & ses talens seront encore au-dessus de votre idée.*

*sur la vie de G. F. Handel.* 367

Handel ne donna que très-peu d'opéras dans les premières années de son séjour à Londres, parce que les poèmes qu'on y représentoit étoient mis en musique par Attilio & par Buononcini, qui étoient à la tête de ce spectacle. Les protecteurs de Handel formerent le plan d'une souscription, pour établir une nouvelle académie de musique à *Hay-Market*, dont ce Musicien auroit la direction. La souscription, dont le fond étoit de cinquante mille livres sterling, c'est-à-dire, plus d'onze cens mille livres de notre monnoye, fut remplie avec une célérité, dont on ne peut trouver d'exemple que dans une nation, où la noblesse généreuse, opulente & populaire, porte ses goûts jusqu'à la fureur, & où l'esprit national dirige le luxe même & la vanité des citoyens, vers des objets qui intéressent le peuple; au lieu que le faste de nos Lucullus, toujours personnel & solitaire, est tout concentré dans des dépenses frivoles, extérieures & souvent honteuses, qui n'amusent le peuple que par leur indécence & leur ridicule.

Le nom du Roi étoit à la tête de la

Q iv.

souscription pour cent livres sterling, & l'établissement fut décoré du titre d'académie royale. Handel alla à Dresde pour recruter des chanteurs, & il ramena en Angleterre Senesino & Durisanti. Le parti d'Attilio & de Buononcini, quoique très-considérable, ne put résister à l'association de Handel; l'académie prit une forme solide, & notre Musicien la dirigea avec le plus grand succès pendant près de neuf ans.

Une querelle s'éleva alors entre Handel & Senesino. Le Virtuose accusoit le Directeur d'être un tyran, & le Directeur traitoit le Virtuose de rebelle; & en cela, ils pouvoient bien avoir quelque raison l'un & l'autre. Cette guerre civile, dans l'académie de musique, en suscita une parmi la noblesse. Toute la Cour s'occupa des moyens d'appaiser cette querelle, mais l'obstination des deux partis rendit toutes les négociations inutiles. Les amateurs de l'opera ne vouloient pas souffrir que Handel renvoyât un Acteur nécessaire au spectacle, pour satisfaire son ressentiment personnel. Mais Handel ne voulut jamais con-

sentir, par complaisance pour eux, à garder un homme qui lui déplaisoit. Une autre querelle entre Mademoiselle Faustina & Cuzzoni, acheva de mettre le trouble dans la troupe. Enfin cette société, protégée par le Roi lui-même, composée de la plus grande partie de la noblesse, & dont l'établissement avoit coûté plus d'once cens mille livres tournois, fut détruite par l'insolence de ces hommes, que des louanges exagérées & une libéralité extravagante avoient gâtés & enivrés d'orgueil.

Après la dissolution de l'académie, Handel continua de donner des operas à *Hay-Market*; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'étoit pas un personnage aussi important dans l'Etat qu'il l'avoit imaginé. La foule disparut de son spectacle, dès qu'il eut renvoyé Senesino. Les nobles, qui ne lui pardonnoient pas d'avoir satisfait sa vengeance à leurs dépens, formerent une nouvelle souscription pour établir un autre opera; on fit venir *Porpora*, qui étoit un compositeur agréable, & le célèbre *Farinelli*, qui ravissoit les oreilles par la beauté de sa voix & la magie de

son chant. Handel vit son théâtre abandonné , & toute la nation courir en foule à celui de ses rivaux. Il s'obstinoit par orgueil à soutenir une entreprise ruineuse ; mais il fit des efforts inutiles pour ramener le public. Toutes les ressources de son génie ne purent balancer l'art enchanteur de Farinelli. Enfin , désespéré de se voir abandonné pour un chanteur , il ressentit si vivement cet affront , que sa douleur lui coûta non-seulement la santé , mais encore la raison. Son esprit se troubla , & un accès de paralysie le priva tout-à-coup de l'usage de son bras droit. Les eaux d'Aix-la-Chapelle le rétablirent cependant peu-à-peu , & il revint à Londres en 1736.

Il fit exécuter de nouveau quelques operas, qui furent reçus favorablement. Le tems avoit affoibli le ressentiment de la noblesse , & l'ascendant de son génie acheva de le faire oublier. Pour regagner la faveur publique , il n'auroit eu qu'à la demander : mais la hauteur de son caractère ne put jamais se plier à aucune démarche de soumission ni de repentir ; & pour ne pas assujettir ses actions aux caprices &



aux volontés des autres, il refusa constamment toutes les souscriptions qu'on lui offrit de former à son avantage. Il conserva son indépendance aux dépens de sa fortune. Ses operas n'attirerent que peu de monde, & il fut obligé de les abandonner. Il introduisit alors les *Oratorios*, genre de composition qui n'étoit encore connu qu'en Italie. Cette nouveauté, ainsi qu'il arrive toujours, trouva des contradictions. Les sujets de ces pieces étant tous tirés de l'Ecriture-Sainte, quelques personnes regarderent, comme une espece de profanation, de les représenter sur un théâtre public. On exigea qu'elles fussent simplement récitées comme des dialogues dramatiques, sans jeu, sans décoration, & sans l'appareil théâtral; ce qui détruisit l'intérêt & l'effet de ce genre de spectacle.

Les *Oratorios* de Handel n'eurent pas le succès qu'ils méritoient; il continua cependant de les faire exécuter jusqu'en 1741. Alors le mauvais état de ses affaires le détermina à aller tenter la fortune à Dublin. Il débuta par donner son *Oratorio* du *Messie*, au profit des prisonniers de la Ville. Cet acte

de générosité , auquel la situation fâcheuse de Handel donnoit un nouveau prix , lui concilia la faveur publique , & l'estime qu'on en conçut pour son caractère , ajouta encore à celle qu'on avoit pour ses talens. Ses affaires prirent une meilleure face ; & après neuf mois de séjour en Irlande il retourna en Angleterre , où il trouva les esprits mieux disposés en sa faveur. Il recommença à donner des Oratorios avec un grand succès. Son *Messie* , qui avoit d'abord été reçu très froidement , fut accueilli alors avec les plus grands applaudissemens , & l'empressement que le public témoigna pour cet Oratorio , engagea Handel à le faire exécuter tous les ans au profit de l'*Hôpital des Enfans trouvés* , établissement qui étoit encore dans son enfance , & qui n'étoit soutenu que par des libéralités particulières. Ce trait de bienfaisance & d'humanité , qui honore le caractère de ce Musicien , effaça toutes les impressions défavorables que ses hauteurs avoient laissées dans quelques esprits. Il jouit dès-lors de succès non interrompus , & d'une gloire non contestée. Mais les infir-

mités, condition terrible & presque inévitable de la vie, répandirent de l'amertume sur ses derniers jours. Il ressentit quelques atteintes de paralysie en 1743, & en 1751 une goutte seréine le priva de la vue. Ce fatal accident abattit son courage; une profonde tristesse s'empara de son ame; sa santé s'altéra de plus en plus, & après avoir languï quelques années, sans cependant cesser de travailler, il mourut au mois d'Avril 1759. Il fut enterré dans l'Abbaye de Westminster, où le Docteur Pearce, Evêque de Rochester, a fait ériger, à ses frais, un monument à la mémoire de ce grand artiste.

Personne n'a joui plus promptement que Handel, d'une réputation aussi brillante & aussi étendue. Les vicissitudes qu'il éprouva dans sa fortune & dans sa gloire, furent causées par des hauteurs mal entendues. Il avoit l'ame élevée, ferme & sensible. Si l'on trouve dans sa vie quelques fausses démarches, on ne lui en reprochera pas de basses. L'estime qu'il avoit pour son art, & un sentiment trop profond de sa propre supériorité, lui inspiroient une

374 *Mem. sur la vie de G. F. Handel.*

forte de fierté , dont il ne sçut pas réprimer les mouvemens ; mais cette fierté fut toujours franche & uniforme. Il n'étoit pas tour-à-tour tyran & esclave , frondeur dans un lieu , & flatteur dans un autre ; il n'assujettit jamais ses talens aux caprices de ces protecteurs à la mode , de ces pédans du beau monde , qui croient qu'on achete le don de sentir les arts , & qui glacent le génie , en prétendant régler son effor. Handel conserva sa liberté , dans un état où d'autres se feroient enorgueillis de la dépendance. Il fut généreux même dans la pauvreté , & il n'oublia pas ses anciens amis , quand il fut dans l'opulence. Enfin il fit des fautes qu'il répara par de belles actions , & ses vertus honoreront sa mémoire , que ses talens rendront immortelle.



*DISSERTATION (1) sur le baiser ;  
traduite de l'Allemand.*

LA frivolité des mœurs d'aujourd'hui n'empêche pas que nous ne soyons pénétrés de respect & d'admiration pour les mœurs graves & austères des anciens peuples.

Les Grecs & les Athéniens en particulier, auxquels nous aimons tant à nous comparer, nous ont laissé des exemples qui font voir à quel point nos manières & nos usages different de ceux de cette nation. Les Romains, dans les premiers siècles de la république, étoient plus sévères encore que les Grecs. Chez eux la corruption des mœurs particulières n'influa point sur les mœurs publiques ni sur la décence extérieure. Faisons voir par

---

(1) Plusieurs Sçavans se sont déjà exercés sur ce sujet. L'ouvrage le plus célèbre est une dissertation de Kempius, intitulée : *de Osculis*.

l'exemple du baiser , la différence qui se trouve à cet égard entre les Romains & les nations civilisées de l'europe.

Lorsque Rome n'avoit point encore de loix contre l'adultere , le baiser public étoit inconnu ; il n'étoit encore qu'au rang des caresses secretes d'un amour légitime ; il étoit sous l'empire de la fidélité conjugale. On cite l'exemple d'un jeune citoyen condamné à mort pour avoir ravi en public un baiser à une matrone.

Le premier relâchement de l'ancienne discipline , consista en ce que les maris ne crurent plus blesser la pudeur en donnant à leurs femmes des baisers en présence de leurs amis. Cet usage parut pendant long-tems si singulier que plusieurs écrivains en ont sérieusement cherché l'origine. Pline la trouve dans l'amour que les femmes Romaines avoient pour le vin , & il suppose que les maris , en rentrant chez eux , cherchoient par-là à reconnoître si leurs femmes en avoient bû. Si cette origine est vraie , Caton l'ancien en fut l'auteur , car c'est lui qui donna aux maris le conseil d'employer

ce moyen pour juger de la conduite de leurs épouses. Cependant l'antique sévérité ne laissa pas de se conserver ; & Caton le censeur raya un Sénateur du tableau pour avoir donné, en présence de sa fille , quelques baisers passionnés à sa femme.

Le baiser étoit regardé par ce peuple vraiment moral, comme une action sérieuse & solennelle. Le baiser sur la bouche n'étoit permis qu'entre maris & femmes , entre des fiancés ou les parens les plus proches. Les Empereurs prirent la coutume de baiser ainsi les Sénateurs lorsqu'ils sortoient de Rome & qu'ils y rentroient. C'étoit sans doute dans la vue de leur témoigner cette intimité & cette confiance qui devoit régner entre les personnes à qui seuls il étoit d'ailleurs permis de se baiser de cette manière. Suetone blâme fortement Néron de ne s'être pas conformé à cet usage.

Les Romains baisoient quelquefois la main , mais c'étoit chez eux une marque extraordinaire de déférence & de respect. Tous les Empereurs ne furent pas ainsi honorés. L'adulation la plus servile ne put vaincre la répu-

gnance que leur inspiroit l'idée attachée à ce baiser. Les méchants Empereurs, en l'honneur desquels on brûla quelquefois de l'encens, firent taire la religion & le respect dû aux Dieux, mais ils ne purent faire taire les préjugés & les mœurs. Plutarque remarque que lorsque Caton partoit des provinces qu'il gouvernoit, les femmes s'empressoient de lui baiser la main. C'est peut-être l'hommage le plus vrai & le plus éclatant qui ait été rendu à la vertu de ce grand homme. Qu'il étoit beau de faire de cette action une démonstration d'estime & de respect, & de ne pas la regarder comme une vaine cérémonie, comme l'effet d'une politesse équivoque !

Il étoit aussi d'usage sous les Empereurs de baiser les genoux & les pieds. Les Romains se prêterent plus aisément à cette marque de soumission, plus grande certainement que le baisement de main, mais à laquelle leurs mœurs n'attachoient pas les mêmes idées. Tous les Empereurs ne reçurent cependant pas cette salutation. On remarque que Caligula, Domitien & le vieux Maximin s'y refusèrent par



une modération affectée. Le jeune Maximin au contraire prenoit plaisir à se faire rendre de pareils hommages ; son orgueil en étoit extrêmement flatté. Les nouveaux Souverains de Rome ont conservé dans leur étiquette les honneurs rendus aux anciens.

Non-seulement les Romains regardoient le baiser comme un témoignage singulier & caractérisé d'attachement, de respect & de tendresse conjugale, mais ils lui attribuoient dans le droit des effets qui prouvent bien sensiblement l'idée sérieuse & sacrée qu'ils s'en faisoient. Nous trouvons dans le code une loi qui lui attribue une prérogative que les Jurisconsultes appelleroient dans la suite le *droit du baiser*. La loi parle des présens que les deux parties se distribuoient aux fiançailles, & de la restitution qui s'en faisoit en cas que l'un des deux vînt à mourir avant la célébration du mariage.

La loi veut que lorsque les présens ont été accompagnés d'un baiser, la moitié en appartienne à l'épousée ou à ses héritiers. Les Jurisconsultes toujours portés à supposer des vues subtiles & proportionnées aux idées de

rafinement dans lesquelles les jette la ridicule ambition de rendre raison de tout , ont cru que cette disposition avoit pour objet de compenser l'atteinte que la pudicité virginale avoit soufferte du baiser.

Mais cette explication est susceptible de deux objections péremptoires : 1<sup>o</sup>. quelle perte pouvoit souffrir la pudeur de l'épousée , si elle mouroit la première , & comment supposera-t-on que le dédommagement en ait été dû à ses héritiers ? 2<sup>o</sup>. Il est certain que les loix Romaines , toutes défavorables qu'elles étoient aux seconds mariages , étendoient cette disposition aux veuves qui célébroient des fiançailles. Ces deux cas où la raison de la loi porte entièrement à faux , prouvent évidemment qu'elle doit avoir eu un motif tout différent.

Je crois trouver ce motif dans les mœurs mêmes & dans l'opinion que j'ai dit que les Romains s'étoient formée du baiser. Ils le regardoient comme l'apanage & l'exercice de la foi conjugale. Ils devoient en conclure que la fiancée , en accordant un baiser à l'époux , remplissoit , autant que l'honnê-

teté & les loix le permettoient , les conditions de la donation qui étoient relatives aux devoirs de la foi conjugale. Constantin , auteur de cette loi , eut donc raison d'attribuer à la fiancée ou à ses héritiers , la moitié de ces mêmes présens , lorsque sa mort ou celle de l'époux prévenoit l'accomplissement total de ces mêmes conditions.

Qu'on ne cherche point à renverser ce raisonnement en prétendant que la loi devoit être égale pour les époux. Les institutions de tous les peuples & peut-être la raison naturelle , ont fait de la pudeur une loi bien plus rigoureuse pour les femmes que pour les hommes. A Rome surtout le respect qu'on portoit à la chasteté & à la pudeur , soit des matrones , soit des vierges , étoit infini , & formoit une partie considérable des mœurs. Il étoit donc tout simple que la présomption de complaisance dans ces baisers mutuels fût en faveur de celle des deux parties à qui il étoit censé coûter le plus.

Le célèbre Azon soutient une opinion contraire à celle-là ; il se fonde

sur ce qu'il prétend que le Législateur suppose que c'est toujours l'épousée qui donne le baiser à l'époux, & que par cette marque (1) de tendresse qui doit coûter à sa pudeur, elle acquiert un droit à cette récompense. Je ne sçais si l'autorité de ce docteur persuadera aux jeunes amans & aux gens du monde que les choses se passoient ainsi chez les Romains, & que par-tout elles devroient se passer de même. Mais je suis bien persuadé qu'Ovide, ce grand docteur en fait d'amour, n'eût pas jugé de même.

D'autres Jurisconsultes prétendent expliquer la différence que la loi met entre les deux sexes, par ces mots échappés au législateur, en parlant des présens que l'épousée fait à l'époux : *Quod rard fit*, ( ce qui arrive rarement ). La glose enchérit encore & ajoute sur le mot *sponsa* : *Est enim ( sponsa ) animal avarissimum*, car l'épousée est un animal très-avare. On conclut de-là que le cas étant si rare,

---

(1) *Ex osculo*, dit Kempius, *vir capit gaudium, & sponsa verecundiam*.

i ce Législateur n'a pas daigné établir une règle sur cet objet.

Cette glose insulte encore plus le sens commun que le beau sexe qui doit pardonner l'impertinence de la remarque en faveur de son absurdité.

Cette loi de Constantin a été faite pour les Espagnols, ainsi que le prouvent la suscription & l'inscription. Les Espagnols ont conservé cette loi au milieu de toutes leurs révolutions ; la domination des Vandales, des Alains, des Sueves, des Goths, des Maures & des Sarrazins n'a pu la détruire : ces peuples ont toujours aimé les loix Romaines. Alphonse le Sage a fait insérer celle-ci dans son code, qui n'est proprement qu'un extrait du droit Romain & du droit canonique traduit en Espagnol. On trouve aussi en France quelques traces de ce droit. Ruste, dans son histoire de Marseille, rapporte qu'outre l'anneau que le fiancé donnoit à la fiancée, *il lui faisoit encore quelque présent considérable en reconnoissance du baiser qu'elle lui donnoit.* Foulques, *Vicomte de Marseille, fit donation à Odile sa fiancée, pour le premier baiser, de tout le domaine*

qu'il avoit aux terres de Six-fours, de Cereſte, de Soliers, de Cuges & d'Olières.

Il eſt aſſez incertain ſ'il reſte quelques traces de la loi de Conſtantin en Allemagne. Ce ne pourroit être que dans les provinces où les Statuts ne diſpoſent pas autrement, & où la coutume n'a rien introduit de contraire. Cette loi ne peut ſubſiſter dans un pays où le baiſer eſt devenu une action indifférente & ordinaire, où il ne conſerve plus ſa ſignification primitive & où il n'eſt plus le gage & l'avant-coureur de l'amour conjugal. Bugnon, dans ſes loix abrogées, applique cette obſervation à la France. Il dit que les baiſers ne ſ'y vendent pas ſi cher. *In Gallia oſcula non tam caro venduntur* (1). Ne pourroit-on pas en dire autant

---

(1) Qu'on nous permette de citer ici un paſſage de Montagne. « La cherté, dit-il, » donne du goût à la viande. Voyez com- » bien la forme des ſalutations qui eſt par- » ticulière à notre nation, abâtardit par ſa » facilité la grace des baiſers, leſquels So- » crate dit être ſi puiffans & dangereux à » voler nos cœurs. C'eſt une déplaiſante cou- » tume & injurieuſe aux dames, d'avoir à » prêter leurs levres à quiconque a trois va-  
de

de l'Allemagne ? En Angleterre, le baiser est un acte indispensable de civilité; ce seroit offenser le beau sexe que d'y manquer. On prétend qu'en Suede, une femme ne peut recevoir la visite d'un homme qu'après lui avoir permis de lui donner un baiser.

Les Romains ont fait quelquefois du baiser un acte religieux. Leurs philosophes & leurs naturalistes prétendoient que les yeux, le col, les bras & généralement toutes les parties du corps étoient consacrées à des divinités particulieres. On croyoit honorer ces divinités en baisant les membres qui étoient sous leur protection. Ils baisoient l'oreille, le front, & la main droite, dans la pensée de rendre hommage à la mémoire, à l'intelligence & à la fidélité qu'ils étoient

---

» lets à sa suite, pour mal-plaisant qu'il  
» soit : & nous-mêmes n'y gagnons guere ;  
» car comme le monde se voit party, pour  
» trois belles il en faut baiser cinquante lai-  
» des : & à un estomach tendre, comme sont  
» ceux de mon âge, un mauvais baiser en  
» surpasse un bon ».

*Tom. I.*

R

accoutumés à respecter comme des divinités.

L'histoire de tous les peuples prouve combien les coutumes consacrées par le culte religieux acquièrent de force & de dignité. C'est à cette circonstance sans doute qu'il faut rapporter les mœurs des Romains, qui regardoient le baiser comme une action importante. On sçait qu'aucun peuple ne sçut jamais mieux honorer les dieux. Il n'est donc point étonnant qu'ils aient conservé dans la vie civile du respect pour une pratique qu'ils regardoient comme faisant partie de leur culte. Le baiser ne devoit par conséquent être permis qu'à ceux que leur mérite & leurs vertus rapprochoient en quelque sorte de la divinité.

L'usage réservé du baiser sur la bouche tenoit également au culte. Les Romains vertueux regardoient la divinité qui présidoit à l'amour comme le modèle de la chasteté. C'est ce que désignoient les colombes blanches qu'ils atteloient à son char. Ils auroient cru profaner le culte de cette déesse, en prodiguant le baiser amoureux qui, dans leurs mœurs, étoit re-



gardé comme le symbole de la foi conjugale. Les violateurs de cette loi étoient sévèrement punis. Valere-Maxime nous en a conservé plusieurs exemples. Ils sentoient que des baisers, permis trop légèrement, conduisent souvent (1) à de plus grands désordres. Ils cherchoient à inspirer à la jeunesse une idée élevée & agréable de l'amour conjugal, qui devoit toujours faire leur propre bonheur, ainsi que la félicité de l'Etat.

Je ne prétends pas cependant pousser la stupide admiration pour ces mœurs & pour ces principes, jusqu'au point de penser, avec quelques jurisconsultes, que le baiser sur la bouche doit être regardé & puni comme un adultère.

Alciat nous apprend qu'ils s'est trouvé plusieurs jurisconsultes Italiens qui

---

(1) *Oscula qui sumpsit, si non & cætera sumpsit,*

*Hæc quoque quæ data sunt, perdere dignus erat.*

Ovid.

ont soutenu cette opinion. Il n'eût point été étonnant que la jalousie, qui fait partie du caractère national, eût fait donner à cette imputation la force de loi. C'est encore de cette source sans doute qu'est sortie l'opinion de quelques personnes, qui soutenoient que tout baiser étoit un péché mortel. Quelques feudistes prétendent que le vassal commet une félonie en donnant un baiser à la femme de son seigneur ; c'est l'interprétation que donnent les Italiens à des loix écrites par des Italiens. Le texte porte : *Si turpiter cum eâ luserit*, ce qui peut être pris dans un tout autre sens.

Quoi qu'il en soit, les mœurs de l'Europe policée ont depuis plusieurs siècles aboli une jurisprudence incompatible avec la galanterie qui fait le caractère de notre âge, & qui est bien opposée à la sévérité des mœurs des anciens, sur-tout des Grecs & des Romains.

Je ne fais si ma conjecture est vraie ; il me semble que l'importance du baiser, étant fondée sur une idée de culte religieux, ces préjugés du

rent disparoître lorsque le christi-  
anisme éclaira les esprits. Les mœurs  
& la décence ne purent balancer dans  
l'esprit des hommes un penchant qui  
n'étoit plus combattu par le respect  
qu'on a toujours pour tout ce qui  
porte un caractère de religion.



---

*REFLEXIONS sur l'état actuel  
de la Poésie Italienne.*

**I**L n'y a plus de poètes en Italie , disent les François. Les Italiens demandent à leur tour si la France eut jamais une poésie , de même qu'une musique. Mais plus généreux , ils ne lui refusent point des génies capables d'exceller dans l'une & dans l'autre ; ils s'en prennent à l'instrument , non à la main , de la sécheresse & de la monotonie dont ils accusent la lyre françoise. On dit , à la vérité , qu'indépendamment des vices de conformation qui rendent une langue sourde , la température du climat de la capitale , où la Cour donne le ton à la nation , répand sur le génie un caractère de froideur & de légèreté qui ne s'accorde point avec l'enthousiasme poétique. Les François , si l'on en croit les étrangers , observateurs hardis & confians par-tout , souvent jusqu'à la témérité , sont timides en poésie , rejettent les métaphores &

les figures de l'imagination, remplissent de termes abstraits, arides & muets, un langage qui n'admet que des expressions pittoresques & sonores (1). Enfin aucune langue ne sauroit s'enrichir d'une seule idée poétique qui soit propre aux François. Imitateurs des Latins & des Grecs qu'ils nous vantent sans cesse, dit à peu près un critique Anglois, ils sont restés beaucoup au-dessous de leurs modèles, pour la cadence & la liberté de la poésie. Cependant ils ont leur siècle favori qu'ils comparent fierement à celui d'Auguste; parce qu'en effet deux de leurs poètes ont marché sur les pas d'Horace avec un succès digne d'envie; quoique l'un n'en ait point le vol pindarique, ni l'autre la saine & riante philosophie. D'ailleurs, qu'on

---

(1) D'où vient, par exemple, que le mot *objet*, terme métaphysique, est employé si souvent & si mal-à-propos dans la poésie françoise, & sur-tout dans la tragédie & dans les opéra? Les Italiens à la vérité mettent quelquefois *oggetto* dans leurs vers; mais combien n'ont-ils pas de périphrases courtes & plus énergiques pour rendre l'équivalent d'une manière plus passionnée?

demande aux François un Ovide , un Lucrece , un Virgile , ils y suppléeront par un Moliere , un Corneille , un Voltaire ; mais ce sera pour l'étendue du génie & la supériorité du talent , non pour le charme du style & la perfection des ouvrages. Vous n'êtes point Romains , leur dit-on , vous n'avez ni le gouvernement , ni les mœurs de ce peuple conquérant par principe , plus orgueilleux que vain , & plutôt fier qu'orgueilleux. Et si vous vous flattez d'enchérir sur la délicatesse du luxe qui corrompt cette *maîtresse nation* , ne vous arroyez ni la pompeuse magnificence , ni la superbe générosité des Craffus & des Lucullus. Vous savez qu'ils furent quelquefois prodigues envers le peuple qu'ils n'accabloient que de leurs libéralités , & non pas fastueux aux dépens d'un public qui se trouve doublement insulté par l'usage qu'on fait de ses biens contre lui-même. N'allez donc pas chercher dans des pays & des tems reculés vos modeles d'éloquence & de poésie ; n'opposez pas vos orateurs à Cicéron , qui étoit orateur , philosophe , & sur-tout citoyen , ni vos

poèmes à l'énéide de Virgile , & aux métamorphoses d'Ovide (1). Au lieu d'imiter les Grecs & les Latins , créez une langue , une poésie à l'exemple des Italiens , ou du moins ne reprochez pas à l'Italie de manquer de poètes. Elle en a sans doute encore , & dont le talent est le plus décidé. Mais sur quoi peut-on exercer ce talent dans un pays où l'art de la guerre , le commerce , l'industrie & l'émulation de la belle gloire n'ont plus de grands objets ? Que voulez-vous qu'on y

---

(1) Cependant il faut convenir que les François approchent plus de la sagesse & de la réserve qui caractérise le goût des anciens, que tout autre peuple moderne. Mais puisqu'ils avoient appauvri & défiguré la langue latine dans leur idiome qu'ils en ont formé, ne devoient-ils pas suppléer à l'harmonie qu'ils en ont perdue par la hardiesse des pensées & l'agrément des images ? Voyez combien les Anglois ont embelli la langue allemande dont la leur est dérivée, par l'élevation & la fécondité des idées, sans parler de la douceur & de la variété qu'ils ont introduites dans leur langue, beaucoup moins rude pour le gosier & plus flatteuse à l'oreille que l'allemand. Est-ce à la supériorité de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage ?

chante ? La victoire , dans un pays qui n'est ni gouverné ni défendu par ses propres habitans ; la liberté , qu'une République s'efforce de ravir à ses voisins , au lieu de l'assurer & de l'étendre chez elle ? On dira peut-être que le Tasse & l'Arioste ont pris en France & non en Italie les héros de leurs poèmes. Aussi que leur en revint-il , malgré les éloges dont ils accablèrent les souverains de Ferrare ? Leur récompense n'encouragera personne ; la gloire de leur nom , cet encens qui brûle sur leur tombeau , ne réchauffe point leurs cendres ; & les Italiens , qui connoissent aussi-bien qu'aucune autre nation le prix des noms & des choses , au lieu d'acheter par des travaux longs & durables cette gloire qu'ils appellent une vaine fumée , ne cherchent plus qu'à la vendre. C'est en sonnets sur-tout qu'elle se distribue ; ce qui la rend si commune qu'il n'est personne aujourd'hui qui n'en donne ou n'en reçoive , & que souvent le même homme , auteur & Mécène tour-à-tour , tantôt à la tête & tantôt au bas du poème , accepte & rend des vers qui ne lui coûtent guère.



A propos, ou sans sujet, il est toujours de saison en Italie de faire des sonnets. Ungala de Cour, une fête de paroisse en fait éclore; chaque patron d'église, & chaque Marguillier en a sa rente annuelle. Mais les solemnités où les vers foisonnent par milliers, sont les vêtures & les professions des religieuses. C'est alors que toutes les muses naissantes ou surannées s'empressent de concourir à la pompe funebre qui fait passer une jeune beauté de la vie du siècle dans le tombeau du cloître. Ce sujet de poésie plus fréquent encore en Italie qu'en France, quoiqu'il dût l'être moins, selon la loi des climats, au-delà des Alpes & des Pyrénées qu'entre ces monts, est ordinairement triste, sérieux, austere. Peu de poètes savent s'écarter de la gravité qu'il inspire, & de-là quelle sombre monotonie dans ces chants lugubres & funéraires! Qui n'auroit en effet pitié de ces tendres victimes que l'inexpérience de leur âge, souvent l'avarice des parens dénaturés par ambition, quelquefois le désespoir d'une passion malheureuse, ensevelissent pour jamais dans ces retraites de l'innocence, & plus encore

396 *Réflex. sur la Poésie Italienne.*

du repentir ? Qui ne les plaindroit, non de quitter un monde où des plus courts plaisirs naissent des peines in-tarissables, mais de s'immoler souvent en aveugles à ces accès intérieurs & tyranniques, dont une ame jeune & vertueuse se trouve comme oppressée, quand il lui faut combattre, étouffer, dévorer des desirs & des sentimens qui s'enflamment & s'irritent par la violence même que la sainteté de la religion leur oppose ? Ces idées trop vraies ont besoin ou d'être adoucies, ou d'être voilées ; & l'habileté des poètes est de jeter des fleurs sur les épines dont ils couronnent une vierge pénitente.

Un recueil de sonnets est un chant de triomphe qui fait courir au péril. Le Romain qui se précipita dans un gouffre, n'étoit pas plus animé par les cris & les regards de ses concitoyens à se dévouer pour sa patrie, que ne l'est une fille à se perdre dans la solitude, par les applaudissemens dont on décore son sacrifice. Mais ces éloges sont si rebattus, que le cloître même n'engendre pas plus d'ennuis que la lecture d'un de ces livres de vers faits en l'honneur du cloître.

---

**OBSERVATIONS** *sur la correspondance littéraire de Milord Bolingbroke, ses ouvrages politiques, & ses papiers sur différens sujets, avec l'examen des causes & des progrès de sa réputation (1).*

**L**E grand rôle que Milord Bolingbroke a joué sur le théâtre du monde, & la réputation qu'il s'est faite à un âge où nos jeunes seigneurs ne s'occupent qu'à disputer les lauriers de Newmarket, ou à rapporter des pays voisins quelques statues mutilées, de fausses médailles, & des copies de tableaux, dont ils croient enrichir leur patrie, le rendirent l'objet de l'admiration publique, avant qu'il pût

---

(1) Ce morceau a été tiré d'une gazette angloise. On y remarquera toute l'amertume & l'injustice de la satire : mais les traits ingénieux qu'on y trouve pourront plaire à nos lecteurs, sans détruire pour cela la haute opinion qu'on a conservée des talens de Milord Bolingbroke.

être exposé aux regards de la critique. Les poètes , les ecclésiastiques , les politiques , toutes les espèces de beaux esprits , jusqu'aux orateurs de Grub-Street , réunirent leurs voix & leurs plumes pour célébrer son nom , & joignirent leurs applaudissemens à ceux de Swift & de Pope. On le regarda comme un homme de génie , avant que ses talens eussent percé au-dehors. La faveur du Roi & l'adulation des courtisans le placèrent sur le trône de l'esprit , sans que ses titres eussent été confirmés par le peuple. Enfin l'estime réelle dans quelques personnes ; & l'esprit de parti dans plusieurs autres , en firent un Mécène en littérature , un Machiavel en politique , & un Pétrone en volupté.

S'il étoit né sans vanité , ces éloges prématurés en auroient porté le germe dans son ame , & lui auroient donné cette haute opinion qu'il montre dans tous ses écrits pour ses propres talens. Il méprita souverainement des hommes supérieurs à lui , & des noms qui vivront encore lorsque le sien sera oublié. Il traita dédaigneusement des opinions qui ont été adoptées dans tous

les tems par les plus instruits & les plus sages.

La réputation une fois acquise, n'importe comment, fait toujours taire la raison, jusqu'à ce que le tems vienne appliquer la pierre de touche, & vérifier la bonté du métal. Dans nos transports d'admiration, nous ne pouvons ni voir, ni entendre que la beauté qui nous charme, & la voix qui nous flatte. Nous ne voulons pas même nous permettre de douter si les apparences sont fidelles ou trompeuses. L'enthousiasme avoit peint Milord Bolingbroke, & le portrait avoit été approuvé des plus grands esprits. Est-il étonnant que cet homme ait eu un empire absolu sur notre imagination ? Pope & Swift commandoient à nos sens, nous n'osions nous en servir qu'autant qu'ils nous le permettoient. Lorsqu'ils se furent joints à Milord Bolingbroke, ils formerent alors un triumvirat si puissant, que toute résistance eût été vaine. Leurs paroles étoient la loi ; leur avis faisoit la règle : un mot leur suffisoit pour proscrire, ils n'avoient qu'à le prononcer.

Entrons dans quelques particula-

rités , & examinons d'abord leur correspondance littéraire , puisqu'il n'a encore rien paru sur ce sujet. Il est évident que Bolingbroke commandoit aux deux poètes. On voit dans leurs lettres , & dans l'essai sur l'homme de Pope , qu'ils ne se servoient que de termes respectueux , sans aucune familiarité , & que Milord Bolingbroke n'y répondoit pas toujours d'un ton obligeant : il me semble même qu'il manquoit d'aménité dans le style épistolaire ; & aucun de ces trois hommes célèbres ne m'a paru soutenir dans ses meilleures lettres l'idée qu'on a de leurs talens.

S'il nous est permis de porter un jugement sur les plus illustres écrivains épistolaires , anciens & modernes , je crains bien que le parallèle ne soit au désavantage des derniers , soit pour le grave ou l'enjoué , soit pour le familier ou le cérémonieux.

Les lettres des anciens qu'on estime le plus , sont celles qui traitent des affaires publiques ; les autres sont le fruit de l'amitié & de la retraite : la plupart des lettres de Cicéron sont de la première classe. Tiron son affran-

chi, en recueillant les autres, fait voir, au sentiment d'Erasme, plus d'exactitude que de jugement. Les lettres de Pline sont de la seconde classe. Ces deux écrivains excellent, chacun dans son genre ; mais le dernier paroît souvent trop recherché, sur-tout quand il écrit, comme il le fait souvent, à un correspondant supposé : *argumento affectato*, dit Erasme. Son habile traducteur paroît l'avoir bien compris ; mais il falloit qu'il rendît les choses telles qu'elles étoient.

Dans chacun de ces grands hommes, on trouve une source abondante de plaisir & de satisfaction. Cicéron fait voir les plus vifs sentimens d'amour pour sa patrie, & d'affection pour ses amis. Leur prospérité le remplit d'une joie sincère, & il est accablé de douleur lorsqu'ils sont abattus par l'infortune. Son langage est le langage du cœur. Ses sentimens sont la voix de la nature. Dans Pline, on découvre quelquefois le patriote & l'homme d'affaires ; mais ce n'est pas-là le jour dans lequel il voudroit qu'on le vît. Il cherche à paroître occupé de témoigner son amitié, & de remplir tous

les devoirs de société qui font du ressort de la vie privée. Il voudroit qu'on crût qu'il faisoit toujours les occasions de le faire. Il est juste, généreux & humain dans ses desseins & ses actions : avouons cependant que les réflexions qu'il fait à cet égard sont souvent remplies de vanité. Non-seulement dans les occasions où brille sa vertu, mais encore dans les petites bienfaisances de la vie, il insinue par-tout qu'il a toujours fait ce qu'il devoit faire. Cicéron avoit aussi de la vanité, mais ce n'étoit que par intervalles. Sa vanité n'étoit que le résultat de ses réflexions sur les grandes choses qu'il avoit faites. Dans Pline, elle servoit de motif à tout ce qu'il faisoit : c'étoit le ressort qui faisoit aller toutes les roues. Otez-lui ce motif, il n'étoit plus bon à rien.

Il faut cependant convenir, que la différence des tems où Cicéron & Pline ont vécu, peut bien avoir contribué à la différence de leurs mœurs & de leur esprit. Du tems de Pline, Rome étoit changée : la scène où il devoit jouer un rôle, étoit vraiment théâtrale. Il est vrai qu'il fut aussi **Consul** : il y avoit encore un *Forum*



& un Sénat ; mais le Consul n'étoit que l'ombre de l'Empereur ; le Sénat n'avoit plus que le pouvoir d'entregistrer des arrêts ; le *Forum* étoit devenu l'objet des railleries du public ; ce n'étoit plus ce lieu, où autrefois l'on attendoit la décision du peuple pour le gouvernement du monde. Il eût été ridicule alors à un homme de bon sens, d'affecter le caractère de Cicéron, son langage, ou ses sentimens. Le peu que Pline se crut obligé d'en prendre, n'avoit qu'un éclat foible & emprunté. C'est donc à la différence des tems plutôt qu'à celle des hommes, qu'on doit attribuer sur-tout celle qu'on remarque entr'eux. Je suis persuadé que si Pline eût vécu dans le tems de Cicéron, il eût été le premier au barreau, mais qu'il n'eût encouru ni l'exil, ni la proscription.

C'est dans ces circonstances que l'on doit chercher la différence de leurs mœurs & de leurs lettres. Dans celles de Cicéron, on voit le bon sens sans art : celles de Pline sont plus recherchées. Cependant, malgré la dégradation du siècle dans lequel Pline vécut, il faut avouer que l'on trouve dans ses

lettres & dans quelques endroits de son panégyrique, de la délicatesse, de l'élégance, de la bonté, de l'esprit même, & quelquefois de l'enjouement, un fonds de politesse, & une grâce qui ne conviennent qu'aux grands; & tous ces agrémens sont revêtus des couleurs les plus brillantes.

Si des personnes inférieures à celles dont nous venons de parler, pour le rang, la vertu & la capacité (& sans doute nos trois modernes sont dans ce cas); si, dis-je, ces personnes convenoient d'entretenir un commerce de lettres entre elles, d'afficher leur mépris pour tout le reste du monde, ce qui, soit dit en passant, choque plus que la vanité des deux Romains; si elles cherchoient à s'attirer & à se donner réciproquement des louanges, & à jouer le rôle de ces illustres anciens, pourroit-on s'empêcher d'en rire & de les regarder comme des singes de grands hommes?

Je crois qu'on conviendra aisément que Bolingbroke pour l'arrogance, Pope par sa vanité, & Swift par son insolence, étoient de vrais originaux. Le dernier fut sans doute le plus grand

esprit de son tems, mais le premier ne fut pas le plus grand homme ; le second ne fut pas non plus le plus grand poëte, à beaucoup près. Il n'avoit pas le génie de Dryden, ou, pour mieux dire, il n'en avoit point du tout. Ses plus grands admirateurs feroient bien embarrassés de nous montrer dans tous ses ouvrages une seule idée qui lui appartienne. Ses lettres sont l'art même, qui fait des efforts incroyables pour prendre l'air de la nature. Ses tours embarrassés, ses complimens étudiés, ont pu lui paroître naturels ; Swift & Bolingbroke auront pu les trouver beaux, car ils leur étoient adressés ; mais ils ne peuvent plaire à un homme de goût. Il se peut faire que les lettres de Swift, comme il le dit lui-même, aient été écrites sans art & sans peine ; mais qu'il convienne en même tems, que si elles ne lui ont pas coûté beaucoup de travail, on y trouve aussi très-peu à louer. Ce seroit, dit-on, faire injustice à Milord Bolingbroke, que de juger de lui par ses lettres familières : pas autant qu'on le pense, comme on le verra ci-après. Il s'en faut bien qu'il y ait assez

de beautés , pour nous dédommager de sa superbe modestie & de son stoïcisme affecté.

Si nous passons de sa correspondance littéraire à ses ouvrages le plus finis , nous y verrons son génie exposé au point de vue le plus favorable. Nous examinerons en détail les productions particulières que ses amis & lui-même estimoient davantage. On regardera , je suppose , sa *dissertation sur les partis* , & ses *remarques d'Old-Castle* , comme les ouvrages qui sont le plus propres à faire juger de ses talens , & à les mettre dans un plus beau jour. Si jamais il a donné un libre essor à son génie , c'est dans ces écrits , où le dépit & l'ambition lui faisoient déployer toute la force de son esprit , & répandoient sur ses satyres toute l'amertume de son ame. Cependant que ces deux fameux ouvrages paroissent ennuyeux aujourd'hui ! Quelle prolixité , quelle pesanteur , comme il l'avoue lui-même , dans sa conversation introductoire d'Old-Castle ! Que son ironie sur la famille royale est maigre & triviale ! Que tous ses parallèles sont forcés ! Quant à la partie poli-

tique , il faut que je l'abandonne aux politiques mêmes , comme a fait l'évêque de Clogher. Il est cependant aisé de voir , qu'il a défigur<sup>é</sup> tous les passages de l'histoire d'Angleterre , pour les faire servir à ses passions , & pour répandre sur quelques particuliers des invectives qui n'ont pu plaire que dans le tems où elles furent écrites , parce qu'elles étoient appropriées au goût qui dominoit alors : car dès que cette fureur de parti , qui les soutenoit , fut apaisée , & que les hommes eurent oublié leur ressentiment & ceux qui en étoient l'objet , toutes les beautés de ces écrits disparurent , & la satire perdit tout ce qu'elle avoit de piquant. Ainsi ces liqueurs fortes , que l'on boit à longs traits avec beaucoup de plaisir & d'avidité , deviennent très-insipides , quand l'esprit en est évaporé , & qu'elles ont perdu cette fermentation qui leur donnoit un certain goût.

En un mot , ses discours politiques ne seront aux yeux de nos descendans que comme de vieux almanachs , calculés pour un systême , & peut-être aussi pour un méridien , différens des leurs. Ce ne sera qu'avec beaucoup de

peine qu'on pourra démêler les observations ingénieuses qui s'y trouvent en très-petit nombre , & qui y sont , pour ainsi-dire , noyées dans un fatras de trivialités. Aussi ne dédommageront-elles pas de la peine que l'on aura prise pour les chercher.

Sur quel autre de ses ouvrages les admirateurs de Milord établiront-ils sa réputation ? Lequel prendront-ils pour soutenir le titre de grand génie qu'ils lui ont donné ?

Sera-ce son *Roi patriote* , avec les papiers qui l'accompagnent ? Ces ouvrages , suivant ce qu'il nous dit dans son avant-propos , ne sont pas des titres à la réputation littéraire ; mais il ne nous a pas dit la véritable raison du chagrin qu'il ressentit , lorsque Pope les publia. Ce sont-là les premiers ouvrages qui nous ont découvert son mépris pour l'écriture sainte , qu'il avoit toujours affecté de respecter même avec ses amis intimes.

Citera-t-on ses trois lettres , intitulées : *L'Ecrivain par occasion* , & publiées en 1727 , lorsque le Chevalier Walpole , qui connoissoit bien son homme , eut obtenu du Roi , qu'on lui

ôta

ôtât toute espérance de recouvrer jamais les honneurs & les emplois qu'il avoit possédés; ce qui fut cause que l'espece de promesse que lui avoit faite à ce sujet une personne de grande considération, avec qui il avoit eu une entrevue à la Haye, dans le tems que Sa Majesté s'en retournoit en Angleterre, n'eut pas les suites dont il se flattoit. Qui croiroit qu'il n'a pas sçu profiter de cette occasion favorable ? Il pouvoit alors donner un libre cours à son indignation contre l'homme qu'il haïssoit & qu'il affectoit de mépriser, & déployer tous les ressorts de son éloquence & de son génie. L'a-t-il fait ? Tout le monde lut son ouvrage, tout le monde l'éleva aux nues; on le vanta comme un chef-d'œuvre d'esprit, & comme une production digne du plus beau génie; mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Le Chevalier Robert Walpole y répondit, selon moi, avec plus d'esprit, d'élégance, de dignité & de mépris supérieur, qu'on n'en a jamais mis dans aucune réplique faite à la méchanceté & aux menaces d'un ennemi impuissant. A juger du Chevalier Walpole par sa

conduite publique, ou par les services qu'il avoit rendus à sa patrie, je ne me crois pas obligé d'honorer beaucoup sa mémoire ; mais du moins il est sûr qu'il avoit de grands talens, qu'il y joignoit d'excellentes qualités, & qu'il avoit un certain penchant pour la vertu qu'on lui voyoit quelquefois en public, & toujours dans le particulier.

A l'égard de Bolingbroke, pour lui supposer quelque bonne qualité du cœur, je crois qu'il faut s'en rapporter à lui-même, ou à Pope. Ses actions & ses écrits prouvent qu'il n'a jamais cherché le bien, ni senti la beauté de la vertu. Quoi qu'il dise, il a toujours détourné ses regards de tout ce qui étoit beau ou bon.

Ses *lettres sur l'exil & la retraite* ne m'ont pas plus prévenu en sa faveur : elles me paroissent ressembler à des amplifications de rhétorique. C'est tout au plus un recueil de phrases étudiées, où le faux esprit regne depuis le commencement jusqu'à la fin. On y voit une tirade de ces sentences que les ministres disgraciés emportent toujours avec eux dans leur retraite, ou



*sur le Milord Bolingbroke.* 411

que leurs amis , par mépris , ont coutume de leur appliquer dans les lettres qu'ils leur écrivent pour les consoler.

Son *John Trott* , qu'il écrivit pour le *Craftsman*, & dont il fait mention dans son testament , paroît avoir été son ouvrage de prédilection. Il est , à la vérité , bien écrit : il y a beaucoup de feu , l'esprit y est bien ménagé , l'art infini , le style inimitable. Quant au fond de la piece , il n'est pas de nature à procurer à l'auteur le titre de grand génie.

Si l'on me demandoit : Milord Bolingbroke n'étoit-il supérieur à personne par les talens , la science , l'esprit , ou la capacité ? Je répondrois , qu'autant que je puis en juger , il avoit plus d'esprit qu'aucun de ses contemporains , mais qu'il n'étoit pas sçavant. Suivant ce qu'il nous dit lui-même , il étoit impossible qu'il le fût. Il suffit cependant , pour l'être , de retenir ce que les autres ont pensé & écrit avant nous. Bolingbroke a affecté un mépris souverain pour l'érudition , dans les occasions où il ne pouvoit tirer les connoissances qui lui étoient nécessai-

font pas toujours ce qu'on  
nie. Tout ce que j'avance  
que ce n'étoit pas un hom-  
nie ; je prétends même le p-  
disoit du Chevalier Walpo-  
toit un esprit du second  
dessus du vulgaire , & au-  
génie. Ce portrait convient  
mieux à Bolingbroke.

Il n'y a pas de mots don-  
plus souvent servi , & qu-  
peut-être moins entendu q-  
*génie*. On l'a appliqué sans  
à une supériorité de talens  
cité. On se trompera toujou-  
on entendra par génie u-  
quantité de science , une c-  
périeure à celle des autres. l

puissance de retenir des idées. Elle n'entre pour rien dans la disposition de ces idées mêmes. L'*invention* seule mérite le nom de *génie*. C'est une sublime faculté de l'ame, si je puis m'exprimer ainsi, qui promène ses regards autour d'elle, reconnoît tout ce qui a une relation naturelle à l'objet qu'elle contemple, apperçoit des rapports qui échappent aux autres, & de leur connexion tire des vérités générales, & des conséquences éloignées. Il est évident, qu'il y a beaucoup de sujets d'étude & de recherches, où le génie n'est point du tout nécessaire. Il n'en faut point dans l'histoire, à moins qu'on ne veuille parler des Romains. Par-tout où l'on ne fait qu'imiter & perfectionner les vues & les inventions d'autrui, on doit être exclus de toute prétention à ce titre. Mais il faut du génie dans la physique, dans les mécaniques, dans la poésie, dans le gouvernement; & il me semble qu'il n'en faut que là. Les Newton, les Bacon & les Boyle, sont de la première classe; les Dryden, les Milton & les Shakespeare, de la seconde. Quant aux mécaniques, on peut citer

le moine Bacon, & les inventeurs de la poudre à canon, de l'imprimerie, &c. s'ils ne doivent pas leurs découvertes au hasard. Pour Milord Bolingbroke, je ne fais où le placer. S'il y avoit du génie à sapper toutes les religions dans leurs fondemens, je crois qu'il feroit le premier de tous ceux qui ont couru cette carrière. Les Hobbes & les Tindall n'auroient place qu'après lui. Ceux qui ont fait des loix pour le maintien de l'ordre & pour le bonheur des hommes; ceux qui ont fondé des états & des royaumes, ont été honorés du titre de génies, avec plus de justice que qui que ce soit. Ne feroit-ce pas se moquer de Milord Bolingbroke, que de le mettre dans cette classe, lui qui a avoué & prouvé qu'il ne demandoit que l'anéantissement de toutes les loix, & le bouleversement de tous les royaumes, sur-tout de celui de la Grande-Bretagne, pourvu cependant que ces changemens n'arrivassent pas de son tems?

De cette digression, si c'en est une, passons à l'examen de ses *lettres sur l'utilité de l'histoire*. Je ne me propose pas de revenir sur ce que l'évêque de Clo-

gher & M. Hervey ont si bien discuté. Ils ont très-bien exposé les faux raisonnemens & la science superficielle de Milord Bolingbroke. Je tâcherai seulement de découvrir la source de la grande réputation de ces lettres, & de l'admiration qu'elles firent naître pour les merveilleux talens de leur auteur. Tout lecteur sans enthousiasme n'y trouvera que ce que l'on rencontre dans les autres écrivains, au style près, qui, dans Bolingbroke, est rempli de beautés. Il faut avouer aussi, qu'il composoit avec bien de l'adresse & de la facilité. Quoi qu'il promette, il ne donne rien de nouveau, ni de supérieur aux productions de gens dont la réputation dans le monde est bien inférieure à la sienne. Je suis même porté à croire, en jetant les yeux sur les ouvrages de quelques écrivains qu'on admire avec assez de justice, que c'est moins en exécutant quelque chose de considérable, qu'en l'entreprenant, qu'ils se sont acquis une grande réputation. Ils ont promis de faire, ils n'ont pas fait. Ils ont montré les erreurs qui se trouvoient dans des systèmes, & les fautes

que l'on fait dans l'étude des sciences ; mais ils ont plutôt donné des plans pour la perfection des connoissances humaines , qu'ils ne les ont perfectionnées. L'évêque de Cloyne , que je me fais un honneur de citer , à cause des excellentes qualités qu'on m'a dit qu'il possédoit , n'a jamais donné d'aussi grandes preuves de génie dans tout ce qu'il a écrit , que dans sa *Siris*. Il y montre un génie élevé , une imagination sans bornes ; mais les choses dont il parle , sont au-dessus de la portée de l'esprit humain. On ne connoissoit guere le grand Bacon , avant son livre du *nouvel organe des sciences*. Et quoique ce livre soit une preuve de l'imagination la plus vaste , & de la plus grande sagacité , il ne sert qu'à faire voir les défauts des sciences , ce qui nous manque pour les perfectionner , & ce qui nous manquera toujours , jusqu'à ce qu'il s'éleve pour chaque partie un homme tel que Bacon lui-même , c'est-à-dire , jusqu'à la résurrection générale.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici , que ces tentatives affectent l'esprit des lecteurs , de manière qu'on imagine que les auteurs pour-

roient faire, s'ils le vouloient, ce qu'ils exigent qu'on fasse. Et pour nous autres, il semble que, quand nous faisons ce qui nous manque ( & tout homme de bon sens ne doit pas l'ignorer ) nous avons beaucoup gagné ; nous espérons du moins que ceux que nous reconnoissons pour nos maîtres, iront plus loin. Mais voici une grande difficulté que l'on ne voit pas d'abord.

Le chemin qui mène à la science paroît uni à ceux qui le voyent à une certaine distance. Une côte hérissée de rochers, semble être d'un accès facile, quand on commence à découvrir les terres ; mais à mesure que l'on approche, on est effrayé des rochers escarpés & des précipices affreux qui empêchent d'y aborder. Il est plus aisé de donner des avis que d'agir, de proposer des plans que de les exécuter. L'un paroît appartenir au génie, l'autre à l'esprit ou au jugement.

Je suis bien éloigné de croire que les deux écrivains, dont je viens de faire mention, ayent prévu cette conséquence, & qu'ils ayent cherché à acquérir de la réputation à ce prix ; ils n'avoient pas besoin de cet artifice.

Mais je crois que ç'a été le but de M<sup>r</sup> lord Bolingbroke. Il ne pouvoit vivre sans un grand nom : c'étoit la seule ressource qu'il eût pour se venger de ses ennemis , & adoucir l'ennui de sa retraite. Il lui falloit de la réputation à quelque prix que ce fût ; aussi s'y prit-il de toutes les manieres , pour en acquérir. En conséquence il flatta Pope , quoiqu'il le détestât (voyez sa préface pour le roi patriote). Il fut tirer de lui ce beau portrait que l'on trouve dans l'essai sur l'homme. Comme il craignoit Swift , qui écrivoit l'histoire des dernières années du règne de la reine Anne , il le flatta aussi , & en obtint des louanges telles qu'il le souhaitoit ; il le haïssoit cependant sincèrement , depuis sa querelle avec le Comte d'Oxford. Il recherchoit la gloire avec tant d'avidité , que l'on peut dire , sans crainte de se tromper , qu'en faisant des promesses , soit qu'il les exécutât ou non , il avoit moins en vue l'honneur d'être placé au temple de mémoire après sa mort , que la gloire de jouir d'une grande renommée pendant sa vie.

*Præsenti tibi maturos largimur honores ,*



est la dédicace qu'il aima le mieux. Si ce n'eût pas été là sa façon de penser, à quoi bon nous donner cet essai d'histoire, après avoir dit qu'une histoire qui a besoin d'être abrégée, ne mérite pas d'être lue? Il n'a peut-être jamais voulu nous en donner une entière. Peut-être a-t-il espéré s'acquérir, par cette esquisse, une aussi grande réputation, que s'il eût fini cet ouvrage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Le tems ne lui a sûrement pas manqué depuis sa retraite, & nous ne lui accorderons pas que ce soit la faute de sa mémoire. Dans une de ses lettres, il promet d'y travailler l'année suivante; il n'est pas croyable qu'il ait pu manquer de tems ni de matériaux. Il avoit aussi promis de peindre les tems où il étoit à la tête des affaires, & ce qui se passa pour lors, avec autant d'impartialité qu'en a fait voir Polybe, en parlant des faits de Lycortas. J'en doute, & je suis sûr que Polybe, quelque impartial qu'il fût, eût parlé autrement de lui-même qu'il ne fait de son pere : l'amour propre le veut ainsi.

Avec quelle impartialité Milord Bolingbroke n'eût-il pas fait cette

n'aurait-elle pas été entreprise ! Avec  
 quel succès n'eût-il pas traité les  
 Français ! Avec quelle modestie ne se  
 fût-il pas peint lui-même ! On peut  
 en juger par son propre portrait, &  
 par celui du chevalier Walpole, qu'il  
 a fait dans sa seconde lettre. Tout ce  
 portrait n'auroit tiré de quelques-uns  
 de ses premiers amis. & il pouvoit se  
 flatter d'être tout aussi bien qu'à l'en-  
 cre, & d'être encastré. Je le cite  
 cependant moi-même, pour sa rareté &  
 sa nouveauté. Le méchant, dit-il, en  
 aura fait Walpole, qui en aura im-  
 primé partout le monde par son pou-  
 voir & sa faveur. & que l'expérience  
 apprendra certainement pendant un  
 siècle, que c'est un tour tel qu'il  
 est à un grand homme ( en parlant  
 de lui-même ), qu'on aura mal con-  
 nue. & qu'on aura décrie, sera enfin  
 décrié. Si cela arrive pas ainsi ; si le  
 grand homme avec son mérite, ap-  
 pui sur son honneur, riche & puissant ;  
 ce grand homme perit, accablé  
 de tous côtés de ses malheurs, exilé  
 de son pays, & exposé à la disette, l'his-  
 toire de son siècle couvrira le nom  
 du premier de l'infamie qu'il mérite,

sur Milord Bolingbroke. 421

» & fera passer aux siècles les plus reculés celui de l'autre , en lui rendant  
» les honneurs qui lui sont dûs ». A ces paroles succede ce passage d'Aurelius Fuscus : *ADMIRABILE posteris vigebis ingenium , & uno proscriptus sæculo proscribitur Antonium omnibus.*

Voyons ce qu'il dit de lui-même , & d'une piece qu'il avoit dédiée à Robert Walpole. « Je suis content, dit-il , de voir que nos noms passeront à la postérité, l'un comme le poison , l'autre comme l'antidote ». Je crois que , quand il écrivoit ces lignes , il n'étoit pas placé , à côté de Scipion , dans la suprême région de la tranquillité. Il ne se souvenoit plus que , dans sa premiere lettre , il avoit dit qu'il étoit de tous les hommes le moins sensible aux louanges & à la critique , & qu'il n'auroit jamais pu se mettre à la place de Cicéron , ni tant désiré de voir son panégyrique. Je ne fais qui fera le sien , ni combien de siècles il durera. Je crois du moins qu'il n'y a aucun de ses compatriotes , parmi ceux qui ont encore présent à l'esprit tout ce qui s'est passé du tems de cet écrivain , qui soit tenté de l'entre-

422 *Observ. sur Milord Bolingbroke.*

prendre. Tous les mémoires écrits à son sujet, ou sur les tems dans lesquels il a vécu, excepté ceux qu'il a faits lui-même, seront perdus pour la postérité, avant qu'il se trouve un écrivain qui lui rende les honneurs qu'il attend. Je dis plus : il faudra que ses propres ouvrages périssent avant qu'un Anglois célèbre son nom. Autrement, il faudroit que ceux qui aiment la conservation de la patrie, ou qui souhaitent sa paix & son bonheur, pussent bien penser d'un homme qui, après avoir prétendu pendant sa vie aimer son pays, & respecter sa religion, a levé à sa mort le masque que ses craintes lui avoient fait garder jusqu'alors, & qui a laissé après lui un traité écrit par lui-même, & publié par son ordre exprès, dans lequel il prêche l'athéisme, & ne cherche qu'à exciter la rébellion.



---

*VIE de Jean - Jovianus Pontanus ,  
d'après celle qu'a écrite en latin le R.  
P. Robert de Sarno , de la congré-  
gation de l'Oratoire de Naples.*

**J**EAN-JOVIANUS PONTANUS naquit à Cereto en Ombrie, au mois de décembre 1426 : les factions qui déchiroient depuis long - tems sa patrie, avoient forcé ses ancêtres de l'abandonner. Les citoyens de cette malheureuse contrée étoient tous divisés, & tous étoient vendus au crime. Les excès où les porta leur haine mutuelle font frémir l'humanité ; Pontanus nous a conservé le tableau que son ayeule lui en avoit tracé plus d'une fois dans son enfance, en versant des torrens de larmes. « Toutes les fa-  
» milles, dit-il, étoient armées les  
» unes contre les autres, & la fureur  
» qui les animoit étoit telle, que lors-  
» que ceux d'une faction s'étoient em-  
» parés de quelqu'un du parti opposé,  
» ils s'assembloient pour jouir du spec-

»tacle barbare de voir couler le sang  
»de ce malheureux : ils déchiroient  
»ses membres , rôtiſſoient les lam-  
»beaux de ſon cadavre ; & plus cruels  
»que les bêtes féroces , ils dévoroient  
»ſa chair & ſ'enyvroient de ſon ſang ,  
»en invoquant dans ces feſtins horri-  
»bles le ciel qui ne les puniſſoit pas.  
»Mes ancêtres , pour échapper à la  
»rage de leurs ennemis , ſe retirèrent  
»à la campagne ; ils y bâtirent une  
»tour où ils crurent leurs femmes ,  
»leurs enfans & leurs biens en ſûreté ;  
»mais bientôt après , attaqués par une  
»faction qui avoit pour chefs les deux  
»freres de ma biſayeule , ils furent  
»tous maſſacrés. Ma biſayeule reſta  
»ſeule pour la déſenſe de la place : ſes  
»freres l'exhortent à ſe rendre ; elle  
»y conſent à condition qu'on conſer-  
»vera la vie à ſes deux enfans. Les  
»barbares rejettent la propoſition , &  
»le fer leur étant devenu inutile , ils  
»ont recours à la flamme. Cette fem-  
»me courageuſe emporte ſes enfans  
»dans le lieu le plus ſecret de la tour ,  
»où bientôt le feu les atteint & les  
»conſume tous ». Né dans ces tems  
de haines & de guerres inteliines ,

Jean passa ses premières années dans les larmes : il vit massacrer Jacques Pontanus son père, homme encore plus distingué par la supériorité de ses talens que par l'éclat de sa naissance ; & lui-même ne dut la vie qu'aux tendres soins d'une mère vigilante qui le déroba au couteau prêt à l'égorger, & l'emmena à Perouze.

Cette femme vertueuse ne confia pas à des mains étrangères l'éducation de son fils. Pontanus ne dut qu'aux soins & aux exemples maternels le germe des talens & des vertus qu'il fit éclater dans le long cours de sa vie. Après avoir passé son enfance dans le sein d'une mère uniquement occupée à lui former l'esprit & le cœur, Pontanus revint dans sa patrie : la discorde y souffloit encore ses fureurs. L'héritage de ses parens, qu'il venoit recueillir, avoit été envahi, & sa vie même n'étoit pas en sûreté. Attiré par la réputation qu'avoit Alphonse, roi de Naples, d'aimer les lettres & de récompenser ceux qui les cultivoient, il se rendit en Toscane auprès de ce Prince, qui venoit de déclarer la guerre aux Florentins, & revint avec

Parmi le grand nombre d'hommes illustres dont s'honorait alors l'Italie, Alphonse choisit Pontanus pour précepteur de son neveu Charles de Navarre. Après la mort d'Alphonse, Charles se vit obligé de retourner en Arragon; & Pontanus, délivré des soins de son préceptorat, s'attacha de nouveau à l'emploi qu'il avait pris d'Ulcinius: bientôt il fut initié dans les affaires les plus importantes, & plus d'une fois la sagesse de ses conseils leva des difficultés qu'on croyait insurmontables.

Ferdinand, successeur d'Alphonse, qui depuis long-tems connoissoit le mérite de Pontanus, le nomma son secrétaire & le chargea de l'éducation de son fils; persuadé que ce fils instruit par un grand homme, seroit nécessairement un grand prince.

Enveloppé dans sa propre gloire, Pontanus sembloit fuir les honneurs; mais les honneurs venoient le chercher, & dès-lors il fut aisé de présager le haut point de grandeur où l'Italie le vit depuis.

Une guerre s'éleva entre Ferdinand & Jean d'Anjou. Ferdinand partit à la



tête de son armée & emmena Pontanus, qui se montra tout à la fois soldat & Général. On vit avec surprise un philosophe, qui jusqu'alors n'avoit cultivé que sa raison & les lettres, se distinguer dans les opérations militaires, comme si toute sa vie il eût fait le métier de la guerre. La poudre des camps & le tumulte des armes ne l'empêcherent pas de sacrifier aux Muses : il fit lui-même l'histoire de cette guerre, & l'écrivit avec autant d'élégance que d'impartialité.

L'habileté & les nouveaux talens que Pontanus avoit développés dans cette campagne, lui méritèrent toute la confiance de Ferdinand. Ce prince, de retour à Naples, le combla de bontés & d'honneurs. L'envie s'arma contre lui ; elle alla même prendre des traits dans le cœur du jeune Alphonse, qui, jaloux du crédit de son maître, fut encore assez lâche pour entreprendre de le noircir. Pontanus ne se vengea de la calomnie, qu'en s'appliquant à devenir encore plus utile à son Prince & à l'Etat.

Il avoit coutume de dire qu'il n'avoit rien à craindre de ses ennemis

parce qu'il avoit un puissant défenseur.

Le Roi le pressant un jour de le lui nommer : *c'est ma pauvreté*, lui dit-il, avec fermeté, *voilà le garant de mon innocence , & le témoin qui déposera toujours en ma faveur.*

Mais il est tems de parler d'une des plus brillantes époques de la vie de Pontanus. Quelque tems avant de mourir, Alphonse I, toujours occupé du bien des lettres, se proposa d'établir une académie dans sa capitale, & chargea Antoine de veiller à ce que ce projet fût promptement exécuté. Antoine répondit aux vues du souverain ; l'académie fut érigée : les hommes les plus illustres d'Italie s'empresferent d'y être reçus, & quoiqu'Antoine vécût encore, ils placèrent unanimement Pontanus à leur tête.

Parmi les statuts qu'il fit en qualité de chef de cette société, un des principaux portoit que tous les collegues prendroient un nouveau nom, qui fût plus élégant & plus convenable à des hommes entierement voués aux lettres. Ce fut à ce sujet qu'il prit le nom de *Jovianus*, & que Sannazar prit celui d'*Actius Syncerus*. Il s'agit ensuite

de savoir comment on nommeroit la société même : on respectoit trop Platon & Aristote pour oser lui donner le nom de lycée & d'académie ; on prit le parti de l'appeller le *Portique Antonien*, du nom de son fondateur ; mais bientôt après elle ne fut plus désignée que sous celui d'*Académie de Pontanus*.

Rien n'est plus propre à exciter l'émulation & à nourrir le germe des talens que ces sortes d'établissmens littéraires ; mais il est arrivé souvent que des sociétés auxquelles une première ardeur avoit donné de l'éclat , est ensuite tombée dans l'avilissement & le mépris. Cette décadence est inévitable lorsque les places faites pour décorer le mérite ne sont plus accordées qu'à la faveur ou à l'intrigue.

Marié à la philosophie , Pontanus n'avoit point encore songé à d'autres engagemens : les chaînes les plus douces lui paroissoient encore trop dures ; il avoit été frappé d'un mot de Puderic , noble Napolitain , qui allant aux nôtres d'un de ses amis , le pria de l'accompagner , *pour ne pas aller seul* , disoit-il , *aux funérailles de son ami*.

L'ennui que la solitude entraîne fit taire le sentiment d'averfion qu'il avoit pour le mariage : il craignoit , comme il le disoit lui-même , de se voir abandonné , au cas qu'il retombât malade , aux soins d'un enfant qu'il nourrissoit. Cet enfant c'étoit lui-même.

Il épousa en 1461 une fille âgée de 17 ans , qui , aux avantages d'une haute naissance , de la richesse , de la jeunesse & de la beauté , réunissoit des mœurs douces & pures : elle s'appelloit Adrienne.

Pontanus en eut quatre enfans qui lui furent d'autant plus chers qu'il aimoit passionnément la mere : c'est cette tendresse extrême qui lui fit imaginer un genre de poésie nouveau & tout-à-fait inconnu jusqu'à lui. Les vers qu'il fit pour Lucius Franciscus , celui de ses enfans qu'il aima le plus , nous en fourniront un exemple.

*Pupe meus , pupille meus , complectere matrem ,*

*Inque tuos propera , pupule care , sinus.*

*Pupe bone , en cape , care , tuas , mi pupule ,  
mamas.*

*Pupule belle meus , bellule puppe meus ,*

*Suge : canam tibi nœnialam , nœ nœnia non e*

*Nota tibi, nate, est nœnia nœniola?*

*Pupe meus, pupille meus, nœ nœnia nœnne*

*Nota tibi, nate, est nœnia nœniola?*

*Belle meus, mellite meus, nœ nœnia nœnne*

*Nota tibi, nate, est nœnia nœniola?*

*Somniculus tibi jam lassus obrepit ocellis,*

*Dum tibi, nate, placet nœnia nota nimis.*

*Pupe meus, dormisce, meus, nec nœnia nostro*

*Da noctem nato nœnia somniferam.*

Que d'agrémens, que de naïveté, que de mollesse dans ces vers ! comme tout y caractérise un pere qui voyant son enfant se jouer & sourire sur le sein découvert de sa mere, s'abandonne tout entier aux mouvemens de la nature, balbutie, devient enfant lui-même, le caresse, l'invite à prendre la mammelle, ensuite appelle le sommeil par un murmure doux, long & uniforme, & qui, lorsque les tendres paupières de l'enfant sont fermées, privé du spectacle délicieux de ses ris & de ses mouvemens, se frappe de l'image de la mort & tremble qu'il ne se réveille plus !

Lucius, après avoir fait des progrès étonnans dans la philosophie, mourut

à l'âge de vingt-neuf ans : il y en avoit déjà sept que Pontanus avoit perdu son épouse , avec laquelle il avoit vécu dans la plus parfaite union, quoique sa tendresse fût soupçonneuse , & prompte à s'alarmer.

Peu de tems après la mort d'Adrienne , Pontanus , déjà fort avancé en âge , épousa une femme de Ferrare , appelée Stella : son surnom & sa famille ne sont pas connus ; mais on fait qu'elle eut des mœurs pures , qu'elle fut attachée à ses devoirs , & qu'elle les remplit avec exactitude. Son mari l'aimoit éperdûment , & voulut immortaliser son amour pour elle , par deux livres d'élégies qui respirèrent la tendresse : il en eut un fils qui ne vécut que cinquante jours ; sa mere ne lui survécut pas long-tems : nouveaux sujets de larmes & de vers.

Cependant dès l'année 1463 , Pontanus avoit été chargé des affaires les plus secrètes & les plus importantes du gouvernement ; son élévation ne porta nulle atteinte à sa philosophie ; il étoit d'un si grand désintéressement que , lorsque ses amis le pressoient de suivre l'exemple de ses prédécesseurs ,

& de s'occuper enfin à augmenter & à assurer sa fortune, il leur répondoit qu'il craignoit également l'indigence & l'opulence; paroles admirables dans la bouche d'un homme qui remplit une place où la cupidité n'est pas même contrainte. Ferdinand, instruit de sa modération, le nomma citoyen de Naples, lui assigna des pensions sur le trésor royal, & le revêtit de deux nouveaux emplois très-considérables.

En 1482, une guerre s'éleva entre les Vénitiens & Hercule I, Duc de Ferrare. Les Vénitiens ne pardonnoient pas à Ferdinand d'avoir donné sa fille Eléonore en mariage à ce Duc, & les préparatifs qu'ils faisoient annonçoient la violence de leur ressentiment. L'Italie entière étoit dans l'agitation: les opérations sages & politiques de Pontanus tranquilliserent l'Italie, & la paix se fit quand tout annonçoit & respiroit la guerre.

Trois ans après, l'ambition d'Innocent VIII occasionna de nouveaux troubles. Ce Pontife exigea qu'indépendamment de la haquenée dont les Rois de Naples font hommage au Saint-Siege, Ferdinand payât des sub-

fidés que Paul II & Sixte V avoient abolis. Ferdinand les refuse, la guerre s'allume : Pontanus est chargé de la négociation, se rend à Rome, concilie les esprits & pacifie tout. Les Cardinaux marquoient quelque inquiétude sur la sûreté du traité qu'on venoit de conclure : gardons-nous bien, dit Innocent, de manquer de parole à Pontanus; est-il juste que la vérité & la bonne foi abandonnent celui qui ne les a jamais abandonnées?

A son retour de Rome, Pontanus trouva de grandes révolutions dans le ministère : Antoine Petrucci, premier ministre du royaume, s'étoit rendu coupable d'un crime de lèse-majesté : sa place fut donnée à Pontanus, qui l'occupa en philosophe dont la fortune ne sauroit changer ni les principes ni les mœurs. Le bonheur public fut le fruit de la sagesse avec laquelle il gouverna. Placez Socrate au premier rang du monde, & tous les hommes seront heureux,

Pontanus avoit donné l'exemple de toutes les vertus morales & politiques; il voulut laisser un monument de sa piété; il fit construire un temple d'une



architecture de très-bon goût, & qui se ressentoit à peine de la barbarie qui, dans ce tems-là, oppressoit encore les arts. On n'y voit pas sans respect les noms, les portraits & les épitaphes de Pontanus, de ses femmes, de ses enfans, de ses ancêtres & de ses amis. La face extérieure du temple est ornée de huit sentences, gravées sur le marbre & prises de l'antiquité. Nous en citerons ici quelques-unes.

*In utraque fortuna, fortunæ ipsius memor esto.*

De quelque façon que la fortune vous traite, souvenez-vous de ce qu'est la fortune.

*Hominem esse se haud meminit, qui nunquam injuriarum obliviscitur.*

Celui qui n'a jamais pardonné n'a jamais senti qu'il est homme.

*Frustrà leges prætereunt quem non absolvit conscientia.*

C'est en vain que les loix oublient celui qui n'est pas absous par sa propre conscience.

Toutes les épitaphes qu'on y lit ont été composées par Pontanus lui-même. Il nous suffira de rapporter celle-ci.

*Quid agam requiris : tabesco.*

*Scire quis sim cupis : fui.*

*Vitæ quæ fuerint condimenta rogas ;*

*Labôr, dolor, ægritudo, luctus,*

*Servire superbis dominis,*

*Jugum ferre superstitionis,*

*Quos caros habeas sepelire,*

*Patriæ videre excidium.*

*Uxorias molestias nunquam sensi (1).*

Petro Compatri, viro officiosissimo, Pontanus posuit, constantem ob amicitiam, ann. LIII. MDI. XV. KAL. DEC.

Pontanus assigna, pour l'entretien du monument qu'il avoit fait construire, 270 écus d'or de revenu, sur

---

(1) Veux-tu savoir ce que je fais? Je tombe en poussière. Qui je suis? Je fus. Quels ont été les assaisonnemens de ma vie? Le travail, la douleur, le chagrin, les larmes, servir sous des maîtres insolens, porter le joug de la superstition, ensevelir les personnes qui m'étoient les plus chères, & voir la ruine de ma patrie. Je n'éprouvai jamais les peines du mariage,

lesquels il voulut qu'on en prélevât 36 tous les ans pour doter de pauvres filles.

Tendre une main secourable à la foiblesse, & sauver ce que le sexe doit avoir de plus cher, l'innocence & la réputation, c'est, disoit-il, l'acte le plus agréable aux yeux de la Divinité, & le meilleur exemple qu'on puisse donner aux hommes. Mais les intentions de Pontanus ne furent pas long-tems remplies; le monument de sa religion & de sa bienfaisance fut négligé & abandonné jusqu'en 1759, où Charles de Bourbon, actuellement roi d'Espagne, fondateur ou restaurateur de tout ce qu'il y a aujourd'hui de grand & d'utile dans le royaume de Naples, rendit à cet édifice son ancienne splendeur.

En 1494 Ferdinand mourut, & son fils Alphonse, duc de Calabre, monta sur le trône. Le roi de Naples perdit les sentimens de jalousie que le duc de Calabre avoit eus contre Pontanus: il le combla d'honneurs, lui confia toute son autorité, & lui fit ériger une statue de bronze dans un de ses palais: *je ne puis trop l'honorer*, disoit-

il, *c'est un grand homme, & il fut mon maître.* Frédéric, frere d'Alphonse, étoit, comme lui, pénétré d'admiration pour les grands talens & les vertus de Pontanus. Un jour le conseil étoit assemblé; Pontanus entre, Frédéric se leve par respect : *silence*, dit-il, *voici notre maître.*

Pontanus étoit au comble de la gloire; il jouissoit du premier rang dans la littérature; dans l'Etat il ne voyoit au-dessus de lui que la couronne. Heureux si la mort eût alors terminé sa carrière! Le tableau de ses vertus va s'effacer : un crime va détruire l'ouvrage de soixante ans de travaux glorieux & utiles.

Alphonse, las de porter la couronne, la cède à son fils Ferdinand II. Ce nouveau monarque confirme à Pontanus ses honneurs & ses dignités : mais à peine est-il assis sur le trône que Charles VIII, roi de France, entre en Italie, le chasse de ses Etats, s'avance vers la capitale & la somme de se rendre. Pontanus en livre les clés; & chargé de haranguer le nouveau Roi dans la cérémonie de son couronnement, il employe son élo-

quence à flatter lâchement le conquérant qui subjugoit sa patrie , & à charger d'outrages les Rois ses maîtres & ses bienfaiteurs ; action basse , indigne , abominable , que rien ne peut justifier , parce que rien ne peut dispenser l'homme de la reconnoissance ; & le sujet , du respect & de la fidélité qu'il doit à son Souverain.

Cependant quelques princes de l'Europe , alarmés de l'entreprise de Charles , se liguent & parviennent à chasser les François du royaume de Naples. Ferdinand rentre dans ses Etats , & ce monarque généreux se borne à dépouiller Pontanus de ses charges. Il faut avouer que Pontanus supporta sa disgrâce comme s'il ne l'eût pas méritée ; la prospérité n'avoit point enivré son ame ; les revers ne l'abattirent pas ; jamais même il ne montra plus de contentement & de gaieté , que depuis qu'il fut éloigné du commerce des souverains , du faste des cours & du tourbillon des affaires. *Je ne vis donc plus , disoit-il , pour les Rois ; mais pour moi-même ; enfin je dispose de ma pensée. Hommes ambitieux , connoissez le véritable bonheur ,*

*il consiste uniquement à jouir de son ame, c'est-à-dire, du commerce des immortels.* Sa philosophie n'étoit pas de spéculation; quelque tems après sa disgrâce, Louis XII s'empara du royaume de Naples, & lui offrit les premières charges de l'Etat. Pontanus répondit que le ciel avoit pourvu à sa fortune, qu'il ne cherchoit pas à rendre sa vieillesse plus riche, mais plus occupée. C'est dans sa retraite qu'il composa cette foule d'ouvrages qu'il nous a laissés en prose & en vers; il y vécut l'espace de huit années, dont il partagea tous les instans entre la philosophie & l'amitié. Il mourut enfin en 1505, âgé de 77 ans, regretté de ses amis, des gens de lettres & du public. Quelques momens avant de mourir, il donna à Jérôme de Borgia son disciple cette épitaphe, qu'il lui recommanda de faire graver sur son tombeau, & qu'on y voit encore aujourd'hui.

*Vivus domum hanc mihi paravi,  
in qua quiescerem mortuus; noli,  
obsecro, injuriam mortuo facere,  
vivens quam fecerim nemini; sum*

*etenim Joannes Jovianus Pontanus, quem amaverunt bonæ Musæ, suspexerunt viri probi, honestaverunt Reges Domini. Sols jam qui sim aut qui potius fuerim. Ego verò te, hospes, noscere in tenebris nequeo, sed te ipsum ut noscàs rogo. Vale.*

« J'ai préparé pendant ma vie  
 » cette maison pour l'habiter  
 » après ma mort ; n'outragez  
 » point celui qui n'a outragé per-  
 » sonne : je suis J. J. Pontanus,  
 » que les Muses ont chéri, que  
 » les gens de bien ont respecté,  
 » & que les Rois ont honoré.  
 » Tu sais qui je suis ou plutôt qui  
 » je fus. Habitant du séjour des  
 » ombres, je ne puis te connoi-  
 » tre, mais connois-toi toi-  
 » même ».

Pontanus étoit d'une taille ordi-  
 naire & bien prise ; il avoit la tête  
 chauve, le front large, les sourcils  
 bas, le nez aquilin, les yeux bleus,  
 le menton un peu allongé, le col élevé,  
 la bouche petite & la démarche noble :  
 c'est ainsi qu'il se dépeint lui-même ;

sa physionomie avoit quelque chose d'austere qu'il temperoit par la politesse de ses manieres & par l'agrément de sa conversation. Jamais homme ne s'est énoncé avec plus d'éloquence & de grace : peu de politiques & de négociateurs ont été aussi profonds & aussi habiles. Ses mœurs étoient pures & sa religion solide : il étoit juste, tempérant, frugal ; mais ces belles qualités furent ternies par plus d'un vice. Pontanus étoit caustique, méditant, & d'une ambition démesurée : d'ailleurs sa perfidie envers son souverain est une tache que toutes ses vertus ne peuvent effacer.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de ses ouvrages. Pontanus étoit tout à la fois un très-bel esprit, un grand littérateur & un vrai philosophe. La plupart de ses écrits roulent sur des sujets de morale, & sont tous remplis de maximes saines & de réflexions profondes & judicieuses. Son histoire de la guerre de Naples est un chef-d'œuvre, & suffiroit pour l'immortaliser. Sa latinité est toujours pure, toujours élégante ; & son style est plein de douceur, de noblesse & d'har-



mie. Quant à ses ouvrages de poésie, on retrouve dans ses hendecasyllabes les graces piquantes & naïves de Catulle; ses élégies respirent le sentiment; & dans ses *Météores* & son *Uranie*, c'est la philosophie elle-même parée de tous les charmes de la poésie. Pontanus ne se borna pas à enrichir la république des lettres de ses propres ouvrages, nous devons à ses recherches tout ce que Tiberius Donatus, ancien grammairien, a composé sur les œuvres de Virgile, ainsi que la grammaire de Q. Rhemnius Pammon. Un des plus grands services qu'il ait rendus à la littérature, c'est d'avoir corrigé & restauré le seul exemplaire qui fût resté des poésies de Catulle; en un mot rien n'a manqué à la gloire littéraire de Pontanus; ses ouvrages exciterent l'envie & ils en ont triomphé. Il avoit annoncé lui-même son immortalité : *la renommée*, dit-il dans son *Uranie*, *assise en habit de fête sur mon tombeau, portera chez tous les peuples & dans tous les âges, mon nom & ma gloire : la postérité la plus reculée parlera de Pontanus & le célébrera.*

Jusqu'à présent nous ne connoissons en quelque sorte de J. J. Pontanus que les ouvrages qu'il nous a laissés ; les détails de sa vie étoient ignorés : le pere Robert de Sarno les a tracés le premier , & son travail est à tous égards digne d'éloges. Nous désirerions seulement que sa latinité fût moins laborieuse , moins affectée , en un mot plus conforme à celle du savant homme dont il a donné l'histoire.



---

*TRADUCTION d'une Lettre de  
M. le Comte Algarotti sur les con-  
noissances militaires de Virgile.*

**L**UCAIN a chanté les exploits des plus grands capitaines qui aient jamais été; il a mis en vers une bonne partie des commentaires de César. Il ne faut donc pas être surpris de trouver dans son poëme historique le beau plan de la guerre contre Afranius & Petreïus, ainsi que les savantes précautions que César prit à la journée de Pharsale contre la cavalerie de Pompée.

Lucain est un peintre de portraits; il a peint de beaux visages, parce qu'il les avoit devant les yeux: mais Homere a puisé toutes les richesses dans son imagination; les figures qu'il a tracées, il les a embellies, il les a, en quelque sorte, créées; pour embellir ainsi les objets sans les dénaturer, que de connoissances ne devoit-il pas posséder! Nous ne nous arrêtons ici qu'à celles qu'il eut dans l'art militaire. C'est le poëme d'Homere,

448 *Connoissances militaires*

qui donna à Philippe l'idée de la Phalange Macédonienne, de cette troupe formidable qui vainquit tant de peuples, & qui ne céda qu'à la légion romaine. Tout le monde fait qu'Homere fut, pour ainsi dire, le compagnon & le guide d'Alexandre dans la conquête de l'Asie.

Peut-être dira-t-on que l'enthousiasme a fait voir plus d'une fois dans les ouvrages de ce poëte des choses qui réellement n'y sont pas, & que la seule prévention a pu lui distribuer cette nouvelle espece de gloire ; mais se refusera-t-on au témoignage des guerriers eux-mêmes ? Le maréchal de Puyfégur n'hésite pas de placer Homere au nombre des écrivains militaires. Parmi plusieurs autres remarques qu'il fait à l'avantage de notre poëte, il observe qu'Homere regarde avec raison le silence que gardoit dans sa marche l'armée grecque, comme un signe caractéristique de la discipline militaire, tandis que le tumulte & la confusion régnoient parmi les troupes indisciplinées de l'Asie. Il le loue d'avoir connu la force des rangs ferrés,

où les piques se soutiennent , les casques se touchent & les boucliers portent sur les boucliers. Il observe la division qu'Achille avoit faite de ses soldats en différentes troupes de cinq cents hommes chacune , comme la cohorte des Romains & le bataillon des modernes. Il admire le camp que Nestor fit entourer d'un-fossé profond , & fortifier d'un retranchement flanqué de tours , pour mettre l'armée & les vaisseaux à couvert des sorties des Troyens. Enfin il trouve qu'Homere parle trop bien de l'art militaire , pour n'avoir pas été guerrier lui-même.

Lorsque je lus ces observations du maréchal de Puyfégur sur les connoissances militaires d'Homere , je crus qu'il parleroit aussi de Virgile ; mais je fus fort étonné de voir qu'il n'en disoit pas un mot. Cependant il y a beaucoup d'endroits dans l'énéide où Virgile paroît très-versé dans l'art de la guerre ; & s'il est au-dessous de son modele du côté de la poésie & de l'invention , il ne lui est guere inférieur pour les connoissances dont il a enrichi son poëme.

450 *Connoissances militaires*

Lorsqu'Enée, débarqué sur le rivage d'Italie, quitte son armée pour aller solliciter des secours contre ses ennemis, il la laisse dans un camp fortifié selon les regles de l'art. D'un côté, il étoit défendu par le Tibre; de l'autre, il étoit couvert d'un fossé & d'un retranchement flanqué de tours (1). Près du camp, Enée s'étoit emparé d'une hauteur où il avoit placé une tour de bois. C'étoit une sorte de poste avancé qui défendoit le camp, dominoit la campagne, & d'où l'on pouvoit avertir facilement de l'arrivée des ennemis (2).

Les Troyens avoient ordre de se tenir dans leurs retranchemens, toujours sur la défensive, & de ne point s'exposer en rase campagne, jusqu'à l'arrivée d'Enée & des secours qu'il devoit amener. Y avoit-il de parti plus sage à prendre (3) ?

Turnus au contraire cherche à profiter de l'absence d'Enée, & veut assaillir les Troyens (4). Il fait lancer

---

(1) Lib. 9, v. 468, & seq.

(2) Ibid. v. 530.

(3) Ibid. v. 40.

(4) Ibid. v. 6, & seq.

des torches ardentes & des matieres embrasées sur les vaisseaux troyens (1). Cette opération consume une bonne partie du jour ; l'attaque du camp est remise au lendemain matin. Turnus fait les préparatifs nécessaires , & distribue ses troupes. Il place devant les portes des piquets de cavalerie commandés par Messape , avec ordre d'allumer de grands feux pour découvrir les manœuvres de l'ennemi. Derrière cette troupe étoient quatorze compagnies de cent fantassins chacune , qui devoient se relever , faire la ronde , être alertes toute la nuit en avant de l'armée latine (2). Les Troyens , de leur côté , disposent tout pour la défense , fortifient les portes & pratiquent des communications parmi les différens ouvrages du camp (3). Le jour paroît , Turnus donne le signal pour l'assaut. Les Latins , à couvert sous leurs boucliers , travaillent à combler les fossés & à ouvrir une partie du retranchement ; d'autres tentent de les franchir dans les en-

---

(1) Lib. 9 , v. 69 , & seq.

(2) Ibid. v. 156 , & seq.

(3) Ibid. v. 168 , & seq.

droits où ils sont dégarnis de troupes : mais les uns & les autres , repoussés par les efforts des Troyens , s'éloignent de leur camp & font pleuvoir une grêle de traits sur leurs retranchemens , pour recommencer ensuite l'attaque avec plus de succès , lorsque le nombre des soldats qui le défendent sera diminué. Mais l'attaque principale , celle où Turnus commande en personne , se fait au poste avancé où s'élève une haute tour. Ce Prince y jette une torche ardente ; la flamme gagne , le vent (1) en augmente les progrès ; les guerriers qui la défendent se retirent avec précipitation dans la partie que le feu n'a pas encore entamée ; ils se pressent , ils s'entassent les uns sur les autres ; la tour s'écroule avec fracas , & ses défenseurs sont ensevelis sous ses débris enflammés.

Les Troyens , pour réparer une si grande perte par une action décisive , font une sortie & mettent les Latins en déroute. Turnus accourt pour profiter de l'avantage que lui donne l'ennemi en s'exposant en rase campagne ;

---

(1) Lib. 9, v. 503 & seq. 530 & seq.



il rallie les Latins, met en fuite ses ennemis, les poursuit l'épée dans les reins, & emporté par son ardeur, il entre avec eux dans leur camp; là il fait des prodiges de valeur & se jette ensuite dans le Tibre. C'est ainsi que Rodomont, dans l'Arioste, se trouve enfermé dans la ville de Paris, s'y défend seul contre tous, se jette ensuite dans la Seine qu'il passe à la nage, au travers d'une grêle de traits (1).

C'en étoit fait des Troyens, remarque Virgile, si Turnus avoit eu la tête assez froide pour mettre un frein à sa valeur & pour introduire ses guerriers dans le camp des Troyens (2).

Sur ces entrefaites, Enée arrive avec une flotte; il amène de nouveaux secours, & sur-tout beaucoup de chevaux, dont son armée avoit grand besoin: il fait son débarquement, & change bientôt la face de la guerre, qui, de défensive qu'elle étoit, devint offensive de la part des Troyens. Ils ne se tiennent plus en-

---

(1) Lib. 9, v. 683, & seq. 717, & seq. 727, & seq.

(1) Ibid. v. 757, & seq.

456 *Connoissances militaires*  
bat singulier qui termine la guerre &  
le poëme (1).

C'est ainsi que Virgile a su imaginer le plan d'une guerre défensive & offensive. Par-tout il fait éclater ses connoissances militaires, soit qu'il s'agisse d'asseoir un camp, soit qu'il faille l'attaquer ou le défendre; il fait aussi-bien faire marcher une armée que la mettre en ordre de bataille, & il place avec art les corps qu'il commande dans les lieux où ils ont plus d'avantage.

Au reste, il n'est pas étonnant qu'il fût initié dans les secrets de l'art militaire. La plupart de ses amis, Pollion, Varus, Mécène, étoient guerriers, & Horace lui-même pouvoit entrer dans son conseil de guerre,

*Militiæ quamquam piger & malus.*

Outre cela le métier des armes étoit celui des Romains; ils s'y exerçoient; ils en raisonnoient sans cesse, & l'on devoit parler de guerre à Rome comme on parle de commerce en Hollande, du théâtre à Paris & de politique à Londres.

---

(1) Lib. 11, v. 517, & seq.

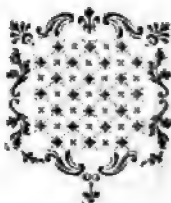
Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette partie des connoissances de Virgile n'ait attiré l'attention & mérité les éloges d'aucun de ses admirateurs. On pourroit, ce me semble, en citer plus d'une raison. Homere est le dieu des écrivains. L'Iliade fut le premier livre que lurent les Grecs : elle fut en vénération dès les tems même que nous appellons anciens ; elle faisoit autorité en toute matiere, & les vers de ce poëme étoient comme autant d'oracles. Voilà pourquoi les anciens écrivains militaires l'ont cité si souvent, & comment il a acquis tant de réputation du côté de la science guerriere.

Virgile au contraire a écrit dans un tems où les livres étoient fort multipliés. Les bibliothèques, qui faisoient dès-lors une partie du luxe des grands, celle des Ptolomées sur-tout, avec laquelle aucune des nôtres ne peut entrer en parallele, malgré la fécondité de la presse, en font une preuve incontestable.

La science de Virgile étant donc plus commune, ne devoit pas frapper aussi vivement les regards de ses

458 *Connoiss. milit. de Virgile.*

lecteurs; d'ailleurs ses commentateurs chercherent toute autre chose dans ses vers que sa doctrine militaire, & quand ils l'y auroient cherchée, il ne leur étoit pas si facile de l'y trouver. Le poète traite cet art en maître, sans affectation & sans parade, avec autant de liberté que de délicatesse, tandis que ses scolastes, nourris dans l'ombre des écoles, ne connoissoient d'autres guerres que celles de la plume, & ne savoient s'escrimier que sur le papier.





MIRZA , histoire orientale (1).

DANS la chronique de Perse , pour l'année 530 de l'Hegire , voici ce qui est écrit , au sujet de la lettre de l'Iman Cosrou :

Il a plu à notre puissant souverain Abbas Carascan , duquel les rois de la terre reçoivent leur puissance & leur gloire , de donner à son serviteur Mirza le gouvernement de la province de Tauris. Mirza avoit mérité la faveur du Prince , par les vertus qui en éloignent ordinairement. Il avoit l'ame douce & les mœurs austères , de grands talens & une profonde modestie ; il n'avoit jamais flatté ni la passion de son maître , ni l'orgueil de ses favoris. Abbas voulut l'homme du peuple , & non l'homme de ses ministres. Mirza reçut cette dignité avec respect ;

---

(1) Ce conte moral est tiré de l'*Aventurier* (the Adventurer) , ouvrage qui a paru en feuilles périodiques , & dont l'auteur est M. Hawkesworth , connu en Angleterre par d'autres ouvrages estimés.

460 *Mirza, histoire orientale.*

mais plus effrayé des devoirs qu'elle lui imposoit, que de l'éclat qu'il en recevoit, il se regarda comme chargé du bonheur des peuples qui lui étoient confiés, & crut qu'il feroit respecter d'autant plus l'autorité souveraine, qu'il la rendroit plus douce & plus légère. Il tint la balance de la justice avec une impartialité rigoureuse ; il secourut les malheureux, protégea les foibles, encouragea les savans, honora les hommes de bien & récompensa les industrieux. Mirza répandoit le bonheur & la paix sur tout ce qui l'environnoit ; sa présence inspiroit le respect & l'amour ; toutes les bouches bénissoient son nom ; les peres demandoient au ciel ses faveurs pour Mirza, avant de les implorer pour leurs enfans. Mais on remarquoit qu'il ne jouissoit pas du bonheur qu'il donnoit : il étoit devenu rêveur & mélancolique ; il passoit tous les momens qu'il déroboit aux affaires, dans la plus profonde solitude ; & lorsqu'il sortoit de son palais, sa démarche étoit lente, sa physionomie triste, ses regards toujours fixés vers la terre. Bientôt il ne s'occupa plus qu'avec répugnance des

affaires publiques , & il prit enfin le parti de se débarrasser d'un fardeau qui opprimoit son ame.

Il obtint la permission de s'approcher du trône ; & Abbas lui ayant demandé le sujet de sa requête , Mirza lui répondit en se prosternant : Puisse le maître du monde pardonner à l'esclave qu'il a honoré , si je prends la liberté de remettre aux pieds de mon maître les faveurs dont sa clémence m'a comblé. Tu m'as donné le gouvernement d'un pays aussi fertile que les jardins de Damas , & d'une ville dont la gloire efface celle de toutes les villes , excepté de celle qui réfléchit la splendeur de ta présence : mais la vie la plus longue est un espace à peine suffisant pour se préparer à la mort. Tout autre soin est vain & frivole , comme les travaux de la fourmi , qui sont détruits par les pas du voyageur : toute jouissance est superficielle & fugitive , comme les couleurs de l'arc qui brille dans l'intervalle de la tempête. Permets donc que je me prépare aux approches de l'éternité , que je livre mon ame à la méditation , que j'étudie dans la solitude & le si-

lence les mystères de la religion , que j'oublie le monde & que le monde m'oublie , jusqu'au moment où tombera le voile de l'éternité & où je comparoîtrai à la face du tout-puissant. Alors Mirza se prosterna le visage contre terre & attendit en silence la réponse du prince.

Abbas trembla au discours de Mirza , sur ce trône au pied duquel tremblent les grands de la terre. Il jeta des regards inquiets sur ses courtisans , mais la pâleur étoit répandue sur tous les visages , & tous les yeux étoient attachés sur la terre ; personne n'osoit ouvrir la bouche. Enfin Abbas , après avoir gardé le silence pendant près d'une heure , le rompit par ces mots :

Mirza , tes paroles ont fait descendre la terreur & le doute dans mon ame ; je me sens saisi d'une frayeur soudaine , comme un homme qui s'aperçoit qu'il est sur le bord d'un précipice vers lequel il se sent poussé par une force secrète & invincible : je ne fais encore cependant si mon danger est un songe ou une réalité. Je ne suis , comme toi , qu'un reptile sur la terre : ma vie n'est qu'un moment ; & l'éter-



rité, dans laquelle les jours, les années & les siècles ne font rien, l'éternité est devant moi : à peine ai-je le tems de m'y préparer. Mais par qui les fideles seront-ils donc gouvernés ? Sera-ce par ceux qui ne craignent pas le jugement du ciel ? par ceux dont la vie est plongée dans les voluptés, & qui ont oublié qu'ils devoient mourir ? La cellule du Derviche seroit-elle donc la seule porte du paradis ? La vie du Derviche n'est pas possible à tous les hommes, elle ne peut donc être un devoir pour tous les hommes. Mirza, va à la maison qui est destinée à ta résidence dans cette ville ; je méditerai sur l'objet de ta demande. Puiffe celui qui éclaire l'esprit des humbles, me mettre en état de connoître la vérité & de me décider avec sagesse !

Mirza sortit ; & le troisieme jour suivant, n'ayant reçu aucun ordre d'Abbas, il demanda une nouvelle audience. Il se présenta au pied du trône d'un air plus gai, & ayant tiré une lettre de son sein, il la baïsa & la présenta de la main droite à l'Empereur. Seigneur, dit Mirza, cette lettre que j'ai reçue de l'Iman Cosrou, que tu

464 *Mirza, histoire orientale.*

vois devant toi, m'a enseigné la manière dont il faut jouir de la vie & se préparer à la mort. J'ose maintenant regarder le passé avec plaisir & l'avenir avec espérance. Je me réjouirai d'être l'ombre de ta puissance à Tauris, & de garder ces mêmes honneurs que je m'empressois il y a trois jours de remettre à tes pieds. L'Empereur, qui avoit écouté Mirza avec un mélange de surprise & de curiosité, remit la lettre à Cosrou & lui ordonna de la lire. Les yeux de toute la cour se tournerent à la fois sur le sage vieillard, dont le visage se couvrit d'une modeste rougeur, & ce ne fut pas sans quelqu'embarras qu'il lut ces mots :

*A Mirza, que la sagesse d'Abbas, notre puissant Seigneur, a honoré du commandement, puisse le ciel accorder ses bénédictions !*

Quand j'ai entendu la résolution que tu as prise de priver la province de Tauris des bienfaits de ton gouvernement, mon cœur s'est senti percer des traits de l'affliction, & mes yeux se sont couverts du nuage de la dou-

leur. Mais qui oſe parler devant l'Empereur, lorsqu'il eſt troublé par la triſteſſe ? qui oſe ſe vanter de ſes lumières, lorsqu'il eſt embarrasſé dans le doute ? Je veux te raconter les événemens de ma jeuneſſe ; tu les a rappelés à ma mémoire. Puiſſe le prophète multiplier pour toi les vérités que j'ai apprises de ma propre expérience !

J'étudiaſi ſous le médecin Aluzar, & je fis de bonne-heure d'aſſez grands progrès dans ſon art. J'indiquois à ceux que la maladie avoit ſurpris, les plantes que le ſoleil avoit impregnées de l'eſprit de ſanté : mais les ſcenes de douleur, de langueur & de mort qui s'offroient perpétuellement à moi, me firent trembler auſſi pour moi-même. Je voyois ſans ceſſe le tombeau ouvert à mes pieds. Je me déterminai donc à ne plus m'occuper que deſ chofes qui ſont au-delà du tombeau, & à mépriſer toutes les acquiſitions que je ne pouvois pas conſerver. Je m'imaginai que, comme il n'y avoit de mérite que dans la pauvreté volontaire & dans le ſilence de la méditation, ceux qui deſiroient de l'argent n'étoient pas les objets vraiment di-

gnes de charité, & que ceux qui en étoient dignes devoient mépriser l'argent. En conséquence j'ensevelis mon argent dans la terre, & renonçant à la société, j'errai dans les déserts & dans les forêts. Je me retirois dans une grotte que j'avois trouvée sur le penchant d'une colline. Je buvois l'eau qui sortoit du rocher & je mangeois les fruits & les herbes que je pouvois trouver. Pour rendre ma vie plus austère, je veillois souvent toute la nuit à l'entrée de ma caverne, la face collée contre terre, m'abandonnant aux secretes influences du prophete, & attendant les illuminations d'en-haut. Un matin, après une de ces veilles nocturnes, comme je commençois à appercevoir l'horison se colorer à l'approche du soleil, je sentis le sommeil descendre sur mes yeux avec une force invincible : je ne pus y résister. Je songai que je restois assis à l'entrée de ma grotte, que l'aurore brilloit déjà, & qu'au moment où je recevois les premiers rayons du jour, un corps opaque vint l'intercepter. Je vis que ce corps étoit en mouvement ; & comme il s'aggrandissoit en s'approchant, je

découvris que c'étoit un grand aigle. J'attachai constamment mes yeux sur cet oiseau qui s'abaisa enfin à une petite distance de moi, sur un endroit où j'apperçus un renard qui paroissoit avoir les deux jambes de devant rompues. L'aigle laissa devant le renard un morceau de chevreau qu'il avoit apporté dans ses serres, & disparut. Je me réveillai; je me prosternai le front contre terre, & je remerciai le prophete des instructions du matin. En réfléchissant sur mon songe, je me dis à moi-même : Cosrou, tu as bien fait de renoncer au tumulte; aux affaires, aux vanités de cette vie; mais tu n'as encore rempli qu'une partie de ton devoir : tu es sans cesse occupé des soins de ta subsistance; ton ame n'est pas encore dans le repos parfait de la dévotion; ta confiance dans la Providence n'est pas encore entiere. Qu'est-ce que ta vision t'a enseigné? Si tu as vu un aigle envoyé par le ciel pour nourrir un renard estropié, la main de Dieu ne saura-t-elle pas t'envoyer aussi ta nourriture, quand ce sera la dévotion seule qui t'empêchera de te la procurer toi-même? Je comp-

taï alors avec tant de confiance sur les secours miraculeux du ciel ; que je négligeai de sortir pour chercher des alimens, dont le besoin se faisoit cependant sentir en moi si vivement, qu'il m'étoit impossible de m'occuper d'autre chose : je m'efforçai de vaincre cette impatience, & je persistai constamment dans ma résolution ; mais je sentis à la fin la vue me manquer, mes genoux trembler & plier sous moi : je m'étendis sur le dos, & j'espérai que cette foiblesse augmenteroit bientôt jusqu'à l'insensibilité : je fus tout-à-coup frappé de la voix d'un être invisible qui me fit entendre ces mots : Je suis l'ange que le tout-puissant a chargé de veiller sur les pensées de ton cœur, que je viens maintenant reprocher de la part de Dieu ; tandis que tu t'efforçois de porter la sagesse au-delà des bornes que la révélation t'a prescrites, ta folie a perverti l'instruction que le ciel a daigné te donner : es-tu hors d'état de chercher ta subsistance, comme le renard que tu as vu ? N'as-tu pas plutôt les forces de l'aigle ? Leve-toi, & que l'aigle soit l'objet de ton émulation : vas au se-

cours de la douleur & de la maladie, & porte-leur le calme & la santé. La vertu n'est pas dans le repos, mais dans l'action. Si tu fais du bien à l'homme pour marquer ton amour pour ton Dieu, ta vertu s'élèvera, & de morale deviendra divine : le bonheur, qui est l'apanage du paradis, sera ta récompense sur la terre.

Ces paroles me frappèrent comme un coup de foudre qui auroit abîmé une montagne sous mes pieds. Je m'humiliai dans la poussière : je retournai à la ville ; je retrouvai mon trésor où je l'avois enterré ; je fus libéral & je devins riche. L'habileté que j'avois acquise dans l'art de rendre la santé au corps, m'apprit aussi souvent à guérir les maladies de l'ame. J'endossai les vêtemens sacrés ; ma réputation s'accrut au-delà de ce que je méritois, & l'Empereur daigna m'appeller à sa Cour. Ne sois donc pas offensé de ce que je te dis : je ne me vante point des lumières que je n'ai pas reçues. Semblable aux sables du désert, qui boivent les gouttes de la pluie & la rosée du matin, moi qui ne suis que poussière, je m'abreuve des instruc-

tions du prophete. Crois donc que c'est lui-même qui te dit que toute connoissance est frivole qui se termine à toi-même , & que toute vertu est fausse qui n'est utile qu'à toi : les lumieres ne sont pas le produit de la seule méditation , & la sagesse n'est pas le fruit de la solitude ; lorsque les portes du paradis s'ouvriront devant toi , ton ame sera éclairée dans un instant. Ici tu ne fais qu'entasser erreurs sur erreurs ; là tu élèveras des vérités sur des vérités. Attends donc cette vision glorieuse , & en même tems imite l'aigle. Tout ce que tu peux , tu le dois. Quoique le tout-puissant puisse seul donner sa vertu , cependant tu peux exciter à la bienfaisance ceux même qui n'ont d'autre motif que l'intérêt personnel. Tu ne peux pas produire le principe ; mais tu peux encourager la pratique. Le soulagement du pauvre est égal , soit qu'il le reçoive de l'ostentation ou de la charité , & l'effet de l'exemple est le même , soit qu'il ait pour but d'obtenir la faveur de Dieu ou celle de l'homme. Que ta vertu se répande au-dehors , & si tu crois avec soumission , tu recevras ta



récompense d'en-haut. Adieu, puisse le sourire de celui qui réside dans les cieux des cieux luire sur toi; & puisses-tu voir le bonheur écrit à côté de ton nom dans le livre de ses volontés !

L'Empereur ; ainsi que Mirza , avoit senti ses doutes se dissiper à la lecture de cette lettre , comme le brouillard du matin se fond à la lumière du soleil. Il jeta un regard de bonté & de satisfaction sur le sage Cofrou , envoya Mirza à son gouvernement , & voulut que cet événement fût conservé pour apprendre à la postérité qu'il n'y a point de vie agréable à Dieu , que celle qui est utile aux hommes.



**REMARQUE sur les Danses Chinoises,**  
*Extrait d'un manuscrit de  
 l'empereur des Lettres de Confucius.*

Il n'est pas beaucoup que les arts aient avoué l'étendue, l'importance & l'énergie qu'ils avoient autrefois. La partie morale & politique en a entièrement disparu. La poésie chez les Grecs tenoit intimement aux loix, aux mœurs & à la religion ; aujourd'hui, pour nous servir de l'expression de Maffei, un bon poète n'est pas plus nécessaire à l'État qu'un bon joueur de quilles. La description que nous allons donner des danses chinoises nous a rappelé les danses de l'ancienne Grèce, & nous avons cru devoir faire connoître le caractère de celles-ci, avant de présenter le tableau des premières.

Nous n'avons garde de répéter tout ce qu'il a plu aux anciens d'avancer touchant l'origine de la danse. Cet exercice est vraisemblablement aussi ancien que le genre humain même ; il

est le produit nécessaire du penchant invincible qu'ont tous les hommes au mouvement & à l'imitation. Les Hébreux, à l'exemple des Egyptiens, accompagnèrent toutes les cérémonies religieuses de chants & de danfes. Les Ethiopiens ne marchotent au combat qu'en danfant; & avant de lancer les fleches qu'ils portoient autour de leur tête, rangées en forme de rayons, ils prenoient un air menaçant & danfoient d'une maniere qu'ils regardoient comme propre à répandre la terreur & l'épouvante dans l'ame de leurs ennemis. Les Indiens adoroient le soleil, non par des baifemens de mains, comme le pratiquoient les Grecs dans le culte qu'ils rendoient à leurs divinités, mais en se tournant du côté de l'orient & en danfant dans un profond silence, comme s'ils avoient voulu par leurs mouvemens imiter la marche apparente de cet astre. Ce fut de ces nations, que la danse figurée se répandit dans la Grece.

La danse ne dut être dans ses commencemens qu'un assemblage irrégulier & confus de pas, de sauts & d'at-

trudes qui n'exprimoient que d'une manière grossière la passion du danseur. Cette manière de danser, ou plutôt de sauter & de bondir, fut enfin soumise aux loix d'une cadence & d'une mesure déterminée; & comme à la chasse, dans les jeux & dans les combats, ce sont les pieds qui sont principalement exercés, il est vraisemblable que la danse fut d'abord restreinte aux mouvemens de ces parties intérieures du corps, & qu'on ne s'occupa que long-tems après à régler les figures des bras & des mains.

La description que fait Homere de la danse inventée par Dédale pour la belle Ariane, & que, selon ce poëte, Vulcain avoit représentée sur le bouclier d'Achille, nous fait croire qu'alors même l'art de la danse avoit déjà fait des progrès considérables dans la Grece. On voyoit sur ce bouclier de jeunes garçons & de jeunes filles qui dansoient en se tenant par la main. Les filles portant des vêtemens légers & des couronnes de fleurs, les garçons vêtus de tuniques resplendissantes, & ayant à leurs côtés des épées d'or suspendues à des écharpes

d'argent , dansoient en rond d'un pied savant & léger , & imitoient les mouvemens d'une roue essayée par le potier ; puis ils se partageoient en plusieurs files , qui bientôt après se mêloient & se confondoient les unes avec les autres. Au milieu du cercle étoient deux danseurs qui chantoient & faisoient des sauts prodigieux. Ces divers mouvemens , si propres en effet à représenter les détours multipliés du labyrinthe , ne supposent-ils pas que la danse étoit déjà figurée , imitative , artificielle ? Le même poète , après avoir dit , au sujet de l'arrivée d'Ulysse à la Cour d'Alcinoüs , que les juges publics chargés des fêtes que le roi destinoit au fils de Laërte , s'étoient levés au nombre de neuf & qu'ils avoient préparé une place immense dont ils avoient fait applanir le terrain , ajoute qu'un héros présenta une lyre à Demodocus , & que celui-ci se plaça au milieu d'une troupe de jeunes gens qui se mirent à danser avec tant d'agilité , qu'Ulysse ne pouvoit regarder sans étonnement la célérité brillante & presque éblouissante de leurs pas. Quoi qu'il en soit ,

il est incontestable qu'au tems de Platon la danse eut un caractère de noblesse, de perfection & même d'utilité qu'elle est fort éloignée d'avoir aujourd'hui; elle ne fut plus regardée comme un simple amusement, elle devint une partie considérable des cérémonies religieuses & des exercices militaires; en un mot elle intéressa le gouvernement.

La danse moderne est en quelque sorte bornée à une certaine manière de se mouvoir; il n'en étoit pas de même de la saltation des anciens, elle formoit un troisième genre de musique, lequel, au moyen de positions, d'attitudes, de mouvemens & de gestes réglés & cadencés, exprimoit tous les objets, les passions mêmes & les mœurs. Aussi Simonide définit-il la danse *une poésie muette*.

Les anciens, qui vouloient faire servir à l'utilité publique les délassemens ainsi que les travaux, s'aperçurent que la danse embellissoit le corps, qu'elle lui donnoit tout à la fois de la force & de la grace, qu'elle le rendoit prompt, léger & propre aux exercices de la guerre; ils virent qu'en même

tems elle perfectionnoit l'ame , en mettant de la proportion , de la mesure & de l'accord dans ses mouvemens. En conséquence ils établirent non-seulement des gymnases destinés à cet exercice , mais encore des jeux où l'on se disputoit à qui brilleroit le plus dans cet art ; & pour donner plus d'attrait & plus d'éclat à la récompense , ils voulurent que le vainqueur la reçût des mains du public.

La saltation , selon Plutarque , étoit composée de trois parties : la première étoit *le mouvement* , soit au moyen du pas , soit au moyen du saut ; la seconde étoit *la figure* ; la troisième étoit *la démonstration* ou la représentation des objets. La danse fut distinguée en simple & en composée : on appelloit *danse simple* celle qui n'étoit composée que des seuls mouvemens des membres , comme du saut , du changement , du croisement & du frapement des pieds , de la course en avant & en arrière , du tournoyement , du fléchissement & de la tension des jarrets , du battement des mains , de l'abaissement & de l'élevation des bras , & de différentes figures qui compre-

noient non-seulement les mouvemens, mais encore les repos, comme lorsqu'on vouloit imiter quelqu'un qui dort, qui pense, qui admire, qui craint, qui observe, qui pleure, qui rit, &c. On appelloit *danse composée* celle où l'acteur ajoutoit aux mouvemens des membres, différens tours d'adresse qu'il faisoit en maniant des corbeilles, des palets, des roues, des thyrses, des lances, des épées, &c. Les maîtres de la vraie danse étoient les poètes; ils apprenoient eux-mêmes aux acteurs les mouvemens figurés qu'ils devoient se donner; & nous lisons que Thespis, Pratinas, Cratinus & Phrynichus dansoient dans la représentation de leurs propres drames.

Pour mettre quelque ordre dans la courte description que nous allons tracer des différentes danses des anciens, nous suivrons la division que Platon en a faite dans ses livres *de la république*; ce philosophe les réduit à trois classes: les danses militaires, qui tendoient à rendre le corps robuste, agile & propre à tous les exercices de la guerre; les danses domestiques, qui avoient pour objet un délassement



agréable & honnête ; les danſes moyennes , qui avoient lieu dans les expiations & dans les ſacrifices.

Il y avoit deux ſortes de danſes militaires : la danſe gymnopédique ou la danſe des enfans , & la danſe éno-plienne ou la danſe armée. Les Spartiates avoient imaginé la première pour éveiller le courage de leurs enfans & les conduire inſenſiblement à l'exercice de la danſe armée. Cette danſe s'exécutoit dans la place publique ; elle étoit compoſée de deux chœurs , l'un d'hommes faits , & l'autre d'enfans ; ils étoient nuds les uns & les autres ; le chœur des enfans régloit ſes mouvemens ſur ceux des hommes & ils danſoient tous enſemble en chantant les poéſies de Thalès , d'Alcman & de Dionyſodote.

La danſe éno-plienne ou pyrrique étoit danſée par de jeunes gens armés de pied en cap , qui exécutoient au ſon de la flûte tous les mouvemens néceſſaires , ſoit pour l'attaque , ſoit pour la défenſe ; elle étoit compoſée de quatre parties : la première étoit le *podisme* , lequel conſiſtoit dans un mouvement des pieds très-fréquent &

très-rapide , tel qu'il étoit nécessaire pour atteindre l'ennemi s'il fuyoit, ou pour échapper à sa poursuite s'il étoit vainqueur. La seconde partie étoit le *xiphisme* ; c'étoit une espece de combat simulé où les danseurs imitoient tous les mouvemens du soldat , qui tantôt porte des coups , lance des traits , & tantôt cherche adroitement à les éviter. La troisieme partie consistoit en des sauts fort élevés (1) que les danseurs répétoient fréquemment, pour se mettre en état de franchir au besoin les fossés & les murs. La *tetracome* formoit la quatrieme & derniere partie ; c'étoit une figure quarrée qu'on exécutoit par de mouvemens tranquilles & majestueux : quelques auteurs prétendent qu'elle étoit particuliere aux Athéniens. Pollux assure qu'elle étoit en usage chez les autres nations ; mais il seroit difficile de savoir si par-tout on l'exécutoit de même.

De tous les Grecs , les Spartiates furent ceux qui cultiverent le plus la danse pyrrique. Athénée rapporte

---

(1) Les Grecs l'appelloient *καμος*.

qu'ils

qu'ils avoient une loi par laquelle ils étoient obligés d'y exercer les enfans dès l'âge de cinq ans. Ce peuple belliqueux retint constamment l'usage d'accompagner les danses d'hymnes & de cantiques. Tout le monde connoît celui qu'ils chantoient dans la danse , appelée *trichorie* (1) parce qu'elle étoit composée de trois chœurs , l'un d'enfans , l'autre de jeunes gens , & le troisieme de vieillards. Ceux-ci commençoient & disoient : *Nous fûmes vaillans autrefois. Nous le sommes aujourd'hui* , répondoit le chœur des jeunes gens. *Un jour* , répliquoit le chœur des enfans , *nous le serons encore davantage.*

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de toutes les sortes de danses militaires qui furent en usage chez les divers peuples de l'antiquité ; il nous suffira d'observer que Saumaïse a prétendu mal - à - propos que ces danses furent toujours exécutées avec des armes de bois , & non de fer ou

---

(1) Cette danse , selon Plutarque , fut instituée par Lycurgue lui-même ; du reste elle n'étoit presque pas différente de la danse gymnopédique , dont nous avons déjà parlé.

d'acier. Les Lacédémoniens ne danserent jamais qu'avec des armes véritables : il est vrai que les autres peuples ne se servoient dans la suite que d'instrumens de parade ; il y a plus : non-seulement au tems d'Athénée les danseurs de la pyrrique ne portoient, au lieu d'armes offensives, que des flûtes, des thyrses ou des roseaux, mais au vivant même d'Aristote on commençoit à se servir de thyrses au lieu de lances, & de torches allumées au lieu de dards & d'épées. C'étoit avec ces torches qu'on exécutoit la danse appelée *Pantefsenens du monde*. C'est ainsi que, long-tems après, le barbare Neron dansa l'incendie de Rome.

Nous ne dirons qu'un mot des danses d'amusement & de récréation. Les unes étoient de simples jeux, des exercices plaisans qui n'avoient aucun caractère d'imitation, & dont la plupart existent encore aujourd'hui. Les autres étoient plus composées, plus agréables, plus figurées, & étoient toujours accompagnées de chant. Au nombre des premières étoient l'*ascoliasme*, qui consistoit à sauter d'un pied seul sur des outres pleines d'air

ou de vin, & frottées d'huile; la *di-*  
*rodie* ou le saut à pieds joints; la *cy-*  
*bestese* ou le soubresaut, &c. Nous ne  
 citerons des secondes que la danse du  
 pressoir, dont on peut voir la descrip-  
 tion dans les pastorales de Longus;  
 & les danses ioniennes, qui dans leur  
 établissement n'avoient rien que de  
 décent & d'honnête, mais dont les  
 mouvemens ne furent ensuite em-  
 ployés qu'à figurer la volupté, la mol-  
 lesse & la débauche. Passons aux danses  
 religieuses.

Point de culte chez les anciens,  
 point de fêtes, point de solemnités,  
 qui ne fussent accompagnés de chants  
 & de danses. On ne croyoit pas qu'il  
 fût possible de célébrer aucun mystère  
 ni d'y être initié sans le secours de ces  
 deux arts; en un mot on les regardoit  
 comme si essentiels dans ces sortes de  
 cérémonies, que pour désigner le  
 crime de ceux qui dévoient les mys-  
 tères sacrés, on se servoit du mot  
 *sortir de danse*.

La plus ancienne des danses reli-  
 gieuses est la danse *bacchique*, qui ne  
 fut pas seulement affectée à Bacchus,  
 mais encore à toutes les divinités

voit garde de croire que la musique & la danse s'étendissent à tout le corps du drame ancien ; il avoue même qu'il ne comprenoit pas comment on avoit pu les associer aux actions tragiques. Cet homme , d'ailleurs très-érudit , ne faisoit pas attention que la proportion des sons & des mouvemens , qui à la rigueur constitue & la musique & la danse , régnoit même dans le simple langage du peuple qu'il cherchoit fortement à justifier , lors même qu'il auroit dû l'admirer davantage ; peuple singulier , peuple unique , qui mit du nombre & de la cadence dans toutes les sortes d'exercices & d'expressions.

Avant de parler des danses chinoises , qu'il nous soit permis de rapporter un passage de Platon , qui servira sans doute à confirmer ce qu'on a déjà dit des rapports qui se trouvent entre les Chinois & les Egyptiens. « Chez les Egyptiens , dit ce philosophe (1) , toutes les sortes de chants » & de danses sont consacrées aux » divinités. Ils ont institué , dans certains tems de l'année , des fêtes &

---

(1) Livre 3 des Loix.

» des solemnités en l'honneur des  
» dieux , des enfans des dieux , &  
» des génies ; ils ont réglé & prescrit  
» les différens sacrifices qui convien-  
» nent aux différentes divinités ; ils  
» ont caractérisé les chants & les  
» danses qui devoient être employés  
» dans chaque sacrifice , & ils défen-  
» dent de confondre jamais ces danses  
» & ces chants , sous peine d'être  
» éloigné pour toujours des mystères  
» sacrés ».

---

IL seroit difficile de pouvoir dire au juste en quoi consistoient les danses des six premières familles qui ont occupé le trône depuis *Hoang-ty*. Sans le dialogue entre Confucius & *Pinmou-kia* , qui nous a été conservé , nous ne saurions rien de ce qui concerne la danse de *Ou-ouang* , cette danse fameuse qui produisit en son tems un si grand effet. Cependant on pourra se former une idée des anciennes danses par celles dont il nous reste quelque détail , & juger par-là de la nature & du caractère des autres.

Les danseurs fortoient par le côté du nord.... ils représentoient en cela

*Ou-ouang* qui, natif d'une des provinces septentrionales de l'empire, s'avança dans les provinces du midi, où il demeura quelque tems.

A peine avoient-ils fait quelques pas, que changeant tout-à-coup l'ordre dans lequel ils étoient venus, ils figuroient par leurs attitudes, leurs gestes & toutes leurs évolutions, un ordre de bataille, & combattoient en vainqueurs & en vaincus. Par-là ils représentoient *Ou-ouang*, qui livra le combat à *Tcheou-ouang*, le défit & demeura maître de l'empire, en éteignant pour toujours la dynastie des *Chang*.

Dans la troisième partie de cette danse, les danseurs s'avançoient encore plus vers le midi, pour représenter la marche de *Ou-ouang*, qui, après la mort de *Tchou-ouang*, s'avança toujours vers le midi de l'empire & soumit les provinces qui ne le reconnoissoient pas encore pour légitime souverain.

Dans la quatrième partie, les danseurs formoient une espèce de ligne qui étoit une représentation des bornes qui furent assignées à l'empire par le vainqueur.



Dans la cinquieme partie , ils représentoient Tcheou-koung-tom & Chao-koung-che , l'un à la droite & l'autre à la gauche du vainqueur , lesquels l'aiderent par leurs conseils , leur activité & leur sage administration , à porter le pesant fardeau du gouvernement de l'empire.

Dans la sixieme partie , les danseurs immobiles comme des montagnes , représentoient le respect , l'hommage & la soumission que toutes les provinces de l'empire rendirent enfin à Ou-ouang , en le reconnoissant pour leur maître & leur Empereur. Voilà en abrégé ce que c'étoit que la danse de Ou-ouang.

Il y auroit encore quelques remarques à faire à cette occasion. Il est dit aussi que dans le tems que les danseurs étoient immobiles comme des montagnes , ils tenoient en main le Kan. Cette attitude représentoit le repos dont le vainqueur jouit après avoir mis ordre à tout. Les gestes & les évolutions qui se faisoient après la représentation de l'action guerriere , figuroient les soins & les attentions , la vigilance & l'activité des sages minis-

tres, sur lesquels le vainqueur se chargea du soin des affaires. Le tems que les danseurs prenoient dans le lieu même où ils avoient dansé, représentoit la continuelle attention & les soins que prirent Tcheou-koung-tai & Chao-koung-ché pour trouver les moyens propres à procurer la tranquillité & le repos des sujets de l'empire.

Les danseurs se partageoient aussi en deux rangs ; & , sans quitter leurs places, ils faisoient quantité d'évolutions. Ils représentoient par-là la force & l'habileté de Ou-ouang ; ils figuroient les peines qu'il eut, & les travaux qu'il essuya pour se rendre maître de l'empire.

Sur la fin de la danse ils se séparoient précipitamment ; & s'arrêtant tout-à-coup, ils restoient quelque tems immobiles. Ils représentoient par-là la promptitude avec laquelle toutes les provinces de l'empire furent soumises à Ou-ouang , & le court espace de tems pendant lequel ce vainqueur attendit leurs hommages. Enfin les danseurs se tenant debout sans faire aucun geste, représentoient Ou-ouang

attendant que les Rois voisins ou tributaires de l'empire vinssent à leur tour le reconnoître pour légitime Empereur.

Tel est à peu près le sens de cette danse : danse merveilleuse qu'on ne fauroit s'empêcher d'admirer, danse instructive qui retrace à ceux qui savent l'histoire un des plus fameux événemens qui soient dans les fastes de notre empire. Celui qui la composa ne pensa pas moins à instruire la postérité qu'à faire connoître à ses contemporains quelles étoient la vertu, la sagesse & la valeur du plus grand Empereur de la dynastie des Tcheou.

Il y a dans le Che-king un cantique qui a pour titre : *Ta-ming-che* ; dans ce cantique sont les paroles suivantes : *Le ciel vous regarde , gardez-vous bien d'avoir un cœur pervers.* Ces paroles étoient chantées dans le tems que les danseurs étoient immobiles. Il y a encore dans le même cantique : *Prenez pour votre maître le sage Tay-koung-ouang. La réputation qu'il s'est acquise dans Yng-yang sera immortelle comme lui.* Ces paroles étoient chantées im-

médiatement avant que les danseurs reprissent leurs évolutions.

Les anciens usages se perdirent peu-à-peu. L'Empereur Kao-ty voulut en faire revivre quelques-uns ; il composa le poème *Ta-foung-che*, qu'il fit mettre en musique pour être chanté pendant les danses. Tay-ïfoung voulut aussi marcher sur les traces des anciens ; à l'exemple de Oe-ouang, il fit composer une musique, pour être exécutée pendant le tems qu'on rangeoit l'armée en bataille. Le même Tay-ïfoung fit composer aussi une danse guerrière, laquelle, jointe à la musique, devoit inspirer aux soldats la vertu qui fait les héros. Les livres qui traitoient des danses ont été conservés assez long-tems ; mais enfin ils ont été perdus sans espérance de pouvoir jamais les recouvrer.

Comme on trouve dans les cinq tons de la musique l'image des cinq élémens, de même doit-on trouver dans les danses une représentation des actions naturelles de l'homme : telles étoient celles des anciens. Les danseurs baissoient la tête, ils la levoient vers le ciel, ils alloient à droite & à

gauche, ils avançoient, ils reculoient, ils s'arrêtoient, ils tournoient; en un mot, leurs geſtes & leurs attitudes, leurs évolutions, leurs regards, tout tendoit à exprimer ce qu'ils vouloient repréſenter. Les danſes d'aujourd'hui ſont bien différentes; on ſe contente de ſuivre le mouvement de l'air que les muſiciens jouent, & on appelle cela *danſer*. On a oublié la vertu des anciens, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait également oublié leur muſique & leurs danſes. La muſique moderne eſt mauvaiſe, elle s'accorde avec nos danſes: celles-ci ne valent pas mieux que celle-là. Dans la ſuite des tems on compoſa une muſique qu'on diſoit reſſembler à l'ancienne Ya-yo: elles eurent l'une & l'autre un même nom, mais il y avoit bien de la différence entr'elles. La muſique & les danſes qui vinrent après furent encore plus mauvaiſes, & allerent toujours en dégéné rant.

*Chao* eſt une danſe, ainſi appellée d'un inſtrument que le danſeur tenoit en main. Cet inſtrument avoit la figure d'un 2 de chiffre ou d'une S renverſée.

Les rois de *Lou* eurent à perpétuité

le privilège de sacrifier au ciel & à la terre avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent dans l'empire par le fils du ciel lui-même dans l'enceinte du palais, de même que chez l'Empereur. Les musiciens qui étoient au bas de la salle, jouoient les airs de la danse Siang, des danses Kan & Tü, & de toutes les grandes danses. Les danseurs étoient au nombre de huit fois huit, & la musique étoit la même. Un si grand privilège ne fut accordé aux Rois de *Lou*, que pour honorer dans leurs personnes celle du grand Tcheou-koung-tan. Le privilège subsiste encore aujourd'hui.

Lorsqu'un Roi étoit doué d'une grande vertu, qu'il étoit plein de respect & de vénération pour la religion de l'Empereur; quand le tems de la maturité des fruits étoit arrivé, l'Empereur faisoit faire une musique en son honneur, pour faire connoître à tout le monde qu'un tel Roi gouvernoit bien les peuples qui étoient confiés à ses soins. Les danses qu'on faisoit à ce sujet étoient en grande quantité & duroient long-tems; elles étoient au contraire en petite quantité

& fort courtes pour les princes qui ne gouvernoient pas les peuples avec sagesse. De cette sorte on jugeoit du mérite d'un Roi par les fêtes & les danses qu'on faisoit pour lui lorsqu'il venoit à la cour, aussi-bien que par les noms honorables qu'on lui donnoit après sa mort.

Le ciel en faisant naître l'homme, a jetté dans son cœur les fondemens de toutes les vertus. La musique met au grand jour ces mêmes vertus; le métal, la pierre, les cordes, le bois sont la matiere qu'on emploie pour faire les instrumens de musique; ce qui se passe dans le cœur est le sujet sur lequel la musique s'exerce: la voix sert pour le chant, les danses pour exercer le corps; mais ces trois choses doivent partir du cœur, ne doivent exprimer que ce qui se passe dans l'ame, & l'exprimer de la maniere la plus claire & la plus exacte, afin qu'elles puissent avoir promptement leur effet. Si l'on veut que la musique inspire la concorde & l'union, il faut qu'elle soit harmonieuse, que les danses soient belles, & que ceux qui les exécutent, montrent à l'exté-

pour la vertu dont ils font animés aux  
jeunes.

Avant que la danse commence,  
aux qui doivent la former font trois  
pas en avant, & se mettent dans l'at-  
titude convenable pour se concilier  
l'attention des spectateurs. Dans le  
temps que les danseurs font leurs évo-  
lutions, la musique exprime le carac-  
tère de la danse. Qui dans ses com-  
mencemens doit toujours être lente;  
mais à mesure que tous les musiciens  
ont commencé d'un mouvement pré-  
cisé, & les danseurs se retirent en  
cédant. Cette sorte de musique &  
cette espèce de danse renferment plus  
de mystère qu'on n'en peut décou-  
vrir, lorsqu'on ne fait attention qu'à  
les exécuter sur d'instrumens.

En général il est dit que l'ancienne  
danse & les anciennes danses  
sont destinées aux hommes pour  
exercer leurs forces & contents, &  
pour leur faire remplir toutes leurs  
obligations.

Long temps avant la danse, & pour  
attirer les spectateurs à la musique  
de Chœur, on battoit le tambour,  
parce qu'on craignoit qu'ils ne fussent



Occupés dans le fond du cœur de quelque sentiment contraire à celui qu'on vouloit leur inspirer , & c'étoit par le bruit du tambour qu'on les dispoſoit inſenſiblement à prendre les impreſſions convenables.

Au commencement de la danſe on faiſoit des geſtes paſſionnés avec les mains & les pieds. Cela ſe faiſoit particulièrement pour ôter aux ſpectateurs la compaſſion qu'ils pouvoient avoir pour le triſte ſort de Tcheou-ouang.

Ou-ouang avoit coutume de rasſembler tous les ans , dans un certain lieu marqué , trois ſortes de vieillards , ſavoir , les vieillards vertueux , les vieillards ſavans , & ceux qui , ſans avoir le degré de vertu & de ſcience qu'avoient les premiers , avoient toujours mené une vie irréprochable ; & là , en préſence des Rois ſes tributaires , & pour leur donner l'exemple de ce qu'ils devoient faire eux-mêmes à l'égard de leurs ſujets , il trouſſoit ſes manches pour ſe diſpoſer à ſervir les vieillards ; il dépeçoit les viandes , les invitoit à manger , leur verſoit à boire. Enfin revêtu de la dignité impériale , il ne dédaignoit pas de com-

mencer une espece de danse, tenant en main le Kan.

Les anciens sages n'employoient dans leur musique que des instrumens dont le son portoit à la vertu. Les instrumens pour les danses étoient le kan, le tsi & le mao.

Le maître à danser doit enseigner en particulier les danses où l'on emploie les instrumens guerriers : on exécute ces danses lorsqu'on sacrifie aux esprits des montagnes & des rivières. Il doit enseigner aussi ces espèces de danses où l'on emploie des banderoles de différentes couleurs; ces danses n'ont lieu que pendant les sacrifices qu'on fait aux esprits de la terre & des moissons. Il enseignera encore toutes les danses où l'on emploie les plumes blanches; ces danses ont lieu dans le culte qu'on rend aux esprits des quatre parties du monde. Enfin il enseignera la danse du phoenix, pour être dansée pendant les sacrifices qu'on fait aux esprits de la sécheresse.

Les danseurs étoient les fils de l'empire eux-mêmes; aussi les mandarins étoient-ils chargés de veiller sur eux & de leur mettre en main les instru-

mens dont ils devoient user.

Avant les sacrifices il y avoit les six danses appellées *Ouan-ou*. Ces danses furent substituées à la *Tchao-ia*; elles avoient pour objet d'inviter les esprits à vouloir bien assister au sacrifice. Mais si le sacrifice étoit en général pour l'être supérieur, pour les esprits qui président aux quatre parties du monde, pour le soleil & la lune, alors le *Hoang-tchoung* moduloit en *koung*. On dansoit trois fois les danses *Ouan-ou* pour l'invitation des esprits; ce qui se pratiquoit aussi dans les autres sacrifices.

Du tems de la dynastie de Tcheou on exerçoit les danses au printems, on offroit des sacrifices & on faisoit les cérémonies des ancêtres, & on dansoit dans ces sortes d'occasions; en automne on examinait tous les musiciens; au printems & en automne on faisoit apprendre la musique & les cérémonies : tel étoit le grand usage chez l'Empereur. A la cinquieme lune on examinait tous les instrumens, parce qu'alors on sacrifioit au ciel, & il falloit que la musique fût bonne.

Les fils des princes & des grands se

rendoient dans la salle qui est du côté de l'est. Ils n'étudioient pas continuellement une même chose ; l'objet de leur application changeoit à chaque saison.

Au printemps & en été ils s'exerçoient aux danses *Kan-ko* & *Ouan-ou*. Cette dernière exprimoit la plupart des actions des gens de guerre, & les différentes évolutions militaires.

La danse *Yu* & la danse *Yo* imitoient toutes les cérémonies ordinaires aux gens de lettres ; la jeune noblesse s'exerçoit aux unes & aux autres.

L'automne étoit la saison où l'on exerçoit tout ce qui a rapport aux danses & à la musique d'une manière plus générale & plus suivie que dans les autres saisons. Il y avoit des airs particuliers pour les danses *Yu* & *Yo* ; c'est pourquoi on s'exerçoit à ces danses pendant l'hiver & pendant l'automne, parce qu'il falloit en savoir les airs & les évolutions.

Sous les *Tcheou*, le maître de musique enseignoit lui-même les six danses aux fils de l'empire. Outre les six danses, il y avoit encore les danses *Yu* & *Yo* ; mais le maître de musique ne

Il ne enseignoit pas : c'étoit le maître du *Yo*, lequel montroit en même tems à jouer de l'instrument appelé *Yo*.

Le maître de la petite musique étoit chargé en particulier d'assigner à chaque danseur la place qu'il devoit occuper.

Sous la dynastie *Tcheou*, la danse *Kan* étoit la principale ; c'est pourquoi par cette danse il faut aussi entendre toutes les autres.

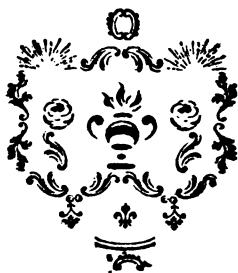
Le petit mandarin qui montroit à battre le tambour, enseignoit en particulier comment il falloit le battre pendant les danses.

La danse *Hia* est ainsi appelée parce qu'elle étoit particulièrement en usage sous la dynastie *Hia*. La *Siang* est la danse de la dynastie *Tcheou* ; c'est en particulier la danse de *Ou-ouang*. La musique *Hia* étoit pour inspirer l'union & la concorde.

Dès que le printems étoit arrivé, les fils de l'empire offroient aux anciens maîtres, & dansoient en leur honneur. En automne on exerçoit toute la musique ; & l'Empereur honoroit de sa présence tout ce qui se faisoit en cette occasion.

502 *Mém. sur les Danses Chinoïses.*

L'ancienne musique étoit grave ; sérieuse , exécutée avec méthode tant par les musiciens que par les danseurs ; elle inspiroit l'amour de la justice , de la droiture & des autres vertus. Dans la nouvelle musique , au contraire , la contenance des musiciens & des danseurs est immodeste , voluptueuse , ainsi que tout le reste de la musique.



M E M O I R E

*SUR les coutumes & usages des cinq  
Nations Iroquoises du Canada.*

DE LEURS GOUVERNEMENS.

CETTE nation qui ne connoît, comme tous les peuples de ce continent, d'autre loi que la loi naturelle, se conduit avec beaucoup de justice & de charité au-dedans, & de bonne foi au-dehors. Elle s'occupe sans cesse à ménager la bienveillance de ses alliés ; les gages des traités qu'elle fait avec eux sont des colliers de porcelaine, sur lesquels la foi donnée se conserve par tradition jusqu'à la troisième & quatrième génération. Chez les Iroquois, les exemples de la violation des traités sont rares : aussi leur alliance est-elle extrêmement recherchée par les autres nations.

Les Iroquois sont pour la plupart

grands, bien faits, courageux, bons chasseurs, excellens guerriers, cruels envers leurs ennemis, moins adonnés aux femmes que la plupart de leurs voisins. La suite achevera de faire connoître leur caractère.

Il y a plusieurs sortes de chefs pour la conduite des affaires publiques : les premiers sont les anciens de chaque village, estimés pour leur esprit & leur capacité, qui tiennent conseil sur les affaires les plus épineuses, & décident des démarches qu'il convient de faire avec leurs ennemis ou leurs alliés, soit pour la paix, soit pour la guerre.

Lorsque leur sentiment a été approuvé par le conseil des femmes appelées *Hotouiffaches*, il est rare que tout le village n'y accède pas.

Ces chefs sont ordinairement dépositaires du trésor de chaque village, qui consiste dans les colliers dont ils répètent fréquemment les paroles, afin qu'après leur mort, leurs descendants soient instruits des engagements qu'ils ont pris.

Quoiqu'ils ne soient point revêtus de l'autorité nécessaire pour gouver-

ner



ner le village, cependant ils sont obéis & respectés dans presque tous les points qui concernent la paix & la tranquillité publique.

Viennent ensuite les chefs de famille, dont le devoir & l'occupation sont d'entretenir l'union parmi les membres qui la composent, de les assister de leurs conseils & de faire soulager les indigens; ils sont encore obligés d'élever dans certains principes, qu'ils appellent principes d'honneur, les jeunes gens qui doivent succéder aux chefs de leurs familles.

Le troisième ordre est celui des chefs de guerre: ceux-ci me paroissent les plus accrédités; ils emportent les suffrages de toute la jeunesse guerrière dont ils sont suivis, & dans plusieurs occasions ils se décident contre le sentiment des chefs du premier ordre, surtout lorsqu'il est question de guerre. Ces chefs ne parviennent à cette distinction que par des faits d'armes distingués & nombreux.

Il faut d'abord qu'ils soient heureux, & qu'ils ne perdent point de vue ceux qui les suivent à la guerre; qu'ils soient généreux, & qu'ils se dépouil-

lent en toutes rencontres de ce qu'ils ont de plus cher en faveur de leurs soldats ; qu'ils soient sobres , qu'ils fuyent les femmes , ou du moins qu'ils n'aient pas l'air de leur être attachés. Dans le village ils sont obligés de ménager avec soin les jeunes guerriers, afin de ne pas manquer de soldats lorsqu'il faut aller à la guerre.

Ceux qui ont acquis un haut degré de réputation, comme j'en ai vu parmi eux, ont pour maxime de ne paroître en public que très-rarement ; ils passent constamment les jours entiers étendus sur leur natte ; ils reçoivent les visites de leurs amis ; s'ils sortent quelquefois, ce n'est jamais que sur le soir ; ils prennent le tems où l'on a de la peine à les reconnoître, de façon qu'on ignore souvent s'ils sont dans le village : c'est en cela que consiste la conduite honorable, la dignité d'un chef de guerre.

La langue des Iroquois est un idiome propre aux cinq villages, lesquels s'entendent réciproquement, quoiqu'il y ait quelque différence dans les termes & dans l'accent. Elle dérive de la langue des Hurons, qu'on peut regarder

= comme une des deux meres-langues  
de ce continent. L'autre est l'al-  
gonkin , d'où dérivent les langues  
= de plus de vingt nations différentes  
qui composent le plus grand nombre  
de ces peuples : on ne connoît que  
l'iroquois qui dérive du huron , & ces  
deux langues n'ont aucun rapport avec  
celles des nations voisines.

Suivant la tradition de ces peuples ,  
les Hurons & les Iroquois étoient les  
plus nombreuses nations de ces con-  
trées ; mais par envie ils s'attachèrent  
à se détruire les uns les autres , &  
mesurerent tant de fois leurs forces ,  
que les Hurons , qui succomberent les  
premiers , diminuèrent considéra-  
blement les forces des Iroquois. Ceux-ci  
étoient encore assez puissans , lorsque  
je suis arrivé dans ce pays en 1712 ,  
pour mettre en campagne douze cens  
guerriers de leurs cinq villages. Les  
Hurons au contraire n'étoient pas au  
nombre de deux cens ; mais la religion  
catholique qu'ils ont embrassée , &  
qui a beaucoup diminué le libertinage  
parmi eux , fait qu'ils se repeuplent  
peu-à-peu , pendant que l'Iroquois  
s'affoiblit & se détruit de jour en jour.

Les Iroquois sont superstitieux; comme toutes les nations sauvages.

La plus nombreuse est aujourd'hui celle des Outaouais, qui forme au détroit deux villages de quatre cens hommes, & un autre de deux cens à Missilemakinac. Les Mississagues leur sont intimément attachés; ils parlent la même langue, & cette langue est entendue des *Têtes de boule*, c'est-à-dire des sauvages errans, qui, vers le nord, chassent dans l'étendue de plus de cent lieues d'un pays qu'ils regardent comme leur territoire. Revenons aux Iroquois, dont je connois mieux les coutumes, & avec lesquels j'ai demeuré plus de six ans dans ma jeunesse.

#### DE LEUR GUERRE,

LORSQUE quelque particulier veut envoyer à la guerre, pour avoir un prisonnier qui remplace quelqu'un de ses proches qu'il a perdu, soit par les armes, soit par la maladie; il faut qu'il se munisse d'un collier de porcelaine; plus elle est noire, plus elle est riche: la blanche seule n'est pas admise. Il va trouver ensuite un chef

de guerre, lui communique son dessein & lui présente son collier. Lorsque le collier est accepté, ce qui arrive communément, car cet hommage est très-honorable, le chef de guerre qui l'a reçu le fait voir à quelqu'un de ses affidés; & de proche en proche le bruit se répand qu'un tel forme un parti de guerre: plus il est estimé, plus on s'empresse d'en être. La forme de l'enrôlement est d'aller trouver le chef, & de lui dire: *je veux risquer avec toi*; le chef répond: *je le veux bien, nous risquerons ensemble*. Jamais le chef de guerre ne mande ses associés, & cela pour n'être pas chargé des événemens; parce que ceux-ci n'étant pas les maîtres de refuser sans se couvrir de honte, il s'ensuit qu'il les forceroit à une démarche pour laquelle ils n'auroient peut-être pas d'inclination; au lieu que leur offre étant volontaire, les parens de ceux qui périssent n'ont aucun reproche à faire à leur chef. Le collier une fois accepté, & le nombre des guerriers réglé, on fixe le jour du départ, & tout le monde se trouve prêt. Quelques paires de fouliers de peau de chevreuil passés & fumés,

une natte de junc, une petite hache ou casse-tête, un fusil avec de la poudre & des balles, un collier rond pour lier les esclaves, un peu de farine de blé d'Inde, quelque peu de suif, s'il y en a, avec une petite chaudiere très-mince : tel est l'équipage de ces guerriers. Lorsqu'ils partent l'hiver & qu'il y a de la neige, ils mettent tout ce petit attirail sur un train de bois de frêne, très-mince & recourbé par devant. Il est inoui que ces départs qui sont fréquens, fassent jamais verser des larmes; quelques jeunes femmes accompagnent à la vérité leurs maris jusqu'à la première ou seconde couchée, mais sans donner aucun témoignage de tristesse & de douleur. Telles étoient les femmes de Lacédémone.

Il est rare que la chasse ne fournisse pas à ces guerriers de quoi vivre dans leur route; & le peu de vivres qu'ils ont porté, ne leur sert souvent que pour leur retour, qu'ils font à grandes journées dans la crainte d'être poursuivis.

Il est d'usage parmi la plupart des nations sauvages, de marquer, chemin faisant, sur des arbres dont ils levent

L'écorce , le nombre d'hommes qui sont dans le parti, de quelle nation , de quel village & même de quelle famille est le chef de guerre ; cependant ils croient avoir quelquefois des raisons pour ne le pas faire.

S'il se trouve parmi eux des jeunes gens sur la bravoure desquels ils n'ont pas encore lieu de se reposer , ils donnent de fréquentes alarmes au parti, pour examiner leur contenance.

Lorsque les guerriers approchent des terres ennemies & qu'ils craignent d'être découverts ou entendus , ils ne vivent plus que de viande séchée au feu , qu'ils ont pris la précaution d'accommoder la veille. Ils cachent en même tems quelques petits sacs de farine de blé d'Inde , pour s'en servir après leur expédition.

Arrivés sur le lieu où ils doivent frapper , ils s'approchent sans bruit & tombent , en poussant le grand cri , sur l'ennemi qui se trouve plutôt vaincu par la surprise que par la force. Ils tuent rarement ceux qu'ils peuvent faire prisonniers , car l'honneur & le profit de la victoire est de conduire des prisonniers au village.

La continence , cette vertu que Quinte-Curce admire tant dans Alexandre , est si commune à tous les guerriers Iroquois ( on n'en fauroit dire autant des Outaouais ), qu'un guerrier à qui l'on pourroit reprocher d'avoir abusé de son esclave , seroit perdu de réputation parmi ses camarades.

Lorsque le parti est de retour , le commandant détache un courrier à une journée du village , pour annoncer les succès de l'expédition ; des cris longs & aigus annoncent qu'on apporte des chevelures , & qu'on amene des prisonniers.

A ces cris le village s'émeut , sort de ses cabanes , va au-devant des guerriers à une certaine distance , & tous préparent , chemin faisant , les instrumens des supplices qu'ils s'appêtent à faire souffrir à ces malheureuses victimes , livrées sans défense & les mains liées derriere le dos , à leur aveugle barbarie. Nul sentiment d'humanité ne se fait entendre alors au cœur de ces bourreaux , sur-tout lorsque leur village a été maltraité par la nation sur laquelle ont été faits les prisonniers.



Les enfans , les jeunes gens , les vieillards , tous inventent des supplices & font briller à l'envi leur ingénieuse cruauté. Les prisonniers sont d'abord reçus à coups de pierre , ensuite à coups de bâton. ( Il est à remarquer que les meilleurs morceaux des animaux que tuent les guerriers , sont toujours donnés aux prisonniers , que l'on se fait honneur d'amener gras & en bonne santé , pour donner au village des sujets d'une plus longue récréation. ) Après ce prélude on leur arrache les ongles avec les dents , on leur tient les doigts en cet état dans des pipes allumées , pendant que l'on fume. A chaque plainte du prisonnier , toute la cohue fait retentir l'air de cris de joie. Cela n'arrive cependant que lorsque les prisonniers sont destinés à la mort ; car si le parti avoit été formé seulement pour remplacer quelqu'un qui seroit mort tranquillement dans le village , ou pour donner du soulagement à une veuve chargée de famille , alors cette veuve avertie par le courrier , iroit au-devant du prisonnier ; & si elle le trouvoit à son gré &

qu'elle l'acceptât , elle lui épargneroit ces affreux tourmens.

Arrivés dans le village , les prisonniers sont donnés en remplacement à la cabane , qui leur accorde la vie ou les condamne à périr. Dans le premier cas , on coupe leurs liens & on les introduit dans la cabane : là ils sont sur le champ habillés , ils prennent le rang & l'autorité de celui qu'ils remplacent ; ce n'est plus un étranger , tous l'appellent mon pere , mon oncle , mon frere ou mon cousin , & il n'a plus rien à craindre de la fureur de ces guerriers impitoyables.

Si au contraire le prisonnier ne plaît pas à la cabane , ce qui arrive souvent lorsqu'il est question , par exemple , de remplacer un homme qui a été brûlé par l'ennemi : alors on lui peint le visage & le corps de toutes couleurs , & l'on se prépare à lui faire subir le même sort. Les poteaux sont plantés dans la plus belle place , les feux sont allumés , & l'on jette dedans tous les ferremens qui doivent servir aux différens supplices que chacun se propose de lui faire souffrir : tantôt c'est un collier de haches rou-

gies qu'on lui met autour du col ; tantôt on lui leve la chevelure , en place de laquelle on lui met une calotte de cendres rouges , ou bien on lui approche les pieds d'un grand brazier jusqu'à ce que la peau s'en soit détachée ; on le fait marcher ensuite sur des charbons ardents. Lorsqu'il est attaché au poteau , tous ceux du village viennent tour-à-tour lui faire souffrir le tourment que chacun d'eux a inventé ; quelquefois ils lui passent un bâton entre les nerfs , les tordent & raccourcissent le corps du patient au point qu'il n'est plus qu'une masse informe. D'autres fois quelqu'un décide qu'ils feront empalés : alors ils lui passent un pieu au travers du corps, comme on embroche un poulet ; mais ce supplice abrége trop le plaisir diabolique de faire souffrir les prisonniers , pour qu'il soit souvent ordonné ; ces malheureux forcenés , loin de presser la fin des tourmens , les font durer deux ou trois jours.

C'est ainsi que plusieurs François ont été traités dans les premières guerres avec l'Iroquois ; pour faire finir ces traitemens horribles , on fut obligé

d'user des plus cruelles représailles : ce qui eut son effet.

Il est cependant à remarquer que cette humeur féroce s'est beaucoup adoucie par la fréquentation des Européens , & qu'à présent l'adoption parmi toutes ces nations l'emporte sur le plaisir barbare de tourmenter leurs prisonniers.

Lorsqu'un jeune guerrier se destine aux armes & qu'il en veut faire toute l'occupation de sa vie , avant de commander le premier parti & pour s'assurer le succès de ses entreprises , il se choisit parmi les animaux ou parmi les oiseaux , son *Esprit* ou son Dieu : il lui adresse ses hommages ; il lui donne sa confiance , il en porte toujours la figure , ou piquée sur sa peau , ou peinte sur une écorce. Si l'animal est petit , il l'écorehe , & il en conserve la peau avec le poil ou la plume , le regarde comme son ange tutélaire ; au lieu d'encens , il lui souffle la fumée de son tabac , & il le consulte dans toutes ses entreprises. Il le tient toujours sous plusieurs enveloppes , & n'a garde de le montrer à personne. Il passe plusieurs jours & plusieurs

nuits sans manger ni dormir, se promenant seul à l'écart. Après cette espèce de noviciat, il prend un air de gaité & de satisfaction, pour persuader à tout le monde que ses austérités lui ont mérité de la part de son *Esprit* les assurances des plus heureux succès.

Lorsqu'ils font la campagne, à quelque extrémité que la faim les réduise, ils ne se permettent jamais de manger de la viande de leur *Esprit*, qu'ils appellent *Aguiaron chera*; ils respectent même certains oiseaux, comme l'aigle, mais ce n'est que lorsqu'ils vont en guerre. Ils s'imaginent que rien n'est plus contraire au succès d'un chef de guerre, que de laisser grosse une femme qu'il a prise: aussi les guerriers ne se marient-ils guere pour avoir des enfans, que lorsqu'ils sont las du métier des armes & qu'ils se décident pour la vie tranquille. Les chasseurs ont la même opinion sur l'enfant que portent leurs femmes, ils lui attribuent le mauvais succès de leur chasse.

En 1728, je fus étrangement surpris du bruit de chaudieres & autres ustensiles, qui s'éleva autour de moi & qui continua à droite & à gauche jusqu'aux

deux bouts de la ligne que formoient trois cens sauvages que j'avois conduits contre la nation des *Renards*. Ce procédé singulier m'obligea d'en demander la raison à quelques chefs : ils me répondirent que cela se pratiquoit pour éloigner les ames fugitives & déplacées des *Renards* qui avoient été tués le matin, que ce bruit les éloignoit & les empêcheroit de troubler notre repos ; sans quoi elles nous causeroient des songes fâcheux, ou peut-être même nous ôteroient la respiration. Ce furent les *Outaouais* qui me firent cette réponse. Toutes les nations ont à cet égard la même superstition ; & tout ce que je viens de dire de la façon de faire la guerre des *Iroquois*, se peut dire de presque tous ces peuples.

#### DE LEURS MARIAGES.

AVANT que les peres & meres marient leurs enfans , ceux-ci ont satisfait pendant long-tems leur goût & leur inclination : les filles sur-tout sont extrêmement déréglées ; les jeunes hommes sont obligés de se barri-

cader la nuit, s'ils veulent être tranquilles. Ils savent & ils disent que l'usage des femmes énerve leur courage & leurs forces, & que voulant faire le métier des armes, ils doivent s'en abstenir ou en user avec modération. Tous à la vérité ne pensent pas de même ; il y a parmi eux des libertins que la gloire des armes ne touche pas, & ceux-là, par leur conduite dissolue, semblent faire un corps à part.

Les bons chasseurs sont recherchés des femmes beaucoup plus que les guerriers, qui sont toujours pauvres & dénués de tout, au lieu que les chasseurs fournissent abondamment à leurs femmes de quoi se vêtir. Il est rare que la fille qui s'est donnée à un guerrier comme à son mari, n'en prenne pas un autre pendant son absence. Elle en trouve aisément, pourvu qu'elle ne soit pas grosse, car le chasseur craint que l'enfant qu'elle porte ne lui soit contraire dans sa chasse ; aussi, pour ne point manquer de mari, les jeunes femmes se font-elles communément avorter. Ce n'est donc qu'à un âge mûr, que les hommes & les femmes, fatigués de la vie

qu'ils ont menée, les uns de vingt campagnes, les autres d'un libertinage non interrompu, prennent la résolution de s'unir ensemble, lorsqu'ils se conviennent. Alors les femmes ne craignent plus d'avoir des enfans; elles s'attachent à leurs ménages, & les maris ne s'occupent plus que de la chasse pour nourrir & entretenir honnêtement leurs familles. C'est une vie nouvelle pour l'un & pour l'autre, que rarement trouble la désunion: au contraire, la droiture, la fidélité, la patience dans le travail & la complaisance, font de la plupart de ces ménages des exemples qui pourroient être proposés aux nations policées.

J'ai vu des peres & meres, chez cette nation, faire tenir à leurs enfans une conduite opposée à ce que je viens de dire, & les marier dès l'âge de dix ou douze ans, pour des raisons & des vues d'intérêt, comme pour faire alliance avec d'anciens chefs, accrédités dans le village, honorés des nations voisines, & considérés des François & des Anglois. La parole réciproque des peres & meres étoient les fiançailles. Le garçon,



quoique jeune , alloit à la chasse , & en apportoit le produit à la cabane de sa fiancée ; la fille de son côté , ou sa mere , fournissoit à la cabane du fiancé du bois à brûler ; elles y en portoient deux charges tous les jours. Ces attentions respectives entretenoient le lien d'amitié entre les deux cabanes , jusqu'à ce qu'il prît fantaisie à l'une des deux de faire une querelle à l'autre , & alors tout étoit rompu. C'est tout comme en Europe.

Lorsqu'un jeune Iroquois veut se reposer de la guerre , & chasser pendant deux ou trois ans pour vêtir sa vieille mere abandonnée , ses freres , ses sœurs encore jeunes , & lui-même , il faut nécessairement qu'il prenne une femme qui le suive , écorche les bêtes qu'il tue , emporte la viande & lui prépare à manger , qui raccommode enfin ses souliers & ait soin de son équipage. Il demande à la premiere veuve qui lui plaît , si elle veut le suivre ; rarement est-il refusé : voilà un mariage parfait , & qui durera peut-être autant que le mari chassera , à moins que la dame ne lui dissipe sa pelletterie , & ne soit paresseuse ou libertine,

Il y a cependant quelque chose d'injuste & de malheureux pour celles même qui sont les plus sages, c'est que si elles conçoivent, elles courent grand risque de céder leur place à une autre. J'ai connu un Iroquois qui a pris sept femmes dans un hiver. Quand on parle de ces femmes, on dit seulement *celle qui est avec lui*, au lieu que les premières qui ont des enfans & qui sont établies, s'appellent *Ahoha*, qui veut dire dame.

Avec la facilité que les Iroquois ont de changer de femmes, vous jugez bien qu'ils ne doivent pas porter loin les effets de leur jalousie : aussi est-il rare qu'ils maltraitent celles qui sont avec eux ; cela ne va tout au plus qu'à les priver de la part qu'elles auroient eue à leur chasse, & à leur ôter ce qu'ils leur auroient donné.

Il n'en est pas de même de plusieurs autres peuples de ces contrées, ils punissent l'infidélité de leurs femmes par un traitement qui les déshonore pour toute la vie, car ils leur coupent le nez & leur arrachent les dents : d'autres les conduisent dans une prairie, ou dans quelqu'autre lieu destiné à la

: honte que le mari veut faire subir à sa  
: femme adultere ; là , après en avoir  
donné avis aux jeunes gens du village ,  
qui s'y rendent , le mari la leur abandonne & ne la revoit jamais. Cette punition est autorisée par la coutume.

Parmi tous les sauvages , les enfans appartiennent aux femmes & à la famille de la femme : il n'y en a jamais trop ; & c'est le plus beau présent que l'on puisse faire à une cabane , que de lui donner des enfans. Rarement ils connoissent leurs peres : ils tiennent tout du côté maternel , tant pour la famille que pour les héritages & le nom. La sœur de la mere est également appelée mere , & le frere de la mere est le seul oncle. Il faut cependant observer que les enfans qui naissent pendant un mariage constant & solide , tel que je l'ai expliqué ci-devant , reconnoissent leur pere ainsi que leur mere , parce que l'un & l'autre les ont élevés à frais communs. Quoiqu'aucune loi ne défende la dissolution de ces mariages , cependant la coutume qui y a attaché un déshonneur est si forte , qu'on n'en voit presque point d'exemples.

## DES OBSEQUES;

*Et autres devoirs qu'on rend aux morts.*

LORSQU'IL meurt quelqu'un dans la cabane, la perte en est annoncée par les cris douloureux que pouffent en même tems femmes, enfans, freres & sœurs. ( Le deuil ne s'étend pas plus loin. ) Les paroles qu'ils proferent ne signifient autre chose que ces mots françois: *hélas mon mari ! hélas mon pere ! hélas ma femme ! mes enfans ! &c.* Tous ces cris se font entendre à la fois & déchirent l'oreille & le cœur. Les proches parens prennent le deuil qui consiste à porter ses plus mauvaises hardes, à ne point mettre de graisse à ses cheveux, à ne se point nettoyer le visage & à ne point porter sur soi de porcelaine, ce qui est la grande parure des sauvages. Pendant que dure le deuil, ils ne vont ni aux festins ni aux danses, & ne font point de visites : ils se permettent d'en recevoir de quelques parens & amis, mais rien n'est pardonné de ce qui a l'air de la joie ou de la parure. Il n'est pas besoin de vous

dire que ces deuils ne regardent que ces ménages solidement établis ; car jusqu'à ce tems , tous les mariages passagers que contractent les jeunes gens , n'exigent ni deuil ni bienfiance.

Pendant les premiers mois de la perte d'un chef de famille , homme ou femme , les proches parens un jour de chaque semaine ne manquent pas de pleurer le défunt. Celle qui entonne la première l'hymne funebre ( car remarquez que ce ne sont que les femmes qui pleurent ) , est bientôt suivie de toutes celles des cabanes voisines qui sont dans le même cas ; & il arrive qu'au bout d'une heure on entend dans tout le village , des lamentations qui durent bien avant dans la nuit , si elles commencent au coucher du soleil.

Il y a un jour de l'année , comme celui que nous appelons le jour des morts , qu'elles employent presque tout entier à pleurer.

Pour enterrer quelqu'un qui meurt dans le village , les femmes de la famille creusent une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur , dans laquelle on dépose le corps mort. Les

parens & les amis marchent en file & en silence : cela imite assez la forme de nos enterremens. Leur superstition les porte à croire que le défunt va passer dans une terre étrangere ; & pour qu'il n'y manque de rien , ils habillent le cadavre tout à neuf, & mettent auprès de lui, dans le cercueil, son fusil avec du plomb & de la poudre, sa hache avec sa pipe & du tabac, & quelques porcelaines en cas de besoin ; après cela ils l'enterrent & couvrent la bierre avec de grandes écorces d'arbres, qu'ils ont levées & applaties ; ils recomblent la fosse de terre, & plantent tout autour, de petits pieux assez forts pour empêcher les animaux carnivores d'en approcher. Ensuite un des plus anciens de la bande ayant demandé silence, fait une espece d'oraison funebre & apologétique sur la vie & les actions du défunt. On plante à la tête du tombeau, un petit poteau blanc qui représente le défunt, & sur lequel on distingue les hommes qu'il a tués, les prisonniers qu'il a faits & le nombre des partis qu'il a commandés. Avant de se retirer, les parens & les amis prennent un repas sur

la tombe ; le repas fini , chacun se retire chez soi avec beaucoup de recueillement.

Il arrive ordinairement au bout de l'année , à moins que la pauvreté de la cabane ne l'empêche , que les parens s'assemblent & exhument le mort , pour voir s'il a fait usage de ce qu'on avoit mis avec lui dans la tombe ; & comme ses habits sont infailliblement réduits en poussière , ils lui en mettent de nouveaux & refont les mêmes cérémonies que s'ils le mettoient en terre pour la première fois.

#### DE LEUR RELIGION.

IL me seroit bien difficile , Monsieur , de satisfaire votre curiosité sur la religion des sauvages de ce continent ; je n'ai remarqué chez les Iroquois aucune espèce de culte. Lorsqu'ils se mêlent de raisonner sur la formation du premier homme , ou sur leur origine , ils racontent tant d'absurdités , & cela d'une manière si confuse , qu'il est impossible d'y rien comprendre. Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie ; ils croient , par exemple , que celui qui

a été bon chasseur , généreux , grand guerrier , passe à sa mort dans une terre abondante en toutes sortes de fruits & d'animaux , où il sera content & heureux ; & qu'au contraire celui qui a été méchant , qui a abandonné ses parens lorsqu'il pouvoit les soulager , qui n'a rendu aucun service au village , est transporté dans une terre ingrate où tous les malheurs l'attendent.

Du reste les Européens leur ont donné occasion de mêler à leurs rêveries tant de traits de la religion chrétienne , qu'il n'est plus possible de distinguer quelle étoit leur ancienne croyance. Autrefois chaque vieillard se croyoit en droit de se faire une religion à sa guise , & la transmettoit à ses enfans , qui prenoient à leur tour la même liberté ; tous les jours encore il s'introduit chez eux de nouveaux points de croyance dont ils ignorent l'origine. Ils ont pris des différentes sectes des Anglois ce qui a pu s'accommoder à leurs premières superstitions , & de nos dogmes tout ce qui n'a point été au-dessus de leur portée.

Plusieurs des nations sauvages , qui habitent



habitent la partie du sud , adorent le soleil. J'ai quelquefois vu des Pontéotamis monter sur le haut de leurs cabanes au lever du soleil , & après plusieurs gémissements accompagnés de mouvemens de bras & de tête , offrir à cet astre de la *sagamité* & de la viande , dont ils lui faisoient un sacrifice. Ces sortes d'hosties offertes au soleil ou au *Manitou* ( nom que les Outaouais donnent à l'esprit qui domine sur eux ) sont tout ce que j'ai vu d'actes de religion parmi les sauvages connus.

DE LEUR CHASSE.

QUOIQUE les Iroquois , comme tous les autres sauvages , n'aient jamais fait de partage de terres , cependant il n'y a presque jamais de dispute entr'eux sur cet article.

Une nation chasse depuis un tems immémorial dans certaines contrées , cela suffit pour établir son droit ; & si par hasard quelqu'un s'avise de la troubler , il est réprimé par les anciens du village. Une rivière , un lac , une prairie les sépare , voilà leurs bornes ,

leurs limites & ce qui fait le droit de chaque nation. Cependant les gouverneurs du Canada, sur les plaintes de quelques usurpations réciproques, ont réglé les appartenances respectives, & ces réglemens ont fait loi.

Il y a néanmoins quelques portions de terre, qu'on pourroit appeller la commune des nations voisines.

Lorsque le tems de la chasse est arrivé, on voit quelques nations partir en corps pour aller poursuivre la biche ou l'orignal; d'autres, au lieu d'y aller en corps, n'y vont que par famille ou cabane. Lorsque tout le village part à la fois, on envoie en avant de jeunes chasseurs qui battent le pays & s'affurent de l'endroit le plus fréquenté par les bêtes : ils font leur rapport au village, & l'on se règle sur leurs avis, c'est-à-dire, que l'on se partage par bandes, ainsi que les animaux qu'on a découverts sont partagés. Ce partage se fait même avec assez de justice & d'ordre ; il est du moins vrai qu'on n'y entend ni murmure, ni reproche, & que si l'on fait peu de chasse, on n'en impute la faute & le malheur qu'à soi-même.

La chasse du castor est la plus fatigante : elle se fait parmi les neiges & les glaces ; mais elle est aussi la plus lucrative. Lorsque la saison est venue (c'est depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mars), les sauvages partent, armés d'outils tranchans pour couper la glace, & se rendent sur le lieu. S'il leur arrive de rencontrer quelque cabane de castors, autour de laquelle un chasseur ait laissé quelque signe pour donner à connoître qu'il a découvert & retenu pour lui la cabane, ils passent sans y toucher, & croiroient se rendre coupables d'un vol, s'ils s'emparoisent des animaux qui y sont renfermés. Il y a telle cabane qui contient une famille de dix à douze castors.

Trois ou quatre cabanes pareilles suffissent pour faire vivre autant de familles de sauvages.

Peut-être aurez-vous peine à croire que les animaux entr'eux connoissent quand un animal supérieur à leurs forces a fait une cache de viande dans le bois. Ainsi le carkajou, qui est un grand chasseur de chevreuils, connoît la cache qu'un loup a faite ; & si la faim

le presse, il n'hésite point à s'en emparer : mais si la cache est de la façon du tigre, ce qu'il distingue très-bien, loin de s'en approcher, il s'en écarte, & se laisseroit mourir de faim plutôt que d'y attenter.

Les sauvages préfèrent la viande de castor à celle de tous les autres animaux. Tant que le froid dure, le poil & la peau de cet animal sont bons. A l'approche du printems les chasseurs reviennent dans le village, qui, pendant l'hiver, n'est habité que par quelques vieillards qui gardent les foyers avec ce qu'on leur laisse pour vivre.

Il ne faut pas croire que chaque nation soit rassemblée par villages ; il n'y a que celles du sud : presque tous les sauvages du nord sont errans, comme autrefois les Scythes & les Nomades. Ils vont de contrée en contrée, en suivant l'ours, le chevreuil, l'orignal & le caribou, animaux qui changent de climats, & qui, loin de s'approcher jamais des villages, cherchent au contraire la profondeur des bois. Cependant la vie errante que mènent ces peuples, les expose souvent à jeûner, & les oblige de se rapr

procher du bord des lacs , pour trouver dans la pêche la nourriture de leurs familles. Lorsqu'on rencontre quelquefois , en voyageant , des arbres de bouleau & de tremble , dépouillés de leur écorce & gratés jusqu'au bois dur , c'est que la chasse a manqué aux sauvages , & que , pour soulager leur faim , ils ont vécu de l'écorce fine de ces arbres , & de la sève qui se trouve entre le bois & la grosse écorce. Il faut pour cela que l'année ait été stérile en glands & en fèves , & ils se trouvent rarement réduits à cette extrémité.

Ceux au contraire qui sont rassemblés par villages , chassent moins pour le besoin de la vie que pour faire le commerce des peaux : car la graisse ou l'huile de quatre ou cinq ours suffit pour apprêter , pendant toute l'année , le bled d'Inde nécessaire pour la nourriture de huit ou dix personnes.

Les hommes n'ont d'autre soin à la chasse que de tuer les bêtes ; les femmes sont chargées de tout le reste : elles apportent le gibier mort sur leurs épaules , elles écorchent les bêtes , raccommodent les souliers des chasseurs ,

& font sécher les viandes qui doivent servir de provisions pour le voyage & pour le retour. La chasse du chevreuil est la plus facile & la plus abondante. J'ai vu la manière de la voir. A l'extrémité du lac Ontario, il y a une pointe de bois, environnée d'un côté par de vastes marais, & de l'autre par le lac même, où les chevreuils qui aiment à changer de contrée, s'avancent souvent : alors les chasseurs se joignent, s'attroupent & marchent ensemble ; ils battent un chemin droit qui traverse cette pointe, ils y vont & viennent plusieurs fois ; après quoi une partie se met en embuscade, pendant que l'autre pousse le chevreuil. Lorsque cet animal rencontre le chemin battu, frappé de l'odeur du chasseur, il s'arrête tout court. Tous les chevreuils qui prennent le même sentier s'arrêtent pareillement, de sorte que les chasseurs embusqués en tuent deux & trois d'un seul coup.

Dans le tems des macaings, le chevreuil s'approche des lacs & des rivières, & il entre dans l'eau jusqu'au col. Les chasseurs le vont gueter dans les marais où il est moins mé-

fiant que dans les bois ; c'est ce que l'on appelle tirer le chevreuil *d la plonge.*

La chasse en général est beaucoup plus facile & plus sûre en hiver ; plus il y a de neige , plus il est aisé de tuer l'animal. Jugez jusqu'où peut aller un chevreuil , un cerf ou un ours qui a quatre ou cinq pieds de neige à surmonter à chaque pas qu'il fait : aussi le fusil est-il alors inutile , les dagues & les casse-têtes suffisent.

Le pays des Iroquois est presque dépeuplé de bêtes fauves. Ils sont obligés d'aller au loin pour chasser ; ils sont sécher la viande d'une partie des animaux qu'ils tuent , pour la rapporter à leurs villages. Ils ont leurs *Manitous* auxquels ils donnent leur confiance , tant pour la chasse que pour la guerre , ainsi que je l'ai dit plus haut ; mais cet usage assez général n'empêche pas que chaque chasseur & chaque guerrier ne puisse adopter & n'adopte souvent des superstitions qui lui sont particulières.

#### DE LEURS FESTINS.

Le plus considérable est le festin de guerre. Il se fait d'ordinaire avec de

la viande de chien ou d'ours ; si par malheur on n'a que du chevreuil , le chef du parti qui fait le festin en demande excuse , & prie les convives de manger de la viande qu'il offre , comme si elle étoit d'ours ou de chien. Les convives complaisans se prêtent à la circonstance , & n'en mangent pas avec moins d'appétit & de plaisir.

La façon de convier quelqu'un au festin leur est commune avec les autres nations : ils coupent un morceau de cèdre , ou de pin , ou de quelque autre bois , de la longueur d'environ quatre pouces ; ils le fendent par petites allumettes , que les François ont nommées *bûchettes* , & ils en envoient une à chacun de ceux qu'ils veulent prier à manger. La maîtresse de la cabane coupe l'animal dont on fait le festin en autant de morceaux qu'il y a de conviés ; la viande est mise dans une chaudière , & cuite à petits bouillons. Lorsque tout le monde est rassemblé ( notez que chacun apporte avec soi son plat & sa micouene ), le chef de la cabane annonce à l'assemblée le motif du festin , qui , presque toujours , est l'accomplissement d'un rêve fait par



quelqu'un de la cabane au sujet d'un malade, d'un chasseur ou enfin d'un chef de guerre. Après la harangue, qui n'est pas longue, la dame de la cabane, ou une autre chargée par elle de la cérémonie, va tour-à-tour prendre & présenter les plats; elle commence par le plus accrédité des chefs, auquel on sert la tête de l'animal; elle sert ensuite à chacun des autres conviés un morceau de viande qui pèse quatre ou cinq livres, suivant la grosseur de l'animal & le nombre des conviés. Quoique dans ces sortes de festins on soit obligé de tout manger, il est néanmoins permis à celui qui ne peut pas achever son plat, de prier un autre de venir à son secours, ou d'emporter le reste chez lui; mais cela arrive très-rarement. Les sauvages mangent tant qu'ils veulent & jeûnent de même. Pour encourager les convives, le harangueur leur répète de tems en tems : *courage, courage, mes freres, le malade a révo, ou le médecin a jugé nécessaire que l'animal fût mangé tout entier; le malade ne peut guérir qu'à ce prix*; pour faire avaler les morceaux, on sert du bouillon dans lequel l'animal a été cuit.

Ces festins n'ont rien d'amusant : on y entre , on y mange & on en sort sans avoir dit un mot.

Les Iroquois ont tant de considération pour les vieillards , qu'ils gardent presque toujours le silence devant eux , à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils ont d'excellentes qualités ; ils sont généreux , charitables , patients & véridiques ; ils méprisent les babillards , les fripons , les menteurs & les gourmands. Le défaut qu'on leur reproche est d'être orgueilleux ; mais l'orgueil n'a d'autre objet chez eux , que la valeur à la guerre & l'adresse à la chasse. Ils ne connoissent point la vanité que nous attachons aux avantages de la figure. Ils aiment la parure , sans trop s'y complaire ; & s'ils affectent de se peindre le visage , c'est pour se donner un air redoutable , avec lequel ils espèrent intimider leurs ennemis : c'est encore pour cette raison qu'ils se peignent de noir lorsqu'ils vont à la guerre. Leur continence éclate sur-tout dans la manière dont ils se comportent avec leurs jeunes esclaves , femmes & filles ; ils les amènent à leur village de plus de deux

cens lieues , à travers les bois , sans cependant que , dans tout ce long voyage , il leur arrive jamais d'abuser du droit du vainqueur.

### DE LEUR MÉDECINE.

LEUR médecine ne consiste que dans la connoissance des simples : leur maniere de s'en servir dans presque toutes les maladies , est d'en faire des cataplasmes , qu'ils réchauffent souvent avec l'eau dans laquelle l'herbe a bouilli. C'est ainsi qu'ils dissolvent les tumeurs , qu'ils font aboutir les abcès & qu'ils appaisent les douleurs les plus aiguës. Ils se purgent & se font vomir avec des herbes dont ils avalent le suc , ou avec des pierres qui ressemblent assez par le goût à celles de vitriol , mais qui sont blanches. Au lieu de saignées , ils pratiquent les ventouses.

S'ils sont attaqués de rhumatisme , ils scarifient la partie souffrante avec le tranchant d'une pierre à fusil , ils y appliquent ensuite les ventouses , par le moyen desquelles ils tirent une quantité de sang corrompu , & sont soulagés.

Ils n'ont aucun préservatif ; & toute leur science ne consistant que dans quelques expériences très-incertaines, après les remèdes généraux, qui consistent en des tisanes faites de suc d'herbes & de racines, ils laissent mourir tranquillement le malade, qui s'y détermine avec une résignation surprenante. Je n'ai jamais vu, ni même oui dire, que les sauvages en quittant la vie, se plaignissent de son peu de durée : il est vrai qu'ils ne laissent rien à regretter.

Les sauvages excellent sur-tout dans l'art de panser & de guérir les plaies. Leur déterfif ne manque jamais de tenir leurs plaies vermeilles & nettes : il faut avouer que le régime qu'ils font observer à leurs blessés y contribue beaucoup ; car dans les plaies considérables ils ne leur permettent de manger que du blé d'Inde cuit à l'eau : les viandes de cerf & de chevreuil leur sont expressément défendues.

Le médecin & le malade ont l'un & l'autre une patience invincible. J'ai vu un Iroquois qui, s'étant donné un grand coup de hache sur l'os de la jambe, resta trois ans entiers sur sa

natte, se faisant panser tous les jours avec de la racine de bois d'épinette & de sapin, pilées & macérées en forme d'onguent ; de façon qu'après en avoir fait sortir une quantité d'esquilles, il guérit parfaitement au bout de ce tems. Le chirurgien de ma garnison, voyant la jambe menacée de la gangrene, voulut plusieurs fois en faire l'amputation ; mais l'Iroquois s'y opposa constamment, & vint enfin à bout de conserver sa jambe.

Ils sont aussi bons chirurgiens que mauvais médecins : au reste tous ceux de la nation ont la même connoissance des simples & des racines salutaires.

## DE LA JONGLERIE.

IL est une autre espèce de médecine, dont les sauvages cherchent à appuyer l'ignorance profonde où ils sont des maladies du corps humain : c'est la jonglerie. Le jongleur parmi eux est réputé médecin, parce que, disent-ils, il n'appartient de distinguer les maladies qui sont dans le corps, qu'à celui qui connoît les choses qui se passent loin de lui. En effet, ajou-

tent-ils. l'homme capable de percer le voile que l'éloignement met sur les causes, pourra-t-il pénétrer aussi dans l'intimité du corps humain & y découvrir les causes du mal. C'est sur ce faux raisonnement que porte la confiance qu'ils ont en cette espèce de charlatans. Un jongleur renommé ne manque jamais d'occupation; il est fêté & respecté par-tout, on le régale & on le paye cherement. C'est un bon mener, même chez les sauvages.

Il est rare que ces docteurs s'en tiennent à ordonner une médecine ou l'usage de quelque tisane; ils aiment mieux prescrire au malade de donner un festin à dix, quinze ou vingt personnes.

Au surplus, je veux dire, depuis qu'ils ont la connoissance des Européens, qui leur ont donné celle de l'eau-de-vie dont ils sont grands amateurs, cette liqueur entre dans tous les festins; elle est même la base de la médecine, & le malade ne sauroit guérir s'il ne soule un certain nombre de personnes, à la tête desquelles est le médecin.

Il est étonnant de voir comme ces

sauvages courent les hasards d'un voyage de deux ou trois cens lieues, pour aller chercher un barril d'eau-de-vie que le jongleur aura ordonné de se procurer, & avec quelle confiance le malade donne tout ce qu'il a pour en faire l'achat.

La liqueur étant arrivée, le festin se fait sur le champ. Le malade ne goûte de rien; & cette médecine, si funeste à la raison de ceux qui la prennent, est avalée par les convives, qui se mettent souvent dans un état pire que celui du malade. Il est aisé de juger si celui-ci s'en porte mieux; mais le préjugé ne raisonne point, & le mauvais succès des jongleurs n'a jamais pu guérir l'esprit de ces nations superstitieuses.

Ces charlatans, pour inspirer la confiance dont ils ont besoin, font croire au malade qu'on l'a enforcélé, & l'assurent qu'ils lui en donneront bientôt des preuves. Pour cet effet on construit au jongleur une cabane en forme de dôme, dans laquelle s'étant enfermé, il répand sur des pierres rouges, ce qu'il appelle sa médecine, qui n'est souvent qu'une poudre, à la

fumée de laquelle il fait semblant d'entrer en enthousiasme. Il crie, il s'agite, il évoque avec des hurlemens affreux son démon familier. Il est tout en sueur, il écume, il étouffe, il appelle à haute voix son *Esprit*. Le corps du malade ouvert se présente à ses yeux; alors il profère les paroles de guérison: un tel, dit-il, a été enforcé il y a tant de jours, le sortilege est attaché à sa poitrine par un petit paquet de cheveux; mais je ne le ferois arracher, quelques soins que je me donne, que le malade n'ait fait auparavant le festin d'un chevreuil & d'un barril d'eau-de-vie.

Les jeunes gens vont à la chasse; & le festin fini, le jongleur rentre dans sa cabane. On l'y laisse avec le malade, sur le corps duquel il se jette, & appliquant ses levres à l'endroit où il a dit que le sortilege étoit caché, il suce pendant quelque tems avec violence & vient cracher à la porte, en criant *viçtoire*, un petit tortillon de cheveux, qu'auparavant il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche.

Ces imposteurs ont plusieurs façons d'en imposer à ces pauvres nations;



mais c'est assez de cet exemple dont j'ai été témoin moi-même. Le nombre des jongleurs est extrêmement multiplié, & je ne conçois pas comment on n'est pas encore révolté de leurs grossières supercheries. Il est certain qu'ils ne s'estiment nullement les uns les autres ; mais comme ils ne sauroient faire tort à leurs confreres sans s'en faire à eux-mêmes , ils cachent la tromperie tant qu'ils peuvent : c'est leur intérêt. Le reste de la nation veut être trompé, comme ailleurs.

Je ne connois aucun principe de morale établi parmi les sauvages : il me paroît qu'ils ne suivent que cette loi gravée au fond du cœur de tous les hommes, qui est de ne faire à autrui que ce que l'on voudroit qui nous fût fait ; & cette loi y est si puissante, qu'on ne voit presque jamais entr'eux aucun de ces scélérats dont les actions deshonnorent la nature humaine.

Ils naissent tels , sans éducation, sans correction de la part de leurs proches, sans avoir besoin de l'exemple. On ne les voit point entraînés par ces passions furieuses, qui mettent tous les jours chez nous l'honneur, la liberté

Les cinq nations font une espèce de l'œuvre d'édification formée par cinq peuples d'origine, quine

Les cinq nations font une espèce de l'œuvre d'édification formée par cinq peuples d'origine, quine

Les cinq nations font une espèce de l'œuvre d'édification formée par cinq peuples d'origine, quine

---

(\*) C'est cet d'infanterie, connu dans la république des lettres par un excellent ouvrage sur le calcul intégral & différentiel,

composent qu'un seule cabane , qu'on appelle la cabane Iroquoise , ou le grand village. Ces peuples sont les *Esonnoutouins* , les *Goiogouins* , les *Onnontaguès* , les *Agniers* & les *Onneyots*. Ils parlent autant de dialectes différentes d'une même langue , & habitent cette partie de l'Amérique septentrionale , située au sud des lacs qui forment le fleuve S. Laurent , laquelle est bornée à l'est par la Nouvelle-Yorck , & au nord par les Apalaches. Ce sont les plus beaux guerriers de toutes ces contrées. Il n'y a presque aucune nation sauvage qu'ils n'aient attaquée & soumise ; mais , aussi bons politiques que les Romains , ils ont adopté quelques-uns de ces peuples vaincus , & leur ont , pour ainsi dire , donné sur leurs nattes le droit de bourgeoisie iroquoise. Au reste , quoique par ces adoptions leur ligue soit maintenant composée de dix nations différentes , comme ils n'étoient originairement que cinq , on continue de dire *les cinq nations*.

La porcelaine est un genre de coquillage qui se trouve sur les côtes de la Nouvelle-Yorck : ce sont des bour-

gots ou colimaçons, dont les uns sont blancs, & les autres violets tirant sur le noir. Les blancs sont de peu de valeur : les violets sont les plus recherchés ; & plus ils tirent sur le noir, plus ils sont estimés. La porcelaine qui sert pour les affaires d'état est travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de ponce, & gros à proportion. On les distribue de deux manières, en branches & en colliers. Les branches sont composées de cylindres enfilés sans ordre & à la suite les uns des autres, comme les grains d'un chapelet. Les colliers sont de larges ceintures où les cylindres blancs & pourpres sont disposés par rangs & assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tissu assez propre ; leur longueur, largeur & couleur se proportionnent à l'importance de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers ordinaires sont de onze rangs & de cent quatre-vingt grains chacun.

Ces colliers & branches de porcelaine sont l'agent universel chez les sauvages ; ils leur servent de mémoire, de bijoux, de parure, d'annales & de registres. C'est le lien des nations &

des particuliers ; c'est un gage inviolable & sacré, qui donne la sanction aux paroles , aux promesses & aux traités. Comme ils n'ont point l'usage de l'écriture , ils se font une mémoire locale au moyen de ces colliers , dont chacun signifie une affaire particuliere ou une circonstance d'affaires. Les chefs des villages en sont les dépositaires & les font connoître aux jeunes gens , qui apprennent ainsi l'histoire & les engagements de leur nation.

Outre le nom de *gaionné* , qui est le plus usité pour signifier ces colliers , les sauvages leur donnent encore le nom de *gartona* , qui veut dire une affaire , celui de *gaouenda* , voix ou parole , & celui de *gaianderensera* , qui répond à celui de grandeur ou noblesse , parce que les grandes affaires traitées par les colliers , sont de la compétence des chefs , que ce sont eux qui fournissent les colliers & branches , & que c'est entr'eux qu'on les répartit , lorsqu'on fait des présens au village , & qu'on répond aux paroles des ambassadeurs.

Voici un exemple de l'usage qu'on fait des colliers de porcelaine, M. le

Marquis de Montcalm, voulant réunir & lier les différentes nations dont il avoit besoin pour attaquer les Anglois, se procura d'un collier de six cens grains, & tint le grand Conseil qui fut composé des chefs & des orateurs de ces nations.

*Kisenséck*, fameux chef Nissiping, l'ouvrit : « Mes freres, dit-il aux nations des pays d'en-haut, lesquelles venoient de remporter un léger avantage ; » nous, Indiens domiciliés, vous remercions d'être venus » pour nous aider à défendre nos » terres contre l'Anglois qui les veut » usurper. Notre cause est bonne, & » le maître de la vie la favorise. En » pouvez-vous douter, après le beau » coup que vous venez de faire ? Il » vous couvre de gloire ; & le lac du » Saint-Sacrement, teint du sang de » Caïar, attestera éternellement cet » exploit. Que dis-je ? Il nous couvre » aussi de gloire, nous vos freres, & » nous en tirons vanité. Notre joie » doit être encore plus grande que la » tienne, ô mon pere, dit-il en s'adressant au Marquis de Montcalm, » toi qui as passé le grand lac, non pour

» ta propre cause : car ce n'est pas sa  
» cause qu'il défend ; c'est le grand Roi  
» qui lui a dit : *Pars , passe le grand lac*  
» *& va défendre mes enfans*. Il va vous  
» réunir , mes freres , & vous lier par  
» le plus solennel des nœuds. Accep-  
» tez-le avec joie , ce nœud sacré , &  
» que rien ne puisse plus le rompre ».

La harangue fut rendue aux nations  
par les différens interpretes , & reçue  
avec applaudissement.

Le Marquis de Montcalm leur fit  
dire ensuite : « Mes enfans , je suis ravi  
» de vous voir tous réunis pour les  
» bonnes affaires ; tant que durera vo-  
» tre union , l'Anglois ne pourra vous  
» résister. Je ne puis mieux vous parler  
» que votre frere Kisenfleck vient de  
» le faire. Le grand Roi m'a sans doute  
» envoyé pour vous protéger & vous  
» défendre ; mais il m'a recommandé  
» sur-tout de chercher à vous rendre  
» heureux & invincibles , en établis-  
» sant entre vous cette amitié , cette  
» union , ce concours pour opérer les  
» bonnes affaires , qui doivent se trou-  
» ver entre des freres , enfans du  
» même pere , du grand *Ononthio*. Par  
» ce *collier* , gage sacré de la parole ,





A mesure que les orateurs avoient parlé en relevant le collier, ils le remettoient au milieu de l'assemblée. Le collier, suivant les coutumes de ces nations, appartient à celle qui fournit le plus de guerriers, c'est-à-dire, aux Iroquois, qui sont presque toujours les plus nombreux & à qui leurs anciennes victoires sur presque toutes les nations de l'Amérique septentrionale ont donné un ton de supériorité qu'ils conservent soigneusement.

Les sauvages du pays d'en-haut sont les plus superstitieux de tous. Il faut être extrêmement sur ses gardes pour ne rien faire de ce qu'ils regardent comme préjugés funestes : par exemple, si l'on touchoit aux armes d'un guerrier qui va en parti, il se croiroit menacé de périr, & ne prendroit aucune part à l'expédition.

Au haut d'une montagne plus élevée que la chaîne du sud, est une espèce de simulacre de pierres que les sauvages ont en grande vénération : ils l'appellent *Rozzio*, & le regardent comme le maître du lac. Ils disent que quatorze isles situées au-dessous, & qu'on nomme isles des quatre vents,

font ses enfans. Quand ils passent à portée de *Rozzio*, ils lui envoient du tabac & des pierres à fusil pour en obtenir un tems favorable.

Toutes les fois qu'ils marchent en découverte, & qu'ils vont frapper, ils apportent au Général autant de bâchettes qu'il y a d'hommes dans le parti : c'est le contrôle du détachement : ainsi dans les premiers tems de la monarchie des Perses, lorsqu'on marchoit à la guerre, chaque guerrier déposoit une fleche dans un lieu public ; au retour chacun reprenoit la sienne, & le nombre de celles qui restoient, indiquoit la perte qu'on avoit faite.

La religion des sauvages des pays d'en-haut est le paganisme brut & encore dans son enfance. Chacun d'eux se fait un dieu de l'objet qui le frappe, le soleil, la lune, les étoiles, un serpent, un orignal, enfin tous les êtres visibles soit animés soit inanimés. Cependant ils ont une maniere de déterminer l'objet de leur culte ; ils jeûnent trois ou quatre jours : après cette préparation, propre à faire rêver, le premier être qui, dans le sommeil, se

présente à leur imagination échauffée, c'est la divinité à laquelle ils dévouent le reste de leurs jours ; c'est leur *Manitou* : ils l'invoquent à la pêche , à la chasse , à la guerre ; c'est à lui qu'ils sacrifient. Heureux quand l'objet de ce rêve important est d'un petit volume, une mouche , par exemple ; car alors , mon corps est une mouche , disent-ils , je suis invulnérable : quel homme assez adroit pour attraper un point ?

La croyance de deux esprits, l'un bon l'autre mauvais, l'un habitant les cieux l'autre les entrailles de la terre , est établie maintenant parmi eux , mais ne l'est que depuis qu'ils commercent avec les Européens. Originellement ils ne reconnoissoient que leur *Manitou* : au reste ils disent que le maître de la vie , qui les a créés , étoit brun & sans barbe , tandis que celui qui a créé le François étoit blanc & barbu.

Ils croient beaucoup aux forciers , aux jongleurs , à toutes ces divinations enfin qu'ils comprennent sous le nom général de médecine. Ils n'admettent après la mort qu'un état pareil à celui de la vie , un peu plus heureux cependant ; car ils pensent que leurs morts

habitent des villages situés au couchant, où ils ont le vermillon & le tabac en abondance. Avant de les enterrer, ils les exposent trois ou quatre jours dans une cabane consacrée, les moustachent & leur servent à manger ce qu'ils ont de meilleur, usage que nous observons en France pour la Famille royale : ils les enterrent ensuite avec des vivres, des équipemens & leurs armes. Ils disent que sur le passage est une fraise d'un contour immense, dont les morts prennent un morceau pour leur servir de nourriture en chemin ; qu'au surplus ils sont plus ou moins bonne chère dans le pays souterrain, suivant que leurs parens leur donnent plus ou moins de vivres tous les jours, & sur-tout les jours des repas des morts. La façon de leur en donner est de jeter dans le feu le premier morceau : ainsi les anciens faisoient des libations aux mânes, au commencement des repas.

Chez les sauvages il n'y a qu'une subordination volontaire : chacun en particulier est libre de faire ce qu'il lui plaît. Les chefs de village & de guerre peuvent avoir du crédit, mais ils n'ont

point d'autorité; encore leur crédit sur les jeunes gens est-il plus ou moins grand, suivant qu'ils donnent plus ou moins, & qu'ils ont plus d'attention à tenir *chaudiere ouverte*.

Un jour que je fis la traverse de Carillon à la Chûte dans un canot de sauvages, tant que le trajet dura, un chef de guerre, debout dans le canot, le *chichicoi* à la main, raconta, pour ainsi dire en récitatif obligé, ses derniers rêves : le *Manitou* m'a apparu, chantoit-il, il m'a dit : de tous ces jeunes gens qui te suivent à la guerre, tu n'en perdras aucun ; ils réussiront, se couvriront de gloire, & tu les rameneras tous sur leurs nattes. Des cris d'applaudissement l'interrompoient de tems en tems. Le pere de ce chef, vénérable vieillard, assis derriere lui, dit alors à haute voix : mon fils, avois-je tort de t'exhorter à jeûner ? Si, semblable aux autres, tu eusses passé le tems à manger, à sacrifier à ton ventre, tu ne te serois pas rendu le *Manitou* favorable ; & voilà qu'il t'a envoyé des rêves heureux, & qui font la joie de tes guerriers. On voit par-là combien les chefs sont occupés à se donner

de la considération, & quelles choses font capables de la leur procurer.

Je ne veux pas omettre un trait du fameux Kisenfeck , chef Nissiping : chargé d'aller informer le Marquis de Montcalm que l'avant-garde avoit pris poste, j'étois embarrassé pour le trouver, attendu qu'il étoit en marche dans des montagnes fourrées de bois, où tout est chemin, parce qu'il n'y en a aucun de tracé : je rencontre Kisenfeck, à qui je conte la peine que j'avois à trouver le Général dans des bois qui m'étoient inconnus. Je vais, me dit-il, chercher mon fils qui a été blessé, sans cela je te servirois volontiers de guide. Le chirurgien qui l'a pansé, lui répondis-je, m'a assuré que la blessure étoit légère. Tu m'en répons, dit Kisenfeck : eh bien, je vais te conduire, le service d'*Ononshio* l'exige, je verrai ensuite mon fils.

Le langage des Iroquois est plein de mouvement, de figures & d'images ; cela n'est pas surprenant : tel est le style de tous les peuples que les loix, la réflexion, les sciences & les arts n'ont pas encore domptés : mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer,

c'est que leurs raisonnemens sont souvent aussi justes , aussi sensés que leur éloquence est forte & sublime.

Des missionnaires voulurent engager les Abenakis de Saint François & de Bekancourt , sous prétexte de les éloigner du commerce des François & de les dégoûter des liqueurs fortes , à transporter leurs habitations sur les bords de la Belle Riviere ; mais les Abenakis ne voulurent jamais consentir à cette transmigration. Les missionnaires , pour les y forcer , leur refuserent les sacremens & même l'entrée de l'église. « A la bonne heure , disoit » un de ces Indiens au principal missionnaire , tu es le pere de la priere : » les prieres , les sacremens & l'église » t'appartiennent ; mais c'est nous qui » avons bâti ta maison ; elle est à nous , » & nous allons t'en fermer la porte ». Jérôme , chef de village , présenta à ce sujet un mémoire à M. de Vaudreuil , conçu en ces termes : « Moi , » Jérôme , chef de village des Abenakis , représente à toi , mon pere , » que les robes noires veulent nous » faire quitter notre natte & transporter ailleurs le feu de notre conseil ;

560 *Mémoire sur les Iroquois.*

» cette terre que nous habitons est à  
» nous : ce qu'elle produit est le fruit  
» de nos peines ; fais-la fouiller , tu  
» trouveras dans ses entrailles les offe-  
» mens de nos peres : faudra-t-il donc  
» que les offemens de nos peres se le-  
» vent du sein de cette terre pour nous  
» suivre dans une terre étrangere » ?

*Fin du premier Volume.*

560 RA



[REDACTED]

.

7

.

2

1







APR 21 1953



